RÉPUBLIQUE ALGÉRIENNE DÉMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

UNIVERSITÉ FERHAT ABBAS SÉTIF 1
INSTITUT D'ARCHITECTURE ET DES SCIENCES DE LA TERRE
DÉPARTEMENT D'ARCHITECTURE

N° d'ordre : …….

Série : ……...

THÈSE

Présentée par

ALIKHODJA NADIR

Pour l'obtention du diplôme de
DOCTORAT ES SCIENCES EN ARCHITECTURE

Thème

POUR UNE ANTITHÈSE DE LA PENSÉE RATIONALISTE À TRAVERS L'ARCHITECTURE TRADITIONNELLE, CAS DE L'ARCHITECTURE KABYLE DE LA RÉGION NORD DE SÉTIF.

CONTRIBUTION À UNE APPROCHE ANTHROPO-SPATIALE

Sous la direction de :
ZEGHLACHE HAMZA, Professeur,
Université Ferhat Abbas Sétif 1, Institut d'Architecture et des Sciences de la Terre
Département d'Architecture

Soutenue publiquement le 23 Avril 2017

Jury :
Président : MADANI SAID, M.C.A, Université Sétif 1
Rapporteur : ZEGHLACHE HAMZA, Professeur, Université Sétif 1
Examinateur : BELKACEM LAABI, Professeur, Université Constantine 3
Examinateur : BESTANDJI SIHAM, M.C.A, Université Constantine 3
Examinateur : BELGUIDOUM SAID, MCF, Université Aix-Marseille, France

Résumé :

Ce travail prend pour point de départ l'hypothèse que l'architecture est une forme d'expression des valeurs identitaires et cosmogoniques d'un groupe social. Elle résulte dans sa matérialité, des particularités spatiales, qui à leur tour engendrent des lieux. Ces lieux eux-mêmes sont une entremise et un miroir de l'identité du groupe d'une part, et des spécificités d'un territoire particulier d'autre part. L'architecture contemporaine produite en Algérie reflète de moins en moins cette forme d'expression. Elle est le produit de l'adoption de la pensée rationaliste, qui préfère des concepts et des images d'une modernité importée, voire imposée, d'universalité, de géométrisation. La production architecturale trempe ainsi, dans une crise de signification, et un flou identitaire, tant anthropologique que spatiale.

Notre recherche s'appuie sur l'étude de l'architecture traditionnelle à travers l'exemple de l'architecture kabyle dans le Nord Sétifien, comme une antithèse. L'architecture traditionnelle et ses corolaires, le vernaculaire, la populaire, sont traitées de mineures, elles sont un symbole d'archaïsme et de sous-développement par rapport à l'architecture monumentale. Dans leur rude simplicité et leurs techniques, elles ont paru sans intérêt par rapport à l'architecture professée par l'académisme. Cette vision acerbe se fait au profit d'une architecture de façade de verre, de métal, caractérisée par une régularité et un ordonnancement géométrique. Cette attitude dévalorisante, même au sein de l'académisme, nous pousse à prospecter les pistes, non pas de sauvegarder et de conserver, mais surtout de puiser dans les fondements et les principes de cette architecture. Ceci peut ouvrir des pistes nouvelles pour la discipline tant sur le plan didactique, que sur le plan de la praxis.

Notre travail tente de démontrer l'imbrication entre la dimension anthropologique et la dimension spatiale dans l'architecture et comment ces dimensions dans une approche commune, peuvent contribuer à atténuer la crise de signification et d'identité dans l'architecture produite à travers des méthodes didactiques qui incorporent une approche anthropo-spatiale, dans leurs processus de conception.

Table des matières

Résumé 1
Table des matières 2
Dédicaces et remerciements 4
Glossaire 5
Liste des illustrations 6
Introduction générale : cadre général de la recherche 8
Introduction 8
Problématique d'approche 9
Hypothèses générales 12
Choix du corpus 13
Objectifs 16
Approche du travail 17
Structure du travail 19
Partie I 21

Chapitre 1 : Le discours rationaliste et théorie architecturale 22
1.1 Introduction 22
1.2 Aux origines de la pensée rationnelle 23
1.3 De la raison à la rationalité 27
1.4 Le paradigme de la rationalité en Architecture 38
1.5 L'Architecture rationaliste 52
1.6 Conclusion 57
Chapitre 2 : La théorie de la modernité, le discours moderniste et l'Architecture 59
2.1 Introduction, la modernité théorique 60
2.2 Concept de modernité 62
2.3 Théorie de la modernité contemporaine 65
2.4 Le concept de la modernité en architecture : 68
2.5 La modernité et les mouvements architecturaux 71
2.6 Conclusion 76
Chapitre 3 : le concept d'identité et Architecture 79
3.1 Introduction 80
3.2 Identités ou identification 82
3.3 La question identitaire en Algérie 86
3.4 Identités et Architecture 91
3.5 Nationalisme et identité architecturale 101
3.6 Synthèse d'enquêtes sur la didactique et les contenus des programmes 104

3.7 Conclusion 109
Partie II 112
Chapitre 1 : Rapport tradition/modernité et introduction au cas d'étude 113
1.1 Introduction 113
1.2 La tradition et le traditionnel 114
1.3 Architecture traditionnelle et identité 121
1.4 Choix et présentation de l'exemple 130
1.5 État de l'art sur l'architecture Kabyle 133
Chapitre 2 : l'Architecture kabyle de la région Nord de Sétif. 138
2.1 Introduction 139
2.2 Méthodologies et objectifs 141
2.3 Présentation de l'aire d'étude 142
2.4 Le modèle et permanence 145
2.5 La maison kabyle 157
Chapitre 3 : les pratiques technico-symboliques 162
3.1 Introduction, la question de la technicité 163
3.2 Technique et technicité constructive Kabyle 164
3.3 L'art de bâtir et la technique 175
3.4 Symbole et technique, Rituel et Technicité 181
3.5 Conclusion 192
Conclusion générale et synthèse 196
1. Synthèse, contribution 197
1.1 Limites du discours actuel et le pourquoi d'une telle approche 197
1.2 La dimension anthropologique 200
1.3 La dimension topologique et son rapport à l'être 201
1.4 Pour une approche anthropospatiale 203
1.5 Une didactique à partir de l'architecture traditionnelle 207
2. Conclusion générale 209
Bibliographie 211
Annexes 220

بسم الله الرحمان الرحيم

Dédicaces et Remerciements :

Je tiens à dédicacer ce modeste travail :

À la mémoire de mon Père ;

À ma mère ;

À ma femme ;

À toute ma famille ;

À tous mes amis ;

À tous ceux qui ont une ambition.

Remerciements : Je tiens également à remercier vivement mon encadreur Professeur Hamza Zeghlache, pour la générosité du conseil, la sagesse qu'il a bien voulu me transmettre, et pour l'amitié.

Je tiens à remercier mes collègues du laboratoire LAM, notamment Saïd et Monia, pour l'amitié et l'encouragement.

Je remercie le président ainsi que tous les membres qui ont voulu siéger à ce jury.

Cette thèse a été préparée dans le cadre du Laboratoire d'Architecture Méditerranéenne de l'Université Ferhat Abbas Sétif 1.

Autres centres de recherche ont accueilli l'auteur dans le cadre de ses travaux :

- IREMAMM AIX en Provence. France
- Ex URBAMA Tours, France.
- Département de géomatique, université de Cap-Town Afrique du Sud

Glossaire de terme kabyle utilisé :

Adaynine : étable pour animaux à l'intérieur de la maison.
Adekkan : banquette ou mur en banquette.
Adrar : montagne.
Adrum (plr Idruman) : quartier, regroupement de maisons élargies.
Aessas b-Axxam : le gardien de la maison.
Agensu ou daxel : l'intérieur.
Ait : Ancêtre éponyme.
Ajgu : Poutre horizontale du plancher entre l'Adaynine et le Taaricht.
Akermud : tuile généralement romaine
Akoufis ou **Ikoufens** : grande jarre de stockage aliments liquide et en grains.
amnar n wadda : seuil en pierre de schiste.
amnarufella : linteau
Arases : chainage en bois.
ar-berra : le dehors
Arch : la tribu ou l'assemblée intervillageoise.
Assalesalmès : la poutre du milieu, l'homme.
Asgsif : rivière.
Axxam ou **Akham** : la maison, l'espace domestique, la famille.
Azrem : décoration en zigzag, symbole du serpent.
Diss : cordeau tressé en graminée vivace du tell (alfa)
Essah : le bon sol.
Igenni : le ciel.
ighallen sing. Igghil : la coudée berbère qui s'apparente à la coudée romaine soit 45 cm.
Ighunam : roseaux ou branche d'olivier pour la toiture.
Issoulès ou **assalas** : les grosses poutres en bois.
Isulasiderfien : poutres latérales.
lberaazzug : réduit à ciel ouvert pour entreposage de jarres.
s-edgdaw temmurt: le dessous de la terre, le monde souterrain.
Taaricht : espace surélevé, intime et de stockage au-dessus de l'adaynine.
Tacraft : mur en face de l'entrée le mur sombre.
Tadabit : mur en pisé à la différence du mur en pierre sèche.
Taddart : village.
Tadekkwant : mur en claires voies.
Taggurt ou Tabburt : porte d'entrée.
Taghart : la veille du village.
Tajmaat : en même temps, l'espace de vie publique masculine et structure sociale, l'assemblé du village.
Takham : diminutif de Axxam qui désigne parfois une pièce.
Takherubt ou **Axgrub** : sous quartier ensemble de maisons.
Tala : source utilisée pour la toponymie des lieux.
tamazirt, pl **timizar** : porte arrière vers les champs.
Taqwest ou **AgunsTaqaatt**: espace polyvalent de la maison
Tazuligt : latrines.
Temurt : la terre, le pays, le monde des hommes.
Tigejdit : pilier, la femme.
Tigherghert : désigne l'espace des humains à la différence de celui des animaux.
Tighmert : la pierre d'angle.
Tinebdatin : mur d'entrée.
Tisirt : moulin à bras.
Tumlilt : couche de badigeonnage.
Twiza : entraide villageoise.

Liste des illustrations :

1. Situation de l'aire d'étude.....15
2. Le géocentrisme, système de Ptolémée 26
3. Le temps linéaire de la cosmologie moderne 31
4. Le temps cyclique de la cosmologie traditionnelle.....31
5. La rationalité et processus de modernité 38
6. Exemple de paradigme en Architecture 41
7. Exemple la façade du Louvre 43
8. Processus entre le concept et l'identité.....44
9. J.N.L. Durand, Table2 48
10. J.N.L. Durand, Table21 48
11. J.N.L. Durand, Table15 49
12. Henri Labrouste, Bibliothèque Sainte-Geneviève 49
13. L'espace de dessin est un intermédiaire entre le concret et l'abstrait 55
14. Tableau résumant quelques caractéristiques des âges moderne et prémoderne 67
15. Tableau : Le cadre de la modernité en architecture.....70
16. Le projet du Bauhaus, dessiné par Gropius 73
17. Pyramide de Maslow 85
18. Tableau L'Algérie précoloniale répartition en entités 92
19. Architecture de modernité en Algérie, groupement de gendarmerie de Sétif.....93
20. Étude sur les immeubles de la place des martyrs Alger 94
21. Chambre algérienne du Commerce et de l'Industrie, Alger.....95
22. Banque Agricole de Sétif, Algérie, 1914-1921 96
23. Un immeuble de la place des martyrs, Alger 96
24. Architecture néomauresque, Gare d'Oran 98
25. Contraste le voile et l'immeuble moderne.....99
26. Constraste entre les ruines et une barre moderne 100
27. Photos sur les formes d'Architecture, Sétif.....101
28. Vue aérienne sur la Zone d'habitat de Sétif 101
29. Les formes d'interaction identité & Architecture.....103
30. Hôtel à Seraidi, Annaba.....103
31. Hôtel à Sidi Fredj, Alger.....103
32. Village agricole : Houari Boumediene 104
33. Image d'architecture à Sétif, façade à la mode, en aluminium et verre.....108
34. Identité et Modernité, interaction et forme de transformation 110
35. Schéma du processus d'enculturation selon Klineberg 121
36. Village d'Ourir région de Beni Ourtilane, Sétif. 132
37. Vue sur l'intérieur d'une maison kabyle 133
38. Les villages visités et relevés 144
39. Vue sur le Village Ourir W.Setif 144
40. Représentation concentrique des structures sociales 146
41. Hiérarchie sociale et organisation spatiale 146
42. Vue sur le Village de Adnane W.Sétif.....149
43. Maison avec cour fermée 151
44. Linteau en bois sur porte 152
45. Coupe sur une maison. Village Lemzayine 153
46. Vue axonométrique Maison à Lemzayine 153
47. Une maison élémentaire, village Ourir 155
48. Maison tripartite au Village de Lemzayine 155
49. maison étendue V. Ourir 156
50. Groupement à Tizi N'zaka W.Bejaia 156
51. Ossature de la maison en bois sur mur en pierre 159
52. Coupe longitudinale sur maison 160
53. Les sources de chaleur de la maison.....161

54. Les murs en pierre 161
55. Le calendrier abstrait kabyle 166
56. Schéma du processus d'édification de la maison 168
57. Maison kabyle disposition des poutres et des piliers.....170
58. Fond de cour et porte d'une Axxam 174
59. Porte donnant sur *l'Adaynine* 174
60. Les grandes jarres, *Akoufis* 179
61. La place des arbres dans la cosmogonie traditionnelle.....183
62. a. Schéma synoptique des oppositions 185
b. Système de classification chinois……..……..……185
63. Pilier sculpté de la région de Youdou au Mali 190
64. Schéma symbolique de la toiture 191
65. L'homme dans le traditionnelle et dans la modernité 198
66. Le triangle sémiotique 205
67. Relation entre l'objet et sujet et constitution des référents identitaires 206

Titre : **Pour une antithèse de la pensée rationaliste, à travers l'architecture traditionnelle, cas de l'architecture kabyle de la région Nord de Sétif.**

Contribution à une approche anthropo-spatiale

Introduction :

Les architectures rationnelles issues du processus de l'évolution de la théorie architecturale occidentale, dans leur majorité, excluaient du champ scientifique, les architectures traditionnelles (dites mineures), c'est-à-dire les modèles qui ne répondaient pas à leurs schémas de pensées.

Toute la problématique de cette architecture traditionnelle est qu'elle est étudiée sous un regard moderniste, au lieu d'évaluer la pensée moderne rationaliste selon la perspective traditionnelle. En effet l'universalisme, l'utilitarisme, l'internationalisation, le fonctionnalisme, tous issu de la pensée rationaliste, marquerons l'architecture profondément et resterons jusqu'à aujourd'hui indélébile tant dans la didactique, que la pratique et la production de l'architecture en Algérie. La fascination éprouvée face à la technologie de la part des architectes, a poussée vers une adoption amblyope de modèles exogènes de représentation architecturale. La reproduction de ce type de pensée techniciste et rationaliste a laminé non seulement les contenus socioculturels, mais aussi le savoir et le savoir-faire traditionnel jusqu'à dissoudre presque complètement le consensus identitaire autour des formes architecturales authentiques, particulièrement traditionnelles en Algérie.

Ceci a induit une crise identitaire à travers une confrontation d'un cadre moderne (esthétique et fonctionnel) et un cadre traditionnel résiliant. C'est une modernité de revanche postcoloniale[1]en Algérie, comme disait M.Arkoun. Un grand champ de bataille en Algérie est à entreprendre, entre une culture traditionnelle (avec ses modèles de pensée) et une culture moderne (vers laquelle il y a apparemment une tendance irrémédiable).Par Méthode, il faut comprendre beaucoup plus, la manière de mener une réflexion pour aboutir à quelque chose, plutôt qu'une manière de faire ou un modèle à reproduire et c'est toute la polémique qui suit le mouvement moderne et rationnel en Architecture. En opérant une abstraction sur ce qui est considéré comme non-rationnel (culture, religion, métaphysique, coutumes, croyances…)

[1]Arkoun, Mohammed. *L'irruption de la modernité*. Que sais-je ? 7.915. 2008. P : 92-122.

qualifié de superflu, nous sommes parvenus à une architecture dépouillée de tout, ne faisant que reproduire des mêmes formes architecturales et urbaines, partout et pour tous, sans aucune connotation symbolique, ni repère identitaire pour un groupe social donné, ni pour un espace territorial précis.

Problématique d'approche :

L'intérêt de l'étude du traditionnel en architecture est parti du fait qu'une grande part des travaux sur ce sujet et cet objet, dérivent souvent d'une attitude simpliste qui ne regardait que les aspects superficiels de ces constructions, c'est-à-dire les matériaux et quelques techniques utilisées, épisodiquement un travail sur son organisation spatiale comme un schéma typologique. Beaucoup de travaux de recherche et de monographie isolent l'architecture traditionnelle de l'horizon plus large de son expression c'est à dire : sa nature historique, sa portée anthropologique, son caractère social, son fait économique et environnemental, dont elle est toujours une expression fondamentale et holiste.

Si la pensée rationnelle moderne et contemporaine en architecture puise ses fondements culturels dans l'expérimentation et le pragmatisme, ils se sont substitués par cela, aux valeurs de la tradition. Ce débat sur la tradition et la modernité a déjà eu lieu dans le passage entre la pensée moderne et postmoderne, en occident (dans les années soixante-dix du siècle passé). En Algérie nous sommes encore au stade de préoccupation à l'égard de l'identité, du rôle de la culture et de la place la tradition en quête d'espace humanisé.

Nous sommes en droit de nous poser la question sur le rôle de la structure de pensée traditionnelle à travers l'architecture et le savoir-faire local, en général, et celui propre à la société berbère kabyle en particulier. L'architecture traditionnelle kabyle tel que nous l'étudions dans le Nord Sétifien et tel que étudiée par de nombreux auteurs du XIXe et XXe siècle (sous l'optique d'un orientalisme ou une ethnographie orientée, voire d'ethnocentrisme et eurocentrisme, sous ses aspects sociologiques, économiques et techniques), est une production d'un milieu, d'une communauté, d'une vision du monde qui se projette dans cette architecture d'apparente simplicité. L'observateur est attiré de loin par l'intégration dans les sites (les cimes et les versants), par l'utilisation des matériaux locaux en pierres et tuile. Au-delà de cet aspect visible, elle est une expression matérielle et sensible d'une communauté villageoise, qui joint entre l'utilitarisme et le symbolique. Cette architecture est une harmonie remarquable entre des dimensions plurielles. Cette symbiose est de plus en plus difficile à

atteindre dans l'architecture contemporaine produite en Algérie par des maitres d'œuvre issus de l'académisme, nous confortant dans le choix de ces architectures mineures comme objet d'étude.

L'origine de la rupture est à rechercher peut-être dans le saut de modernité. En effet, la société algérienne a fait ses premiers pas dans une modernité forcée par la pénétration et la dominance, avec des conditions d'occupation, de soumission et d'exclusion. À cette première expérience subie, s'ajoutera une autre après l'indépendance par des choix progressistes (programmes de développement socio-économique), qui ne se souciaient que très peu de la question de l'intégration et celle de l'identité locale en générale et en architecture.

Les architectes préfèrent adopter des images d'architectures importées, des représentations de modernité de façade, fortement influencées par la pensée rationaliste (ordres, régulation, géométrie, trame…). Une production universalisée et universalisante, à la limite abstraite inspirée des architectes modernes célèbres, ceci loin de toute intégration identitaire et topologique. Dans notre travail, nous avons adopté le concept de traditionnel et d'architecture traditionnelle, car à notre sens il peut exprimer des formes polysémiques tant du vernaculaire, de l'organisation sociale, mais aussi inclure surtout les modes de transmission, d'appropriation et de réappropriation des savoirs et savoir- faire de l'architecture.

L'architecture traditionnelle rurale notamment, a ainsi été limitée au domaine de la spontanéité ou naturel, par le fait qu'elle soit le produit d'une activité humaine désordonnée et aléatoire, sans règles, sans modèles. Elle est l'expression d'un état d'équilibre presque entièrement oublié, et parfois irrémédiablement détruit. Pourtant, l'architecture rurale traditionnelle est le résultat, jamais pleinement inclusive de profondes influences exercées tout le temps et lieu, par des communautés qui ont créé, vécue et utilisé chaque aspect (économique, social, technique et culturel, etc.) spécifique de leur territoire et projeté dans l'espace l'expression de leur cosmogonie.

Notre approche de cette architecture traditionnelle est dans la ligné des approches illustrées par Amos Rapoport, Claude Levy Strauss, Viviana Pâques ainsi que d'autres approches de la phénoménologie de l'espace tel que le rapporte Gaston Bachelard dans la poétique de l'espace. Nous focaliserons ainsi, sur une approche de l'anthropologie-architecturale de l'espace à notre sens illustrative de la conception originelle de cette architecture. L'une des thèses abordées ici est la construction d'une identité Homme/Espace où se révèle une certaine compréhension, de Fernand. Braudel dans son concept de culture et civilisation liée au

territoire[2]et de Pierre Bourdieu dans la pratique du symbolique, de l'architecture dans ses formes d'expression technico symbolique[3]. Cela, pour se démarquer des approches développées dans certaines études et recherches académiques, qui portent plus sur la composition architecturale, la technicité ou d'autres aspects analytiques constructifs et de confort. Dans ces études la technique est mise en avant, en délaissant le symbolique et le spirituel, qui constituent pourtant, à notre sens, une sphère indissociable. Christian de Portzamparc nous conforte sur cela en écrivant dans son essai l'architecture est d'essence mythique que : « *dans toute architecture, il y a bien évidemment une dimension instrumentale, une dimension fonctionnelle, mais aussi une dimension symbolique* »[4].

La pensée rationnelle, dualiste, tire son essence dans l'occident depuis les siècles de Lumières et l'influence sur l'architecture produite est remarquable par la prévalence de la technique et de l'apparat. Sous les coups du positivisme qui croit au seul spectre du bien-être, du confort matériel issu d'une rationalité réductrice, les codes sociaux du vécu et vivre ensemble se sont substitué à des croyances traditionnelles, à l'attachement à la terre. La modernité croit qu'en débarrassant l'homme de ses croyances et de sa cosmogonie, le libérant des mythes et sacralisant sa liberté et ses relations en tant qu'individu, usager et le groupe, l'homme moderne va s'émanciper dans un bien-être et une aisance matérialiste et utilitaire.

L'architecture est-elle seulement l'expression des besoins des utilisateurs et de la fonctionnalité ? Ou bien doit-elle intégrer des dimensions anthropologiques et de spatialité ? Loin de tout passéisme stérile, comment l'architecture traditionnelle peut-elle être une source de références pour les futures productions architecturales ?

Ces questions renferment en elles même une conception de l'architecture comme une expression et une manifestation holiste des dimensions à la fois matérielles (techniques, besoins, matériaux…) et spirituelles (valeurs, croyances…). Vittorio Ugo en définissant l'architecture, dit qu'elle : *« est une réponse poétique et constructive à notre désir de localisation et mémoire…* »[5]. Il nous donne des pistes selon qu'elle soit *tekné*, instrumentale, mais elle aussi *poésis* et située dans lieux et de mémoire donc une expression d'identité ontologique et spatiale.

[2]Fernand Braudel, et al. *Le temps du monde*. Paris : Armand Colin, 1979.
[3]Pierre Bourdieu. *Le sens pratique*. Édition Minuit. 1980.
[4]Christian de Portzamparc. *L'architecture est d'essence mythique.* In ville projets, forme, symbolique, pouvoir. Édition Mardaga.1986.P26
[5]Vittorio Ugo. *Une hutte, une clairière (ou le lieu d'une architecture théorique.* In l'objet architecture. Critique. Vol 43.P100-120. 1987.

Hypothèses générales :

Les hypothèses que nous initions ci-dessus découlent d'une pré-connaissance fondée sur des travaux d'observations et de recherche ainsi que des lectures sommaires relatives à la question.

L'évolution de la rationalité générale par l'homme occidental en particulier, depuis les siècles de Lumières, qui a fait de son combat à la nature (pour la dompter, la maitriser, la soumettre…) une place de choix dans l'affirmation de la supériorité de la raison humaine sur la raison naturelle. Herbert Alexander Simon dans sa théorie de la rationalité limitée dit (traduction libre) : « *La théorie newtonienne que dieu a imposé des lois à la nature avec lesquelles elle fonctionne(il s'agira de les identifier pour la maitriser) fait entrer le raisonnement dans une logique de mécanicisme, tout peut être mécanisé même l'activité humaine et le développement de l'industrie confirmera cette vision (...) de même dans la discipline architecture jusqu'à l'affirmation des mouvements modernistes de la prépotence de la mécanique et de la rationalisation dans l'espace architecturé* »[6]. Il témoigne de l'enlisement de la pensée contemporaine dans cette voie, de maitrise de la nature par tous les moyens, notamment la raison et la technique au détriment du sensible et du spirituel.

L'hypothèse est que dans les formes produites par l'architecture traditionnelle et ses structures spatiales notamment domestiques, sont le fruit, et l'aboutissement de l'interaction en symbiose de différentes dimensions humaines et topologiques. Par l'étude de cette interaction, dans notre exemple d'architecture kabyle, nous contribuons à une approche anthropo-spatiale qui tend à restituer des dimensions actuellement négligées dans les processus de création architecturale en Algérie. Ceci nous renvoie au postulat,de l'architecture comme processus cognitive, elle est une forme de cristallisation poétique et formelle d'une metapensée collective.

Dans la discipline propre à l'architecture, il y a toujours une forte tendance à identifier l'architecture rurale traditionnelle avec le concept générique d'architecture populaire ou architecture mineure, mettant en évidence le manque de caractères monumentaux dans ces constructions. Nous réfutons de cette façon, à ce patrimoine, des valeurs singulières, culturelles et formelles. Ce qui en fait un legs historique inestimable, ainsi qu'une utile source matérielle (fragile et irremplaçable) d'inspiration. L'architecture traditionnelle en fait, bien

[6]Herbert Alexander Simon. *Models of man: social and rational; mathematical essays on rational human behavior in society setting*. Wiley, 1957.

qu'elle ne résulte pas d'une conception intentionnelle d'un architecte, est toujours le produit d'intentions complexes et des interactions riches entre plusieurs sujets et des besoins différents. Mais encore plus important pour nous, en termes de crise de la signification de l'architecture, elle est l'expression pure et directe de la vision même de ses hommes qui la construise dans leurs façons de voir le monde, leurs manières de pensée, de la façonner et enfin de la pratiquer. En partant de cette hypothèse qui considère la production du bâti et des lieux comme une résultante des représentations mentales (idéologiques et spirituelle) et matérielles (techniques et constructives) des individus et des communautés, on se doit d'explorer et d'étudier ces éléments (technico-symboliques) du savoir-faire traditionnel.

Cette transposition directe d'un système de croyances et de symbolique par sa projection sur l'espace devient fondamentale dans nos départements et écoles d'architecture. Ces derniers ne versent que dans le volet technique et la géométrisation d'une architecture fortement déductive imprégnée de la pensée rationaliste. Ainsi l'architecture traditionnelle ou du moins ce qui subsiste est un témoignage concret et réel d'un modèle nous le soulignons encore holiste de l'architecture, qui devrait servir à une didactique de la conception contemporaine, particulièrement pour des pays disposant de spécificités culturelles locales et régionales comme l'Algérie.

Nous tenons à préciser que même si ce travail déborde parfois sur des aspects philosophiques, sociaux, voire anthropologiques, il est simplement celui d'un architecte, ceci pour en déterminer les limites épistémologiques. Nous sommes conscients tout à fait, des apports des méthodes et des approches interdisciplinaires et pluridisciplinaires à l'architecture.

Choix du corpus d'étude :

La préoccupation essentielle de ce travail, est la quête d'une approche qui relie entre les limites de la rationalité architecturale et l'apport de l'architecture traditionnelle pour outrepasser ces limites dans un rapport dialectique de synthèse et on ne le répétera pas assez, non pas d'opposition limitative entre tradition-modernité ou entre traditionnel-rationnel.

Pourquoi le traditionnel ? Dans son sens commun et tel que rapporté par Amos Rapport[7]. Qui nous dit que l'espace est le résultat d'une pratique sociale et culturelle et rappel que l'environnement et le climat ne sont pas déterminants. C'est une architecture populaire

[7]Rapoport, Amos, Anne M. Meistersheim, et Maurin Schlumberger. *Pour une anthropologie de la maison*. Paris: Dunod, 1972.

(sans architecte, savoir-faire collectif et communautaire, inexistence d'un savoir savant…) et d'une architecture vernaculaire (locale adapté aux usages et la culture au paysage d'un territoire donné). Cette définition nous a semblé la plus adéquate, car nous aborderons non seulement les savoir-faire et la technicité traditionnelle à travers le modèle d'exemple, mais aussi son adaptation, à la culture locale (croyances, mythes, usages…), au site et au paysage (matériaux, espaces, organisation…). Par ce fait l'architecture est de fait un des moyens d'expression majeurs de la culture et des identités spécifiques des hommes et caractéristiques des lieux.

Le rapport qu'entretient la société villageoise traditionnelle avec la nature est différent par rapport à celui de la société contemporaine urbaine, techniciste dans laquelle nous vivons dans la plus grande part. C'est un modèle plus occidental qui se construit dans une extériorité par rapport au monde naturel, il est plus proche d'un monde d'artifice.

Prendre une l'architecture traditionnelle en exemple, fut assez délicat et le choix a pris aussi un cheminement réflexif. Car au début notre volonté était de prendre l'architecture traditionnelle au Maghreb et en Algérie particulièrement, sauf qu'à travers l'affermissement de nos idées et l'avancement du travail, il nous a apparu que ce travail serait ardu et superficiel (on ne pourra approfondir le travail pour toutes ces architectures dans une aussi vaste région qu'est le Maghreb), bien que ce travail transversal aura été intéressant. En effet nous ne pouvions approfondir la thèse et l'étude pour chaque architecture dans sa technique constructive, dans sa vision du monde, sa cosmogonie, son environnement socioculturel et identitaire. Il s'est presque imposer à nous le choix d'une seule architecture et d'en décortiquer tous les systèmes.

Le choix du cas d'étude pour illustrer notre réflexion sur la tradition en architecture s'est porté sur une architecture traditionnelle locale en Algérie. Donc, pour des raisons pratiques d'enquête et d'observation, nous avons choisi l'architecture berbère kabyle, précisément celle dans le nord Sétifien.

La région extrême nord-ouest de la wilaya de Sétif en Algérie (région Béni-Ourtilane, Bousselam, Béni-Mouhli, Bouandes, Ait Noual Mzada) qui présente un terrain d'étude particulièrement propice au développement de ce genre de travail, des villages comme Lemzayine, Adnane, Ourir, Ferha, Oulmouten, Sebka, Thla n'zeka, Aith Abbas,…. Fut notre terrain d'enquête pour cet exemple d'architecture traditionnelle.

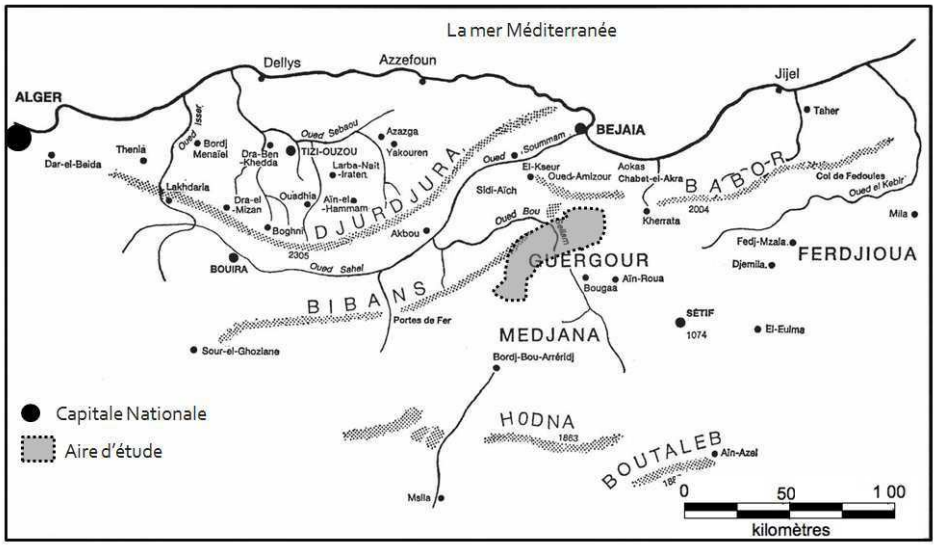


Figure.1 Situation de l'aire d'étude

Cette résolution a été dictée par plusieurs considérations. Tout d'abord le fait d'une architecture rurale et montagnarde au détriment d'une architecture plus citadine et médinoise, était par le souci du fait, que la plus grande part du corpus de la recherche architecturale en Algérie, se soucis de l'urbain et en fait son objet majeur. Or une grande part de la population continue de vivre dans ces territoires ruraux et montagnards, de plus en plus vulnérables et qui méritent toute notre attention. Le choix d'une architecture de montagne est dans l'esprit de s'éloigner le plus possible des transformations et altérations produites par la rationalité et la modernité. L'architecture berbère kabyle nous semblait la plus appropriée sur ce registre par la nature même sociopolitique de cette communauté orale et son expression culturelle.

Une architecture berbère et de montagnard, le choix est aussi par rapport à notre approche dialectique, où l'épistémè devait être le moins taché possible par la pensée rationaliste moderniste. La Kabylie par son histoire a été toujours un berceau de résistance et de préservation de certaines valeurs identitaires et sociales (longtemps un bastion culturel renfermé sur lui-même, développant une résilience envers l'extérieur).Elle paraissait donc à nos yeux comme un très bon exemple à prendre notamment dans son approche constructive, la vision du monde spécifique à cette culture ainsi que sa projection cosmogonique sur l'espace.

Cette architecture est en pleine mutation par l'effet de la modernité, elle l'est aussi, par les changements des modes de vie des populations. Notre souci est plus patrimonial dans le fait de prospecter et valoriser les aspects environnementaux, culturaux, constructifs, sociaux et de

durabilité. Tout cela, dans un souci non pas de traditionalisme, mais plutôt de conservation et de développement et enfin dans une perspective didactique. En effet, les futurs architectes connaissent plus les stars de l'architecture contemporaine, que les soubresauts et les richesses de l'architecture algérienne. Une architecture traditionnelle plus encline probablement à proposer des modèles et des références architecturales et esthétiques, donc identitaires face à la production de masse actuelle notamment dans le secteur du logement.

Objectifs :

À travers une lecture critique de la rationalité et de la modernité en architecture, de l'expérience moderniste en occident, puis en Algérie, que ce soit dans les discours ou dans les pratiques. Nous visons en premier lieu, l'analyse et l'interprétation des limites de cette expérience (notamment sur le plan de l'identité et de la signification). Cette expérience de modernité se traduit par des frictions (et pas seulement au niveau de l'architecture) entre un traditionalisme résistant et un progressisme astreignant.

Il faut considérer les possibilités qu'offrent les lectures du traditionnel et de l'héritage culturel pour sa réappropriation, et sa redynamisation. Non pas dans une perspective de muséification, ni de passéisme stérile, mais plus, en sa qualité de fondement référentiel pour une modernité irrémédiable, qui devrait s'inscrire dans un processus historique d'accumulation des connaissances et d'expériences.

Certes, l'objectif principal est d'approcher l'architecture par sa formation spatiale dans son rapport à la pensée, les croyances et la cosmogonie… mais il s'agit aussi de saisir comment la structure cognitive dominante au sein d'un groupe peut structurer l'espace.

À cet objectif nous ajoutons aussi :

- Analyse du discours rationaliste et modernité sur l'architecture et vérifiez certaines hypothèses relatives à la nature et les conditions de son émergence et dans sa formation de pensée dominante au XXe siècle.

- l'émergence des valeurs identitaires individuelles et de groupe comme expression d'une communauté et d'un espace territorial particulier selon une architecture distinctive.

- analyser les phénomènes actanciels et ontologiques liés à l'espace domestique (fondation, construction, appropriation, organisation…) ceci à travers le cas d'exemple de la maison kabyle.

L'approche de travail :

Notre travail est abordé selon une structure de triade dialectique[8] hégélienne. Il s'agit en fait de délimiter les rapports antithétiques, en premier. La première est celle de la pensée rationaliste de modernité en architecture. En deuxième, celle de l'architecture traditionnelle avec l'appui du cas d'étude de l'architecture kabyle. Enfin la triade se parachève par une synthèse-conclusion qui se fera dans la forme d'une contribution. Ainsi le sens d'antithèse que nous avons adopté, prend l'orientation de nouvelle approche et nouvelle piste de travail, de didactique architecturale et de recherche. Cette situation est en terme plus d'apports à la pensée architecturale actuelle, qu'une remise en question réelle des fondements de l'architecture contemporaine.

Ce travail procède en trois parties, un développement sur la rationalité et sur la relation avec l'architecture, avec une ligne d'argumentation couvrant toute la thèse structurée selon la triade précitée : Architecture et rationalité, la pensée rationaliste en architecture. La production architecturale depuis la Renaissance et jusqu'au XXe siècle est abordée.

Ainsi dans la première partie, il s'agira de l'examen des fondements et du contexte d'émergence de la pensée rationaliste en architecture dans le milieu occidental notamment, car à la source de cette pensée. En effet certains historiens de l'architecture pour reprendre Siegfried Giedion[9], refont le processus de la rationalité et de la modernité en écartant certains éléments importants du discours moderne et rationnel, comme ceux de la théorie critique de l'école de Frankfurt pour les sciences sociales et anthropologiques et son discours de critique de la rationalité positiviste. Le travail sera entamé par une approche sur le discours de la rationalité et de la raison, puis une introduction progressive dans une autre partie de l'architecture comme cadre de ce discours raisonné.

Dans la deuxième partie sujette d'étude du cas d'exemple de l'architecture Berbère Kabyle de la région sétifienne, nous l'abordons selon une démarche de constructivisme structuraliste Bourdien, afin de ressortir ses éléments et ses constituants. Pierre Bourdieu définit le constructivisme structuraliste à la jonction de l'objectif et du subjectif : « *Par structuralisme ou structuraliste, je veux dire qu'il existe (...) des structures objectives indépendantes de la conscience et de la volonté des agents, qui sont capables d'orienter ou de contraindre leurs pratiques ou leurs représentations. Par constructivisme, je veux dire qu'il y a une genèse*

[8]La dialectique est identifiée au syllogisme et ses trois moments : thèse, antithèse et synthèse ou position, op-position, composition.
[9]Siegfried,Giedion. *Espace, temps, architecture*. Paris, Médiations.1978.

d'une part des schèmes de perception, de pensée et d'action qui sont constitutifs de ce que j'appelle habitus, et d'autre part des structures sociales, et en particulier de ce que j'appelle des champs».[10] Cette méthode constructiviste-structuraliste, permet d'étudier l'objet en sous-système, en différentes strates (technique, spatiale, constructive, symbolique…) sans perdre de vue les ponts et liens qui existent entre eux, dans une structure constructive globale.

Cette approche spatiale et technico-symbolique des actes constructifs s'articule sur le rapport entre l'espace et l'aptitude de sa prospection, à travers une relecture du système traditionnel de production du bâti. Ainsi, et comment elle révèle de fortes valeurs qui concilient entre la pratique, l'utile, la tradition, la croyance, etc.

L'antithèse est donc la recherche de la relation entre la technique constructive traditionnelle comme acte non pas seulement techniciste, mais spirituel et symbolique. Il est souligné, le lien entre la cosmogonie et la représentation du monde de l'homme et sa projection sur son bâti domestique.

Le mode analytique de l'exemple du cas d'étude par rapport à notre hypothèse concernant l'architecture traditionnelle, repose sur l'étude des modes d'occupation de l'espace et sa pratique. La recherche de l'organisation socio-économique de l'espace domestique comme expression de l'articulation et de relation entre les espaces comme un codage technico-symbolique en relation avec les modalités d'occupation de l'espace. Pour effectuer cela, nous nous sommes basés non pas seulement sur la retranscription de l'architecture (modélisation des plans, graphiques …), ou bien seulement sur le recoupement de travaux scientifiques et récit de voyage sur l'exemple. Mais aussi et surtout sur l'espace architectural concret à travers des observations des espaces, des objets et des entretiens avec les habitants.

In fine, la troisième partie est la synthèse qui consiste en une contribution à une approche anthropospatiale de l'architecture où nous mettons en exergue le caractère anthropologique de l'architecture comme expression de valeurs et attributs identitaires du groupe. D'un autre coté sa spatialité par une projection d'attributs de lieux proférant des caractères propres à un endroit pour lui conférer un statut élevé de spatialité.

[10] Pierre Bourdieu. *Choses dites*, Paris, Éditions de Minuit, 1987.

Structure du travail :

Le travail se structure en plus de la partie introductive et de la synthèse/conclusion générale, de deux parties, chacune avec des chapitres distincts avec des conclusions partielles :

Introduction générale, cadre général de la recherche : c'est une partie introduction, où est exposée l'approche du travail les hypothèses de départ, la présentation de l'objet de la recherche et l'exemple à traiter.

La partie I : Dans la première partie antithétique, il s'agit de l'analyse du discours rationaliste, moderniste puis de l'identité. Tout cela dans une optique générale puis spécifiquement par rapport à la discipline architecture dans son contexte historique puis en Algérie.

Chapitre 1 : Ce chapitre aborde le discours dans une optique chronologique autour du concept de la raison puis l'apparition de la rationalité. Le second volet théorique avec l'apparition du discours rationaliste et de la modernité. Une transposition dans le domaine architecture est opérée pour rechercher l'influence de cette pensée sur la théorie de l'architecture.

Chapitre 2 : Il s'agit de l'analyse théorique de la modernité, son origine, ses sens et son discours. Puis dans un volet secondaire dans ce chapitre, le discours moderniste et l'architecture son apparition son évolution ensuite en Algérie, comme modèle forcé et imposé.

Chapitre 3 : Ce chapitre s'attèle à expliquer le concept identité en Algérie par rapport à l'architecture particulièrement. En définir les contours et les éléments de la crise d'identité et de significations, dans une tentative d'ébauche de pistes de recherches sur l'atténuation de ses effets et de sa portée.

Partie II : Cette seconde partie antithétique porte le regard sur la tradition et l'architecture à travers le cas d'exemple de l'architecture berbère kabyle au nord de Sétif.

Chapitre 1 : Il s'agit de l'analyse du discours relatif à la problématique du couple tradition et modernité. D'expliquer le pourquoi de l'approche et les indices à traiter pour expliquer aussi le choix de l'exemple et du terrain d'étude.

Chapitre 2 : Il s'agit à travers l'exemple de l'architecture traditionnelle kabyle entreprendre une étude typologique et anthropologique générale de la production de l'espace

domestique. Ainsi que l'observation des configurations spatiales et esquisse des systèmes de significations.

Chapitre 3 : Il s'agit d'utiliser l'approche anthropospatiale, en vérifier les concepts et la portée à travers un décryptage technico-symbolique des pratiques constructives de l'appropriation de l'espace domestique kabyle pris en exemple. Enfin amorcer une tentative de dégager les éléments, qui participent à la production d'un système d'attributs identitaires et symboliques, qui structure son expression matérielle et substantielle.

Chapitre final : Synthèse et Conclusion générale

Synthèse : il s'agit de présenter une forme de contribution à l'approche anthropospatiale non pas comme alternative propre, mais comme additive à d'autres approches existantes (typomorphologique, sémiotique, mnémonique…), et espérer présenter comment la mise en évidence d'aspects anthropologiques et spatiaux peut aider à définir des fondements pour une meilleure conception, étude et analyse de l'architecture.

Conclusion générale : nous voudrions souligner par l'architecture traditionnelle l'importance de l'expression architecturale relative à son contexte topologique et ontologique et contribuer aux nouvelles approches et recherches qui visent à la constitution d'un savoir pluriel et interdisciplinaire sur l'Architecture.

Partie I. Chapitre 1

« Dis-moi, n'as-tu pas observé en te promenant dans cette ville que d'entre les édifices dont elle est peuplée, les uns sont muets, les autres parlent, et d'autres enfin, qui sont plus rares chantent. » Paul VALERY, Eupalinos ou l'Architecte,texte de 1921.

Chapitre 1 : Le discours rationaliste et théorie architecturale.

1.1 Introduction :

Le travail sur la rationalité en générale et celle en rapport au domaine spécifique de l'architecture nous a menés en premier, à faire un travail épistémologique sur la pensée à l'origine du concept. Car nous supposons que la pensée en Architecture est indissociable de la pensée globale (l'épistémè) dans laquelle elle évolue et s'exprime. C'est une sorte de paradigme intellectuel caractérisant chaque époque. Ces pensées (elles sont plurielles) ne sont pas une continuité dans le temps, mais plus tôt des champs de réflexions de pensées qui se développent selon les contextes.

Effectuer un travail épistémologie sur la rationalité philosophique et scientifique, renvoi en fait, à plusieurs paliers de la recherche. Tant ce concept renferme en son sein plusieurs sens à travers le temps, tirant son origine étymologique du terme « *raison* ». Nous nous sentions obligés d'explorer aussi cette terminologie avec tous les dérivés et les primitives que peut comporter ce concept.

Par rationnel, il est communément définit des comportements et des caractères induits par la raison, Etienne Gilson dit à ce sujet que : *« La rationalité est le caractère par lequel l'homme se distingue spécifiquement des autres animaux, la seule causalité qui soit spécifiquement humaine est la causalité rationnelle, c'est-à-dire ce genre d'activité causale dont le principe directeur est la raison »*[1]. Elle est ontologique par essence ainsi : *« La rationalité n'est pas un problème, il n'y a pas derrière elle une inconnue que nous ayons à déterminer déductivement ou à prouver inductivement à partir d'elle: nous assistons à chaque instant à ce prodige de la connexion des expériences, et personne ne sait mieux que nous comment il se fait puisque nous sommes ce nœud de relations »*[2] cite M.Merleau-Ponty.

Traiter du rationnel et de la rationalité générale, renvoi ainsi, au concept de raison. La Raison est traitée ici dans ce qui est appelé la civilisation « occidentale ». Qui est non pas une désignation géographique, mais plus tôt une appartenance à une histoire de la pensée remontant à la Grèce antique. Ceci implique aussi une attention épistémologique dans le sens où toute pensée étudiée doit être insérée dans la stratification de la culture et

[1] Gilson, Étienne. L'esprit de la philosophie médiévale. Vol. 33. Librairie Philosophique J. Vrin, 1969, P91.
[2] Merleau-Ponty, Maurice. Phénoménologie de la perception. Vol. 194. Paris : Gallimard, 1969, PXV.

la politique où elle est apparue. Commencé par la Grèce antique n'est pas un point d'origine ou de commencement, car nombre de civilisation ancienne a précédé celle-ci, telle que l'Égyptienne, qui a eu une influence certaine sur la culture grecque. Dans un autre registre que le travail se fasse dans une langue latine, nous a forcés à prendre les mesures de précaution épistémologique d'interprétation du concept dans la langue d'étude, tant ce concept peut prendre des tournures dans les autres langues.

L'étymologie du mot raison vient du latin « *ratio* », qui désigne, en premier lieu, une mesure, un « *calcul* », la faculté de compter ou de raisonner, une explication, puis une catégorie. Par la suite, il désigne aussi les relations commerciales, avant enfin d'acquérir le sens que nous lui connaissons, en latin : « *homo, quod rationis est particeps* » traduit par : l'Homme, parce qu'il a en partage la raison.[3]

1.2 Aux origines de la pensée rationnelle

À l'origine dans la Grèce antique, apparaissait en même temps que la raison et la logique, la démocratie et les techniques. Nous allons saisir comment se fait l'imbrication de ce concept avec les autres. En effet *tekhnê* prenait le sens de technique, mais aussi d'un savoir-faire appliqué et surtout pour nous, l'idée d'un art entrainant la naissance de technique particulière appelée plus tard la rhétorique. Cela coïncidé dans le siècle de Périclès (une période de la Grèce antique, Ve siècle AV-JC) à la naissance des sophistes le principe du savoir parler.

Ces chemins philosophies depuis Socrate ensuite Platon jusqu'à Aristote verront l'apparition de l'art du dialogue qui est une forme de recherche de vérité dans la discussion donc une forme de raisonnement. Avec ensuite l'apparition du Concept en terme moderne, pour répondre à une question, il faut savoir ce que contient la question, repérer l'idée qui s'y trouve, en élaborer la représentation. Ces cheminements philosophie conduiront la pensée grecque surtout platonicienne puis aristotélicienne avec ses oppositions, au Logos. Ainsi à la source de la raison platonicienne le logos, dont le sens dérive de celui de logique au sens large, qui correspond dans le monde latin à la rationalité, l'art de la pensée verbale juste. Qui fait dire à Bernard Suzanne :*« La plupart des sens de logos sont attestés dès l'époque de Socrate et Platon, et il servait à désigner des choses aussi différentes pour nous que la parole, le discours, le rapport mathématique, la raison, le calcul au sens mathématique et au sens analogique et bien*

[3] Gaffiot, Félix. Le Grand Gaffiot." *Dictionnaire latin français*. 2000 P : 451.

d'autres choses encore, même s'il nous en reste des traces en français, via le latin, dans le fait que le mot français « raison », dérivé du latin « ratio », qui avait repris certains des sens de logos, désigne à la fois notre faculté de penser et de « raisonner » et un rapport mathématique, la « raison » d'une progression (...)On pourrait presque dire qu'une des clés d'entrée dans la problématique que pose Platon à travers ses dialogues est cette multiplicité des sens de logos et qu'un de ses objectifs premiers est de nous aider à tirer au clair les différentes réalités qui se désignent pour lui et ses contemporains par un même mot ». [4] Aristote oppose le phone, la voix, au logos le sens de la parole, n'est ton pas aux origines de la sémiologie entre signifiant et signifié ?

La raison a été formalisée par Platon en même temps avec ses hypothèses des idées. Platon reprend un mot tiré de la religion grecque *psukhê* « âme » et le *noûs* traduit par « esprit » et le couple essence/apparence. Une coupure entre l'arrière monde de l'esprit et le monde vécu. Cette opposition du *logos* au *mythos* sera reprise bien après par les penseurs des siècles des Lumières du XVIIe et XVIIIe siècle. Dans la célèbre allégorie de la caverne, Platon décrit deux mondes : la caverne représente le monde sensible, intérieur que nous arrivons à percevoir, l'extérieur, celui que seule notre intelligence peut saisir, l'intelligible. Platon utilise cette allégorie pour démontrer que la compréhension du monde réel doit se faire par la raison et au-delà du monde sensible qui peut être encodé par nos sens, la polémique du rapport entre le sensible et l'intelligible prenait naissance.

Ceci nous mène aussi au débat de Aristote « *métaphysique 0* » sur la vérité et fausseté, il dit que cela dépend du côté ou nous plaçons, ce n'est pas parce que nous pensons d'une manière vraie que c'est vrai, mais parce que la chose est telle qu'elle est, est dite tel quelle, que nous disons vraie. En d'autres termes, la vérité vient de l'essence même de la chose telle qu'elle est et non pas de notre faculté à penser l'objet, c'est la vérité absolue et la vérité relative.

Ce détour par la Grèce antique nous permet de remonter au sens premier de la raison et de la rationalité qui prenait le sens de raisonnement (encore un mot dérivé) dire une suite d'idées, de discours issus de la parole, pour appréhender une réalité concrète, la saisir

[4] Bernard SUZANNE, Platon et ses dialogues, consultés sur la page : http://plato-dialogues.org/fr/plato.htm par mise à jour du 17 septembre 2015.

puis la comprendre. Il y avait déjà dissensions entre l'être et le paraitre entre essence et apparence. Le couple complémentaire raison/logos et rationalité/logique prend forme.

Nous pourrons commencer la deuxième partie du concept à partir de la révolution scientifique du XVIe siècle, depuis Galilée, puis Descartes. Ce saut dans le temps peut sembler inapproprié, car entre-temps tout l'effort de l'orient musulman, depuis le Ve Siècle semble comme confus et sans importance, de même que le moyen âge en Europe comme un obscurantisme, ce qui est bien sûr totalement faux. Nous reviendrons dans d'autres parties sur ces périodes. Car la pensée platonicienne à titre d'exemple ne s'est jamais rompue depuis les néoplatoniciens musulmans (Ibn Tofayl, Ibn Roshd, El Farabi…) aux penseurs du moyen-âge, le fil d'Ariane existe. En plus ce bond temporel est dicté par le fait de démontrer le cheminement de la pensée occidentale et européenne notamment jusqu'au XXe siècle et ses débordements sur la discipline de l'architecture particulièrement moderne, qui a eu naissance justement dans ce même contexte.

Toutefois dans ce travail, centré sur la rationalité et la rationalité technique de notre époque moderne et contemporaine, dans une perspective architecturale, nous remet dans le contexte de la révolution scientifique et de la Renaissance en général avec le sens péjoratif de celle-ci. Cette renaissance coïncide avec la découverte de l'imprimerie moitié XVe siècle, et de l'Amérique fin du XVe siècle, mais aussi et surtout la réforme religieuse en Europe et la révolution de la physique. Dans l'Architecture nous verrons ensuite plus en détail, qu'elle sera marquée par le retour à la source, désignée par l'architecture gréco-romaine et la redécouverte de ses fondements perdus courant le moyen âge.

Un soubresaut dans la vision et conception du monde et de l'univers entrepris par Copernic au XVIe, puis Galilée au XVIIe et la diffusion des textes par le travail de Descartes vers 1637 avec le célèbre texte « *discours de la méthode* » a été opéré par rapport à la vision du monde antérieure du Moyen-âge basé sur l'aristotélicisme.

La révolution scientifique commencée par Copernic[5], ébranla la conception dominante du monde de l'époque (d'essence aristotélicienne reprise par Ptolémée) d'un haut et bas, la forme pure en haut et la matière première en bas. Les limites entre les mondes, c'est la lune (monde supra-lunaire et sublunaire). Le monde sublunaire ici-bas les mouvements sont singuliers non répétitif. Chaque corps se constitue d'une forme et d'une matière en

[5] Laplanche, Jean. *La révolution copernicienne inachevée : travaux 1965-1992*. Éditions Aubier, 1992.

perpétuelle lutte. Cette distinction des mondes a toujours entrainé le développement de deux sciences l'astronomie pour le supra lunaire et la physique et l'alchimie pour le sublunaire dans les périodes musulmanes et moyen âge chrétiens. La géométrie ne s'applique que dans le monde supra-lunaire. C'est à partie de cela que Ptolémée bâtit sa vision du monde que la terre est au centre du système.

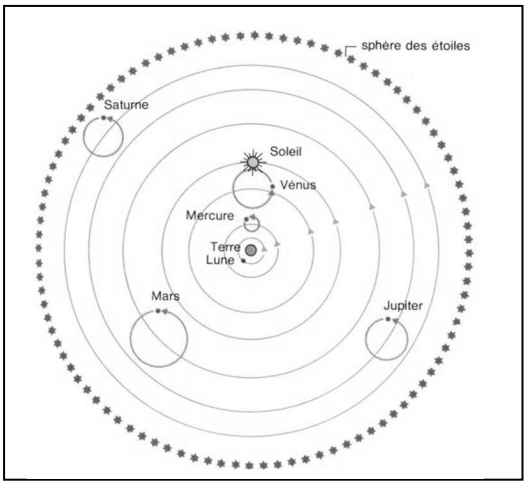


Figure 2. Le géocentrisme, système de Ptolémée (source Encyclopédie Larousse online)

Un fait important du temps de Copernic puis de Kepler est qu'on ne fait pas de distinction entre astrologie et astronomie, la divination par les astres est très répandue. Cette théorie n'a pas fait d'émule et l'inquisition n'a eu aucune réaction à part quelques cas comme Giordano Bruno disciple de Copernic, non pas sur l'Héliocentrisme, mais sur l'infinité de l'univers or, dans la chrétienté seul Dieu est infini. Galilée mena la révolution scientifique et cosmologique avec les conclusions que le monde supra-lunaire et sublunaire sont soumis aux mêmes règles et loi (viendra ultérieurement avec Newton) de la physique, Le monde est unique « Un ». Ainsi donc les règles sont les mêmes qui régissent tout l'univers des astres et de la terre.

Galilée modifie l'optique traditionnelle d'Aristote et de Socrate sur le monde sensible, il dit que, quelle que soit la complication d'un objet, par un effort d'abstraction et d'analyse on pourra arriver à la réduire en formes complexes (une addition de forme simple). Par conséquent, la géométrisation et les règles mathématiques peuvent régir le monde sensible. Plus la réalité est compliquée plus le schéma est complexe. Cette théorie aura des retombés immenses sur tous les domaines scientifique et même artistique à l'instar de l'architecture remettant en avant-gout le style classique, mais ceci est une tout autre histoire.

1.3 De la raison à la rationalité :

La rationalité est caractérisée par un débat épistémologique sur sa nature et son efficacité, dans les domaines autres que la philosophie. Ce débat a surgi après certains développements dans le rationalisme des Lumières venus avec une forte croyance dans les lois universelles de la nature humaine et d'une méthode scientifique qui embrasse tout pour accumuler les vérités. Il (rationalistes des Lumières) se méfiait aussi fortement de la subjectivité et l'arbitraire et croyait au progrès intellectuel et moral et le lien causal entre les deux.

Il est cette position plutôt extrême qui a donné lieu à la critique et finalement a créé le débat actuel sur la relation entre la rationalité et architecture. Pour examiner les deux côtés de cette thèse nous devons, avant tout, considérer la signification et le statut de la rationalité aujourd'hui dans la discipline architecture et l'interdisciplinarité touchant au domaine architectural.

Dans son livre Discours sur la méthode écrit en français en 1637, René Descartes dévoile son dessein fondamental « rendre *l'homme maitre et possesseur de la nature* ». Suivi d'un traité philosophique « *Médiations métaphysiques* » pour sensibiliser le monde intellectuel sur les règles de la nouvelle physique, séparant et marquant l'indépendance entre la foi traditionnelle et le développement physique. Friedrich Hegel, un siècle et demi plus tard déclare que Descartes est un moderniste, dans le sens d'une nouvelle ontologie de l'être et du réel, totalement nouvelle. Il faut noter au passage la première interférence entre raison-modernité. Modernité qui sera le couple de la rationalité jusqu'à devenir son avatar concret.

Le *« je pense* » de Descartes, est une pensée pure, dépassant le sensible, c'est la naissance de l'abstraction. L'opération cartésienne *« rendre l'homme maitre et possesseur de la nature* » sera à l'origine de la pensée des Lumières. Cette volonté de maitrise de la Nature sera accompagnée de la maitrise des hommes par d'autres hommes, en référence au capitalisme naissant et le commerce triangulaire de l'époque, par l'assujettissement des Africains (la traite des Noirs) e, les visées expansionnistes et civilisatrices.

Le cartésianisme va séparer donc le corps de la pensée pure « âme », passant au stade du positivisme scientifique. Les études anthropologiques vont démontrer quelques siècles plus tard, que depuis cette vision, l'occident a beaucoup perdu de sa perception de la

nature, que les peuples dits « sauvages » ou « barbares » perçoivent mieux la nature, cet aspect sera mieux traité dans les parties suivantes.

Ainsi la notion de vérité change avec le nouveau « Rationalisme » naissant, la vérité n'est plus recherchée dans les livres sacrés, testament dont il faut en tirer le sens, mais elle se structure en :

La Raison---- la Science ----- la structure sociale. [6]

A ce niveau peut-on parler de progrès ? Si nous parlons des structures techniques et technologiques, oui ! De révolution scientifique oui aussi, mais d'une amélioration globale de la situation de l'humanité (matériel et bien-être) un peu moins. Les pires exactions seront commises au nom du progrès et son corolaire « civilisation ». Effectivement ce terme dérive du verbe civiliser, qui au sens originel, voulait dire rendre citoyen, aux siècles des Lumières. Il justifie l'occupation des peuples en Asie et en Afrique surtout, pour les faire évoluer au stade de la « civilisation occidentale », un idéal rationnel et moderne, à atteindre, dénigrant au passage leur culture et les classant dans la barbarie, pour entamer leurs missions civilisatrices.

La réforme religieuse européenne luthérienne et calviniste est un ébranlement spirituel (du catholicisme romain) accompagné d'une esquisse de réforme politique et sociale, ici émerges deux penseurs Machiavel « *Le prince* » 1513 et jean Bodin « la *république* » 1576.

Pour revenir au Discours de la méthode, Descartes réclame avoir discerné une méthode pour faire progresser les connaissances. Cette méthode de rationalité repose en fin de compte selon lui, sur quatre fondements :

1. Réfuter les connaissances préalables non assurées et n'accepter que les vérités claires et évidentes (règle d'évidence). Elle est linéaire et causale (chaine), forme d'induction.

2. Décomposer et scinder chaque problème ou difficulté en des problèmes plus simples et élémentaires (règle d'analyse) elle est analytique, réductive.

3. Remonter pas à pas du simple au complexe (règle de l'ordre). Elle est simplificatrice.

[6] Paul Florensky. *La colonne et le fondement de la vérité*. Lausanne (L'Âge d'Homme). 1975.P 109.

4. Saisir le tout par dénombrement complet, inventaire dans une vue générale pour vérifier qu'aucune faute ou oubli n'a été commis (règle du dénombrement). Elle est disjonctive.

Cette méthode, Descartes dit l'avoir apposée avec succès dans les domaines de l'algèbre et de la géométrie. Sa question sera du pourquoi ne pas l'étendre à la nature, à l'homme, à la morale, à la métaphysique ? Sa démonstration suit plusieurs étapes. D'abord, remettre en cause toutes les opinions acquises, c'est le célèbre doute cartésien. Gaston Bachelard dans la critique de cette pensée et sa réductive, dit : « *On doit en effet se rendre compte que la base de la pensée cartésienne objective est trop étroite pour expliquer les phénomènes physiques. La méthode cartésienne est réductive, elle n'est point inductive. Une telle réduction fausse l'analyse et entrave le développement extensif de la pensée objective* ».[7]

1.3.1 Apparition du Rationalisme

A la question de c'est quoi la rationalité ? Le Dictionnaire anglais latin désigne «la rationalité» et la relie à celui du «rapport» qui est rendu comme «*un règlement de comptes compte, la considération, le calcul; toute transaction, affaire, affaires; une raison, motif, sol; un plan, schéma, le système; raisonnable, la méthode, l'ordre; une théorie, la doctrine, de la science* »[8]. Il est important de souligner que si tous ces aspects de la rationalité se rapportent à l'activité, à savoir ce que l'on fait avec la rationalité. La dernière partie de ce rendu se réfère à la rationalité ou le rapport comme la faculté de raisonnement. Cette faculté est également l'esprit, ce qui prend selon le même dictionnaire en latin comme « *animus, hommes, ingenium* (= intelligence ou de caractère). Rationalité signifie aussi la raison ou la cause (causa). Comme une faculté, la raison est rendue comme «ratio, hommes, Consolium ». Une avec une telle faculté est raisonnable, et cela est rendu comme prudens; aequus, iustus ou équitable, et satisfait ou adéquate. Faculté, ou «facultas» elles-mêmes, sont rendues comme «*la faisabilité, l'opportunité, la puissance, les moyens, la capacité, la capacité les ressources, l'abondance »*. Nous avons délibérément donné ces détails afin de démontrer deux choses :

[7] Gaston Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, PUF, 1995.

[8] Simpson, Donald Penistan. Cassell's Latin-English, English-Latin Dictionary. Bloomsbury Publishing, 1968.

- L'une, la rationalité comme une faculté est supposée être une, et d'appartenir à des êtres humains dans leur capacité en tant qu'êtres humains. Elle est celle qui distingue les êtres humains du reste des êtres naturels.
- Deux, la rationalité comme activité ne se limite pas à quoi que ce soit. Le mode de cette activité n'est pas limité non plus.

La rationalité peut se définir comme la justification de ce qui est conforme à la raison. La raison (latin *ratio)* désigne le calcul, le compte. Être rationnel, c'est être capable de résoudre un problème, de maximiser l'utilité, lorsque, nous sommes placés dans une situation de choix en face de plusieurs alternatives. Dans la rationalité on prétend choisir la meilleure solution[9].

1.3.2 De l'âge de la Raison au siècle des Lumières

Vers la fin du XVIIe et le début du XVIIIe, c'est le siècle de la philosophe éclairée (Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Alembert, Hobbes, Hume, Kant, Smith, …) appelé aussi des lumières. Cette dénomination est en référence à l'éclairage naturel de la pensée humaine, loin de tout ce qui est surnaturel et métaphysique. « *Une élite avancée œuvrant pour un progrès du monde, combattant l'irrationnel, l'arbitraire, l'obscurantisme et la superstition des siècles passés, ont procédé au renouvellement du savoir, de l'éthique et de l'esthétique de leur temps.»*[10]

Ce balancement dans la rationalité et les lois de physique universelle va influencer toutes les disciplines telles que : l'économie, la sociologie, la théologie, et enfin l'architecture. Chacun selon un cheminement disciplinaire propre bien sûr. Depuis la théorie de Copernic et Kepler sur la rotation de la Terre autour du soleil et tout le changement dans la vision du monde qui l'accompagne, ainsi que les dogmes de la religion chrétienne. Isaac Newton développa les connaissances scientifiques pour en faire une théorie universelle de gravitation. Les Lumières se reposent donc sur la foi en un Univers rationnel, ordonné et intelligible, exigeant de l'homme l'établissement d'une compréhension autant rationnelle et organisée.

---

[9] Voynnet-Fourboul Catherine, *La spiritualité des dirigeants en situation de passage de leadership*. Management & Avenir *8/2011 (n° 48) , p. 202-220 .*

[10] Josiane Boulad-Ayoub, *contre-nous de la tyrannie…des relations idéologiques entre Lumières et Révolution.* Québec, Hurtubise, Brèches publiées en 1989.

David Hume, un physicien et philosophe écossais tire le trait définitivement sur le divin et la causalité des événements. Il tire sa source de l'expérimentation physique gravitationnelle. Il conclut qu'il faut rendre intelligible le monde avec les moyens dont nous disposons, c'est-à-dire la science et l'expérience emboitant le pas sur une forme de rationalisme plus versé dans l'expérimentation appelée empirisme[11]. Emmanuel Kant va plus loin encore, pour qu'il y'ait réflexion, connaissance et raisonnement l'homme doit être affecté dans sa sensibilité, car passif. Cette sensibilité est loin d'être neutre, car ces messages se déroulent dans un espace physique et espace temporel. La spatiotemporalité kantienne est née, l'espace ici c'est l'espace euclidien géométrique et le temps c'est le temps linéaire de la succession.[12]

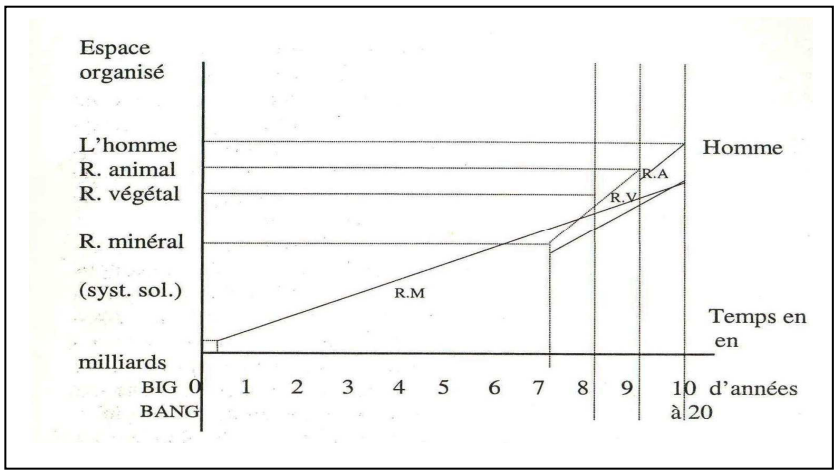


Figure 3. Le temps linéaire de la cosmologie moderne (tiré Tradition et modernité, Hamza benaissa)

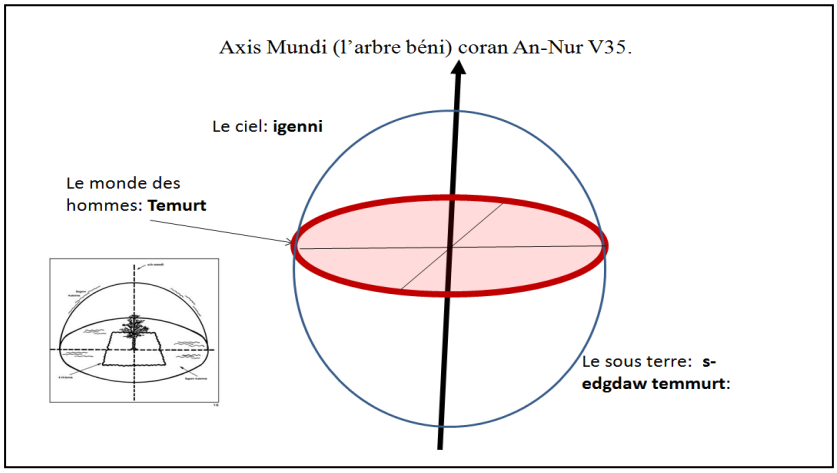


Figure 4. Le temps cyclique de la cosmologie traditionnelle

[11] M. Malherbe, La philosophie empiriste de David Hume, Paris, Vrin, 1976
[12] Châtelet, F., & Noël, E. *Une Histoire de la Raison.* Entretiens avec Émile Noël.Le seuil.1992.

Un message est décrypté par notre connaissance (intelligible) s'il est connu, et par notre sensibilité s'il est inaccessible ou indéchiffrable par nos sens. Pour E. Kant c'est important, car il fonde la pensée expérimentale, il cite « *il n'y a de connaissance vraie que celle que l'on peut vérifier* »[13]. La connaissance provient d'un syllogisme logique issu de la Raison humaine qui évite donc les erreurs pour rechercher la vérité. E. Kant distingue à cet effet, deux sens de contact et de perception de l'homme dans la quête de cette vérité l'entendement et la sensibilité deux opérations cognitives à son sens distinctes.

Par entendement, il vise donc, la pensée selon des concepts et donner sens à une réalité, un environnement, même non sensible. La sensibilité par contre, est l'intuition par les sens de notre corporéité et saisir à travers eux (les sens) les vérités de notre monde et de notre environnement. Il est tout à fait clair selon Kant de donner la primauté à une réflexion selon les concepts plus à même de nous rapprocher de la vérité de toute chose, contrairement à notre intuition sensible, plus soumise aux aléas et influences de phénomènes altérant la perception vraie des choses et des vérités.

Cette pensée se développera aussi avec Auguste Compte dans le positivisme et le positivisme scientifique, qui privilégie l'induction (que nous avons cité comme principe d'évidence) et le processus rationnel dans l'étude des faits sociaux, scientifiques et humains, Gumnar Skirbekk dit « *To be modern, is to know to use his reason*»[14] (traduit par : pour être moderne c'est de connaitre, et d'user de sa raison).

Friedrich Hegel (dans la phénoménologie de l'esprit) cite que : « *Il faut entendre ici par irrationalisme la référence à toute expérience autre que la raison et n'obéissant pas à ses lois, supposée donner une connaissance plus profonde et plus authentique des phénomènes et des êtres. Le rationalisme s'oppose en ce sens au mysticisme, à la magie, à l'occultisme, au sentimentalisme, au paranormal ou encore à la superstition. Seuls font autorité les processus rationnels : évidence intellectuelle, démonstration, raisonnement »*[15].

Hegel parle de savoir absolu dans « *La science de la logique* » en 1816, il va fonder une pensée, sur le devenir des peuples pour une nation moderne à l'image de celle fondée par Napoléon Ier de son vivant, qui était à ses yeux un modèle à suivre.

[13] Emmanuel Kant. Critique de la raison pure. Vol. 1. Germer-Baillière, 1869.
[14] Skirbekk, Gunnar. Rationality and modernity: essays in philosophical pragmatics. A Scandinavian University Press Publication, 1993.
[15] Hegel, Georg Wilhelm Friedrich. *Phénoménologie de l'esprit*. Vrin, 2006.

Les étapes hégéliennes sont : l'état « rationnel » moderne comme étape ultime évolution[16]. Hegel dit par ailleurs que :« *Pour les savants du XIXe siècle aussi bien que pour Descartes, les bases rationnelles du mécanisme étaient inébranlables. Des notions mêmes obscures comme la force faisaient l'objet d'une désignation immédiate. Ensuite c'est en multipliant l'intensité de la force par le déplacement de son point d'application qu'on définissait, d'une manière dérivée, le travail et l'énergie »*[17].

1.3.3 Le développement du concept de rationalité de l'esprit :

Ce sont les philosophes des Lumières qui ont réduit ce concept de Raison à de simples raisons ou motifs établis par un esprit de pensée. Pour eux, la raison n'a pas été comprise comme un moyen de découvrir la loi naturelle, mais comme l'expression même de cette loi. La Raison a été considérée comme un attribut naturel humain commun à tous les hommes. Ainsi, la loi naturelle n'est plus considérée comme un idéal moral, mais comme un fait, pas une idée, mais une réalité.

La distinction est destinée à démontrer le concept de rationalité qui est retenue par ces penseurs qui plaident pour l'existence d'une connaissance directe et non dérivée. Les aristotéliciens maintiennent toujours qu'il y a deux domaines de l'éthique dans lequel nous devons faire appel à ces connaissances qui sont : la connaissance de la morale des gens avant de développer une éthique scientifique, et d'autre part, les premiers principes de base ou morales sur lesquelles reposent l'éthique scientifique. Françoise Fichet cite : « *En son sens le plus général, la méthode cartésienne consiste à imposer l'ordre de la pensée aux choses pour atteindre une connaissance certaine et s'en assurer la maitrise. Les deux grands processus sont l'ordre qui consiste à disposer les objets de la pensée de telle sorte qu'ils puissent donner lieu à une représentation claire et distincte et la mesure qui consiste à ramener à une unité commune simple, étalon pris du dehors comme unité de référence par l'esprit* »[18].

1.3.4 Rationalité ultime : Le Rationalisme et État moderne

Nous entamons le travail sur la relation entre rationalité et modernité, expressément par les idées critiques de Max Weber. Weber focalise le travail de la

[16] Cette idée servira de justificatif au XIXe pour les dérives de colonisation des peuples dits primitifs et arriérés.
[17] *Ibid.*
[18] Françoise Fichet. *La théorie architecturale à l'âge classique : essai d'anthologie critique*. Éditions Mardaga.1979. P21

rationalité sur l'État moderne en occident. Il lie ce concept avec le capitalisme et l'économie rationnelle dans les sociétés européennes, ce qui conduit selon lui au désenchantement du monde[19], « *Le désenchantement du monde [dans l'esprit de Weber], ce n'est pas seulement la négation de l'interférence du surnaturel dans l'ici-bas, mais aussi : la vacance du sens* »[20].

Nous nous arrêtons sur cette idée wébérienne, sur le fait que la rationalité scientifique en expliquant certains phénomènes tend à substituer les croyances (c'est une destruction d'un monde séculaire) et la conception du monde (en allemand :*Weltanschauung),* ou celui de paradigme (pour reprendre un terme plus contemporain), par la modernité rationnelle et la science. Une démystification des croyances surnaturelles ou magiques et religieuses ou simplement de phénomènes non expliqués. Les incantations ou les chants traditionnels religieux et mystiques, comme nous allons le voir dans les sociétés traditionnelles (Berbères pour notre cas d'étude), qui étaient une passerelle entre les mondes réels et mystiques (qui rendent compte des pratiques technico-symboliques non écrites, car, dans une culture orale) sont réduits à leurs simples expressions de chants.

Nous ne rentrerons pas dans les considérations sociales de ce désenchantement aux yeux de Weber, sur l'individualisme et les relations sociales impersonnelles, instrumentales et d'intérêt. Il démontera que malgré la rationalité finale et l'état ultime d'évolution du Positivisme de A. Compte, les hommes resteront fascinés par le surnaturel et le monde enchanté. Plus nous sombrons dans la modernité, plus cette fascination et rêverie de l'enchanteur grandie[21]. Max Weber nous renvoi aussi, nous architecte, à la crise de la représentation, entre le réel et sa représentation, de la sensibilité humaine aux phénomènes de la nature. Une crise de modernité et une perte d'identité déjà naissante que nous aborderons dans la partie modernité, rationalité et architecture. C'est une forme d'introduction à l'idée de la mémoire oubliée chère à Paul Ricœur[22].

Gaston Bachelard (que nous citons juste de passage, car son travail est assez conséquent pour être réduit en ces quelques lignes), reprend les étapes de la pensée dialectique hégélienne dans une perspective plus ouverte que le dépassement (à ses yeux trop fermés) et les étapes de l'état d'Auguste Compte en réalisme naïf, le rationalisme et

[19] Le terme originel en allemand est *Entzauberung der Welt.*

[20] Colliot-Thélène, Max Weber et l'histoire, PUF, 1990, p. 66

[21] Les superproductions hollywoodiennes récentes en sont une preuve, la réussite entre autres des écrits de J. K. Rowling, « Harry potter » et J. R. R. Tolkien avec la trilogie du « seigneur des anneaux », en sont une autre.

[22] Paul Ricœur. *L'histoire, la mémoire, l'oubli.* Paris : Seuil 3,2000.

le « surrationalisme » (ou rationalisme dialectique) il dit : « *L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit* »[23].

1.3.5 La pensée contemporaine, École de Francfort et Habermas :

La théorie critique de l'école de francfort qui a acquis une importance majeure par référence aux nombreux écrits dans différentes références philosophiques. Cette théorie depuis sa naissance dans les années trente du siècle passé a fait une critique progressive du projet des lumières symbole de la rationalité et de la modernité occidentale. Elle correspond à une période historique assez particulière en Europe (montée du fascisme et nazisme, les guerres, la crise économiques…). Nous distinguons :

- Première génération Max Horkheimer, Theodore Adorno et Herbert Marcuse
- Deuxième génération Jürgen Habermas et Karl Otto Appel.
- La troisième génération Axel Honneth

Cette théorie remet en question les fondements du projet moderne des siècles des Lumières qui se fondait sur le progrès basé sur le triptyque : Raison Liberté justice. Justement avec l'évolution historique, il s'est avéré que ce projet se trouve très loin des aspirations premières, dans la réalisation des aspirations et des valeurs éthiques et humanistes qui ont été à la base de sa genèse. En voulant libérer l'homme de ses croyances, c'est devenu un projet hégémonique. La raison est devenue un outil de mainmise de l'homme sur la nature puis sur l'homme lui-même. La raison chez eux fait référence à la rationalité technique, s'orientant vers productivité, fonctionnalisme, la pratique, l'utilitaire.

La liberté se transforme en esclavage moderne et en colonisation à travers l'exploitation de l'homme par l'homme. Puis une montée des tendances nationalistes, au Fascisme et au nazisme, enfin à l'holocauste.

[23] Gaston Bachelard. *La Formation de l'esprit scientifique.* Paris, 5e édition, Librairie philosophique J. Vrin, 1967.P16.

La pensée des Lumières en voulant la libération de l'homme de ses croyances, du mythe, de la magie, des légendes…et même des religions l'a introduit dans le tourbillon du nouveau mythe (la technologie et le progrès) conduisant comme l'a cité Max Weber « *le désenchantement du monde* »[24]. Transformant la réalité en une unité quantifiable, cumulable et maitrisable par la force de la raison et de la science. De cette manière comme le soulignent Adorno et Horkheimer transformant le rationalisme en un irrationalisme relatif. Confondant la rationalité et le progrès qui selon cette théorie est l'idée du progrès dans un but d'émancipation humaine loin des croyances et le rendre maitre de la nature. Le dépassement de cette situation ne peut se faire qu'avec une approche critique de la raison instrumentale.

Dans cette école Adorno s'est préoccupé de l'art et du côté esthétique comme base de libération de l'homme de l'hégémonie rationaliste. À partir de ceci apparait l'intérêt du travail de Jürgen Habermas, au-delà de la première génération et l'impasse de trouver une alternative à cette rationalité instrumentale. La démarche d'Habermas, lors des diverses phases de son élaboration conceptuelle de la rationalité, a consisté à dégager la théorie critique d'une l'analyse de la société en termes de rapports de production auxquels il va substituer, comme moteur du changement historique et social, la communication. Le rationalisme cartésien a dominé le mode de pensée occidentale surtout avec l'évolution scientifique et technique du XIXe et XXe siècle.

J. Habermas distingue deux niveaux de rationalité[25], la première instrumentale qui se base sur la connaissance et l'expérimentation et se soumet aux axiomes techniques qui a pour objectif la domination et l'hégémonie. La deuxième une rationalité communicationnelle : c'est-à-dire l'interaction qui définit la nature des relations sociales et humaines au courant de l'histoire à travers des symboles qui obéissent à des critères qui définiront eux-mêmes les aspirations des individus et l'entente entre eux dans un cadre sociétal, et ces symboles se définissent dans un cadre éthique, esthétique et politique pour concrétiser l'entente et la compréhension.

Nous retiendrons pour notre cas, le cadre esthétique qui est une des bases, selon Habermas, pour attendre cette rationalité communicationnelle et dépasser la rationalité instrumentale. Sur cet aspect nous développerons donc le fait que l'architecture joue un

[24] Weber, Max. *Le savant et le politique :* une nouvelle traduction. Éd. La Découverte/Poche, 2003.
[25] Habermas Jürgen, le discours philosophique de la modernité. Traduit par Christian Bouchindhomme, Paris édition Gallimard, P94,

double rôle de fonctionnalité et donc répondre à des besoins propres et spécifiques. Mais aussi elle possède aussi un rôle communicationnel et de représentation comme vecteur de signification et donc d'identité.

Il nous a apparu dans cette partie du travail que le concept de rationalité dans le cadre de la pensée occidentale est en perpétuel changement, pourtant selon uniquement une vision occidentale, en faisant une nette démarcation avec le reste de la pensée dans les autres sphères philosophiques. Faisant dire que la pensée occidentale en focalisant sur la rationalité instrumentale croyait et croit encore dans une large mesure que son histoire se confond avec l'histoire universelle.

1.3.6 Rationalité aujourd'hui :

La rationalité aujourd'hui, est en contraste avec le rationalisme des Lumières selon les principes que nous venons d'examiner. L'idée en ligne de fond est que la rationalité est plurielle et multiple. Le rationalisme des Lumières est un simple aspect de la question, et ne peut pas tout expliquer. Cette position est exposée par Mary Hesse[26], qui oppose ceux qui fondent leur foi dans la rationalité universelle, sur une croyance contingente que la langue et la science occidentale sont les points forts de l'évolution historique des idées. Elle soutient que, la science occidentale et que l'Occident a beaucoup à apprendre de la compréhension interculturelle et l'auto réflexive critique, dans la compréhension de la science elle-même. L'influence de la rationalité depuis le siècle des Lumières jusqu'aujourd'hui est conséquente avec des ruptures épistémologiques. Ce qui nous intéresse particulièrement, selon son expression majeure qui est la modernité et l'impact de cette dernière sur l'architecture. E. Husserl dit que : *« le mal dans l'approche positiviste de la science consiste à exclure la subjectivité de son domaine de recherche. Or justement tout ce qui concerne l'homme réside dans cette subjectivité. La crise de la science moderne aujourd'hui, est due au fait que la science moderne s'est développée en perdant de vue la fondation originaire sur laquelle elle a été érigée. La science s'est égarée en croyant qu'elle peut fonder la vérité sur l'objectivité pure »*[27].

[26] Hesse, Mary B. *Models and analogies in science.* Vol. 7. Notre Dame: University of Notre Dame Press. 1966.
[27] Edmund Husserl. *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*. Paris, Gallimard., 1976. P. 9.

La notion de technique et de technicité selon le concept moderne et sa relation avec le symbolique est importante pour notre discipline. Enfin, sur la représentation architecturale, qui est en essence une expression de la culture va subir des altérations majeures dans ce rôle et notamment comme vecteur d'identité.

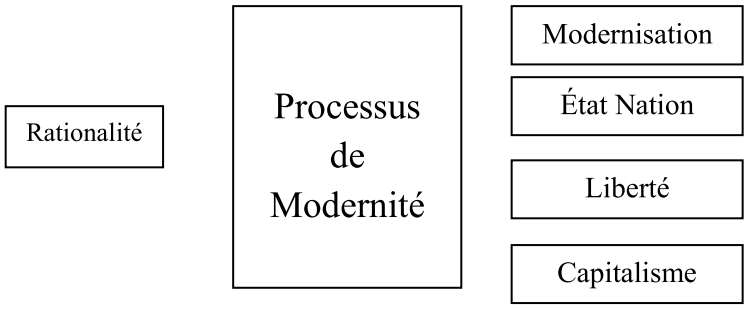


Figure 5. La rationalité et processus de modernité

1.4 Le paradigme de la rationalité en Architecture :

L'architecture est une discipline très vaste, car son champ est multidisciplinaire et pluriel. La pensée architecturale qui y se réfère, est assez complexe et possède de multiples facettes, avec donc des possibilités de lecture très large. La pensée architecture globale d'un point de vue épistémologique est souvent chez les théoriciens de l'architecture du XXe siècle et celle contemporaine, comme K. Frampton, C. Norbert shultz, F. Choay, L. Mumford, S. Giedion, R. Venturi, A. Colquhoun…, pour ne citer que ceux là, est désignée par théorie de l'architecture, puisque cette nomination englobe aussi bien les espaces théoriques de la pensée que la pratique conceptuelle et constructive de l'architecture donc sa praxis. Cette dénomination est utilisée pour isoler le champ épistémologique de l'architecture, qui demeure en construction.

On peut se poser la question aussi à l'instar de la pensée universelle, dont sans nul doute, la discipline architecture s'en ressource, et qui possède comme nous l'avons abordé précédemment, des paradigmes et des concepts paradigmatiques, si l'architecture possède-t-elle des paradigmes ? En hypothèse oui, surtout que comme le dit Thomas Kuhn[28], un paradigme repose sur des formules axiomatiques qui caractérisent certaines périodes et qui marque la pensée de cette dernière. Or en architecture, il en existe: *form follows function, less is more, less is bore*, …. Mais les formules axiomatiques qui ont attiré notre attention sont plus des formules conceptuelles de l'architecture et des attitudes envers certaines facettes de la discipline comme la modernité, l'identité et la technique.

[28] Kuhn, Thomas S. *La structure des révolutions scientifiques*. 1972.

Certaines pensées ont abordé l'architecture dans son caractère partiel si on peut le dire : philosophique, religieux, symbolique, fonctionnelle, technique, physiologique, formaliste, spatiale, mythique, urbain, écologique, démographique, économique, géographique… Pourtant, nous sommes conscients de la multidisciplinarité de l'architecture comme acte de conception, de construction, d'appropriation et de réappropriation de l'espace.

Ce caractère multidimensionnel tient dans la définition même de l'Architecture qui ne peut échapper à ses caractères culturels, esthétiques, techniques et scientifiques, « *Pour cela il faut explorer le rapport de l'architecture à l'épistémé, c'est-à-dire la connaissance dominante à une époque* »[29].

Ce genre de travail n'est pas inédit et a déjà été fait mainte fois dans des périodes précises. Comme ceux de Erwin Panofsky pour la pensée scolastique et de Pierre Francastel sur l'art de la Renaissance et de la période classique, ainsi que le travail de Perez Gomez [30]sur l'architecture classique post renaissance en Europe, qui est sur ce sujet une référence établie. D'ailleurs c'est sur ce dernier travail que nous nous basons pour jeter les passerelles entre la pensée rationaliste de l'époque et les débuts de l'architecture moderne au XVIIe siècle.

L'analogie au terme paradigme qui est récurrent dans notre travail est prêtée à Thomas Kuhn, qui est employé pour désigner tout l'environnement social, économique, politique, culturel configurant un savoir dans une époque donnée que nous pouvons décliner selon les disciplines. Ceci est assez différent de la « *vision du monde* » d'Edgar Morin ou d'épistémé de Michel Foucault qui désigne plus, comment ce savoir et ce domaine ou cette discipline pour notre cas l'architecture renvoie à une façon de penser, de parler, de se représenter le monde ?

Michel Foucault parle d'épistémè, comme un système de représentation qui concerne toute la configuration du savoir à une époque donnée[31].

Edgar Morin étudie en profondeur la notion de paradigme dans le « tome 4 de La Méthode » , il s'exprime ainsi : « *Nous en sommes au préliminaire dans la constitution d'un paradigme de complexité lui-même nécessaire à la constitution d'une*

[29] Alain Farel. *Architecture et complexité, le troisième labyrinthe*, édition de la passion Paris 1991. P10.
[30] Pérez-Gómez, Alberto. *L'architecture et la crise de la science moderne*. Vol. 30. Editions Mardaga, 1987.
[31] Michel, Foucault. *L'archéologie du savoir*. Édition Gallimard, Paris 1969.

paradigmatologie. Il s'agit non pas de la tâche individuelle d'un penseur, mais de l'œuvre historique d'une convergence de pensées»[32] . Une autre notion utilisée est celle de l'arbre cosmique pour désigner la cosmogonie illustrative d'un groupe social. La notion d'arbre cosmique que nous avons prêté par référence à Viviana Pâques[33], pour designer la cosmogonie et la représentation symbolique d'une communauté dans sa projection sur son espace.

Sur la notion de progrès, T. Kuhn est plus évasif, il cite « la *science a alors contenu des ensembles de croyances absolument incompatibles avec ceux qui sont les nôtres. Face à cette alternative, l'historien doit choisir la seconde possibilité : les théories dépassées ne sont pas en principe contraire à la science parce qu'elles ont été abandonnées » ainsi il remet en cause la progressivité des connaissances pour parler plus d'une accumulation du savoir* »[34]. Concernant les révolutions scientifiques, Kuhn précise aussi, que ce paradigme, est le modèle de développement normal d'une science adulte, toutefois caractéristique à la période post newtonien.

Quand les paradigmes changent, le monde lui-même change avec eux. Ce n'est pas une transformation de l'objet scientifique en lui-même, mais la manière de le voir de l'approcher qui change. Le progrès est-il uniquement scientifique et l'art et l'architecture progressent-ils aussi ? Le progrès est réservé au terme sciences où cela est évident, dit Kuhn. La notion de paradigme revêt ainsi deux sens. Le premier est qu'il représente l'ensemble de croyances, de valeurs manifestes et de techniques qui sont communes aux membres d'un groupe social donné à une période précise. D'autre part il dénote un élément d'isolement de cet ensemble : les solutions concrètes d'énigmes qui, employées comme modèles ou exemples, peuvent remplacer les règles explicites en tant que bases de solutions.

Pour E. Morin, « *le paradigme renferme, tout discours s'effectuant sous son chapeau, les concepts fondamentaux ou les catégories maîtresses de l'intelligibilité en même temps que le type de relations logiques d'attraction/répulsion (conjonction, disjonction, implication ou autres) entre ces concepts ou catégories.* »[35].

[32] Morin, Edgar. *Les Idées (*t. 4), Le Seuil, nouvelle édition, coll. Points, 1995.
[33] Pâques, Viviana. *L'arbre cosmique dans la pensée populaire et dans la vie quotidienne du Nord-ouest africain*. Editions L'Harmattan, 1995.
[34] Kuhn, Thomas S. Op.cit.
[35] Edgar Morin. *La Connaissance de la connaissance* (t. 3), Le Seuil, nouvelle édition, coll.1986.

L'histoire de l'architecture, à travers le style architectural, a présenté une multitude de paradigmes architecturaux influant fortement la production architecturale.	Présentation de base de cette théorie
L'ordre dorique, ionique et corinthien et leurs variations dans la Grèce ancienne et Rome	Vitruve, les dix livres d'architecture, la principale documentation des traditions architecturale, référence de l'architecture classique
Le roman et le gothique	La tradition médiévale anonyme, peu de documentations nous ont été transmises, mis à part quelques fragments de la part de Villard de Honnecourt et Schmuttermayer
La renaissance, le baroque, le néo-classique	Alberti : De re Aedificatoria, Serlio, Vignola, Palladio
Les grandes structures, les ponts, les halls	Galilée : Discorsi e dimostrazioni matematiche intorno a due nuove scienze, Hooke, Bernouilli, Euler
L'art nouveau et le modernisme, Styles personnels de génies de l'architecture, Gaudi, Tony Garnier, Le Corbusier	Viollet-le-Duc, Entretiens sur l'architecture, le livre montre la base logique de nouveaux langages de formes dans pour autant les créer.
Le fonctionnalisme	L'enseignement du Bauhaus, avec Gropius et Mies Van der Rohe. Le Neufert, livre de normes architecturales
Le postmodernisme	Robert Venturi : Complexité et contradiction en architecture, Bruno zevi.
Architecture symbolique	Norberg Schulz , intentions in architecture, système logique de l'architecture, Umberto Eco

Figure 6. Exemple de paradigme en Architecture **Source :**Alain Douangmanivanh[36].

1.4.1 Architecte et révolution en occident :

Avec Filippo Brunelleschi au XVe siècle, commence le métier d'Architecte au sens moderne du métier. Au fil des siècles, il tend à devenir de plus en plus important dans le domaine technique et des prouesses technologiques. Par contre, sa relation aux paradigmes de la pensée dominante est encore plus importante à nos yeux, mais paradoxalement, cette relation devient de plus en plus faible. Les relations existent, mais ne se matérialisent pas directement dans l'objet architectural ou bien se font assez tardivement. Car cela peut nous mener à comprendre la reproduction de codes esthétique du raisonnement suivi aux méthodes appliqué avec le développement de la pensée architecturale.

En postulat donc la pensée architecturale ne peut évoluer en dehors de la sphère de l'épistémé global c'est-à-dire le paradigme de connaissance de chaque époque. À noter que ce postulat concerne la période post Renaissance en Europe jusqu'au XXe siècle. Ceci est à vérifier dans des contextes historico-culturels différents.

[36] Alain Douangmanivanh, Architecte DPLG, http://homo.urbanus.pagesperso-orange.fr/urbanisme26.htm

Commencer par le paradigme de la Renaissance du Quattrocento, n'est pas très scientifique, car les travaux de Erwin Panofsky[37] (sur la pensée gothique) ont montré l'entendue des passerelles qui existent entre la pensée scolastique et l'architecture gothique, à titre d'exemple. Toutefois, notre objectif est le cheminement du développement de l'esprit rationaliste moderniste, qui nous a apparu débuté avec cette rupture historique du paradigme de l'esprit scientifique post-renaissance jusqu'à aujourd'hui.

Il est aussi incontournable de lier l'architecture avec le contexte socioculturel dans lequel elle est produite. Cette « c*ontextualisation* » phénoménologique selon l'approche d'Heidegger[38], de l'objet ne peut se faire en indépendance des interactions qui l'animent. En même temps dépasser l'aspect descriptif de la lecture architectural, pour tenter une percée dans les processus de composition, de conception et de création architecturale. Donc au-delà du caractère de style ou de formes, on s'attèlera à la positionner dans l'épistémé global.

La pensée rationaliste de Descartes et de Kant que nous avons abordés dans le chapitre précédant, ne trouvera débouché en architecture qu'à partir du XVIIIe et XIXe siècle avec les travaux de Jean Louis Durand (rapporté par Perez Gomez [39]) s'opère un développement dans l'aspect constructif. Ici aussi ce n'est pas un point d'origine, car des travaux attestés, existent comme ceux de Philippe de l'Orme ou ceux d'Andrea. Palladio, mais plus par un événement majeur de l'évolution de la pensée architecturale dans ce paradigme philosophique, rationaliste naissant. *« Il se développe ainsi une esthétique scientifique, empruntant l'ordre et la clarté des idées et les transposant en architecture. Cet emprunt trouve aussi accord avec le pouvoir monarchique fusion entre ordres politiques et ordre esthétique, entre styles et un régime »*[40] . Pérez Gomez dit aussi par ailleurs que :« *La réduction de l'architecture à une théorie rationnelle commença à prendre forme vers le milieu du XVIIe siècle pour s'épanouir avec les théories de Jacques-Nicolas Louis Durand* »[41].

L'architecte Claude Perrault est l'un des premiers en occident qui opère au XVIIe siècle, un travail « positiviste » sur l'architecture à travers la triade vitruvienne, séparant la

[37] Panofsky, Erwin. "Architecture gothique et pensée scolastique, traduction et postface de P." BOURDIEU, Paris, les Éditions de Minuit (1967).
[38] Heidegger, Martin. Essais et conférences. La question de la technique. Trad. A. Préau). Paris. Ed. Gallimard, 1958.
[39] Pérez-Gómez, Alberto. OpCit.P11
[40] Fichet, Françoise. Op.cit. P21
[41] Pérez Gomez Alberto. Op.cit. P13.

solidité et la commodité de la beauté. Les deux premières sont à ses yeux plus vérifiables et expérimentales, par rapport à l'arbitraire de l'esthétique, plus porté sur un modèle divin ou naturel. Il tient le fil de la séparation divin-humain ou nature-homme du subjectif par rapport à l'objectif (principe kantien). Ceci par l'instrumentalisation de la proportion, de l'ordonnance, et du système de proportion des ordres classiques.

C'est un système de dimensionnement simplifié, par rapport à des nombres entiers, rejetant les autres systèmes et par la même les implications symboliques traditionnelles de la proportion architecturale. « *Deux œuvres majeures de l'antiquité qui ont particulièrement marqué l'art et l'humanisme de la Renaissance nous éclairent sur la symbolique des proportions. Le Timée de Platon en dévoilant la composition de l'âme du monde, les Dix livres d'architecture de Vitruve, en nous livrant de précieuses indications sur le sens des proportions déduites du corps humain, expression de l'harmonie universelle. L'homme, partie intégrante de ce monde ordonné, est un élément en réduction de ce cosmos, un microcosme. Les proportions de son corps sont une des manifestations de cette mise en symétrie de l'ordre cosmique, de son harmonie. Le cosmos harmonisé par les proportions qui lui confèrent sa perfection et sa beauté »*[42].

La brèche était ouverte sur le changement du rôle symbolique traditionnel de l'architecture à travers la géométrie. Il est important aussi de souligner comme le remarque Pérez Gomez que dans la Praxis, l'architecture garde son *modus operandi* classique.

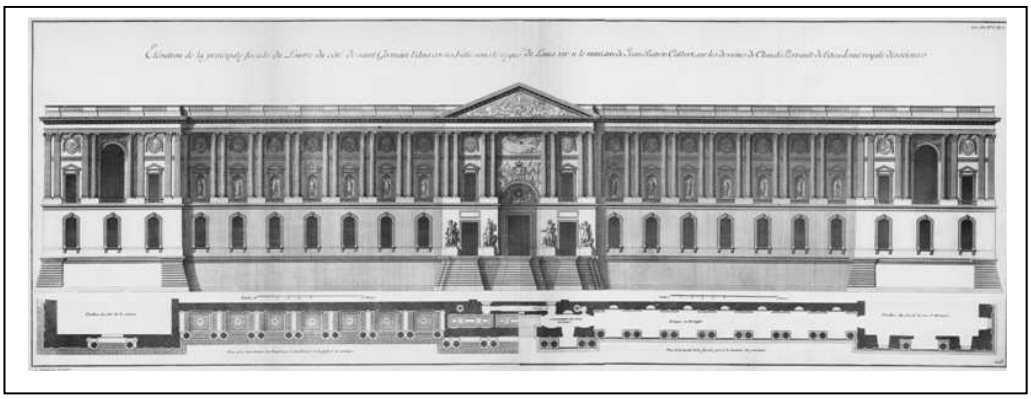


Figure7. Exemple la façade du Louvre, réalisée par Louis Le Vau et Claude Perrault (source livre : L'Architecture Françoise de Jacques-François Blondel (Paris, 1752–1756).)

[42] Pr Michel gardes, espace pédagogique, documents pédagogiques, histoire de l'art Académie de Poitiers,2012.

Les architectes considèrent leur discipline comme un défi technique dont la résolution proviendrait de deux outils conceptuels : le nombre et la géométrie.

Actuellement, beaucoup d'architectes partent du postulat, que le symbole et la signification sont aussi des produits possibles à fabriquer (induisant) dans une fonction inductive l'identité du bâtiment. Ceci pourtant, est conditionné par le principe du langage commun entre le concepteur et l'utilisateur, qui est tout un autre débat, que nous tenterons de traiter dans le chapitre sur l'identité en architecture.

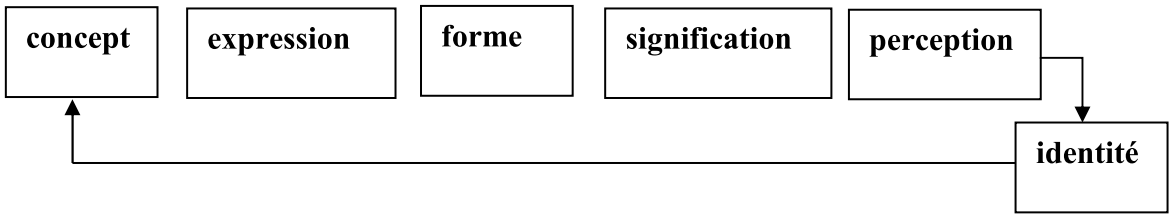


Figure 8. Processus entre le concept et l'identité

1.4.2 La géométrie science prototypique, outils d'une rationalité :

Le fait de commencer avec la géométrie, puis au-delà d'elle, la recherche du simple, par la décomposition (du simple au complexe), comme une approche déconstructiviste, qui aborde la notion du Beau, est une approche paradigmatique de l'architecture de l'avant garde puis du XXe siècle. Déjà, notons le principe de la simplification, car la géométrie avec ses caractères de formes, de figures et de couleurs primaires (chers au moderniste) permet cela. Ces caractères primaires aux yeux des premiers architectes modernes puristes (tout autant que les artistes expressionnistes et ensuite abstraits) permettaient de reproduire plus objectivement la réalité.

En effet la recherche d'un métalangage est d'une subjectivité extrême, sinon appliquer un système réflexif encore plus complexe, ceci pour dire qu'en fin de compte l'arbitraire et le subjectif ne sont pas inexistant. Nous recherchons à trouver dans l'architecture un système logique. C'est les principes cartésiens d'exhaustivité et d'évidence.

La perception de la qualité d'un espace est négligée, car elle est considérée comme une interprétation subjective, une réminiscence d'une vision traditionnelle de l'architecture, la légitimité vient des données quantifiables et vérifiables.

La géométrie va devenir l'outil par excellence à travers lequel l'architecture va organiser, ordonner et rationaliser son objet c'est-à-dire la construction en termes d'enveloppe et d'espace.

« *L'architecture dépend des mathématiques et de la géométrie* » disait le prêtre mathématicien et architecte italien, Camillo Guarino[43]. Ainsi donc les deux grands processus de rationalisme premier sont l'ordre, et la mesure. L'ordre qui est en fait, la disposition des objets selon une représentation claire et précise. La mesure qui consiste à réduire en unité simple, unité de l'esprit. Le statut artistique de l'architecture prend forme sur un fond de règles et lois qui lui sont propres et spécifiques.

L'architecte du XVIIIe siècle François Blondel dit : « le *génie seul ne suffit pas pour faire un architecte. Il faut que par l'étude, l'application, le long usage et l'expérience, il acquière une connaissance parfaite des règles de son art et des proportions et qu'il ait la science d'en faire le discernement et le choix, afin de s'en servir* »[44] .

1.4.3 J.N. L Durand le précurseur :

J-N-L Durand développe quant à lui, un enseignement méthodologique basé sur le discours de la méthode, *« l'architecture est l'art de composer et d'exécuter tous les édifices publics et particuliers »*[45] . Il rejette l'architecture qui s'appuie sur l'imitation des formes héritées du passée. Son travail se base sur une grille (trame orthogonale) pour générer des plans avec un critère de rationalité : au sens d'économie et de régularité. Dans la conception, il dit qu'il faut inverser la méthode et commencer par le complexe. La forme globale dépendra de la vocation de l'édifice, pour ensuite s'atteler avec les détails, donc de schéma de partie, d'axes séparation des parties, tracé des murs pour finir avec l'emplacement des colonnes.

Tout est régi par la rationalité à travers donc la grille et la modularité, une des premières sources de l'architecture moderne (pour s'autoriser un saut temporel). La principale préoccupation est dès lors, de savoir construire d'une manière économique et efficace. En évitant de s'interroger sur le pourquoi et la justification. Ce fonctionnalisme primitif coïncidait comme le dit Pérez Gomez avec l'essor du positivisme et le

[43]Camillo Guarini, Architectura civile qui ne fut publiée qu'en 1737 (http://architectura.cesr.univ-tours.fr/Traite/Auteur/Guarini.asp?param=)
[44] Blondel, Jacques-François. *Cours d'architecture*. Vol. 5. Monum, Éditions du patrimoine, 1777.P787.
[45] Durand, Jean Nicolas Louis. *Précis des leçons d'architecture données à l'École polytechnique*. Vol. 1. chez l'auteur, à l'École polytechnique, 1809.

commencement de la crise de la science moderne. « *Le mythe et la poésie sont généralement considérés comme synonyme de rêve ou de folie pure et simple… En d'autres termes, la logique mathématique a remplacé la métaphore en tant que modèle pour la pensée* »[46].

L'utilisation d'une trame ne fut pas bien sûr une invention de Durand. Dans les écrits de Vitruve rapporté par Cesariano en 1521, le célèbre homme de Vitruve était déjà superposé à une grille. Philibert de l'Orme l'utilise dans le système de sa Divine Proportion. Toutefois dans tous ces exemples, et même dans des applications plus ambiguës que l'on rencontre dans les traités du XVIIIe siècle, le caractère instrumental de la grille était secondaire par rapport à la valeur symbolique de l'ordre qu'elle dénotait. Ce n'est que dans le cas du mécanisme de Durand que la grille devient un instrument dont l'unique valeur était celle d'un outil au sein d'un processus technique de création architectural.

Perez Gomez rapporte par ailleurs : *« Elle représentait l'espace vécu finalement transformé en un concept — une notion qui passionnera les architectes du XIXe et XXe siècle, et qui sera acceptée sans discussion ; dont l'emploi sera totalement abusif dans l'éducation architecturale, et qui servira même à donner des explications erronées dans l'interprétation de bien d'autres périodes historiques. Pour l'essentiel, le rôle générateur de la grille se rapprochait déjà de la réticulation que Le Corbusier recommandera par la suite, en étant fondée sur la fausse opinion que l'homme n'habite pas des lieux qualitatifs, mais un espace géométrique homogène et universel »*[47].

J.N.L. Durand qui a servi comme ingénieur dans l'armée de Napoléon est connu pour une rationalisation et la systématisation de l'architecture, qui a été régie par deux principes inhérents : la commodité ou l'efficacité des relations fonctionnelles et l'économie. « *Ses attitudes envers l'efficacité et de l'économie ont été directement influencées par la méfiance de Napoléon d'architectes qui "auraient dû être rendus responsables quand ils ont dépassé leurs estimations et mis en prison pour dettes pour le paiement de cet excédent*»[48].

---

[46] Perez Gomez. Op.cit. 24

[47] Perez Gomez. Op.cit. P 308

[48] Antonio Hernandez.*J.N.L. Durand's Architectural Theory.* Perspecta 12.1969. P 154

Durand et ses disciples utilisèrent la méthodologie de la géométrie descriptive pour simplifier l'expression des idées architecturales et pour créer une relation, aussi immédiate que possible, entre les projets et la réalité physique des ouvrages. Pour Durand le dessin est le langage naturel de l'architecture. Il dit que : *« tout langage, pour remplir son objet, doit être parfaitement en harmonie avec les idées dont il est l'expression ».* Une architecture simple, qui s'oppose à l'inutile, à tout ce qui n'est pas naturel, doit refléter un type de dessin sans prétention et sans difficulté. *« Selon Durand, dans le cas contraire, un dessin est préjudiciable au projet, rend la main maladroite, est un obstacle à l'imagination et même dans certains cas fausse le jugement. Le plan, la coupe et l'élévation sont dès lors les seuls moyens nécessaires pour communiquer une idée complète d'un édifice ; dans ce sens il était hautement »*[49].

L'utilitaire est pour Durand, la finalité réelle et évidente de l'architecture. L'architecture est faite pour quelqu'un, pour répondre aux besoins concrets avec des budgets minimaux. Ceci, correspondait exactement à une époque où la philosophie utilitariste (utilitarisme) tel que développé par David Hume et surtout après lui Jeremy Bentham[50] se répand. Ils prêchaient, le pragmatisme (empirisme) où, un acte est calculé selon ses effets, et non pas sur les motifs qui le sous-entendent. Ce qui confirme notre postulat, que depuis longtemps déjà les ponts de passage entre la pensée philosophique et la théorie architecturale qui est une interface de la pensée existaient déjà. La commodité et l'économie sont, à leur tour, les vrais principes qui devraient guider l'architecture.

La commodité serait : la force (qui se produit lorsque, du point de vue actuel, le *Firmitas* est atteint en termes d'efficacité et d'efficience), l'assainissement (qui est liée à l'humidité, la ventilation, l'éclairage, etc.) et confort (lorsque les parties sont liées sous forme situation de l'ordre légitime). L'économie serait obtenue par la symétrie, la régularité et la simplicité.

[49] Perez Gomez. Op.ci. P 410

[50] Christophe Chauvet, *Jeremy Bentham : vie, œuvres, concepts*, Paris, Ellipses, coll. « Grands théoriciens »,2010, 96 p.

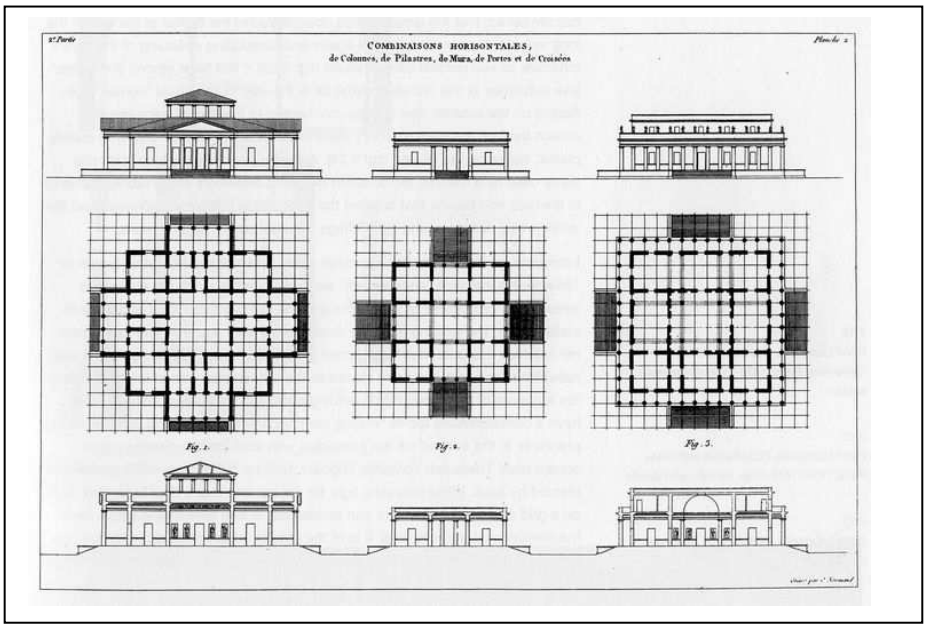


Figure 9. J.N.L. Durand, Table 2 of Précis des leçons d'architecture données à l'École polytechnique, 1802/5.

Pourtant, malgré les ambiguïtés qui subsistent à propos de la pensée de Durand, il est clair qu'il peut être considéré comme un exemple de la défense d'une certaine manière de faire une architecture, qui se reconnaît contraire à la critique qui a permis son développement. Par ses intentions ou les principes qui sous-tendent l'architecture, Durand doit être pris en compte dans la mesure où, pour expliquer une architecture, il s'est mis dans le chemin d'une démarche objective (géométrique). Il ne sera pas le dernier, mais le premier d'une série de travaux.

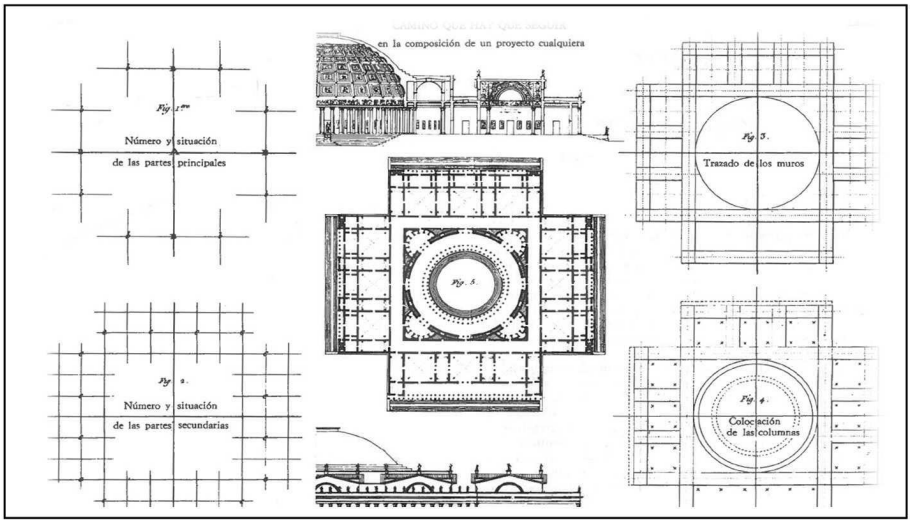


Figure 10. J.N.L. Durand, Table 21 tirée du Précis des leçons d'architecture données à l'École polytechnique, 1802/5.

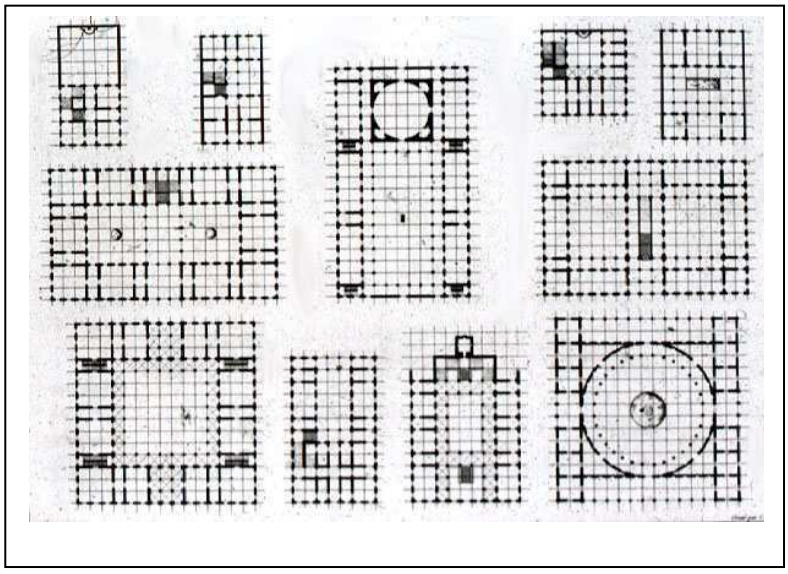


Figure 11. J.N.L. Durand, Table 15 of Précis des leçons d'architecture données à l'École polytechnique, 1802/5.

Le digne héritier de Durand sera Henri Labrouste, qui forge encore plus la pensée rationaliste et fonctionnaliste (les débuts) en architecture. Bien que son approche soit plus orientée vers l'utilisation des matériaux nouveaux de l'industrialisation. Il adopte la trame d'organisation et les principes régulateurs dans le célèbre projet de la Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris (1838-1850).

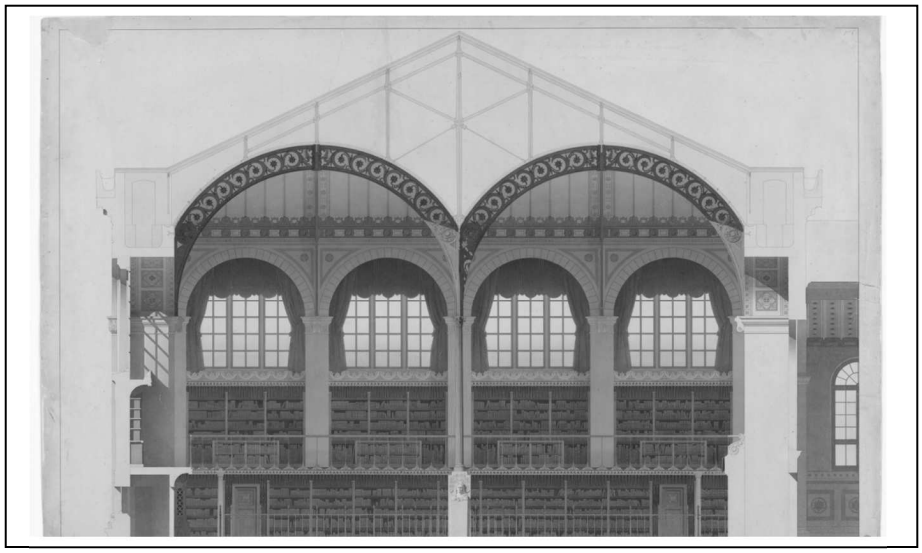


Figure 12. Henri Labrouste, Bibliothèque Sainte-Geneviève, Paris (1838-1850). Coupe sur le hall central (fin 1850) source Courtesy of MoMA.

:

1.4.4 Eugene Viollet-Le Duc, l'approche constructive :

Une autre référence de ce travail de la géométrie et de l'architecture du XIXe siècle est E.E. Viollet le duc. Dans l'essai de la définition de l'architecture[51], Viollet-le-Duc, divise en deux parties : la *théorie,* qui traite des principes de la géométrie et des lois de la statique et de la *pratique,* qui adapte ces principes géométriques et les lois par le biais des matériaux et une approches constructives le but d'une conception. Idéalement dans l'architecture, la pratique serait la manifestation poétique de structure que dans le sens grec original de *poesis,* un acte de fabrication et révélateur. La théorie de Viollet-le-Duc de l'architecture rationnelle était que la construction elle-même était la base de la conception :

- En connaissant la nature des matériaux.
- À l'aide de ces matériaux en fonction de leur nature.
- En utilisant un système de proportion harmonieux entre toutes les parties.

Il a estimé que ces principes ont été fondés par la science empirique produite par l'expérience du moine du moyen âge, Roger Bacon défini en 1267 comme méthode, le test et l'expérience, et non pas sur la seule théorie. Il a été attiré par l'architecture médiévale parce que, pour lui, elle a incorporé les lois rationnelles éternelles de l'art et de la science du bâtiment, ou de la géométrie et de la poésie. Il a cherché à développer une nouvelle architecture par l'apprentissage de la logique structurelle, qu'il croyait être inhérent à l'architecture gothique. Son admiration pour le Moyen-âge a été partagée par d'autres de son temps, notamment les Anglais, John Ruskin et Augustus Welsby Pugin.

La chose commune à ces architectes était la croyance que l'originalité vient à travers la pratique de la fabrication et l'utilisation des matériaux nouveaux. Pour Viollet-le-Duc, la pratique doit aller de pair avec la théorie. Il a mis en garde, contre la réduction de l'architecture à une recette applicable à tous les usages et à chaque programme, une formule commune qui peut être appliquée sans avoir recours à la raison. Son fonctionnalisme rationnel qui associé la théorie à la pratique pourrait être considéré comme une réaction aux influences sur son enseignement de l'architecture: une formation qui a commencé comme un étudiant, dont la carrière avait commencé dans l'atelier de Durand ,il cite « *Pour les artistes, l'étude d'un art où tout est prévu, tout est calculé, qui*

[51] Eugene Viollet-le-Duc. *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*. Volume 4,1856.

prêche même par un excès de recherches de moyens pratiques, dans lequel la matière est à la fois maitresse de la forme est soumise au principe, ne peut manquer de développer l'esprit de le préparer aux innovations que notre temps réclame »[52] .

Ainsi, Viollet-le-Duc dans une approche plus constructive aborde l'architecture selon certains aspects techniques qui eux aussi anticipent l'apparition du mouvement moderne en architecture. Ainsi il applique un principe rationnel analytique et disjonctif en séparant les éléments constitutifs et notamment structurels de l'objet pour les réappliquer dans des nouvelles constructions ou bien surtout dans son cas la réhabilitation de cathédrales. Il recherche la vérité dans l'architecture qui s'illustre par des méthodes vraies et des procédures authentiques avec des matériaux originels.

> *« En architecture, il y a si je puis dire deux façons d'être vrai…selon le programme, selon les procédés de construction. Être vrai selon le programme, c'est remplir exactement, scrupuleusement, les conditions imposées par un besoin. Être vrai selon les procédés de construction, c'est employer les matériaux suivant leurs qualités et leurs propriétés. Ce que l'on considère comme des questions purement d'art, savoir : la symétrie, la forme apparente, ne sont que des conditions secondaires en présence des principes dominants… Nos devanciers de Moyen-âge…veulent une architecture où toute force est apparente, où tout moyen de structure devient origine d'une forme ; ils adoptent le principe des résistances actives ; ils introduisent l'équilibre dans la structure : de fait ils sont déjà poussés par le génie moderne qui veut que chaque individu comme chaque produit, ou chaque objet, aient une fonction à remplir distincte tout en tendant à une fin commune… »* [53]

Plus tardivement, le travail sur la forme de Christopher Alexander[54], est une œuvre de recherche empirique et rationnelle sur la forme, déjà par sa formation de mathématicien et architecte, il proclame une volonté de solutions de formes s'apparentant à la grammaire. Dans un souci fonctionnel et de problèmes de fonctionnement, de plus en plus complexe, la démarche propose un pattern langages, sans nous rappeler sous une autre forme le travail de Durand, qui repose sur les binômes problèmes solutions en termes plus concrètes site et forme architecturale.

---

[52] Eugene Viollet-le-Duc.Op.Cit.

[53] Viollet-le-Duc, Xe entretien 1863

[54] Alexander, Christopher. *De la synthèse de la forme*. Dunod, 1971.

Bien sûr la question qui se pose : est-ce que réellement la solution au problème de l'architecture est d'ordre formel uniquement ? C'est une question fondamentale qui jette un doute sérieux sur ces méthodes de grammaire, bien sûr elle décompose et simplifie le processus de conception et de formes, mais pas plus sinon on retombe dans un formalisme à l'inverse. Ce structuralisme des formes atteindra bien ses limites.

1.5 De la rationalité à l'Architecture rationaliste :

Tout d'abord une rupture méthodologique est effectuée avec l'architecture historiciste, en matière de référence et de résolution des problèmes liés à l'architecture. Ainsi le but de l'architecture de rechercher la beauté, est substitué par : répondre à la demande du plus grand nombre et des besoins sociaux du XXe siècle. Le rôle fonctionnel de l'architecture commence à prendre le pas sur les autres fonctions esthétiques et surtout significatives (sens) de l'architecture. Ce qui se matérialisera, comme nous le verrons plus tard par une crise de la représentation et de l'identité en architecture.

L'expérience de Chicago au XIXe siècle est illustrative dans l'émergence de l'utilitarisme en architecture sous la notion du fonctionnalisme c'est-à-dire donner la primauté aux aspects organisationnels et de structurels. L'expérience se base sur le principe de la construction en charpente métallique et de façade très sobre ou l'aspect esthétique est secondaire par rapport à la grandeur des baies vitrées et du plan ouvert sur l'intérieur grâce à la prouesse technologique. Mais nous marquons que le grand caractère et l'héritage de cette école est le fait de s'être libérée des dogmes et des canons esthétiques de l'historicisme. Cette libération n'est que le prélude de la disjonctivité de l'architecture c'est-à-dire la libérer des contextes et en faire une recherche objet tourné vers elle-même. Même si avec l'historicisme cela avait déjà commencé sommairement par rapport aux travaux cités plus haut (Durand). La primauté de la pensée fonctionnaliste reste contestée entre l'école de Chicago aux états unis et Viollet-le-Duc[55]en France.

À Vienne, Adolf Loos est précurseur en Europe de ce rationalisme architectural qui servira de tremplin, à l'école du Bauhaus pour entamer l'expérience de l'enseignement et la création architecturale. Le principe du Bauhaus, c'est de réaliser une réforme complète de l'enseignement artistique, faire la réconciliation entre les arts décoratifs appliqués et les beaux-arts, créer une école de nouveau type avec une formation intellectuelle et manuelle.

[55] C'est une polémique entre Lewis Mumfurd qui soutenait que Horacio Greenough, artiste américain du XIXe siècle comme le père de la beauté utile, et Pierre Francastel, qui l'attribue aux travaux de Viollet Le Duc.

L'école du Bauhaus dans sa démarche d'enseignement de la créativité et de la conception adopte un schéma de modèle scientifique basé sur la transformation progressive. Donc du progrès selon le schéma :

Problème----- analyse--- conception----réalisation---Problème---

Cette conception selon le principe de déductivité rationnelle et simplificatrice reprend aussi le concept de la linéarité du raisonnement qui sera à la base de l'enseignement dans les ateliers du Bauhaus.

Une attitude de modernité de l'architecture qui prend le sens de la mettre tout le temps à jour avec les problèmes récurant du développement technique et social du XXe siècle. L'esthétique plus subjective est traitée dans une démarche « *la rationalité est la condition indispensable pour que les idées aient une prise sur le monde concret* »[56]. Donc la chaine cartésienne d'objectivité reproductibilité et déductivité, cela se traduit par la volonté d'ordre, d'exactitude, de précision, de rigueur méthodologique, de pureté, en extrapolant ces concepts techniques à l'esthétique et l'art, le purisme et le cubisme tendent à rejoindre la science.

Le Corbusier disait que les éléments de la nouvelle architecture sont reconnaissables, dans les produits de l'industrie soumis aux dictats du fonctionnalisme et de la rationaliste technique et esthétique[57]. Il a dit par ailleurs que :
- L'architecture doit être soumise au contrôle des tracés régulateurs géométriques.
- On voit les nouveaux éléments de l'architecture dans les produits industriels : bateau, avions, autos…
- la maison doit être construite en série comme une machine.

Ce dernier point est très controversé dans la théorie de l'architecture, pourtant il renferme tellement de sens. Le sens machine dans le fait que l'architecture doit être reproductible, très rationnelle et chaque espace doit remplir un rôle bien huilé. L'esthétique ne pourra qu'être intrinsèque à la fonction de l'objet lui-même pas en dehors. Cette vérité n'est pas absolue, car Le Corbusier lui-même dans la chapelle de Ronchamp, et l'organicité de son esthétique, à la fin de sa vie nous le rappel.

[56]Leonardo Benevolo. *Histoire de l'architecture moderne.* Paris Dunod, 1980.
[57] Le Corbusier. *Vers une architecture*. Paris, Arthaud, 1977.

1.5.1 L'espace et la Géométrie :

L'introduction d'une différence entre l'espace architectural et l'espace géométrique est utile, alors que bien souvent le premier est implicitement ramené au second. Les expressions comme celle de Le Corbusier « *l'architecture est de géométrie amoindrie témoignent de la tentation d'assimiler espace architectural et espace géométrique* »[58]. Car comme le souligne Philippe Boudon la géométrie est née des soucis de réduire la taille des objets et les rend manipulables dans une dimension réduite.

Toutefois, nous ne saurons être d'accord avec le fait de lier la primauté non pas à l'espace de architectural (de l'objet architecturé de représentation et de perception), mais à l'espace de conception comme il l'appelle (de modélisation), pourtant dans le cas étudié de l'architecture berbère il n'y a pas d'espace de conception du fait de l'inexistence même d'une pensée unique conceptrice, mais d'une projection d'espace à travers des représentations abstraites issues d'une intelligence cumulative commune.

Bruno Zevi parle de l'intériorité de l'architecture, l'espace interne, malgré l'obstacle épistémologique que suppose cette définition, au détriment de l'enveloppe. « *Les quatre façades d'une maison (...) pour belles qu'elles soient ne constitue que le coffre dans lequel est enfermé le joyau architectural… »*[59]. Mais nous la retiendrons à plus d'un titre, car nous estimons pour notre part aussi dans l'étude du traditionnel berbère, que cela tient aussi de la même chose, concernant la primauté de la valeur de l'espace interne sur l'enveloppe.

Philippe Boudon se pose aussi la question suivante : *« Par intériorité Bruno Zevi ne rejette pas l'extérieur au contraire que l'espace extérieur est aussi un intérieur. Par quoi définie ton l'architecture alors, l'espace vrai, l'espace architectural, espace géométrique espace vécu, ou l'espace de représentation ?* »[60]. L'espace de référence est cet espace vrai de perception, mais il doit intégrer l'espace de conception (qui pour nous deviens l'espace mental et de projection). Panofsky que nous avons cité précédemment est l'un des premiers qui tissent le lien entre la pensée, la représentation et l'espace engendré. Il explique comment les schémas de la pensée scolastique influencèrent

[58] Philippe Boudon. *Sur l'espace architectural.* Éditions parenthèse, 2003. P15
[59] Bruno Zevi. *Apprendre à voir l'architecture*. Éditions de Minuit, 1979.
[60] P. Boudon. Op. Cit.P57

l'architecture gothique et l'élève de sa paire romane dans son rapport à l'extérieur et à la lumière.

Deux problèmes fondamentaux sont posés par l'architecture comme une pensée de l'espace :

1- Toute pensée en fin de compte s'appuie sur un espace de référence qui lui est propre, quel est-il et comment sert-il la penser en architecture ?
2- L'architecture comme pensée de l'espace et la géométrie qui est une autre forme d'espace, comme ils s'interagissent ?

Une grande différence se fait entre l'espace sensible (vrai, concret) et l'espace abstrait (structure de pensée) espace de référence. Chaque discipline possède un espace de référence : géographie, sociologie, aménagement, de l'espace ne subsiste que le concept, pas la spatialité dans le sens vrai. Les trois premiers sont le sensible, le géométrique (représentation dessinée et ordonnée du premier), et espace de configuration (métaphorique et topologique)

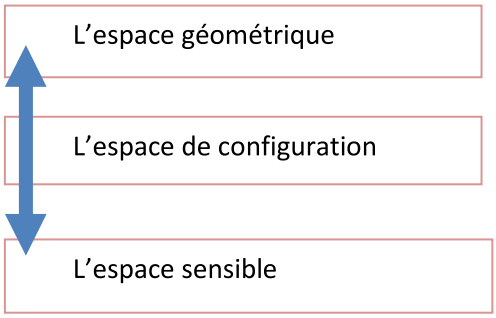


Figure 13. L'espace de dessin est un intermédiaire entre le concret et l'abstrait.

L'implicite c'est ce qui est important ici c'est le rôle que joue la géométrie comme un outil d'architecture, outil abstrait d'ordonner le passage du géométrique à l'architectural. Se pose dès lors la question de représenter l'objet, l'architecture rationaliste se base sur le ratio et l'ordre résultant dans un système de configuration et de géométrisation de l'espace. Il en résulte un espace sensible très ordonné, obéissant une logique mathématique.

Christian Norbert Schulz en étudiant l'école du Bauhaus découvre que celle-ci cherchait une rationalité de la forme par la recherche et le développement esthétique objective, basée sur la connaissance scientifique et le raisonnent déductif. Le Corbusier écrivait

[61] *« satisfaisant nos yeux par la géométrie et nos esprits par les mathématiques ».*les formes pures sont simples et lisible (c'est le principe d'évidence cartésien).

1.5.2 Rationalisme et fonctionnalisme :

Une autre fenêtre d'introduction de cette rationalité en architecture est l'utilité et le bon fonctionnement. Louis Sullivan de l'école de Chicago du XIXe siècle déclara déjà, que la forme suit la fonction, en avançant une expression axiomatique qui marquera longtemps l'architecture, les traits du fonctionnalisme se mettent en place. Pour Norbert Schulz, l'architecture moderne a voulu mettre au diapason le contenant et le contenu dans un schème d'utilité.

«*Il n'existe aucune différence essentielle entre l'artiste et l'artisan ...* »[62]. En 1956 W. Gropius a écrit dans la Revue allemande Architecktur, où il disait : « *Le Bauhaus avait pour mission spécifique la réalisation d'une architecture moderne qui, à l'image de la nature humaine, devait tout englober. Son effort fut principalement dirigé sur : éviter que l'homme ne devienne esclave de la machine en prolongent la production en série et la maison de l'anarchie mécanicienne et en leur rendant vie et signification. Cela veut dire :standardiser tous les aspects mécaniques de la vie quotidienne »*[63].

Les objectifs de l'architecture du début du siècle étaient clairement affichés, E.Michaud dans le « Projet social du Bauhaus », écrit *: «améliorer la qualité de la vie des masses par la production de masse d'objets gestaltés, c'est-à-dire solides, fonctionnels, bon marché et beaux… exercer une influence bénéfique sur le comportement quotidien et la conscience des hommes, changer la vie, réorganiser entièrement le champ social* »[64].

Le recours au fonctionnalisme est un moyen de rationalisation dans un souci d'objectivisation de la forme architecturale. La géométrie en est le deuxième outil. Le fonctionnalisme, Philippe Boudon le définit comme un système de pensée qui tend à projeter une quelconque fonction dans la forme architecturale. Le même fonctionnalisme, mais aussi un rationalisme avec des schèmes différents. Le fonctionnalisme tient plus du construit tandis que pour nous l'architecture nous tiens aussi du schéma de représentation symbolique, qui est fonction aussi. Le Corbusier disait à ce sujet que : « la *fonction de beauté est indépendante de la fonction d'utilité, ce sont deux choses. Ce qui est*

[61] Le Corbusier. Op.cit.

[62] In manifeste de 1919 de Gropius, rapporté par Benevolo, Leonardo, Vera Vicari, and Jacques Vicari. Histoire de l'architecture moderne : Avant-garde et mouvement moderne (1890-1930). Dunod, 1979.

[63] Walter Gropius, article, In Architecktur review, Frankfurt Hamburg, 1956.

[64] Eric Michaud, *Gestaltung, la question du pouvoir : le projet social du Bauhaus*, inTraverses, 1975, n°2, p.85-91.

déplaisant à l'esprit c'est le gaspillage ; parce que le gaspillage est stupide ; c'est pour cette raison que l'utilité nous plait. Mais l'utilité n'est pas la beauté »[65].

1.6 Conclusion :

L'adoption du rationalisme (empirique) comme méthode à généraliser dans différents domaines et disciplines scientifiques ou esthétiques entre autres l'architecture, repose sur la vérité, la clarté et la distinction. La Vérité en cherchant par une méthode de raisonnement logique d'atteindre le vrai, un vrai relatif en somme dans un esprit purement scientifique pour le reproduire. Dans le prochain chapitre, nous éclairerons mieux cet aspect par rapport à la modernité et à l'architecture moderne. L'objectivité comme postulat a rejeté les préjugés et les semblants acquis dans une discipline. La primauté du logos sur le mythos, en rejetant à la corbeille des superflus, ce qui ne correspond pas à son schéma de pensée. Cette vision paradigmatique s'imposera dans le monde entier comme la valeur de modernité de l'objet architecturale entre autres. Niant les aspects de savoir et de rang de connaissance et d'art esthétique à la discipline issue d'autres cheminements que la pensée rationnelle.

La pensée rationaliste ainsi dans sa structure propre est :

- Linéaire : elle repose sur les chaines causales de déductivité et d'évidence.
- Analytique : elle subdivise en élément simple, qui ne revoit pas forcément à la complexité de l'objet, donc réductive et non inductive.
- Disjonctive : elle tend à dissocier l'objet de son milieu pour mieux l'étudier.
- Simplificatrice : Elle remonte du plus simple au plus complexe.

Ces caractères si on peut le dire se sont traduit selon un esprit rationaliste dans la discipline architecture. Cet esprit se matérialise de différente façon dans l'architecture dont nous noterons :

- Une architecture qui exprime en dehors ce qu'elle est dans le dedans par la transparence et la clarté.
- Une réflexion sur l'architecture supra-spatiale (sans l'espace architectural lui-même) pour tant essentiel à la définition même de l'architecture.
- La primauté de la technique sur le symbolique.

[65] Charles Jenks. *Mouvements modernes en architecture*, Édition P Mardaga, 1977.P156.

- L'architecture n'est pas du tout la projection d'une structure de pensée dans l'espace.
- La conciliation des contraires n'est pas rationnelle (malgré le modèle dialectique hégélien que nous utilisons même dans notre approche de thèse), mais une autre forme de rationalité : une architecture qui exprime une façon de penser, comme manifestation de la façon dont on estime qu'elle a été pensée.
- On doit percevoir le message intelligible c'est le rôle communicationnel de l'architecture et par la suite son rôle politico-social.

Partie. I chapitre.2

Chapitre 2 : La théorie de la modernité, le discours moderniste et l'architecture

2.1 Introduction, La modernité théorique :

La modernité est une notion utilisée ici en référence à des conditions de vie, imposées sur les individus par le processus d'adaptation socio-économique et le paradigme de la rationalité dans leur ensemble (dit processus de Modernisation). Ce processus a débuté avec les grands changements, conséquents de la Renaissance en Europe. Puis, il y'a eu une accélération de cette impulsion avec la révolution industrielle et ses conséquences, à partir de la moitié du XVIIe siècle. L'expérience de la modernité implique une rupture avec la tradition, avec un impact profond sur les modes de vie et les habitudes quotidiennes.

La modernité est comprise de différentes manières par un large éventail d'auteurs, de philosophes et d'historiens. On peut la voir telle qu'elle est déterminée par une opposition (pour ne pas dire confrontation) entre une civilisation capitaliste et une autre, traditionnelle.
La relation entre ces deux pôles (le moderne et le traditionnel), cependant, est conçue de manière divergente. Certains les considèrent comme non liés à tout, pour d'autres, il y a une relation dialectique en jeu, dans laquelle le modernisme, consciemment ou non, directement ou indirectement, positivement ou négativement, reflète les effets du développement capitaliste. L'effet est profond sur les paradigmes anciens et leurs visions du monde ainsi que leurs structures cosmogoniques (qui par ailleurs dictent les configurations spatiales) pour ne citer que ceux-ci. Nous analyserons la situation en Algérie et l'effet de la modernité en général par-delà la colonisation qui a été un facteur important, puis les effets de la modernité en architecture, qui est la problématique du chapitre.

Dans le domaine de la philosophie, de la sociologie et de la théorie culturelle, ces questions sont amplement discutées. Les théories critiques telles que celles de l'École de Francfort au début du XXe siècle (Max Horkheimer, Theodore Adorno …), de Habermas puis de Heidegger, de Foucault pour ne citer que ceux-là, ont donné naissance à un discours complexe et sophistiqué sur la modernité et le modernisme. Ces théories, ces essais, ces débats ont concerné les effets en général, sur l'identité et sûrement sur l'architecture.

L'histoire et la théorie de l'architecture du XXe siècle, s'est d'autre part développés plutôt indépendamment[1] de cette riche réflexion sur l'émergence du modernisme dans la discipline architecture.

En effet, des livres références sur l'histoire de la théorie architecturale comme ceux : de Banistere Fletcher, *histoire de l'architecture*, celui Leonardo Benevolo sur *l'histoire de l'architecture moderne*, Peter Collins, *les principes de l'architecture moderne et leurs transformations*, Michel Ragon dans *l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme moderne*, Siegfried Giedion *espace-temps et architecture*, Lewis Mumford dans *La Cité à travers l'Histoire* , Kenneth Frampton dans *l'architecture moderne, une histoire critique*, Andreas Papadakis, *L'architecture aujourd'hui* , Alan Colquhoun, *l'architecture moderne*, Hanno-Walter Kruft, *History of architecture theory from vitruvius to present*, etc, pour ne citer que ceux-là, abordent l'évolution de l'architecture depuis le classique jusqu'à l'époque moderne puis postmoderne en termes esthétique, économique et notamment technique. Par contre rarement ils n'approchent l'architecture en dehors de l'épistémè de la discipline. Ils sont pourtant tous conscients de l'influence du modèle de pensée dans lequel s'insère l'Architecture comme Art majeur et expression culturelle et sociopolitique de premier ordre. Nous avons des suppositions sur cette circoncision d'ordre épistémologique. Nous estimons que c'est fait dans une volonté d'approfondissement et délimitation d'un champ de savoir de l'architecture, longtemps remis en question. C'est une sorte de construction de l'historicité et scientificité spécifiquement disciplinaire, pour donner légitimité à une discipline ancienne, qui n'a toujours pas de place parmi le champ scientifique du XXIe siècle.

On essaie pour notre part de mettre en relation les deux chaînes du discours intellectuel. D'une part, nous avions abordé la rationalité générale puis en architecture, ensuite approché sur le concept qui découle de la modernité. On discute l'architecture du point de vue de la théorie de la modernité et de la rationalité.

Afin de comprendre le rôle de la modernité et de ses influences dans l'identité en architecture, nous examinerons le concept de l'identité architecturale en mettant l'accent sur le processus de continuité et de changement, comme principales forces entre modernité et tradition. L'étude de la littérature dans cette partie porte sur les définitions des mots clés que sont la modernité et identité architecturale. Le concept de la modernité et identité sera examiné séparément chacun dans un chapitre différent.

[1] Indépendamment dans le sens parfois loin des débats de fond sur la modernité philosophique et économique en générale.

2.2 Concept de la modernité

Qu'est-ce que la modernité ? Qu'est-ce que ce mot qui joue un rôle crucial dans les théoriques et les discours signifie réellement ? Étymologiquement parlant, on peut identifier trois grandes étapes de la signification accordée au mot moderne.

a- Dans le premier et le plus ancien sens, cela implique ce qui est présent, ou en cours, ce qui implique que son contraire la notion de ce qui s'est passé. Il est en ce sens, par exemple, que le terme est utilisé dans l'expression « *pontifex modernus* », se référant à l'homme qui occupe actuellement le trône de saint Pierre. Le terme moderne a été employé dans ce sens, il y a longtemps au Moyen-âge.

b- Un Deuxième sens du mot est le nouveau, par opposition à l'ancien. Ici, le terme moderne est utilisé pour décrire un temps présent qui est vécu comme une période, et qui possède certaines caractéristiques spécifiques, qui le distinguent des époques antérieures. C'est ce sens du terme qui a commencé à prévaloir dans le XVIIe siècle.

c- Au cours de la période du XIXe siècle encore un troisième niveau de signification est devenu important. La notion de moderne a acquis la connotation de ce qui est momentané, de l'éphémère[2].

D'un point de vue étymologique, l'apparition du mot modernité, dans la langue française, est survenue avec Baudelaire 1822, puis Chateaubriand 1849. Mais c'est en 1863 que Baudelaire dans l'essai du *« peintre de la vie moderne »*, lui donne un sens. Heynen Hilde historien de l'art et de l'Architecture dit : « *il faut entendre l'adéquation de l'œuvre d'art à son temps, une toile doit exprimer son époque et pour se faire représenter dans sa particularité éphémère* »[3].

La Modernité a de multiples aspects d'origine et de nombreux précurseurs dans l'histoire. Elle est de nature fragmentaire d'une part et sa recherche constante de progrès et de nouvelles formes sur une autre, donne l'impression d'empêcher toute généralisation de définition générale.

Le courant, la mode (nouvelle) et le transitoire (éphémère), chacun de ces trois niveaux de sens est entendu à présent dans le concept de modernité. La modernité est ce qui donne au présent la qualité spécifique qui le rend différent du passé et montre la voie vers l'avenir. La modernité est aussi décrite comme étant une rupture avec la tradition, et comme caractérisant

[2] Yves Vadé. *Ce que modernité veut dire*. Vol. 1. Presses Univ de Bordeaux, 1994. p. 51-52

[3] Heynen, Hilde. *Architecture and* modernity: a critique. MIT press, 2000.

tout ce qui rejette l'héritage du passé. H. Heynen[4], classe le concept de modernité dans les trois positions:

Le premier se réfère à la présenter comme en face du passé. Considérant que la notion de nouveau est la deuxième en contrastant le vieux et le passé. L'attitude finale est transitoire (éphémère), avec sa notion plus conflictuelle n'étant un passé clairement défini, mais plutôt une perpétuité indéfinie. D'où le fait que le courant, le nouveau, et le transitoire, tous ces trois attitudes décrivent le concept de modernité. La raison à cela réside dans la conception du Temps qui est singulière à l'Occident de la période industrielle, date à laquelle, il est considéré comme étant linéaire, irréversible, et progressif.

Une autre base du temps des civilisations sur un concept statique du temps intemporel celui des civilisations dites primitives, pour qui le passé est l'archétype (un modèle qui se répète) du Temps, le modèle du présent et l'avenir ou d'un phénomène cyclique. Ce fut durant la Renaissance que l'idée a commencé à se répandre que l'histoire maintient un cours de développement qui pourrait être influencé dans une certaine direction. Les humanistes ont voulu faire revivre l'idéal de l'antiquité classique et de s'en approcher de plus de plus près.

Pendant le siècle des Lumières, l'idée de la modernité est devenue liée à la notion de la raison critique. Une caractéristique typique de la raison critique, c'est qu'il n'y a pas d'essence inaliénable, c'est à dire de tout fondement qui ne peut pas être mis en doute. Elle ne croit à aucun principe, sauf le principe que tous les principes devraient être soumis à l'examen critique. « *La raison critique, par sa rigueur même, accentue la temporalité. Rien n'est permanent, la raison est identifiée au changement et à l'altérité. Nous sommes régies non par l'identité, avec son énorme et monotone tautologie (...) Dans le passé, l'objectif de la critique était la vérité ; à l'époque moderne, la vérité est critique. Ce n'est pas une vérité éternelle, mais la vérité de changer* »[5].

Déjà au XVIIIe siècle, la modernité est donc une condition qui ne peut être clouée à un ensemble fixe d'attributs. Au XIXe siècle, la modernisation a également gagné du terrain dans les domaines économique et politique. Avec l'industrialisation, les bouleversements politiques, et de l'urbanisation, la modernité est devenue beaucoup plus qu'un simple concept intellectuel. Dans les villes, en changeant les conditions de vie, et dans la réalité quotidienne, la rupture avec les valeurs établies et les certitudes de la tradition pourrait être à la fois vue et ressentie. Le moderne est devenu très visible à différents niveaux.

[4] Heynen, Hilde.Op.cit.

[5] Octavio, Paz. *Œuvres* [Bibliothèque de la Pléiade] (French Édition) édition française, Édition GALLIMARD, 2008

À cet égard, des distinctions devraient être établies entre la modernisation, la modernité et le modernisme.

2.2.1 Le terme modernisation : est utilisé pour décrire le processus de développement social, les principales caractéristiques qui sont le progrès technologique et l'industrialisation, l'urbanisation et donc l'augmentation de la population, la montée en puissance des États nationaux, de la laïcité, une énorme expansion des systèmes de communication de masse, la démocratisation, et une extension du marché mondial (capitaliste) qui prend forme de globalisation depuis la fin du XXe.

2.2.2 La notion de modernité : fait référence à des caractéristiques typiques des temps modernes et à la façon dont ces caractéristiques sont subies par la personne. Modernité est l'attitude envers la vie qui est associée à un processus continu d'évolution et de transformation, avec une orientation vers un avenir qui sera différent du passé et du présent où coexistent l'éphémère et le transitoire.

2.2.3 Le Modernisme : L'expérience de la modernité provoque une nouvelle réponse sous forme de tendances culturelles et de mouvements artistiques et ensuite architecturaux. Dans son sens le plus large, le mot peut être compris comme un terme générique pour les théories, les idées artistiques de la modernité qui visent à permettre aux hommes et aux femmes d'assumer, de contrôler sur les changements qui s'opèrent dans un monde qu'ils ont démesurément transformé.

La Modernité constitue l'élément qui sert d'intermédiaire entre un processus de développement socio-économique connue sous le nom de modernisation et de réponses subjectives sous la forme de discours moderniste et mouvements esthétiques et architecturaux. Matei Călinescu dit à ce propos (traduction, libre): « *En d'autres termes, la modernité est un phénomène d'au moins deux aspects différents: un aspect objectif qui est lié aux processus socio-économiques, et a un caractère subjectif qui est lié à caractère personnel expériences, des activités artistiques, ou des réflexions théoriques comme notre discipline architecture, où, le processus commença tardivement par rapport à d'autres disciplines* »[6].

[6] Matei Călinescu. *Five faces of modernity: Modernism, avant-garde, decadence, kitsch, postmodernism*. Duke University Press.1987.

2.3 Théorie de la modernité contemporaine :

Nous paraferons cette vue théorique de la modernité par Jürgen Habermas, qui nous apporte une vue plus contemporaine sur ce concept. La théorie de la modernisation selon Habermas, telle que rapportée par Finlayson[7], est une analyse et une évaluation des formes modernes de la vie sociale. Habermas explique que la modernité est plus qu'une période ou une ère. Il montre les conditions sociales, politiques, culturelles et psychologiques qui découlent de certaines procédures historiques. La modernité dans ce sens est liée, sous des formes diverses, aux œuvres esthétiques et à des mouvements qui tombent sous le sceau moderniste.

Ainsi la Modernité d'un point de vue théorique, c'est un dessein, c'est un Phénomène civilisationnel, c'est un projet à faces multiples, et enfin un discours communicatif.

Elle possède de multiples faces, pour combiner des éléments culturels traditionnels avec un élément contemporain. Cela peut aussi signifier le processus de sélection des éléments d'autres civilisations ou des cultures, de ce qui est différent entre eux. Ainsi, la théorie de la modernisation, qui se réfère à Habermas sépare la modernité de ses ressources et l'applique comme un modèle de développement social. Le concept de Habermas sur la modernité pourrait être conclu dans ces points :

Modernité est un dessein : Tout d'abord, la modernité est un dessein plutôt qu'une période historique ayant un début et une fin. Deuxièmement, ce projet n'a pas été achevé, car c'est un processus toujours en cours[8]. Selon l'analyse historique de Habermas, la modernisation conduit à la libération des sujets des rôles et des valeurs traditionnelles. Il vise à accroître la dépendance sur la communication et le dialogue pour harmoniser les actions et créer des ordres sociaux.

La modernité est un phénomène civilisé, qui se renouvelle sans cesse : de l'avis de Habermas, la modernité est un phénomène civilisé avec diverses formes et un contexte intellectuel multisensoriel. Le phénomène de la modernité ne dépend pas sur la création de la crise, car ils contiennent de nombreux éléments, mais souvent conduit à des tensions et des chocs (conflits, guerre, colonisation…) qui peuvent contribuer à la résolution et accélérer la transformation de tous[9].

La modernité est un événement de multiples facettes : La Modernité a de multiples visages, peut combiner des éléments traditionnels, éléments culturels avec un élément

[7] Finlayson, J. G. Habermas: A very short introduction. OUP Oxford. 2005.

[8] Jürgen Habermas, J., & RAULET, G. (1981). La modernité : un projet inachevé in Vingt ans de pensée allemande. Critique Paris (413), 950-969.1981.

[9] Jürgen Habermas. Le discours philosophique de la modernité : douze conférences. Gallimard.1988.

contemporain. Elle peut aussi signifier le processus de sélection des éléments d'autres civilisations ou cultures. Ainsi, la théorie de la modernisation, qui se réfère à Habermas sépare la modernité de son actif et l'appliquer comme un modèle de l'évolution sociale, mais aussi esthétique[10].

La modernité est un discours de communication : Habermas dans la théorie sociale analyse et critique les formes modernes de la vie sociale, et les principes de discours sont une justification et une clarification de la morale moderne.

Cependant, la modernité est plus qu'une période. Elle désigne le social, le politique, le culturel, l'institutionnel et le psychologique, conditions qui découlent de certains processus historiques. Modernité dans ce sens est liée à de différentes œuvres esthétiques et styles qui tombent sous le label modernisme, comme le mouvement moderne en architecture[11].

Selon toutes les définitions qui précèdent, les indicateurs les plus importants de la modernité sont les suivantes :

- Approche économiste et capitaliste.
- Nouveau travail déniant les règles traditionnelles donc une discontinuité avec les traditions.
- Processus de la nouveauté et de l'innovation donc de technologie.
- Mise en place de nouvelles règles induisant des ordres sociaux nouveaux.
- Reléguer le volet Culture et donc identitaire.
- Processus communicationnel.

2.3.1 La Modernité est-elle occidentale ?

Nous avons développé le concept de modernité sans beaucoup de référence aux grandes régions du monde, en dehors du cercle des pays dits occidentaux. Ceci a été fait en toute conscience, car, quand nous parlons de la modernité, nous nous référons à des transformations institutionnelles qui ont leurs origines dans l'occident et en Europe particulièrement, dans un contexte triptyque historico-religio-politique.

Nous sommes en droit de nous poser la question : dans quelle mesure la modernité est typiquement occidentale ? Pour répondre à cette question, nous devons tenir compte de divers éléments analytiquement séparables de la modernité. En termes de regroupement institutionnel, deux complexes d'organisation distincts sont d'une importance particulière dans le développement de modernité : l'État-nation capitaliste, mécanisation de la production (le machinisme), et l'évacuation des valeurs chrétienne en Europe (entamé par les réformes de

[10] Habermas, Op.cit.

[11] Habermas, J., Ferry, J. M., & Schlegel, J. L. Théorie de l'agir communicationnel. T. 1 : Rationalité de l'agir et rationalisation de la société, T. 2. : Pour une critique de la raison fonctionnaliste.1988.

Luther et Calvin). Les trois ont leurs racines dans des caractéristiques spécifiques de l'histoire européenne et ont peu de parallèles dans d'autres contextes culturels. Ainsi, « *La modernité est typiquement un projet occidental* » [12] comme disait Octavio Paz. Pour certains, elle est universelle dans son impact malgré son essence occidentale, *« La modernité est universalisante non seulement en termes d'impact global, mais en termes de la connaissance réflexive fondamentale à son caractère dynamique. La modernité est typiquement occidentale à cet égard ? Cette question doit être répondue par l'affirmative, bien qu'avec certaines définitives qualifications. Le tournant radical de la tradition intrinsèque »*[13].

P R E M O D E R NE	**M O D E R NE**
1. Les relations de parenté en tant que Dispositif d'organisation pour la stabilisation de liens sociaux à travers l'espace-temps Rythme saisonnier 2. La communauté locale en tant que place, et espace générateur d'un environnement et un milieu familier. 3. Cosmologies religieuses et modes de croyance et pratiques rituelles fournissant une interprétation providentielle de la vie humaine et de la nature. 4. La tradition en tant que moyen de connexion entre le présent et l'avenir ; dans orientation du passé avec un temps réversible et cyclique	1. Les relations personnelles comme moyen de stabilisation des relations sociales. 2. une séparation de l'espace-temps par un temps, infini, linéaire et progressif, un espace anomique. 3. tourné vers l'avenir, la pensée rationnelle comme mode de liaison entre le passé et présent. 4 La technique et le machinisme, comme outils d'orientation vers le futur un temps linéaire irréversible.

Figure 14. Tableau résumant quelques caractéristiques des âges modernes et prémodernes.

2.3.2 La Modernité en Algérie :

L'un des premiers à transposer la rationalité et la mesure de l'histoire objective, selon le sens moderne, à d'autres territoires que l'Europe, est F. Hegel qui appliquant une grille de lecture sur, entre autres, l'Afrique du Nord. Il déclare « *c'est un pays qui ne fait que suivre son destin de tout ce qui arrive de grands ailleurs, sans avoir une figure déterminée qui lui soit propre* »[14].

La transposition du concept de modernité dans des contextes culturels différents ne se fera pas naturellement sans une friction parfois violente. Son essence occidentale, liée de

[12] Octavio, Paz. Op.cit.
[13]Anthony, Giddens. Les conséquences de la modernité. Paris, L'Harmattan1994. P 29-37.
[14] Hegel, G. W. F. *La raison dans l'histoire : introduction à la philosophie de l'histoire. 1979.P* 10-18.

manière intrinsèque à des valeurs sociales, politiques et économiques (liberté, émancipation, capitalisme…) européennes, du moins au début, se fera difficilement.
La confrontation de la rationalité à travers la modernité dans les autres territoires se fera sous des formes d'entreprise civilisatrice durant le XIXe siècle, teinté d'un ethnocentrisme. La colonisation de l'Algérie est une période de confrontation entre les deux paradigmes, la modernité européenne et le monde traditionnel oriental.

Le discours courant, voudrait que cette « modernité » ait été imposée, forcée par l'extérieur, qu'elle soit le fruit de la colonisation française à partir de 1830. Elle serait donc liée aux guerres d'occupation qui ont été violentes et meurtrières, impliquant un changement profond dans la structure sociale, puis spatiale de la société traditionnelle algérienne, incluant ainsi l'objet de notre travail c'est-à-dire l'architecture. Cette version est en partie historiquement vraie, mais reste partiale et partielle, elle est aujourd'hui dépassée. Elle renvoie à une définition de la modernité pensée en opposition à la tradition, or ces deux idées nous le savons, sont modernes. Car nous verrons dans les prochains chapitres, que tradition implique aussi en partie une modernité dans le système de renouvellement des valeurs, que cela soit en termes globaux ou spécifiquement en Architecture.

La violence et la brutalité de ce passage forcé vers une modernité du dominant, est tout aussi agressives que la modernité du progressisme après l'indépendance par le choix socialiste, à travers des plans nationaux de développement, ces termes nous les concevons en termes d'impact identitaire en architecture, ce qui fera l'objet du chapitre suivant.

2.4 Le concept de la modernité en architecture :

En termes d'étude, les caractéristiques de la modernité seront déterminées par une procédure de deux attitudes, le point de vue philosophique et le point de vue architectural. Qui bien que complémentaire, ne se croise pas forcément eu égard à la littérature philosophique foisonnante et la littérature sur la théorie de la modernité architecturale, comme : S. Guiedon, C. Jenks, K. Frampton…ou plus récent comme : A. Colqhhoun, A. Berman, R. Stern, etc.
La Modernité en architecture est admise de manière distinctive par un large éventail d'auteurs et de critiques contemporain, dans la discipline notamment dans la littérature anglo-saxonne. En ce qui concerne Robert Stern[15], il maintient que le modernisme en architecture est un terme qui décrit une nouvelle façon de faire et de concevoir et donc une nouvelle

[15]Robert Stern, A. *Architecture on the Edge of Postmodernism: Collected Essays. 1964-1988*. Yale University Press. 2009.

approche. Il soutient que cela provoque une distorsion de tous les rapports et règles formelles des connaissances traditionnelles et savoir-faire ancestraux, qui ont régi l'architecture depuis la nuit des temps. Alors qu'Art Berman, explique que la modernité est une Discontinuité ou une modification du passé il cite que (traduction libre): « *être moderne c'est de se retrouver dans un environnement qui nous promet l'aventure, la puissance, la joie, la croissance, la transformation de nous-mêmes et du monde et en même temps, qui menace de détruire tout ce que nous avons, tout ce que nous savons, tout ce que nous sommes ... »*[16].

La modernité est ce qui donne au présent la qualité spécifique qui le rend différent du passé et montre la voie vers l'avenir. Modernité est également décrite, comme étant une rupture avec la tradition et comme typifiant tout ce qui rejette l'héritage du passé. D'autres parts, Hans Ibelings explique[17] que, l'objectif de la nouvelle modernité vise à utiliser des activités distinctes pour les édifices, quel que soit le temps et lieu, grâce à l'utilisation de la technologie et de la globalisation, afin de transformer, mixer et créer un environnement confortable, déniant ou carrément réfutant les environnements culturels. C'est le principe qui se base sur une universalisation des principes de l'architecture indépendamment des lieux et spécificités culturelles des hommes considérés comme individus (aux besoins standardisés).

En outre, la modernité elle-même résiste à la définition facile. Sa nature fragmentaire d'une part, et sa recherche constante de progrès et de nouvelles formes de l'autre donnent l'impression d'éviter toute définition générale. En conséquence, la notion « Modernité » dans la discipline possède de nombreuses significations. Cela signifie « actuelle » et « réelle », par opposition à « passé », « nouveau » contrairement à « l'ancien ». Alors que pour Simon Malpas[18], la modernité est une ère nouvelle et du nouveau. Elle exprime la transformation historique dans l'ensemble des disciplines, des périodes et des lieux, en connectant les événements, les gens et les idées du passé pour construire une signification du présent. Il explique aussi que la modernité est une période de transformation constante qui affecte tous les aspects de l'expérience de la science et de la philosophie à l'urbanisation et l'architecture. Pour être moderne, il faut être constamment confronté à la nouveauté et l'innovation.

La Modernité tire sa légitimité à partir de plusieurs sources, la source la plus efficace pour sa manifestation est la technologie, qui est un processus en accélération et de

[16] Art Berman. *Preface to modernism*. University of Illinois Press.1994.
[17] Hans Ibelings. *Supermodernism: Architecture in the age of globalization*. Nai Uitgevers Pub.1998.
[18] Simon Malpas, S. *The postmodern*. Psychology Press.2005. P14.

transformation. Pour la plupart des architectes, les outils fondamentaux pour la modernisation signifient technologie. D'autre part, le progrès technique continu se nourrit de la science et de la technologie comme facteurs de motivation, pour introduire de nouvelles dimensions à la vie sociale et un changement régulier aux cultures traditionnelles et donc architecturales.

Selon A. Berman[19], les sources et la motivation de la modernité peuvent être clarifiées comme suit:

a) Le raisonnement, les grandes découvertes dans les sciences physiques.
b) L'industrialisation de la production, qui transforme les connaissances scientifiques en technologie.
c) Les bouleversements démographiques énormes et la croissance urbaine rapide.
d) Les systèmes de communication de masse.
e) Les États nationaux puissants et l'identité nationale
f) Les mouvements sociaux de masse et des personnes.
g) Un monde capitaliste variable, avec une tendance vers la globalisation.

Le cadre	la manifestation
Concept de modernité	Opposition passée présente
	Le nouveau qui rompt avec l'ancien
	La transition comme un divorce à la perpétuité de la tradition
Objectif de la modernité	Reconstruction de la connaissance existante sur la base rationnelle
	Changer l'ordre du système
	Changer les éléments du système
Les orientations de la modernité	L'industrialisation et les transformations scientifiques et technologiques
	Le système de communication de masse
	La puissance des états Nation
	Le système capitalisme et global mondial
	Les mouvements sociaux des gens
Les caractéristiques	Approche rationaliste
	Processus technologique
	Anti tradition et anti historicité
	Établir de nouvelles règles et concepts
	Une nouvelle manière de faire et concevoir

Figure15. Tableau : Le cadre de la modernité en architecture

2.5 La modernité et les mouvements architecturaux :

[19] A. Berman. Op.Cit.

L'architecture est passée par différentes périodes, et chacune possède son caractère distinctif et caractéristique en raison de son arrière-plan philosophique et évolution historiques. L'étude tente de chercher et trouver les graines de la modernité dans chaque phase et découvrir l'influence de la modernité dans chaque période. Il est incorrect et naïf de croire que seule l'architecture moderne (mouvement moderne du début du XXe siècle), rentre dans l'image et le cadre de la modernité. L'étude, des périodes classées en trois catégories, en fonction de l'histoire et la théorie architecturale est illustratif de l'évolution de ce concept en architecture jusqu'à aujourd'hui période, qui sont : Le Moderne, le postmoderne et La Contemporaine.

2.5.1 Origines rationalistes de l'architecture moderne :

La pensée rationaliste, est fermement édifiée par deux siècles d'efforts théoriques, expliqués précédemment par le cheminement depuis la Renaissance, qui se concrétisera dans les formes à la fin du XIXe siècle puis au XXe siècle, alors qu'elle ne connaîtra des apports nouveaux : le rapport de l'architecture à l'industrie et ses liens à l'homme comme individus. *« C'est du Viennois Adolf Loos que viendront les actions ouvrant la voie aux nouvelles expériences rationalistes. Posant à l'instar de Kant que l'architecture ne saurait relever de l'art, il construira des maisons cubiques aux surfaces blanches et nues qui choqueront ses contemporains et fascineront l'avant-garde de l'entre-deux-guerres »*[20].

Le mouvement moderne de l'architecture a été une révolution qui a démantelé l'architecture classique existante et l'a remplacé par un nouvel ordre avec de nouvelles bases. Dans les manifestes de groupes ou de personnalités marquantes de l'avant-garde européenne, tels que A. Loos, O. Wagner, R. Mackintosh…nous trouvons toujours un fond commun de principes issus en droite ligne du tronc de la pensée rationaliste : ceci s'illustre par le rejet de l'ornementation, il pourra conduire jusqu'au purisme. Une conformité entre l'intérieur et l'extérieur : de sorte à créer une continuité, l'édifice reflété sur ses façades de ses agencements intérieurs. Enfin prédéterminer les besoins et les fonctions de l'édifice qui dicteront l'esthétique et la forme générale.

L'architecture moderne est celle du fonctionnalisme pour façonner l'espace, pris en charge par les nouvelles technologies et des matériaux modernes (acier, verre, aluminium, plastique…). La devise moderniste de Louis Sullivan, de la première École de Chicago (école

[20] Jean-Louis AVRIL, « Rationaliste architecture », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 26 mai 2015. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/architecture-rationaliste/

qui entre 1878 et 1894 marque profondément les idées du XIXe siècle et XXe siècles de l'avant-garde et des initiateurs du mouvement moderne en architecture par la suite). L'axiome de Sullivan « *La forme suit la fonction* » prescrit que la forme et l'apparence des bâtiments ne devraient pas se développer hors de leurs matériaux appliqués et l'ingénierie structurelle. Elle appelle à l'abandon de l'ornementation. L'architecture moderne, soucieuse de représenter l'espace et la forme abstraite, en évitant les codes décoratifs et de la construction des architectures historiques.

L'axiome que Sullivan utilisait était dans le but de se dégager de l'architecture académique, qui commençait à dominer à la fin du siècle et qui provenait d'Europe. Résumant sa pensée suivant laquelle la taille d'un bâtiment, sa masse, sa grammaire spatiale et toutes les autres caractéristiques de son apparence doivent dériver uniquement de sa fonction. Cette proposition impliquait que, si les tous les aspects fonctionnels sont respectés, la beauté architecturale découlera naturellement et nécessairement. L'idée première est de créer une architecture nouvelle, indépendante des styles et du discours traditionnel, adapté à la vie moderne.

Elle se base sur : L'élimination de toutes les bases historiques pour inciter l'initiative individuelle libre et naturelle. Opter pour une architecture organique qui a pour principe la liberté et le non-conformisme. Se libérer du langage esthétique classique : corniche, coupole …cette confluence d'idée entre l'avant-garde européenne et américaine trouvera sa convergence dans l'école du Bauhaus, dont Walter Gropius est le principal instigateur. Dans la conception du bâtiment Gropius, utilise une architecture proche du néoplasticisme avec une pureté des formes et un équilibre des masses, mais aussi une anti-perspective comme disait Bruno Zevi[21]. À chaque fonction un traitement d'ouverture différent, la cohérence d'ensemble est assurée par les matériaux et la texture.

La formation est plus homogène et les objectifs plus clairs «*améliorer la qualité de la vie des masses par la production de masse d'objets gestaltés, c'est-à-dire solide, fonctionnels, bon marché et beaux….Exercer une influence bénéfique sur le comportement quotidien et la conscience des hommes, changer la vie, réorganiser entièrement le champ social* »[22].

[21] Bruno Zevi. *Apprendre à voir l'architecture*. Éditions de Minuit, 1979.

[22] Éric Michaud. *Gestaltung, la question du pouvoir : le projet social du Bauhaus*. In Traverses, 1975, n°2. P85-91.

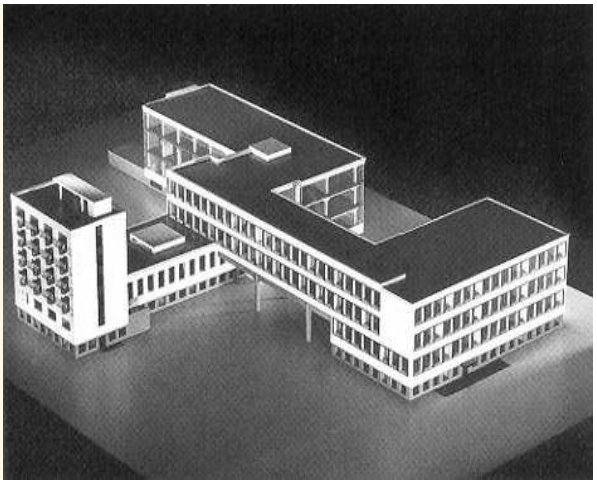


Figure16. Le projet du Bauhaus, dessiné par W. Gropius. Il illustre parfaitement les premiers principes de la modernité architecturale.
(Tiré du livre de Léonardo Benevolo T3, Histoire de l'architecture moderne. Ed Mardaga)

Très tôt, Le Corbusier de son côté, prend option pour un rationalisme technologique. Dans la revue Esprit nouveau, Le corbu trouve sa source et son expression, il adhère aux idées d'un «purisme », pour qui des règles universelles régissent l'art (formes et couleurs primaires). En architecture il transpose les principes du purisme dans son livre «*vers une architecture* », en 1923, où il synthétise sa pensée.

La première génération des architectes modernistes, avec Le Corbusier, Ludwig Mies van der Rohe, Walter Gropius, Hans Meyer,…fait de la forme son objet principal. L'architecture, aux États-Unis surtout, valorise la pureté formelle, la forme épurée, engendrée à partir des qualités architectoniques et plastiques des nouvelles technologies des années 1920 (ossature métallique, mur-rideau de verre, structure en béton dom-ino). C'est un déterminisme technologique, induit par un parti pris fonctionnaliste, selon lequel les recommandations fonctionnelles sont l'élément premier dans une conception d'un objet architectural quelconque.

Cette primauté fonctionnelle de la forme au détriment de l'ornement est à rechercher plus loin. Toutefois, ces formes et leurs symbolismes sont un renoncement aux conventions reconnues à l'époque et une forme d'orthodoxie moderne d'influence picturale (purisme, abstraction), bien loin de l'art populaire européen de l'époque et encore plus loin de l'art hors de la sphère occidentale. Robert venturi cite :« La *création de la forme architecturale se devait être un processus logique, dégagé de toutes les images et les représentations déjà expérimentées, déterminées uniquement par le programme et la structure, avec le concours occasionnel (...) de l'intuition* »[23].

[23] Robert Venturi, D. Scott Brown, S. Izenour, *L'enseignement à Las Vegas ou le symbolisme oublié de la forme architecturale.* Mardaga, Bruxelles, 1987.P 21-22.

Moreira Diniz, dans (traduction) « *l'expérience de la modernité en architecture au brésil* »[24], fait valoir que la diffusion de l'architecture moderne dans le monde entier, était un phénomène complexe qui ne peut être réduit à un cheminement continu et uniforme dans le processus de diffusion, connu sous la notion de style international. L'architecture moderne a également officialisé la culture nationaliste à encadrer et l'origine de nouvelles façons avec l'abstraction et l'universalité qui a rompu avec les styles locaux et régionaux.
Nous ne développerons pas ici les relations qui ont lieu entre les mouvements artistiques modernistes (néoplasticisme, purismes, cubismes, l'abstraction…), et les architectes avant-garde et moderne. Le rôle premier de l'art particulièrement la peinture et la sculpture est trop important et complexe pour être abordé sommairement dans ce travail.

L'architecture moderne est ainsi résolument placée en séparation avec le passé, dans le champ du social, dans une mouvance progressiste au travers du machinisme. Des matériaux (le fer, le verre et le béton), une technique nouvelle (l'industrialisation et la standardisation,), une conception en plan (libre et ouvert, présumé répondre à des exigences et des besoins nouveaux fonctionnels et d'hygiène), apportent une expression architecturale nouvelle, censée répondre aux aspirations[25] de modernité de l'époque.

La production architecturale cette période était en décalage avec l'ensemble de valeurs du machinisme et de la pensée philosophique de la modernité. Les architectes modernistes remettront l'architecture à niveau avec les autres domaines d'application du progrès technique, dans la rationalité du machinisme. Le logis ancien est selon eux, inadaptés aux nouvelles valeurs modernes, devient à travers leurs propositions une machine à habiter, rationnelle, moderne.

2.5.2 Architecture postmoderne :

Les grandes attentes de l'architecture moderniste : l'industrialisation de la construction, la préfabrication et le fonctionnalisme interprétés, dans une vérité macabre et un environnement grisâtre (une esthétique de simplification, de purisme et d'abstraction), qui sera à la fin critiquée dans les derniers C.I.A.M (Aix-en-Provence, Dubrovnik, et Otterlo) indique l'échec de l'architecture moderne[26]. L'Architecture postmoderne était née, comme une réaction de ces échecs (de répondre à des aspirations réelles des utilisateurs au-delà de la

[24] Moreira Diniz Moreira, F. *Lucio Costa: Tradition in the Architecture of Modern Brazil*. National identités, 8(3). 2006.P 259-275
[25] Nous noterons ici que ces aspirations sont plus issues d'une élite intellectuelle que d'une réelle aspiration populaire.
[26] Giedion, Siegfried, and Irmeline Lebeer. *Espace, temps& Architecture*. Denoël, 1990.

fonctionnalité et des besoins primaires). Dans les années soixante-dix, une nouvelle génération d'architectes dirigés par Robert Venturi s'est battue contre les traits de l'architecture moderne. Ils ont prévu de mélanger entre les aspects technologiques de la modernité et les formes classiques de l'histoire. L'architecture postmoderne a également été décrite comme un nouvel éclectisme donnant des formes et se déclinant en architecture, postmoderne classique, architecture High technologie (High-Tech).

En retournant la référence et l'ornement de la façade et substituant les tendances modernes, sans ornement et sobre. Charles Jenks[27] soutient que l'architecture postmoderne est une langue hybride, avec une approche positive vers des bâtiments métaphoriques. La recherche d'architecture postmoderne, pour différents styles à différentes périodes, devient éclectique. Ceci implique un retour au passé, autant qu'un mouvement vers l'avant, en employant de nouveaux matériaux et de résister à l'uniformité du Style internationale. Pour Kate Nesbitt[28], l'architecture postmoderne répond à une crise du sens et du signifié dans la discipline. Elle est période de sensibilité plus qu'une période de pluralisme. Elle résume, que cette déficience de l'architecture contemporaine depuis la fin du moderne, qui est plus une crise d'identité architecturale liée à une crise de la signification de l'objet architectural. Une crise de langage, d'expression et du rapport à l'homme. Nous développerons dans un autre chapitre cette crise de signification et de représentation.

Ce processus était conduit par le programme et la structure avec une touche d'intuition comme l'appui Alan Colquhoun[29], qui considère que cette architecture qui se voulait objective et scientifique dans sa méthodologie trouve deux composantes contradictoires à ce schéma. Il voit la transformation des solutions du passé (en utilisant la typologie comme méthode de conception) comme moyen de reconnaître le rôle du passée dans la conception. Ceci est une rupture radicale avec le mouvement moderne, qui a rejeté le type et les théories de l'imitation en faveur de l'innovation. Colquhoun va plus loin, il affirme que la typologie est un instrument de la mémoire culturelle, elle est une condition du sens architectural.

2.5.3 L'architecture contemporaine :

La modernité dans l'architecture contemporaine prend des visages assez différents. Le fait que cette architecture regroupe des tendances assez diversifiées (on parle de nouvel

[27] Jencks Charles A., et al. *Le Langage de l'architecture post-moderne*. Academy, 1979.

[28] Kate, Nesbitt. *Theorizing a New Agenda for Architecture: An Anthology of Architectural Theory 1965-1995*. Princeton Architectural Press. 1996.P14.

[29] Alan, Colquhoun. *Essays in architectural criticism, modern architecture and historical change*. MIT press. 1981.

éclectisme). Parmi elles, le néo-modernisme, la nouvelle organiciste, le poststructuralisme et surtout la tendance la plus polémique le Déconstructivisme. Le Déconstructivisme en architecture, est un développement de l'architecture postmoderne. Il est illustré par les idées de la fragmentation, des formes désorientées et incomplètes, grilles torsadées, plutôt qu'organisées et dynamiques. « *L'apparition de styles déconstructivistes se caractérise par une motivation aléatoire et un chaos contrôlé* »[30].

Le Déconstructivisme dans l'architecture contemporaine, se lève en opposition à la rationalité apparente (le mot prend son sens au figuré et absolu) bien organisée du modernisme. La génération de l'architecture déconstructiviste ne se repose pas sur la matière physique de l'espace, mais une question spirituelle, qui a été lancée à partir d'un concept d'espace d'architecture. Elle est une école de pensée actuelle dans l'architecture, qui représente une réponse à une variété complexe de la théorie et les mouvements philosophiques du 20e siècle.

La géométrie est l'objet d'une complication de la déconstruction architecture, comme l'ornement postmoderne. Ce qui laissera à penser en effet que cette déconstruction est la phase de développement de la géométrie spatiale de la pensée moderniste, tel qu'initié par l'école du Stijl aux Pays-Bas au début du XXe siècle avec P. Mondrian et T. Van-Doesburg.

La Dématérialisation en architecture, est observée dans la déconstruction, quand elle se libère tout à fait de la réalité. La forme n'a pas besoin de désigner des justifications externes. Dans ce monde de dématérialisation des concepts, il y a un retrait de l'architecture de son élément complexe, l'Espace. Ce retrait s'accompagne par un nouvel éclectisme et une négation des éléments du lieu dans beaucoup d'œuvres contemporaines, rendant encore plus ambigu le rapport de l'homme à son espace et lieu.

2.6 Conclusion :

En résumé, nous ne prétendons pas faire avancer une nouvelle théorie de la modernité, car, nous soutenons, qu'elle est par définition hétérogène, et aucun modèle théorique unique ne peut capturer ses oppositions intrinsèques. Nous approchons d'elle, au contraire, en nous focalisant et sur sa théorie globale, et dans la discipline en architecture, illustrée ici par un ensemble de circonstances caractéristiques dans ses moments historiques. Conformément à cette approche, nous n'avons pas tenté de synthétiser les différentes perspectives

[30] Kate Nesbitt. Op.Cit.

disciplinaires en un seul Meta-concept, car il nous apparut très clairement les multiples facettes de cette notion dans des champs disciplinaires très diversifiés.

La Modernité architecturale peut être décrite, comme un processus en constante transformation. C'est un courant d'actions qui crée une nouvelle architecture en termes de formes, qui dépendent de stratégies de transformation et de changement dans la création de nouveaux modèles (c'est génération qui a induit de nouvelles formes architecturales).

La recherche de la nouveauté est l'un des concepts les plus importants de la modernité, ce qui le rend différent de celle du passé et montre la voie vers l'avenir. Cette quête du nouveau se fait parfois au détriment de facteurs culturels, qui affectent l'identité des communautés et marquent les harmonies des espaces.

La littérature sur la modernité architecturale est riche de définitions, selon sa nature. En outre, sa constante quête de progrès et de changement ne permet pas une définition générique et générale du concept. Cette modernité se base sur un homme, interchangeable, fondé sur les besoins universels, qui définissent des fonctions primaires, eux-mêmes à la base de la programmation et le dimensionnement des espaces (standardisation, normalisation…).

En outre, la modernité à l'époque du mouvement moderne en architecture avait un penchant pour le nouveau, ce fut un projet de rejet de la tradition, pour créer de nouvelles formes. Ce fut une exploration des possibilités et une recherche continue d'unicité de la forme dans une singularité d'organisation.

La géométrie était la base de l'action conceptuelle comme éléments techniques et outils symboliques, de l'ordre et de la rigueur scientifique. Par l'internationalisation de l'architecture et la recherche d'un style universelle, les individus anonymes sont une base de cette architecture, des inconnus, dont on connaît tous les besoins à satisfaire.

Le concept de la modernité dans l'architecture postmoderne peut être clarifié dans trois directions : La première, renouveler l'importance de la typologie historique, en utilisant l'imitation, et emphase sur l'histoire comme principale source de création. En deuxième, une juxtaposition de couches multiples de traditionnelle, contemporaine et formes nouvellement inventés pour créer le pluralisme. La primauté reste toutefois pour le fonctionnalisme, l'esthétique n'est utilisée qu'en achèvement métaphorique. Enfin, tertio, l'utilisation des technologies de pointe et de rechercher dans la crise du sens en Architecture, en mélangeant les styles. Ce qui repose sur le contexte de la construction, la variété de sa fonction, et les cultures de goût spécifiques de ses utilisateurs.

La Modernité dans la déconstruction peut être éclairé dans le concept de déplacement et mouvement, qui vise à briser ou réorganiser l'aspect visuel d'un bâtiment, à découvrir son intérieur, autrefois invisibles de son extérieur. La reconstruction de différentes modifications de l'espace, ce qui oblige différents moyens d'accès, en changeant les principes de ce qu'il contient. Des formes abstraites, dans des logiques complexes, qui jettent le flou encore sur le rôle communicationnel de l'architecture, et son implication dans la signification et de définition d'une identité de l'espace (le lieu) et de l'homme, comme dimension ontologique de l'architecture. Les deux dimensions combinées dans ce que nous désignerons comme l'approche anthropospatiale de l'architecture, que nous tenterons de mieux théoriser dans une contribution, dans le chapitre final.

Partie I. Chapitre 3

Chapitre 3 : le concept d'identité et architecture

3.1 Introduction :

L'influence de la rationalité comme pensée globale et ses conséquences remarquées sur l'architecture (et sa représentation), son effet sur la pensée moderne et la modernité en générale et en architecture particulièrement, avec le constat d'un effritement des identités locales, en focalisant l'aspect sur l'universalité et l'internationalisme. Tout cela, nous ont amenés à entrevoir un travail sur l'identité architecturale, cela dans le contexte algérien qui présente comme nous le verrons par la suite, des particularités propres, par rapport aux voisins du Maghreb et du bassin Méditerranéen.

La notion d'identité dans le domaine d'architecture n'est qu'un des espaces d'application. Car il faut l'affirmer qu'en amont et en aval de l'identité architecturale, il y'a des identités générales : spirituelle, culturelle…ainsi donc cette notion, renvoie à des niveaux d'intégration ascendante et descendante de l'être et de l'individu dans son champ social (famille, groupe, tribu, communauté, nation…), et dans son univers spatial (maison, quartier, village, ville, pays …).

Ces niveaux nous supposons, entretiennent des rapports de hiérarchies entre eux, mais cela n'est pas exactement l'objet de notre recherche. En effet le débat sur l'identité dans les milieux culturels, sociologiques, mais aussi architecturaux en Algérie existe (M. Arkoun, M. Bennabi, H. Benaissa, B. Thaalbi, L. Addi...). L'émergence en général de cette notion spécifiquement en architecture remonte aux années soixante avec la manifestation des premiers symptômes de l'échec de l'architecture moderniste et l'émergence notamment en occident d'une revendication et de réactions au début politique et socioculturel puis dans l'architecture, avec le mouvement postmoderniste puis du régionalisme critique. Dans notre sphère maghrébine et en Algérie, le débat correspond à la période de l'indépendance et la volonté de réaffirmer une arabité et une islamité (affirmé ou non) longtemps voilée par la colonisation.

Nous aborderons en premiers cette notion d'identité en général, en faisant une relative abstraction des domaines de son application.

L'identité se définit à notre sens, comme une proposition attributive d'une série d'attributs que Collavald[1] appelle à son sens prédicats (valeurs, signe, références …), qui définissent une relation (attributive, intégrative…) à leur(s) sujet(s). Nous nous retrouvons face à des niveaux d'intégration qui dépendent de la dualité rationnelle sujet-objet. Le deuxième niveau reconnu par la philosophie et les sciences sociales, c'est lorsque le sujet se retrouve en dehors et se définit indirectement à travers d'autres sujets, qui eux entretiennent leurs propres attributs. En architecture sur ce niveau, nous avons souligné le travail de P. Bourdieu sur le concept d'Habitus et identité dans la société berbère, que nous aborderons à travers le cas d'étude de l'architecture berbère kabyle.

Le concept d'identité est très riche d'un point de vue épistémologique (sociologues, anthropologues, psychologues, philosophes et dernièrement les architectes). Ben Meziane Thaalbi cite : « *Longtemps l'identité était saisie d'un contexte classique d'homogénéité culturelle (...) cédant le pas à des questionnements plus complexe et propre à des situations d'hétérogénéité culturelle* »[2]. Par ces situations, il cite notamment les distorsions identitaires nées des situations ambivalentes, dans le sens conflictuel (colonial et post colonial).

L'historienne de l'architecture franco-roumaine, Carmen Popescu, à travers ses travaux sur la relation entre l'architecture et le nationalisme aux Balkans et dans les ex-pays de l'Est, cite (traduction libre) : « *l'identité est devenue un sujet fréquent dans les débats architecturaux. Il y a deux raisons à cet intérêt : il est une conséquence du syndrome postmoderne, avec la crise du modernisme en architecture renforcée par les effets croissants de la mondialisation. En conséquence, une certaine dimension identitaire de l'architecture a commencé à explorer en détail dans la critique architecturale et histoire de l'architecture. D'autre part, les nombreuses études récentes consacrées à des théories et des idéologies nationalistes dans les sciences humaines ont lancé un réexamen complet de l'architecture comme un instrument et véhicule d'identit*é »[3].

Lier l'architecture et l'identité ne constitue pas une approche artificielle. Dans « *Building Dwelling Thinking* », M.Heidegger[4] définit l'habitation comme simple existence sur la terre (*Dasein* rester avec les choses). En corollaire, l'architecture apparaît comme un mode de

[1] Annie. COLLOVALD, Fernando GIL, Nicole SINDZINGRE, Pierre TAP, « IDENTITÉ », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 5 mai 2016. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/identite/
[2] Ben Meziane. Thaalbi. *l'identité au Maghreb*. Édition casbah, Alger.2000.
[3] Carmen, Popescu. *Space, Time: Identity. National Identities*. Vol. 8, 3. September, 2006. P190
[4] Martin, Heidegger. *Building dwelling thinking. Martin Heidegger*, Poetry, Language.1971.

réalisation du monde, comme Norberg-Schulz[5] a fait remarquer dans sa lecture du texte de Heidegger. Popescu dit par ailleurs que : « l'espace *et le temps pourraient être interprétés comme des paradigmes de la modernité et de la tradition. Lorsque la question de l'identité se transforme en quête véritable, les modernistes doivent affronter deux adversaires : les traditionalistes, qui défendent la grande tradition et les identitaires, comprenant nationalistes ainsi que militant régionaliste. D'une part, identitaires prétendent être moderne aussi, non seulement parce qu'ils s'opposent à l'approche traditionaliste, mais aussi parce qu'ils affirment également le principe de pertinence, un concept fondateur pour les modernes. Pourtant, leur pertinence fait référence à la question de l'identité souhaitée (national, régional, etc.)* »[6].

En ce qui concerne l'identité culturelle, une définition est moins simple, puisqu'en réalité chaque auteur a la sienne, implicite ou explicite. Néanmoins, cette identité renvoie à celle résultant de l'ensemble des comportements, savoirs et savoir-faire, caractéristiques d'un groupe humain, qui sont acquis par apprentissage et transmis socialement (tradition).

La production architecturale est la production de l'ensemble de l'environnement bâti, qu'il soit ou non le fait des architectes. Dans l'architecture traditionnelle, œuvre d'artisans ou d'une collectivité, l'adéquation entre production du bâti et identité culturelle semble évidente. Alain Viaro, dans « Tradition et modernité faux problème, axes de réflexion » évoque : « *L'architecture est un miroir de la société, elle constitue la norme. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, elle n'est pas figée, mais en constante évolution, même si cette évolution n'est pas forcément mesurable selon nos critères occidentaux ou professionnels »*[7]. Cette architecture n'a pas besoin d'architectes, puisqu'elle est un produit de la communauté elle-même, dans son héritage historique et culturel.

3.2 Identité ou identification ?

L'Architecture et l'identité individuelle et collective semblent être intrinsèquement connectées. Ceci est particulièrement vrai pour les identités collectives, puisque les groupes s'identifient eux-mêmes avec le lieu dans lequel ils évoluent (en direct, le travail, etc.). Comme le fait remarqué Marc Augé, sur le concept de lieu anthropologique et son concept de non-lieux comme une inversion du rapport identité aux lieux et espace. L'identité crée le lieu

[5] Norberg-Schulz, C. *The phenomenon of place*. In Nesbitt, K.(Ed.), Heidegger's Thinking on Architecture, in Theorizing a new agenda for architecture: An anthology of architectural theory 1965-1995 (414-428).1996.
[6] Carmen, Popescu. Op.Cit.
[7] Alain Mario Viaro. *Production architecturale et identité culturelle*. In: *Lectures anthropologiques de l'espace et pédagogie de l'architecture*. 1987.P 9-28.

anthropologique, par contre le non-lieu (*extensio* de Descartes, l'espace indéfini et neutre) crée l'identité (solitaire, de similitude). Il cite que : « *Un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel ni comme historique se définira comme un non-lieu »* [8] se définit par opposition aux lieux anthropologiques.

Marc Augé définit les trois attributs du lieu comme suit :
- Historiques : Itinéraires, axes, chemins qui relient un point à un autre, tracés par les hommes.
- Relationnels : Carrefours, places où les hommes se croisent, se rencontrent, se rassemblent.
- Identitaires : Centres construits pour certains hommes qui définissent des frontières au-delà desquelles d'autres hommes se définissent comme différents.

Il observe, les groupes ont besoin de penser simultanément sur leur identité et leur relation de cohésion interne, et donc, ils ont besoin pour symboliser les constituants de leur identité commune. Ainsi appréhender l'espace, sert à construire l'identité collective. En tant que concept construit, l'identité est subjective, évoluant dans le temps, comme le sujet évolue.

Hassan Fathy cite que :« *le sens de la tradition n'est pas forcément désuète et synonyme d'immobilisme, elle peut très bien s'être constitué récemment, chaque fois qu'un ouvrier rencontre une nouvelle difficulté et trouve le moyen de la surmonter, il fait le premier pas vers l'établissement d'une tradition …modernisme ne veut pas dire forcément vie…l'innovation doit être la réponse profondément pensée, à un changement de circonstances, et non pas une chose tolérée pour elle-même* »[9] Il nous fera remarqué qu'une œuvre architecturale est destinée à servir, sa forme est déterminée par les ouvrages antérieurs, et elle se trouve au milieu de la population qui sera forcée de la voir tous les jours.

L'identité est un concept clé de l'ère moderne. Hannah Arendt[10] atteste qu'en effet, l'écart entre le passé et l'avenir, comme elle l'appelait, semblait irréparable, depuis que l'époque moderne a changé la perception, et plus tard sur la conception, des deux grands axes pour appréhender le monde: l'espace et le temps. Elle a obtenu ce statut avec les changements qui ont transformé la modernité : l'industrialisation, la perspective de l'histoire et la prééminence de la pensée scientifique. Ces trois facteurs ont apporté avec eux des transformations sans précédent, une rupture irrévocable.

[8] Marc Augé. *Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Seuil.1992.
[9] Hassan Fathy. *Construire avec le peuple.* Paris, Editions Jérôme Martineau, 1970. p59.
[10] Hannah Arendt. *La Crise de la culture*. Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1972.

3.2.1 Définitions de l'identité architecturale :

L'architecture est un produit humain qui matérialise et symbolise la pensée humaine dans le passé, le présent et son futur. De plus, elle a une authenticité historique qui indiquait la distinction du produit de l'architecture entre les communautés et les lieux.

Sur ce registre Popescu[11], soutiens donc que l'identité est un concept clé de l'ère moderne, il est devenu un sujet habituel dans les discussions architecturales de ces dernières années. Les principales raisons de cet intérêt pour le sujet ont été l'importance du postmoderne, avec la crise du modernisme en architecture, renforcée par les effets de la maturation de la mondialisation et l'immersion dans la globalisation. D'autre part, les nombreuses études récentes ont porté sur l'architecture en tant que structure de base de l'identité, par le réexamen de l'architecture comme un moyen fondamental de l'identité et son rôle communicationnel ce qui met encore plus en avant l'équivoque de sa signification.

Pour identifier les propriétés de l'identité, les plus importantes du concept, nous le ferons à travers l'étude et l'analyse des diverses définitions liées à l'architecture :

a- Un besoin humain de base : L'identité est un aspect important et essentiel de la vie communautaire. Elle est classée dans la liste de la demande de base des personnes et des groupes dans la société contemporaine. Abraham Maslow a développé dès 1943[12], une théorie de la personnalité qui a influencé un certain nombre de domaines, y compris l'architecture. Cette influence est due en partie au niveau élevé de pratique de la théorie. Maslow affirme, que les gens cherchent à surmonter les sentiments de solitude et d'aliénation, par un besoin d'estime et de sentiment d'appartenance, où l'identité joue un rôle important. Cela implique à la fois donner et recevoir de l'amour, l'affection et le sentiment d'appartenance, donc de se marquer et démarquer. L'architecture est un marqueur important donc son caractère identitaire en fait une nécessité importante dans une communauté ou une société dans un sens plus contemporain[13].

[11] Carmen, Popescu. Op.Cit.
[12] Maslow, Abraham Harold. Devenir le meilleur de soi-même : besoins fondamentaux, motivation et personnalité. Editions Eyrolles, 2008
[13] Simons, J., D.B. Irwin and B.A. Drinnin, 1987. Psychology-The Search for Understanding. West Publishing Company, New York. 1987.

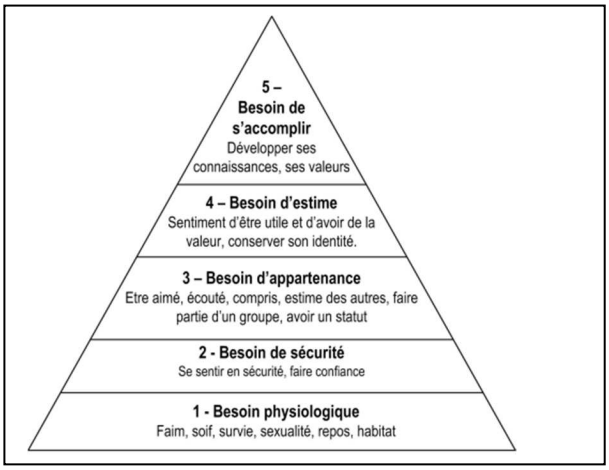


Figure 17. Pyramide de Maslow (tiré du livre Théorie des motivations humaines.)

b- Le Processus de continuité: Selon Manuel Castells[14], l'identité culturelle est le processus par lequel l'acteur social (individus, groupe, communauté …) construit sa propre signification selon les attributs culturels **(**valeurs, signes, références …). Dans ce contexte, Charles Correa [15] explique que l'identité est un processus et non un objet trouvé et illustré. Que l'identité ne peut pas être fabriquée, mais peut être développé selon les circonstances de l'évolution de la culture. Il met en relief ainsi son caractère évolutif et processus de continuité, le rôle de l'architecture est indéniable, dans ce processus progressif et évolutif de la constitution d'une identité d'un groupe social.

c- Vocation du lieu: Pour Chris Abel[16], dans l'architecture et identité comme réponses au changement culturel et technologique. Le concept d'identité implique la vocation du lieu (lié à un espace). D'autres parts, Charles Jencks[17] définit l'identité comme un lieu avec une singularité ayant une caractéristique spéciale. Ils tentent les deux de clarifier le temps et l'espace comme principaux référents de l'édifice de l'identité architecturale. Le temps est lié à l'histoire et apporte ainsi l'authenticité à la construction de l'identité. L'espace est lié à la géographie spatiale, qui accorde la création d'identité avec un esprit d'analyse et de pertinence. On invoque le génie de l'histoire, l'autre, le *Genius loci.* L'identification à travers le temps tend à transformer l'architecture en un instrument ainsi l'image est clairement une construction sémiologique.

3.2.2 Identité et signification dans l'architecture :

Le Sens est un événement mental, qui traite d' abord et avant tout avec des images, des idées, des concepts, des pensées et des sentiments. Il est relié efficacement

[14] Manuel, Castells. *The Power of Identity in the Information Age: Economy, Society and Culture. 2nd Edn*., Wiley-Blackwell, Oxford.2004 .
[15] Correa, Charles-Ken Yeang. *Architecture and Identity*.Architecture and Identity, Proceedings of the Aga Khan Award.1983.
[16] Abel, Chris. *Architecture, technology and process*. Routledge. 2007.
[17] Charles Jencks. *Semiology and Architecture. In: Theories and Manifestoes of Contemporary Architecture.* Jencks, C. and K. Kropt (Eds.). Academy Press, Great Britain 1997.P 86-88.

avec les aspects moraux de la construction identitaire. Les identités sont la source de sens comme le soutient M. Castells « *L'identité est la source de sens et de l'expérience des gens* »[18]. À ce sujet, les architectes de plus en plus reconnaissent l'importance du symbolisme et du sens dans l'architecture et surtout dans la construction de l'identité locale.
Selon C.N. Schulz[19], l'identité ne dépend pas seulement de la composition et de la forme physique de l'espace, mais elle est liée à la notion de sens en général. Alors que Jencks met l'accent sur le rôle de la relation des éléments dans la génération de sens. Il fait valoir que les différences entre les éléments adjacents créent la base fondamentale du sens.
D'autres parts A. Colquhoun[20], explique que cette architecture est une langue avec un ensemble spécifique d'éléments déjà existants dans le sens historique.

À la lumière de ce qui précède, la définition efficace de l'identité architecturale peut être formulée comme : l'Identité architecturale est une force d'expression, qui crée des intégrations de différenciation entre plusieurs sociétés. Ses attributs dérivent de son authenticité qui relie l'homme à ses origines (anthropologie culturelle). Elle est un processus continu qui comprend et couvre la continuité culturelle, la diversité et la vie privée. Ainsi, l'image physique de l'identité, prendrait des trames variables dans le temps et l'espace. Mais la façon de comprendre le sens de l'identité reste claire, selon notre perception des formes architecturales. En d'autres termes, l'identité architecturale ne repose pas sur la composition de la matière et de la forme de l'édifice seulement, mais elle est aussi liée à la notion de la signification qui représente une interaction significative des valeurs humaines avec les caractéristiques spatiales. Une approche comprenant les deux concepts que nous avons définis plus loin comme une approche anthropospatiale, qui intègre les valeurs liées à l'espace et les attributs anthropologiques représentés et projetés sur ce dernier.

3.3 La question identitaire en Algérie :

La question identitaire au Maghreb et en Algérie particulièrement est assez complexe, nous l'aborderons dans une optique théorique (structurelle) puis dans ses aspects architecturaux, qui nous intéressent le plus. Pour notre travail, nous traiterons plus le rapport dialectique entre les identités locales et régionales dans une sphère plus global (politique

[18] Manuel, Castells. Op.Cit.
[19] Schulz, C., 1980. Genius IOCI-toward a phenomenology architecture. Rizzoli International Publishing Inc.
[20] Alan Colquhoun. *Essays in Architectural Criticism: Modern Architecture and Historical Change*. 1st Edn., The MIT Press, Cambridge.1985. P 223.

coloniale, mouvement nationaliste post indépendance). Nous commencerons par le fait colonial et ses effets sur l'identité en Algérie. Commencer par un fait aussi récent (dans l'histoire d'un territoire) est volontaire, car la période précoloniale nous la considérerons faisant partie de la vision traditionnelle du territoire, qui connaitra une mutation profonde et un saut brusque dans la modernité (un saut il faut le signaler est violent et douloureux).

3.3.1- Identité période coloniale :

Suite à la conquête de l'Algérie, l'ensemble des structures et des repères et attribut traditionnel de l'Algérie précoloniale vont être bouleversés. La colonisation, avec une panoplie de mécanismes (administratifs, juridiques...), qui s'attache particulièrement à éroder les soubassements de l'éthos de la société rurale, nomade et urbaine algérienne, tout en apposant à elles des structures de valeurs exogènes (issu de la civilisation, occidentale et des valeurs modernistes). Ceci va se traduire à travers des phénomènes spécifiques de déstructuration et de restructuration des cadres spatiaux et temporels, tel que relevé par des études comme celle de P. Bourdieu, G. Balandier en Afrique noire. S. Bensmail, dit ce sujet : « *La colonisation a été mise en œuvre par la violence fondatrice et organisée qui a rythmé inlassablement le sacrifice des formes sociales indigènes à l'autel d'une nouvelle modernité de conquête* »[21].

La période coloniale en termes d'approche identitaire, ne peut être appréhendé en un seul pan tant cette question aborde des aspects politiques colonialistes de différentes époques tant la négation au début, que des tentatives de récupération des identités locales au début du XXe siècle. La pensée coloniale fortement influencée par l'esprit des lumières, et la raison européenne, qui ont d'ailleurs conduit à ses expéditions « civilisatrices » et la colonisation. Des principes économiques de progrès qui se basent sur l'avidité, l'égoïsme, l'individualisme à l'inverse des sociétés dites primitives où existent la solidarité et l'entraide. Ayn Rand[22] défend ces valeurs du capitalisme, il cite *« les valeurs morales autres, c'est pour les êtres primitifs et arriérés* ». Même Adam Smith base sa célèbre théorie de l'économie, sur la supériorité des cultures occidentales sur les autres et en fait une base de sa théorie. La civilisation apparaît de plus en plus comme un processus : les sociétés passent d'un état barbare à un état civilisé, caractérisé par l'adoucissement de ses mœurs. Or, si la société européenne a atteint cet idéal, pourquoi le reste du monde ne pourrait-il pas en bénéficier aussi ? De plus, tout au long du XIXe siècle, l'association entre progrès technique et progrès de la civilisation semble évidente. Dès lors, l'Europe, aidée par son avance technique et militaire, va se sentir investie

[21] Sadri, Bensmail. Thèse : *La forme de la ville comme enjeu de la colonisation moderne : essai d'interprétation des transformations de Constantine, 1837 à 1937*. PhD diss., 1994.
[22] Ayn Rand, N., Greenspan, A., & Hessen, R. *Capitalism: The unknown ideal*. Penguin. 1986.

d'une mission civilisatrice envers l'Afrique (continent qu'elle aura réduit en esclavage) et de certaines parties de l'Asie.

L'approche de la colonisation française en Algérie, du milieu du XXe siècle est plus, une assimilation dans un concept plus global d'accès à la modernité de la société algérienne, qui est une forme d'assimilation dans une sphère universelle, pour noyer ses identités locales dans le bain de la modernité identitaire méditerranéenne, européenne et mondiale. Ceci touche les structures territoriales de l'Algérie, les coutumes et pratiques sociales, le projet sociétal colonial et en définitive l'Architecture.

Ce changement s'est effectué brutalement et avec violence. C'était l'introduction d'un système capitaliste dans une société traditionnelle. Les objectifs inavoués de cette cassure sociale, économique et spatiale ne sont pas innocents.

Cette occidentalisation de la société algérienne et de ses structures territoriales et sociétales traditionnelles va être très profonde et bouleversera de façon irrémédiable (et unique) cette partie du Maghreb. Albert Memmi dans une description émouvante du portrait du colonisé cite : « *la déshumanisation, en fait, ce qu'est le colonisé importe peu, le colonisateur est préoccupé de lui faire subir cette indispensable transformation. Il consiste en une série de négation (...) ainsi s'effritent l'une après l'autre toutes les qualités qui font du colonisé un homme ».*[23]

Au-delà de la confrontation des modèles, la résultante va être sur le plan identitaire comme le signale Joëlle Deluz-Labruyère : « *en plus de la confrontation du modèle de la ville arabe à la modernité s'ajoute la recherche d'une identité culturelle que la brutalité de rupture coloniale a rendue plus difficile à atteindre, mais encore plus nécessaire »*[24].

3.3.2 Identité nationale post indépendance :

Le paradoxe de l'histoire contemporaine de l'Algérie, est le fait de continuer à dénigrer les identités locales et régionales, par la même toutes les productions culturelles y afférentes (architectures, us, coutumes…), ceci au nom d'un État moderne, progressiste, socialiste. *« En effet, si l'épisode colonial a apporté à l'Algérie, au nom de la "civilisation", à la fois un traumatisme profond et un apport culturel, il n'en demeure pas moins qu'après l'indépendance, les effets des idéologies et des mythes bricolés ont préparé inexorablement le drame collectif du peuple algérien »*[25].

[23] Albert Memmi. *Portrait du colonisé*. Essai. Buchet/Chastel.1957.P792.
[24] Deluz-Labruyère, Joëlle. *Urbanisation en Algérie : Blida, processus et formes*. Maison de l'Orient Méditerranéen, 1988.
[25] Sadri. Bensmail La ville comme lieu du changement des pratiques et de représentation idéologique. Dialogue et affrontements interculturels en Algérie http://org.uib.no/smi/paj/Bensmail.html.

La voie de l'Algérie indépendante d'affirmer le Nationalisme populaire dans une conjoncture globale (guerre froide et montée du nationalisme arabe), se manifeste par les choix sociétaux du pays vers le progressisme et la modernité. Dépréciant au passage, les identités locales et régionales, comme des héritages de la colonisation qui tendent plus à diviser le pays qu'à le réunir autour d'un dessein fédérateur. Les territoires sont divisés administrativement, les populations sont vectorisées par des organisations sociales, dans un système d'enseignement moderne, un service national… qui voulait coute que coute effacer ou du moins atténuer les influences régionalistes des populations locales. Ainsi donc les identités locales (berbère, Chaouia, mozabite, touareg…) n'existent officiellement qu'à travers des pans culturels bien précis, de folklore populaire, musique, artisanat...

L'affirmation des identités locales ne survient que tardivement, la langue berbère n'est constitutionnalisée qu'en 2016 comme langue nationale. L'identité et la culture patienteront encore quelque temps. La dialectique identité nationale, identité locale et régionale, souffre encore de beaucoup d'apriori politique et stratégique et ce n'est pas une spécificité algérienne ou maghrébine, mais bien au-delà. Le géographe Marc Cote dit à cet égard que :« *De cette praxis d'une modernité technocratique, liée au discours idéologique, se dégage en effet une étonnante continuité avec les thèmes coloniaux »*[26].

Après l'Independence la position des autorités du pays quant au choix identitaire en générale et architecture particulièrement et l'attitude vis-à-vis de la diversité du patrimoine culturel du pays est ambigüe « *Aujourd'hui, le transfert plus ou moins conscient des modèles exogènes de représentation et de pensée, avec leur système de valeurs propres à la modernité occidentale, est à la base du déni des potentialités de développement en Algérie* »[27].

En effet on a rejeté certains objets, car à leurs yeux ils symbolisent la domination et l'occupation coloniale (le néoclassique, architecture militaire…), malgré l'appropriation des habitants. D'un autre côté, ils ont adopté certains objets, issus pourtant de la même période (néo-mauresque, moderne…), car dans leurs apparences peut être, ils véhiculent moins de valeurs occidentales et plus proches de l'arabité et de l'islamité pour le néo mauresque et du progressisme, l'internationalisme et l'universalité pour l'architecture moderne. Ce qui fait dire à Rachid Sidi Boumediene : « *Cette double dimension des éléments matériels laissés par les colonisateurs, d'être à la fois un capital d'utilités bien commodes et un ensemble désignes de*

[26]Côte, Marc. *L'Algérie ou l'espace retourné.* coll. Géographes, Flammarion, 1988.
[27] Cornaton, Michel. *Les regroupements de la décolonisation en Algérie.* coll. Développement et civilisations, éd. Ouvrières, Paris, 1967

leur écrasante présence, même passée, explique pourquoi il était difficile, sinon impossible, pour les nouveaux dirigeants, de leur donner un statut sur le plan de la patrimonialité symbolique, indépendamment de l'utilisation quotidienne qui en était faite »[28].

Ainsi, aux expériences malheureuses de calquage des modèles importés, se sont superposées, après l'indépendance, aux processus inéluctables d'occidentalisation au nom du progrès et de développement. Selon Al-Sayyad Nezar (traduction libre) dit : « *La perte de qualité de l'environnement est due à une série de raisons, parmi eux le colonialisme. La plupart des pays musulmans ont été colonisés pendant des périodes de temps considérables. Pendant ces périodes de domination occidentale, les décisions environnementales importantes et irréversibles ont été prises (...) La plupart des institutions socio-économiques configurées comme occidentales n'étaient pas facilement adaptables aux besoins d'une société où les traits comportementaux de base ont été enracinés dans différentes fondations religieuses et où les rôles sociaux ne sont pas similaires à celles qui prévalent dans les sociétés occidentales…»* [29].

Bensmail dans son article continue, et affirme par ailleurs que c'est une :« *confrontation spécifique entre culture traditionnelle et culture moderne (...) opposant les modes traditionnels et modernes de pensée et leurs représentations du Monde. C'est ce champ qu'il nous faudrait avant tout reconsidérer, cartographié, si nous voulons accéder à une meilleure compréhension des phénomènes et des enjeux actuels de la crise d'identité. (...), Et partant de l'analyse critique des fondements et des paradoxes de la société moderne vers laquelle nous semblons irrémédiablement tendre »*[30]. Un autre auteur développe aussi de son côté que le processus de décolonisation violent a introduit brutalement les pays arabes notamment dans un processus de modernisation forcé, aussi brutal que violent.

Wen-chin Ouyang, dans "*politics of nostalgia in the Arabic novel"*, cite: « *The development of Arab modernity in the eighth century, these movements were equally responsive to 'external struggles with foreign powers' and 'bound up with the revolutionary movements demanding equality, justice and an end to discrimination. Arab modernity in the nineteenth century, part and parcel of a grand project of decolonization, similarly involved a variety of intercultural encounters, articulated in the form of 'the shock of modernization' sparked off initially by the colonial Western intrusion. Here premised on civilization achievements, and a fundamental*

[28] Rachid Sidi Boumediene. *Les interventions sur les tissus urbains existants, quelques réflexions*. Actes du colloque algéro-français sur les tissus urbains. Oran, 1987.Publié par ENAG Alger ,1989.
[29] AL Sayyad, Nezar. *space in an Islamic city: some urban design patterns*. Journal of Architectural and Planning Research 4.2. 1987. P108–119.
[30] Sadri. Bensmail. Op.Cit.

right, predicated on cultural transformation, to progress to modernity, to integration in the modern world»[31].

3.4 Identité et architecture :

Sans nous étaler longuement sur les questions identitaires en générale, qui font l'objet de beaucoup de recherche interdisciplinaire, nous attelons le travail plus sur l'identité en rapport à l'Architecture, et les relations qui ont et qui prévalent entre l'identité architecturale coloniale et celle locale pour ne dire traditionnelle. La relation espace et identité a déjà été avancée par des linguistes comme M. Dridi dans sa thèse de doctorat où il dit :« *La notion de territoire en tant qu'entité uniforme et isolable a un grand apport dans la compréhension et l'analyse des problèmes identitaires. Elle permet notamment la lecture des processus relatifs aux crises d'identité, indissolublement individuelles et collectives. Bien plus, le territoire n'est qu'un outil efficace permettant le marquage des limites ou des frontières de l'identité* »[32].

3.4.1 Époque précoloniale :

durant cette période peu d'études existent (essentiellement économique et sociologique), toute fois le territoire de l'Algérie (régence d'Alger) s'affirmait déjà[33] par des identités territoriales qui chacune avait des spécificités et des caractères économiques, organisation sociale et politique différente (structure de l'Algérie précoloniale).

Les architectures précoloniales sont essentiellement domestiques et regroupent des typologies très variées selon le territoire du tableau ci-dessus. Elles regroupent une variété d'architecture traditionnelle (Chaouis, soufi, Mozabites, Médinoises, Kabyles…). L'étude ne saurait être exhaustive qu'à travers un cas pour développer en profondeur ses caractéristiques et surtout ses fondements. Chose que nous développerons dans la deuxième partie, relative à l'architecture traditionnelle kabyle.

[31] Dorigo, Rosella. "Wen-Chin Ouyang: *Politics of Nostalgia in the Arabic Novel*. Edinburgh: Edinburgh University Press, 2013. Bulletin of the School of Oriental and African Studies. 2014. P 227-229.
[32] Mohammed Dridi, thèse de doctorat, langue(s), culture(s) et identité(s) collective(s) : *une approche glottopolitique des processus de construction identitaire en Algérie.*, 2014, Université Kasdi Merbah, Ouargla.
[33] Louari Addi. *De l'Algérie précoloniale à l'Algérie coloniale :" économie et société*. Entreprise National du livre.1985.

Le territoire selon la région avait des architectures spécifiques tableau ci-joint :

	organisation	Économie	population ≅	Espace produit
Urbain	Régence turque	Échange, production	150.000	Cités, médinas
Plaines	Tribus arabes	Agropastoralisme Culture extensive, Nomadisme	850.000	tentes, maisons éparses
Montagnes	Tribus berbères	Culture intensive, élevage	2.000.000	Villages
Espace oasien	Tribus arabes/berbères	Nomadisme, Culture	???	Ksour éparses oasis, tentes

Figure 18. Tableau L'Algérie précoloniale répartition en entités. Source. L'Algérie, l'espace retourné Marc. Cote.

3.4.2 Période de colonisation :

Durant la colonisation l'attitude première du génie militaire est la démolition de toute trace de l'architecture locale (démolition partielle des casbahs, des villages berbères, des ksour…)[34]. On trouvera les lettres dont sont extraites ces citations dans Lettres du Maréchal Saint-Arnaud, tome I, « *J'ai brûlé plus de dix villages magnifiques*. » (Kabylie, 28 octobre 1844.). « *Il y avait encore des groupes nombreux d'ennemis sur les pitons, j'espérais un second combat. Ils ne sont pas descendus et j'ai commencé à couper de beaux vergers et à brûler de superbes villages sous les yeux de l'ennemi.* » (Dahra, mars 1846.)

« *J'ai laissé sur mon passage un vaste incendie. Tous les villages, environ deux cents, ont été brûlés, tous les jardins saccagés, les oliviers coupés.* » (Petite Kabylie, mai 1851.) « *Nous leur avons fait bien du mal, brûlé plus de cent maisons couvertes en tuile, coupé plus de mille oliviers.* » (Petite Kabylie, juin 1851).[35]

Tel est le témoignage de Saint-Arnaud. Témoignage décisif, mais qui est loin d'être unique. Tous les officiers d'Afrique, qui ont écrit ce qu'ils ont vu, disent la même chose.

La conquête militaire en tant que forme la plus pure de l'exercice du pouvoir, sert à neutraliser l'ordre antérieur indigène et à détruire les références spatio-temporelles sur lesquelles il se fonde. Ainsi l'idée de « *l'essentiel est en effet, de grouper ce peuple qui est partout et nulle part, l'essentiel est de nous le rendre saisissable. Quand nous le tiendrons, nous pourrons alors faire*

[34] Çelik Zeynep. *Urban Forms and colonial confrontations. Algiers under French Rule*. University of California Press.1997.p32
[35] Saint-Arnaud, A. J. L. (1855). *Lettres* (Vol. 1). M. Lévy.1855.

bien des choses qui nous sont impossibles aujourd'hui et qui nous permettront peut-être de nous emparer de son esprit après nous être emparés de son corps »[36].

Figure 19. Architecture de modernité en Algérie, groupement de gendarmerie de setif.1931.
(Source carte postale anonyme)

Bernard Huet dans une préface du livre rationalisme et tradition de Marc Breitman, cite : « *C'est dans ce contexte qu'il convient d'examiner les rapports qu'entretiennent, à partir de la seconde moitié du XIX siècle, les architectes français avec les sources d'inspiration arabe au Maghreb. On peut facilement discerner trois attitudes qui même si elles s'inscrivent dans une chronologie précise, conserveront une permanence remarquable à travers les siècles »*[37].Bernard Huet identifie trois attitudes dans l'architecture coloniale.

La première position est en rapport avec le mouvement pittoresque qui remonte au XVIII siècle et qui selon nous se poursuit sans arrêt jusqu'à nos jours. Elle s'intéresse avant tout à reconnaitre et établir un répertoire d'éléments décoratifs et architectoniques, de les réduire à l'état de stéréotype utilisable dans une démarche par simple substitution. *« Ce sera la manière qui prévaudra dans l'architecture coloniale (et même postcoloniale) éclectique et pittoresque, où tout un appareil décoratif viendra se greffer plus ou moins superficiellement sur des typologies et des modèles spatiaux occidentaux »*[38].

La seconde tendance selon lui est plus orientaliste et possède des desseins différents (plus politique qu'autre chose). Car il s'agit d'étudier des typologies, des structures formelles de

[36] Capitaine Charles Richard. *L'étude sur l'insurrection de Dabra (1545-1846)* cité par pierre Bourdieu et Abdelmamelk Sayad, 1964 p15.
[37] Préface par Bernard, Huet dans Marc, Breitman. *Rationalisme, tradition : Jacques Marmey, Tunisie, 1943-1947*. 1986.P8.
[38] Bernard Huet.Op.Cit,P8

compositions, et des éléments linguistiques de différentes cultures architecturales présentes au Maghreb et en Espagne andalouse et même en Moyen-Orient. *« Ils tenteront de construire scientifiquement l'identité propre d'une architecture maghrébine, par la suite, et dans le cadre d'une production architecturale coloniale essentiellement destinée aux populations indigènes »*[39].

Il termine *: « La dernière attitude consiste à inscrire le regard occidental sur l'architecture maghrébine dans une visée rationaliste »*[40].les architectes qui se rattachent à ce mouvement s'efforceront de trouver une légitimité à leurs propres visions de l'architecture dans un décryptage disjonctif de l'architecture maghrébine (se focalisant sur les aspects qui aide la propre justification doctrinale de la pensée moderne en architectures). Ils mésestiment délibérément certains traits spécifiques de cette architecture et les authentiques pensées de sa production. Ils Privilégient certains aspects purement formels. Ils se focaliseront dans l'aspect extérieur purement élémentaire de certaines expressions populaires de cette architecture (la casbah d'Alger, Ghardaïa…), les volumes cubiques des maisons couvertes de terrasse, l'absence de décoration extérieure, la blancheur et la pureté des murs, une image analogique à celle de l'architecture moderne.

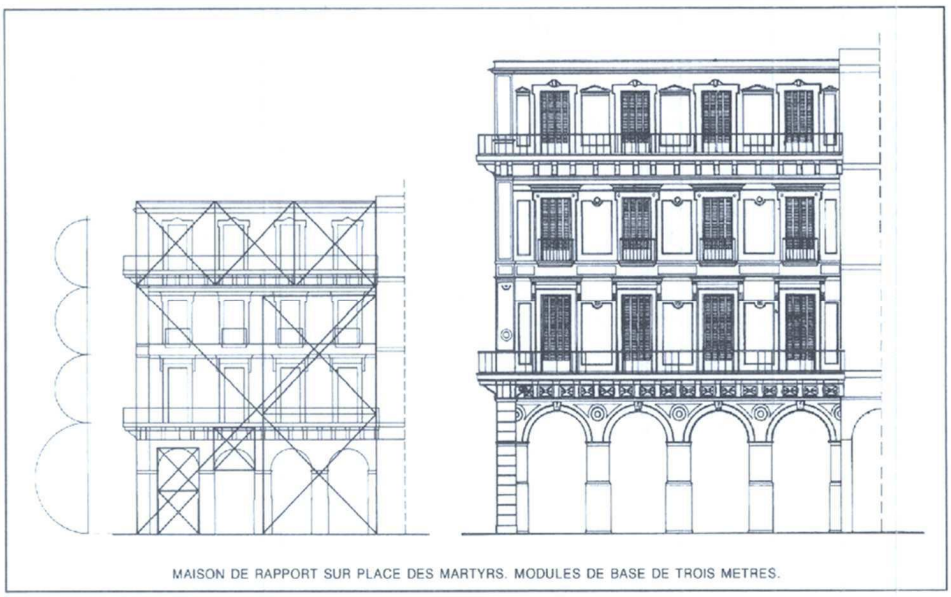


Figure 20. Étude sur les immeubles de la place des martyrs Alger. Tiré de Alger 1830-1930 pour une lecture typologique des immeubles d'habitation. Attilio Petruccioli EPAU. 1988.

[39] Bernard Huet. Op. Cit, p10
[40] *Ibid.*P10

3.4.2.1 L'identité du vainqueur : La chute de la IIe république en France en 1870 est marquée par la prise du pouvoir par les civils, qui optaient pour une politique d'assimilation. Jusque-là empêchée par le gouvernement général (militaire) qui consiste en le façonnage de l'Algérie selon l'image de la métropole. Appuyée par un dispositif législatif, cette politique en effervescence se voit organisée en référence aux lois métropolitaines, avec la gouvernance des trois départements algériens par un gouverneur général civil. Nous assistons à une implantation de projet d'équipement essentiellement militaire et administratif. L'identité de l'architecture était dans un style néo-classique, il s'agit d'une architecture classicisante, d'appartenance européenne, qui trouve origine dans les références gréco-romaines, pour devenir l'architecture officielle de l'empire français pendant 70 ans[41]. Il y avait une volonté de donner un aspect monumental aux édifices publics, avec le développement d'un confort urbain, fondé sur l'esthétique, l'hygiène, et l'agrément.

Figure 21 .Chambre algérienne du Commerce et de l'Industrie, Alger, 1892. Architecte : Henri Petit

[41] Culot, Maurice, and Jean-Marie Thiveaud. *Architectures françaises d'outre-mer*. Editions P. Mardaga, 1992.

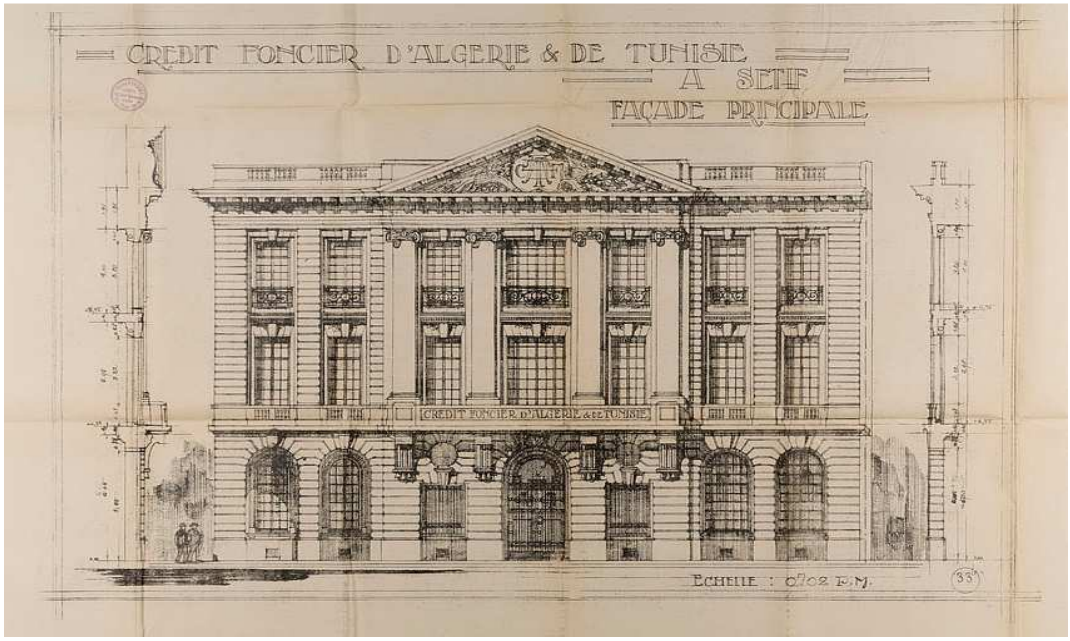


Figure 22. Banque Agricole de Sétif, Algérie, 1914-1921. Architecte : Pierre Ponsard. Fonds Hennebique. CNAM/SIAF/Cité de l'architecture et du patrimoine/Archives d'Architecture du XXe siècle

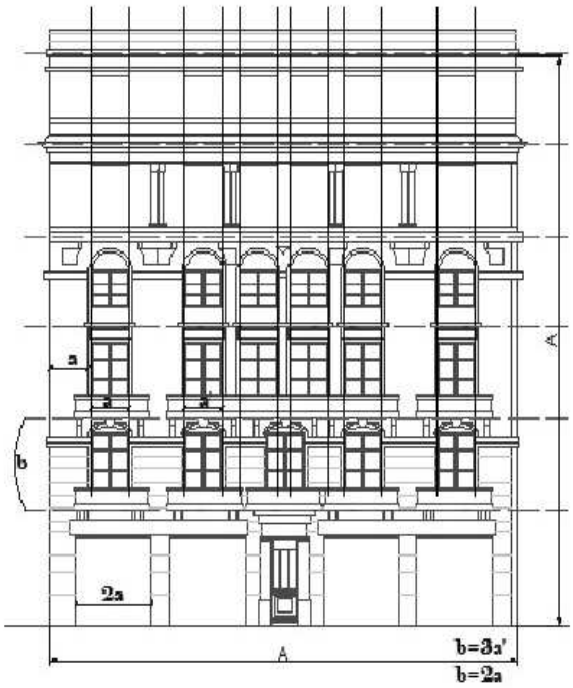


Figure 23. Un immeuble de la place des martyrs Alger. Tiré de Alger 1830-1930 pour une lecture typologique des immeubles d'habitation. Attilio Petruccioli EPAU. 1988.

3.4.2.2 Identité orientaliste : Le style néo mauresque a été développé en Algérie et au Maghreb pendant une période de la colonisation française. Les œuvres construites dans ce style embellissent la majorité des villes algériennes, et les dotent d'une diversité et d'une richesse artistique très authentique, étant donné que chaque œuvre jouit d'un cachet propre.

Cependant, le style néo mauresque est un sujet complexe et délicat, sa complexité s'étage sur deux volets, le premier dans l'essence même de cette tournure artistique et stylistique qui a bouleversé le pays, le deuxième, concerne l'appartenance de la production néo mauresque au vaste legs colonial. Pour Charles Jonnart gouverneur d'Algérie à l'époque, la réussite de la colonisation française passe avant tout par un rapprochement avec les autochtones. Et ce rapprochement se doit d'être avant tout culturel et religieux. Pour ce faire, il publie une série de circulaires afin d'imposer un certain style architectural aux constructions publiques[42].

Jonnart devient ainsi l'initiateur d'un nouveau mouvement stylistique aux tendances orientales : le néo-Mauresque appelée aussi tendance arabiscance. L'identité des édifices présente un résultat d'ensemble qui reste harmonieux[43]. Malgré un style hybride mariant deux cultures architecturales, qu'on pouvait considérer, au départ, comme antagonistes. En effet, la fonctionnalité moderniste européenne et l'habillage décoratif et ornemental musulman, ne se contredit nullement, mais dialogue dans une unité et une symbiose qui font toute la beauté de l'œuvre architecturale. Bacha Myriam dit que : « *Charles Jonnart, qui exhorte les architectes français à puiser dans le répertoire décoratif et constructif algérien de l'époque islamique pour concevoir leurs projets architecturaux, sont en effet révélatrices du dessein idéologico-politique des autorités françaises qui construisent alors l'identité politique et culturelle de l'Algérie française en souhaitant la distinguer de celle de la métropole* »[44]. Cette période même si le style reste orienté dans une vision politique le legs identitaire de cette période est très important dans la période contemporaine, où il est fortement assimilé à une architecture traditionnelle purement algérienne. C'est une architecture à redécouvrir et à étudier en profondeur, ce qui n'est nullement le sujet de présent notre travail.

[42]François, Béguin. *Arabisances, décor architectural et tracé urbain en Afrique du Nord : 1830-1950*. Edition Dunob.1983.
[43] Pierre Robert Baduel. *Figures de l'orientalisme en architecture*. Vol. 73. Édisud, 1996
[44] Bacha Myriam. *Architectures au Maghreb (XIXe-XXe siècles) : Réinvention du patrimoine*. Presses universitaires François-Rabelais. 2013.

Figure 24.Architecture néomauresque, Gare d'Oran, 1908. Architecte Albert Ballu, entreprise des frères Perret.

3.4.2.3 L'architecture moderne en Algérie : L'architecture moderne est très présente en Algérie, ceci est dû au fait que le pays à l'époque était un vaste territoire d'expérimentation. Tout ce qui ne pouvait se faire en métropole (à cause notamment de la pression des tendances conservatrices et historicistes), on le faisait en Algérie (béton armé, structure pont, piste en béton armé …). Les visites de Le Corbusier seront aussi un facteur déclenchant d'une école moderniste algérienne.

Les jeunes architectes du Mouvement moderne sont souvent qualifiés tous, de puristes, voire de brutaliste. Il leur est reproché d'être sans grande personnalité, et de ne puiser leur inspiration uniquement que de chez Le Corbusier. Un petit groupe se détache dans ce marasme architectural et constituera ce qu'on a appelé l'École corbuséenne, on cite : Miquel, Émery, R. Simounet, Bourlier, Ducollet, Bize, Geiser et de Maisonseul (peintre et urbaniste). Ce dernier est à cette époque le directeur départemental de l'Urbanisme à Alger et sera de ce fait souvent leur porte-parole auprès des instances administratives.

Pourtant, tout en restant perméable à l'architecture de la métropole, la scène algérienne adopte une position spécifique vis-à-vis de la modernité. Elle fait de la réinterprétation du patrimoine architectural local et méditerranéen sa composante essentielle. Des architectes tels que Xavier Salvador, Marcel Lathuillière, Jacques Guiauchain et beaucoup d'autres encore, prônent une architecture plus proche et mieux intégrée au contexte local ainsi qu'un modernisme adapté aux conditions climatiques et esthétiques du pays.

Figure 25. Contraste le voile et l'immeuble moderne, cité 2000 logts (plan de Constantine 1959).Architecte Marcel Lathuillière et Nicolas di Martino. (source SCA-ECPAD)

3.4.3 Architecture nationale/locale :

L'affirmation de l'indépendance et de l'État national algérien devait passer par une affirmation de l'identité nationale, bien que sur le plan de l'architecture, cette affirmation a été très difficile à se mettre en place, notamment par l'absence d'architectes algériens en 1962 (deux ou trois seulement selon le tableau d'agrément de 1963). Mais aussi comme nous l'avons vu la vision révolutionnairement progressiste de l'Algérie. En continuité avec les politiques coloniales de dénigrement des architectures mineures et locales, Said Maazouz dit que :« *Les années postindépendance ont été caractérisées par la production architecturale d'architectes ayant choisi de travailler et de vivre en Algérie comme Simounet, Cottin Euziol, Ravereau, J. Deluz... D'autres ont été invités par les pouvoirs publics dans le but de construire des équipements de prestige et dont peut citer Pouillon, Kenzo Tange, Ricardo Bofill, Mustapha Moussa et Oscar Niemeyer (...) l'aspect le plus critiqué dans le mouvement moderne reste son universalisme et sa négation du contexte local* »[45].

Sur le rôle de l'architecte, Bensmail est plus virulent et critique l'attitude technocratique en disant que *« Ceci a conduit à une véritable pratique schizophrénique dans la mesure où l'architecte, réduit en fonctionnaire, a créé des édifices sans en connaître les futurs habitants,*

[45] Maazouz Said. Article, *La crise identitaire dans l'architecture en Algérie.* from academia.edu, PDF.

institutionnalisant des bâtiments types pour chaque sphère de l'activité sociale, et traduisant les critères (monofonctionnels et pseudo-esthétiques) des technocrates face auxquels la conscience populaire s'est résignée. Jusqu'à cette dramatique actualité que nous connaissons »[46].

Le résultat est connu, c'est des objets informes, anonymes, disparates, implantés selon le raisonnement géométrique neutre du plan de masse, inadaptées à toutes les spécificités locales (spatiales et culturelles) altérant les identités des territoires et les repères des groupes socio-culturels. Nos villes se ressemblent, la campagne ressemble à la ville, avec les bâtiments implantés en bordure de voie, dans une architecture urbaine.

Figure 26. Constraste entre les ruines et une barre moderne, cité sur les hauteurs d'Alger, 1959. (source SCA-ECPAD)

Aujourd'hui, les signes de dysfonctionnement sont perceptibles à travers des figures de dégradation très variées du milieu urbain telles: l'apparence d'inachevé de nos villes, l'absence identitaire de l'espace public, le manque d'espaces de détente et de loisirs, la persistance et la prolifération de poches d'habitat précaire, la dégradation des espaces publics, les déséquilibres en matière d'occupation des espaces, dégradation avancée des espaces centraux coloniaux et précoloniaux.

Aussi, l'absence de politiques efficaces de développement rural est venue aggraver les niveaux de tensions exercées sur l'urbain. Cela se traduit essentiellement par des flux migratoires continus et un surpeuplement des principaux centres, ce qui entraine une déperdition des identités locales et même nationales en matière de production architecturale, les modèles

[46] Sadri Bensmail. Op.cit.

d'habitat sont à réétudier. Les référents identitaires sont à rechercher, les éléments d'architecture avec un catalogue référentiel à établir.

Figure 27. Photos sur les formes d'Architecture, Sétif. Université, bâtiments habitation. Prise en 2015

Figure 28.Vue aérienne sur la Zone d'habitat de Sétif
(Tirée du livre « *l'Algérie vue d'en haut* » Yann Arthus- bertrand.2011).

L'architecte algérien a recours à une pluralité de références en termes de composition, d'esthétique, bien sûr avec toujours une ambition de créer un style national avec un référentiel qui ne dit pas son nom ni sa provenance. Le commentaire de Jean Jacques Deluz est illustratif à ce propos, il dit en effet : *« Les tendances qui se dessinent me paraissent encore très indéterminées. Leur formation est discutable(...), leur cohésion inexistante, chacun voudrait bien être un de ces grands architectes, mais n'en a ni les moyens, ni la commande, ni l'expérience. (...) Dans cette optique générale, le beau est toujours anecdotique, que ce soit la référence à une architecture arabe uniformisée, la référence à la modernité, la référence à une culture passée imaginaire, ou alors des artifices comme la polychromie sur les façades, le mélange gratuit des matériaux, les toitures complexes, contrariées, que les architectes affectionnent particulièrement quand ils dessinent une maison individuelle, les obliques et les biais inutiles pour faire original, etc. Et celui qui en aura fait le plus aura fait le plus beau »*[47].

3.5 Nationalisme et identité architecturale :

L'architecture a joué un rôle important dans l'image, que voulaient se donner et surtout donner à l'extérieur les pays ayant accédé à l'indépendance.

[47] Jean-Jacques Deluz. *Alger : chronique urbaine*. Bouchène, 2001.

Les réalisations s'ordonnent autour de deux pôles : d'une part celles qui traduisent la volonté de se créer une nouvelle identité, tournée vers le futur (progrès) et faisant table rase du passé. D'autre part, celles qui expriment le désir de se raccrocher à un passé précolonial (arabo-musulman), synonyme de grandeur. L'identité idéale recherchée est, dans les deux cas, en rupture avec les réalités de la société concernée, et la production architecturale qui en résulte est plutôt l'expression d'une volonté gouvernementale plus qu'une aspiration populaire.

Les cultures locales et régionales sont encore appréhendées et interprétées comme une menace pour la cohésion nationale (l'État Nation est un concept de modernité), la phase de construction nationaliste entamée depuis 1962 semble toujours en chantier. Dans un contexte de mondialisation de l'économie et de la globalisation de la culture et l'internationalisation des communications de l'information et la consommation, la revendication régionaliste identitaire semble repoussée en second ordre. Ce qui fait dire à Rachid Sidi Boumediene « *la défolklorisation des cultures régionales qui permet d'affirmer les cultures et patrimoines comme substrats sociaux en lieu et place de la déclamation de l'appartenance à la nation* »[48]. Pour l'État et l'architecture étatique produite par le système institutionnalisé, le couple tradition avec modernité, fonctionne comme une structure de légitimisme, sur le répertoire de la symbolique et l'authenticité (arabo, islamique tantôt) pour la tradition et progrès socio-économiques pour le Moderne.

Parallèlement au contexte local, des opérations d'architecture sont courantes pour donner une image d'un pays moderne et développé, souvent décriée. Mais leur intérêt architectural doit susciter un débat, une autre tendance est celle de la mise en représentation théâtrale d'éléments formels, vernaculaires ou exogènes. Les deux registres sont d'ailleurs souvent mis au même niveau, dans le sens que l'un n'est pas perçu comme porteur de valeurs plus positives que l'autre (et inversement). Cependant le premier registre est souvent destiné au visiteur étranger soucieux d'exotisme (hôtels, restaurants, etc.) alors que le second renvoie à la consommation interne des nouvelles classes dirigeantes se voulant internationalistes.

[48] Rachid, Sidi Boumediene. Op.cit.

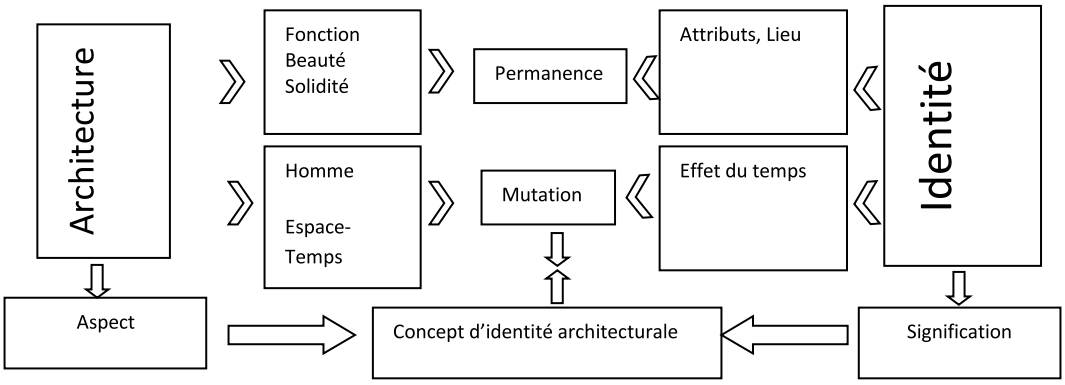


Figure 29. Les formes d'interaction identité & Architecture

Figure 30. Hôtel à Seraidi, Annaba. Photo tirées du livre Pouillon, Fernand. *Mémoires d'un architecte*. Seuil, 2015

Figure31. Hôtel à Sidi Fredj, Alger. Photo tirées du livre Pouillon, Fernand. *Mémoires d'un architecte*. Seuil, 2015

Figure32. Village agricole : Houari Boumediene, architecte. Ricardo Bofill.(source : http://www.ricardobofill.com)

3.6 Synthèse d'enquêtes sur la didactique et contenus des programmes

Pour approfondir cette question sur la perte d'identité dans le bâti, nous avons entrepris une étude sur la base d'un questionnaire au sein de la corporation des architectes et des futurs architectes, afin d'entrevoir leur vision et le référentiel qu'ils utilisent pour projeter leurs conceptions.

Une enquête a été effectuée auprès d'architectes (professionnelle, didacticiens, et étudiants), les détails se trouvent en annexe avec les questionnaires. Elles concernent la didactique c'est-à-dire les méthodes d'enseignements et les référentiels utilisés et d'autres part les contenus des programmes d'enseignements prodigués.

3.6.1 d'Enquêtes effectuées auprès des architectes et étudiants en architecture[49] :

Échantillon : l'échantillonnage concerne essentiellement des architectes de la région de Sétif et les étudiants du département d'architecture de Sétif. 306 architectes et étudiants en architecture ont répondu à notre questionnaire, une majorité se compose d'étudiant Architectes de différents paliers et particulièrement des étudiants master donc avec une formation de 4 ou de 5 années. C'est-à-dire ils possèdent une connaissance suffisante pour étayer notre enquête.

[49] Voir détails de l'enquête en Annexe.

L'objectif : en premier lieu**,** étaient de connaitre les tendances en matière de référentiel architectural, ainsi que les influences des différentes dimensions dans le processus de conception architecturale.

Il s'agit ainsi de voir le référent identitaire utiliser par ces derniers dans leurs conceptions et aussi sur un autre volet leurs appartenances stylistiques ou à un courant architectural si elle existe au moins. Voir l'influence du modèle local et traditionnel sur cet aspect et l'influence en parallèle du modèle moderniste et rationnel à travers l'outil géométrique et de déductivité dans l'objet issu de la formation.

En second lieu c'est de connaitre la place que jouent la géométrie et les outils de dessin virtuel (DAO –CAO) dans le processus actuel des étudiants et architecture, du moins dans notre échantillonnage.

Limite : Cette enquête nous le concevons, possède une limite, et n'offre qu'un aperçu des références identitaires utilisé par l'architecte face à un processus de création d'un objet quelconque. Les questions ouvertes sont toujours difficiles à analyser, mais dans ce cas on peut facilement voir que certaines questions n'étaient pas bien perçues et les réponses sont restées vagues.
Nous nous permettrons, l'interprétation de certaines réponses, notamment celle relative à la référence et l'appartenance stylistique.

Interprétation :

La première interrogation était l'utilisation quasi exclusive des principes géométriques comme principe conceptuel. Sur l'utilisation de la trame dans la conception entre le « oui toujours » et « oui des fois » c'est presque 79 % des réponses. Et sur une autre question sur l'importance de la géométrie 69% ont dit « Oui » et seulement 11,8% ont dit « non ». Ceci reflète le rôle et la place qu'occupe la géométrie descriptive dans le processus de conception. Comme un outil de détermination de la forme au détriment d'un référentiel formel, ou une recherche stylistique. L'utilisation des outils de dessin numérique ne fait qu'accentuer cette dépendance. Il y'a une confusion extrême notamment chez les étudiants entre les éléments de régulation formel, géométrique, et les principes et idées conceptuelles qui orientent et dictent le projet.

Sur l'élément premier dans le processus 71.6% estiment que le programme est le premier élément à prendre en compte. La forme et la façade sont en deuxième et quatrième ordre. Ce

qui illustre le caractère fonctionnaliste des objets produit par les architectes et dénote du rôle excessif de l'utilité dans la didactique actuelle.

En matière de référentiel aussi étonnant que cela puisse paraitre, 14% estiment se baser uniquement sur leur expérience 21,9% sur un « projet existant » et 18,6% sur « un architecte de référence ». Et 15,4% sur « aucune référence ». En réponse multiple et en termes de références, « mon expérience » a été citée dans 50% des réponses.

Cette question illustre beaucoup de choses à nos yeux. Tout d'abord le rôle que jouent les architectes de référence dans la détermination du choix formelle et du parti architectural. Ceci est issu, à notre sens en grande partie aux méthodes didactiques qui se base sur « A la manière de », c'est-à-dire prendre un architecte puis l'analyser et reproduire sa méthodologie conceptuelle.

Entre « aucune référence » et « mon expérience » propres, c'est presque 30% de réponses. Ceci est démesuré, et illustre aussi la faible part donnée dans les méthodes didactiques aux référentiels identitaires et l'appartenance à un territoire particulier dans une identité architecturale spécifique.

Sur l'appartenance à un mouvement ou une tendance ce qui est remarquable c'est la dominance de la mouvance de modernité sur les autres. Même si l'appréciation du terme parait sujette à polémiques, en effet elle est plus comprise comme une architecte nouvelle, qu'une architecture du mouvement moderne. La deuxième réponse sur 18,95% est « je ne sais pas », elle illustre l'impossibilité pour certains de s'inscrire dans un courant ou une architecture propre où dénote sur un autre registre didactique une insuffisance en termes de reconnaissance des styles.

Ce penchant technique est perceptible déjà chez les étudiants, dans leurs réponses. Ce qui laisse à penser que dans les programmes didactiques et l'enseignement prodigué une forte orientation technique est opérée. Ce questionnement nous a orientés pour mener une étude sommaire sur les contenus et orientations didactiques de l'enseignement de l'architecture en Algérie actuellement.

3.6.2 Étude sommaire sur les contenus et orientations didactiques de l'enseignement de l'architecture en Algérie[50] :

Objectif : l'objectif de cette étude est de voir la répartition du volume horaire entre les grandes catégories didactiques de l'architecture et par rapport à nos hypothèses sur les dimensions anthropo spatiale de l'architecture et les prédominances des aspects techniques sur la formation et une comparaison entre le système d'avant 2010 dis classique et celui du système LMD actuellement.

Limite : Cette étude ne porte que sur les volumes horaires et non pas sur le système de crédit et des prés requis qui sont essentiels dans la formation en Architecture. Ni aussi sur le système de passage et d'évaluation. Qui affecte aussi profondément la didactique.

Interprétation :

Il ressort clairement dans les différents graphes des catégories de modules (à voir en annexes) dans le système classiques ou unités par rapport au système Licence-Master en architecture, une prédominance dans le volume horaire aux dimensions techniques (dessin, structure, équipement…).

Dans le système classique (avant 2010) si nous comptons le module atelier qui devrait en théorie recevoir quelques concepts, reste essentiellement d'ordre graphique et de projection, loin des contenus théoriques et conceptuels de l'architecture, la part de la catégorie atteint 81% du volume horaire. La part des sciences sociales et méthodologiques n'est que de 4% seulement du cursus. Ce qui est nettement insuffisant, par rapport à la dimension plurielle de l'architecture.

Malgré la réforme et l'amélioration des contenus sur certains aspects didactique, le fossé entre les unités techniques et graphiques s'est accentué dans la licence telle qu'elle est enseignée actuellement ou seulement 2% du volume horaire est réservé aux sciences humaines et méthodologiques. De nouvelles disciplines apparaissent que nous avons nommées « discipline annexe ».

La part dans le Master aux sciences humaines et méthodologiques s'améliore à 13%, ceci en incluant la plut part des unités dites d'initiation aux spécialités.

[50] Voir le détail de l'étude et des volumes horaires en annexe.

La remarque générale est la quasi-dominance dans la formation des architectes, des sciences technologiques. Cette remarque n'est pas dans le sens de remettre en question le caractère technique et structurel de l'architecture comme acte de bâtir, mais dans les définitions et les hypothèses de l'architecture, auxquels nous adhérons. Elle est une symbiose entre justement ces volets techniques, esthétiques et utilitaires .Elle est destinée à être utilisée, habitée, pratiquée et appropriée par l'Homme. En achevant cette étude, nous avons trouvé une thèse de doctorat à Constantine de Mr Aiche Messaoud, qui n'a fait que confirmer nos hypothèses et nos remarques. Il dit par ailleurs « *Ce caractère technique dans l'enseignement attribue à l'architecte toujours un cachet d'architecte ingénieur* »[51]. Ce caractère subsiste malgré les réformes de 2010 et le passage entre le système classique et LMD.

Figure33. Image d'architecture à Sétif, façade à la mode, en aluminium et verre. Prise en juin 2016.

Les valeurs symboliques, les sciences humaines, les dimensions anthropologiques, et les spécificités régionales sont mineures dans le programme global, ce qui laisse croire que l'une des raisons de cette perte de signification et des valeurs identitaires du bâti, est déjà à rechercher dans la didactique de la formation des architectes en Algérie.

[51] Aiche Messaoud. Thèse doctorat en Architecture, *Analyse des pratiques pédagogiques d'enseignement du projet architectural* .Département d'architecture et d'urbanisme de Constantine, Université Mentouri, Constantine, 2005, P45.

3.7 Conclusion :

Que peut-on tirer des considérations précédentes pour l'identité de l'architecture, et la didactique ? En premier c'est le regard que nous portant sur le local, qui permet de s'interroger sur notre propre culture. Ce point de vue n'est pas le souci des architectes, trop souvent centrés sur la production du monde occidental et ses prouesses technologiques.
Un deuxième point est la mise en avant et la nécessaire compréhension du processus de production d'une architecture, cela passe par une meilleure connaissance du contexte de production (paradigme global), son inscription dans sa vision du monde et sa structure symbolique.
Un troisième point est l'importance donnée dans de nombreuses réalisations contemporaines à l'analyse préalable de l'architecture traditionnelle du pays (qui reste toutefois très superficielle), en tant qu'expression d'une culture, même si cela n'apparaît pas toujours directement dans le résultat final.

Nous pouvons dire à l'éclairage de ce qui précède que l'identité architecturale est l'expression de l'objet. C'est un groupe de particularités (que nous avons nommé attributs), qui reflètent la vérité fondamentale de la forme architecturale. L'identité architecturale dispose de deux conceptualisations fondamentales : La première est (à Caractères visuels) physique, liée à des éléments et leurs rapports. Alors que la seconde est celle (sémantique) qui incarne les significations qui sont comprises à travers l'analyse des sens de la forme architecturale. Les changements intérieurs sont survenus dans la structure de l'identité architecturale, à travers le développement de ses formes physiques, quant aux changements extérieurs, ils ont eu lieu avec la trame identitaire, à travers l'influence des styles architecturaux occidentaux. La faillite se trouve au niveau sémantique et du langage architecturale. L'enquête menée auprès des architectes confirme cette hypothèse, ou une majorité n'adhérait à aucune tendance (par méconnaissance notamment) et se réfère à leurs propres expériences comme source référentielle et identitaire, pour un projet qui doit s'intégrer dans une culture, un milieu une société, un territoire.

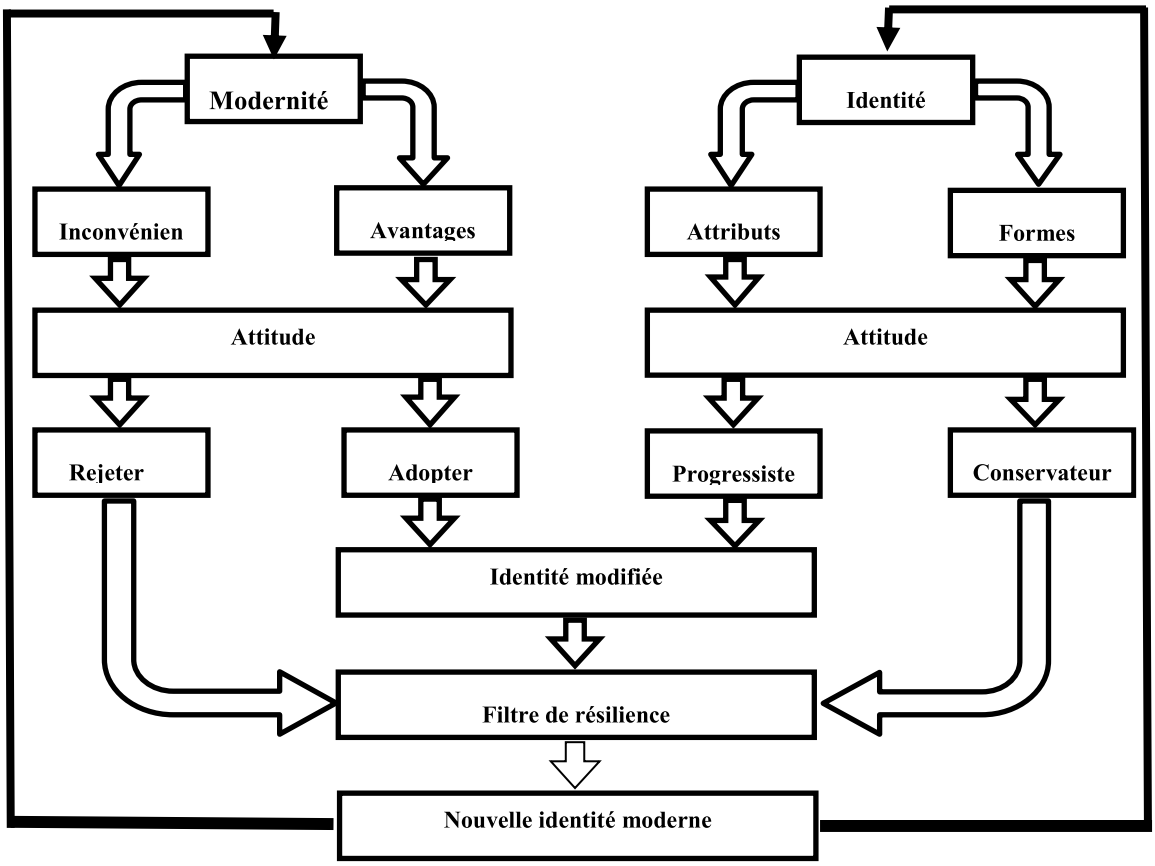


Figure 34. Identité et Modernité, interaction et forme de transformation.

Pourtant, l'identité est une série d'intentions qui sont adoptées par une société collective contenant des valeurs (idéologique, sociale, esthétique, économique et technique), ces facteurs forment un trait global d'une culture. L'identité architecturale s'est ébranlée en raison de la modification des aspects physiques et éthiques, des compositions architecturales. Ces changements sont le résultat des tendances internes, à la mondialisation, la contribution des architectes étrangers à la culture locale, la propre formation des architectes locaux selon des modèles de formation et des références occidentales.

Nous avons remarquons que le rationalisme à travers la modernité en architecture a altéré les niveaux d'intégration identitaire de l'architecture comme système de représentation capable de supporter lourdement la notion d'identité. Dans une seconde phase et plus spécifiquement à l'Algérie, l'expérience nationaliste a été contaminée plus ou moins consciemment par le dualisme et la rationalité illustrée dans les identités architecturales existantes. Elle a relégué les identités locales, à l'exemple de la berbérité, dans des schémas folkloriques au détriment d'images architecturales importées faisant miroiter une modernité de façade.

Actuellement, il existe deux façons d'aborder le maintien de l'identité locale dans l'architecture, c'est l'esprit du lieu et de l'identité symboliques selon Robert Adam[52]. L'esprit du lieu est lié au site, à la topologie de l'espace et sa conception spécifique. Tandis que l'identité symbolique est sur la découverte personnelle des architectes du symbolisme local, lier à la connaissance de l'homme dans son être ontologique et plus général sa dimension anthropologique. Les deux peuvent être utilisés soit indépendamment ou en même temps.

[52] Robert Adam. Identity and Identification: *The Role of Architectural Identity in a Globalised World*. The Role of Place Identity in the Perception, Understanding, and Design of Built Environments.2012. P176.

PARTIE II. Chapitre 1

« *On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux* » tiré du Petit Prince de Saint Exupéry

Chapitre 1 : Rapport tradition/modernité et introduction au cas d'étude

1.1 Introduction et pourquoi le traditionnel :

L'intérêt de l'étude du traditionnel en architecture, est parti du fait que le travail sur ce sujet dérive souvent d'une attitude réductrice qui ne regardait que les aspects superficiels de constructions, c'est-à-dire les matériaux et quelques techniques utilisées, parfois aussi un travail sur son organisation spatiale comme un schéma typologique. Beaucoup de travaux de recherche et de monographie isolent l'architecture traditionnelle de l'horizon plus large de sa nature historique, anthropologique, sociale, économique et environnementale dont elle est toujours une expression fondamentale.

L'architecture traditionnelle rurale notamment, a ainsi été limité au domaine de la spontanéité ou naturel (pour ne pas dire, de l'irrationalité), en se basant sur les aprioris, qu'elle est le produit d'une activité humaine désordonnée et aléatoire, sans règles, sans modèles, l'expression d'un état d'équilibre presque entièrement oublié, et parfois irrémédiablement détruit. Pourtant, l'architecture rurale traditionnelle est le résultat, jamais pleinement inclusif, de profondes influences exercées tout le temps et lieu, par des communautés économiques, sociales, techniques, et culturelles, qui ont créé, vécu et utilisé chaque aspect spécifique de leur territoire.

Les géographes tels que : André. Prenant, Yves Lacoste, Marc Cote, …ont étudié ce patrimoine bâti, vaste et répandu, considéré comme le lent processus de transformation de l'architecture rurale à travers les âges. Il est le résultat d'une adaptation continue et machinale à des conditions externes. Sur des volets sociologiques et économiques, les études aussi existent, on pense aux plus illustres notamment : P. Bourdieu, R. Gallissot, K. Marx, E. Durkheim… Dans la discipline propre à l'architecture, il y a toujours une forte tendance à identifier l'architecture rurale traditionnelle avec le concept générique d'architecture populaire ou architecture mineure, mettant en évidence le manque de caractères monumentaux dans ces constructions. Nous oublions de cette façon que ce patrimoine a des valeurs extraordinaires, culturelles et formelles. Ce qui en fait un document historique précieux, ainsi qu'une utile (mais fragile et irremplaçable) ressource matérielle (telle quelle a été étudié par des anthropologues et ethnologues tel que H. Genevoix, R. Maunier, C. Vicente, ...).

L'architecture traditionnelle, en fait, bien qu'elle ne résulte pas de conception intentionnelle d'un architecte, est toujours le produit d'intentions complexes et des interactions riches entre plusieurs sujets et des besoins différents. Mais encore plus important pour nous, en ces temps de crise de la signification de l'architecture, elle est l'expression pure et directe de la vision même des hommes qui la construise dans leurs façons de voir le monde, de le penser, de le façonner, de le pratiquer. Cette transposition directe d'un système de croyances et de symbolique avec sa projection sur l'espace devient plus que nécessaire à étudier actuellement dans nos départements d'architecture, où comme signalé dans l'étude dans le chapitre 3 de la partie 1, ne versent que dans le technique et la géométrisation de l'architecture fortement déductive de la pensée rationaliste.

Un édifice traditionnel est donc considéré comme une unité, qui est une synthèse irréductible des divers éléments constitutifs. Il est en fait, le produit d'une ancienne façon de faire, et un savoir-faire, pas forcément savant, maintenant presque complètement négligé. Nous avons besoin d'en reprendre possession, car il peut encore être utile à la protection active du patrimoine bâti et du paysage rural. Mais plus encore de produire de nouvelles pistes à la recherche architecturale et dans la conception des constructions contemporaines, en quête d'identité et d'adaptation.

Cette architecture représente, en un sens, la synthèse de tous les aspects singuliers, que notre recherche a tendance à séparer (principes rationalistes : simplificatrice, réductive, disjonctive) comme si elles étaient complètement indépendantes (la technique, la construction, les espaces, les pratiques, les rituels, la symbolique …). Telles sont les prémisses scientifiques et culturelles de synthèse à partir desquelles notre travail sur l'architecture traditionnelle berbère kabyle de montagne a commencé et que par la suite a été développés dans les différentes lignes directrices.

Notre approche de cette architecture traditionnelle sera focalisée sur l'anthropologie architecturale et de l'espace à notre sens, illustrative de la conception originelle de cette architecture. Contrairement à certaines études de la composition architecturale et la technicité, ou d'autre aspect constructif ou d'efficience énergétique et conforts tel que développé dans certaines études et recherches académiques. Elles portent sur la technique en omettant le symbolique, qui est pourtant indissociable dans cette sphère de connaissance du traditionnel.

Le cosmos peut se refléter dans un microcosme à toute une série d'échelles, d'un pays tout entier à une ville, à un village, à une maison. Nous estimons, toutefois, l'échelle et la

hiérarchie inappropriées, car le commencement d'un cosmos émane à notre sens, d'une échelle plus réduite, dans la tradition berbère, il surgit de la maison puis vers le monde et pas l'inverse, en tout cas dans notre cas d'étude (maison berbère, village, tribu, Arch). Vivianne Pâque sur les images de la société traditionnelle, cite: « *Les images cosmiques sont encore formées dans les sociétés traditionnelles où les valeurs sont encore fortes le sacré est encore puissant le poids du symbolique des objets et des bâtiments de même que des pratiques et rituels est encore pesant* »[1]. Ces images affectent la forme et l'utilisation et même la fondation. Gaston Bachelard estime quant à lui que la maison est le premier maillon de notre cosmos, il dit à cet effet : « *la maison est notre coin du monde. Elle est notre premier univers. Elle est vraiment un cosmos. Un cosmos dans toute l'acceptation du terme* »[2].

1.2 La tradition et le traditionnel :

La tradition renvoi à un temps cyclique qui veut faire la projection d'un passé dans le présent, à travers la survivance d'une pensée d'un savoir, à travers des éléments, des normes, des rituels, matériels ou immatériels. Cette relation du passé avec le présent fait de cette notion un concept évolutif, car la tradition selon G. Lenclud serait l'Ancien persistant dans du Nouveau[3].

Selon le dictionnaire Trésor de la Langue française de 1992 :« *La tradition est l'action de transmettre un savoir abstrait ou concret de génération en génération, par la parole, par l'écrit ou par l'exemple* »[4].

La tradition est également un filtre de transmission, car tout n'est pas transmis, le legs culturel qu'elle véhicule est trié au fur et à mesure selon des processus d'appropriation et de réappropriation. Elle est donc paradoxalement un vecteur et un filtre de transmission de l'héritage culturel du passé et sa projection dans le présent, avec des formes parfois nouvelles. La tradition du latin *traditio, tradère*, de trans « *à travers* » et dare « *donner* », faire passer à un autre, remettre, acte de faire transmettre à un autre.

Ainsi il peut paraitre tout aussi intéressant de se pencher sur le contenu culturel de ce legs que de la manière et le processus de sa transmission. Ces contenus et ces processus prennent une importance majeure en architecture, tant ce legs peut devenir un savoir précieux en termes

[1] Vivianne Paque, C.L Strauss, Georges Balandier. *Afrique ambigüe*, paris, 1957
[2] Bachelard, Gaston. *La poétique de l'espace.* Paris : Quadrige/PUF, 2004. P24.
[3] Gérard Lenclud. *La tradition n'est plus ce qu'elle était….* Revue terrain N° 9. Octobre 1987. P.110-123.
[4] Dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle CNRS Gallimard 1992.

d'édification et de répétition d'une architecture donnée. Donc une représentation, une pratique… une idée ou un comportement est traditionnel à deux conditions comme cite Olivier Morin dans « *comment les traditions naissent et meurent* », elle doit être transmise d'individus à individus (plutôt qu'une invention) et elle doit être diffusée dans un espace-temps particulier, donc elle est en relation avec un lieu et une période particulière[5]. Eric Hobsbawm, dit par ailleurs que (Traduction libre) : « *La tradition, en ce sens, doit être clairement distinguée de la coutume qui domine les sociétés dites traditionnelles. L'objet et la caractéristique des traditions, y compris des traditions inventées, c'est l'invariabilité. Le passé, réel ou fictif, auquel elles se réfèrent, implique des pratiques stables, formalisées de manière normative, se prêtant à la répétition* »[6].

1.2.1 La tradition et traditionalisme :

La coutume est donc l'usage que l'on pratique par répétition, que l'on reproduit parfois sans ritualisation. La tradition est une transmission culturelle, dans le temps, et concerne des conceptions religieuses, morales, politiques, constructives… Les traditions se transmettent de génération en génération et il s'agit plus d'une pensée et d'un état d'esprit, une ritualisation qui entoure des actes et des coutumes. La coutume et la tradition sont extrêmement reliées et souvent associées, cependant la tradition peut être décrite comme l'esprit qui entoure la mise en place concrète de coutume (notamment symbolique et normative), « *l'invention des traditions est essentiellement un processus de formalisation et de ritualisation caractérisé par la référence au passé, ne serait-ce que par le biais d'une répétition imposée* »[7].

Eric Hobsbawm, dans « *l'invention de la tradition* »[8], classe les traditions en trois types:

a) celles qui établissent ou symbolisent la cohésion sociale, culturelle, architecturale…et donc l'appartenance à des groupes, des communautés réelles ou artificielles ; engendrant des identités de groupe particulier et spécifique (un sentiment d'identification).

b) celles qui établissent ou légitiment des institutions, des statuts ou des relations d'autorité ; qui sont plus parfois montées de toute pièce dans un souci légitimiste (par exemple la tradition colonialiste pour susciter et symboliser la soumission à l'occupant)

[5] Olivier Morin. *Comment les traditions naissent et meurent : la transmission culturelle*. Odile Jacob, 2011.
[6] Eric Hobsbawm. *Inventer des traditions. Enquête*. Archives de la revue Enquête 2.1995. P178
[7] Ibid, P182.
[8] Eric Hobsbawm. L'invention de la tradition Introduction au recueil d'études publié sous la direction de E. Hobsbawm & T. Ranger, *The Invention of Tradition,* Cambridge, Cambridge University Press, 1983.P. 1-14

c) celles dont le but principal était la socialisation, l'inculcation des croyances, des systèmes de valeur et des codes de conduite. Donc un vecteur d'intégration et nous sommes plus dans les traditions inventées que celle héritée.

Il parait clairement que le premier type, est implicitement découlant d'un sentiment de quête d'identification à une communauté et les institutions qui la représentent, qui l'exprime ou la symbolise en tant que tel.

La tradition n'est pas figée et présente des aspects de dynamisme constatés dans les pratiques d'usage, de sens, de valeurs et même dans la technique constructive en constante évolution. Ces évolutions se font par des paliers de stabilisation, sur une période plus ou moins longue ou plus ou moins courte, dépendamment du saut de ces transformations. Les transformations de techniques et technologiques sont les plus rapides, malgré que leurs effets sur le modèle architectural lui-même, sont les plus visibles et constatables.

Les transformations d'usage, parfois constatées et analysées sont plus lentes et demandent des temps d'investigation plus longs, c'est elles qui ont été difficiles à faire durant ce travail. Les transformations de valeurs elles sont le plus difficiles à saisir tant le temps est assez long de la mise en place du système de valeurs réintégrant les anciennes avec les nouvelles, que de la méthode d'investigation et d'enquêtes plus difficiles à mettre en place. Toute fois cela reste un travail à parachever et continuer sur ces aspects.

La tradition se base sur un système de reproduction du legs par imitation. Le traditionnel donc se base sur un usage et une pratique d'une tradition, qui se sont incrustés par mimesis dans le décor courant d'une communauté pour faire partie de l'ensemble de ses attributs (système de valeurs générales) lié à son identité.

Concernant la transmission culturelle, Gabriel Tarde[9] fait de l'imitation (reprendre des éléments du passé), le fondement du lien social, celle-ci couvrant tous les aspects de la vie sociale (religieuse, politique, juridique, scientifique, économique, linguistique et culturelle). Il y a d'abord des innovations ou des découvertes, qui peuvent n'être qu'un perfectionnement, si faible soit-il, d'innovations réalisées auparavant. Ces « *initiatives rénovatrices* » comme il les nomme, se propagent ensuite, par imitation et répétition, s'étendent d'un milieu social vers un

[9] Gabriel Tarde. *Les Lois de l'imitation [1890]*. Paris, Kimé. 1993.P 87.

autre, d'un village à un autre, d'un pays à un autre. Les civilisations conquérantes imitent ainsi les civilisations conquises et vice-versa.

Les imitations ne sont pas toujours des copies exactes, mais peuvent être des similitudes (ce qui revient pour G. Tarde, à des imitations). Chaque reproduction est un modèle pour la copie suivante. L'imitation se propage ainsi par ondulation sur la société, à condition de ne pas rencontrer d'obstacles. Celles-ci s'étendent avec plus de facilité à mesure que se développent les techniques de communication. L'imitation forme ainsi pour G. Tarde un cycle, où elle fait d'abord face à une résistance avant qu'il y ait adaptation. Lorsqu'une civilisation en imite une autre, la résistance sera plus grande et l'imitation subira de plus grandes transformations.

Sur la culture comme un ensemble de valeurs concrètes et abstraites, nous reprendrons la définition de Von Herder et Johann Gottfried : « *La culture est un ensemble de parties et d'idées qui se transmettent assez indépendamment les unes des autres, les nouvelles approches se démarquent de la culture anthropologique qui considère qu'elle constitue des ensembles cohérents et intégrés, nous considérons que les traditions sont les éléments et le vecteur de cela* »[10]. Dans les sciences sociales notamment le travail de Émile Durkheim admettait l'idée d'homogénéité sociale et culturelle, c'est-à-dire ce qui caractérise des sociétés dites primitives, où les membres partageait les mêmes aspirations, les mêmes croyances et les mêmes savoirs, si bien ancrés qu'il la traite de *conscience collective* dans son travail sur le suicide et l'intégration sociale, où il dit: « *L'ensemble des croyances et des sentiments communs à la moyenne des membres d'une même société forme un système déterminé; on peut l'appeler la conscience collective ou commune (...) En effet, elle est indépendante des conditions particulières où les individus se trouvent placés ; ils passent, et elle reste (...) De même, elle ne change pas à chaque génération, mais elle relie au contraire les unes aux autres les générations successives. Elle est donc toute autre chose que les consciences particulières, quoiqu'elle ne soit réalisée que chez les individus*»[11].

Bien que l'individu soit au cœur des sociétés modernes, la conscience collective doit rester le ciment social, car, si les valeurs communes disparaissent trop, on va vers une désintégration de la société (une anomie moderniste). Les rites et les symboles (parmi les attributs identitaires) ont pour but de maintenir la communauté, de rafraîchir le sens d'appartenance au groupe et d'entretenir la croyance et la foi.

[10] Von Herder, Johann Gottfried. *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*. FG Levrault, 1827.
[11] Durkheim, Émile. *De la division du travail social*. Presses électroniques de France, 2013. p46

Le traditionalisme est un attachement excessif aux valeurs, aux croyances transmises par la tradition qui n'est pas très différente du conformisme et du conservatisme. Cet attachement bloque toute évolutivité de la tradition dans une image immuable et reproductible tel quel. Cette image figée devient elle-même un frein intrinsèque à la tradition, qui faute de transformation et d'adaptation, notamment dans les sociétés orales peut s'essouffler et disparaitre.

Le traditionalisme devient une attitude individuelle et non collective Il devient une norme fixe, à défaut d'une tradition originale, qui fait la spécificité. Elle se transformera en une expression d'une représentation oubliée, parfois effacée. Nous renouvellerons le fait, que la tradition et le traditionnel, supposent l'innovation en continu dans cette projection du passée au présent et donc une transformation de ce dernier dans le futur, ce qui crée un enchaînement harmonieux.

1.2.2 Le rôle de la tradition dans l'identité culturelle et architecturale :

D'un point de vue psychologique, Otto Klineberg[12], a expliqué les variables du niveau social de la culture, et les variables du niveau individuel de la personnalité, comme un faux problème et fausse dichotomie. Il positionne l'expression de la culture dans le comportement d'une part et les attitudes des individus sur l'autre. Argumenté plus loin, est le point de vue de la personnalité comme le processus de l'enculturation et le résultat d'une culture environnante. O. Klineberg rajoute, le statut de la position détenue par un individu dans un système particulier, occupait à un moment est le rôle particulier que jouent les modèles culturels véhiculés par la tradition. Le rôle d'un individu donc comprend les attitudes, les valeurs et le comportement, qui lui est attribué par la société.

Simon Bronner[13], soutiens l'idée que l'autorité détenue par la tradition doit être considérée comme une référence à l'apprentissage, qui engendre l'expression culturelle. Il a en outre suggéré que le patrimoine culturel immatériel, est étroitement lié à la vie spirituelle, les systèmes de valeurs, la cosmogonie telle que rapportée par des anthropologues comme Pâques Viviana[14] et les pratiques sociales des peuples et des communautés, s'incarnent dans l'identité

[12] Otto Klineberg. *Social Psychology*—revised edition. Holt, Rinehard and Winston New York, 1961.
[13] Simon.J. Bronner. *Building Tradition: Control and Authority in Vernacular Architecture in the Twenty-First Century*. Theory, Education and Practice. Milton Park, Abingdon: Taylor and Francis. 2006
[14] Vivianne Paque. *L'arbre cosmique dans la pensée populaire et dans la vie quotidienne du Nord-Ouest africain*. Éditions L'Harmattan, 1995

culturelle[15]. Kaj Blegvad Anderson dans une étude de l'habitat traditionnel au Kenya que (traduction libre) : « *L'importance de l'identité culturelle et de la tradition au sein de la pratique architecturale est souvent négligée pour permettre l'influence occidentale en vigueur* »[16]. Le géographe français, Vidal de la Blache[17] a conçu l'idée du genre de vie, qui est la conviction que le mode de vie d'une région particulière, reflète les identités économiques, sociales, idéologiques et psychologiques, imprimées sur le paysage. L'Architecture et l'identité, individuelle et collective, apparaissent essentiellement connectées.

Par ailleurs, Ngowi ingénieur [18] au Botswana, nous rappelle que dans les sociétés traditionnelles européennes, le maître maçon ou charpentier dirigeait l'équipe de construction comme un architecte et un entrepreneur. Ceci est en contraste avec d'autres sociétés traditionnelles non européennes, et africaines notamment, où il a fait son étude (Afrique de l'Ouest et du Sud), selon laquelle la participation communautaire dans la construction était une activité pour tous les membres. Ce qui permet ainsi aux compétences nécessaires d'être transmises d'une génération à une autre.

Les individus sont toujours prêts à accepter sans réserve le comportement habituel de leurs communautés où l'une des conséquences d'une situation de groupe est la tendance à se conformer. O. Klineberg[19], suggère quatre principales raisons de conformité habituelle sans la nécessité de supposer que la coutume en elle-même a le pouvoir et l'autorité, même le chef ou le génie doivent suivre le groupe.

1. Le premier phénomène est le pouvoir et l'importance du groupe, dont les idées ont tendance à être acceptées.
2. La deuxième raison est le fait que l'individu ne sait souvent pas d'autres coutumes que celles de sa propre communauté (petits groupes isolés par rapport) si peu familière avec toute alternative.
3. Le troisième aspect, est que la personne qui ne pratique pas le coutumier, les comportements liés à la vie sociale et économique du groupe, sera bientôt considérée comme en dehors du système des valeurs de la communauté.

[15] Conception du monde : la manière caractéristique dont un peuple considère le monde, Vivianne pâques parle d'arbres cosmiques c'est l'image et la représentation du monde (relation, organisation, éléments) dans une culture d'un groupe social.
[16] Kaj Blegvad Anderson. *A Study of the Housing and Settlement Patterns of RuralKenya.* African Traditional Architecture Nairobi. Oxford University Press.1977.
[17] Vidal de la Blache, Paul Vidal. *La géographie humaine: ses rapports avec la géographie de la vie.* Imprimerie Cerf, 1903
[18] Ngowi, A.B. *Virtues of Construction Training in Traditional Societies.* Building and Environment, 32(3), 289–294.1997.
[19] Otto Klineberg.Op.Cit.P468.

4. Enfin, il peut y avoir punition pour transgression. Dans les petites communautés, il prend la forme du ridicule.

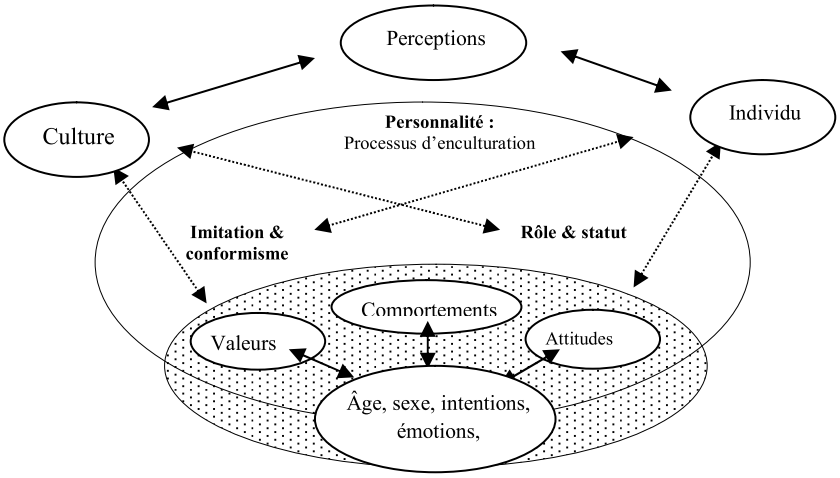


Figure 35. Schéma du processus d'enculturation selon Klineberg.

tiré Social Psychology—revised edition. Holt, Rinehard and Winston New York 1961

1.3 Architecture traditionnelle et identité :

Le rapport entre l'architecture traditionnelle et l'identité de l'individu et du groupe, d'un côté, et l'identité des territoires de l'autre, gagne à être éclairci.

Malgré, ou peut-être grâce, à l'inexistence d'un maître d'œuvre, doté d'un savoir savant, l'architecture traditionnelle partout dans le monde, est une connotation forte d'identité des groupes et des lieux, Jean Paul Loubes dit, à cet effet : « *Dans les architectures traditionnelles, c'est l'ensemble des valeurs constituant la tradition qui tient lieu d'architecte* »[20]. Ces valeurs, ces attributs identitaires, fournissent les informations, les règles et les savoir-faire, qui entourent les conditions d'édification et d'appropriation d'une construction (une maison particulièrement), en même temps elles sont garantes des usages et des croyances qui assurent la cohésion de la communauté, son identité et son territoire.

Tout d'abord, dans l'architecture traditionnelle, comme nous l'avons déjà défini (issu d'un savoir-faire collectif, communautaire, parfois artisanal) la relation de concordance entre le produit de la construction et l'identité culturelle de cette production, semble plus ou moins évidente dans la mesure ou le modèle se reproduit et même ici, nous remarquerons certaines interactions avec des modèles importés, même sans la présence d'architectes à travers des artisanats ou maçons, ayant participé ailleurs à des constructions, cela a été remarqué dans

[20] Jena Paul Loubes. *Traité d'architecture sauvage*. Manifeste pour une architecture située. Éditions du Sextant, 2010.

notre cas d'étude, avec certaines techniques élaborées dans des villages reculés . C'est déjà une forme de modernité technique, car ils joignent de nouveaux besoins (parmi les effets de la modernité) avec le souci de perpétuer le savoir-faire traditionnel et donc les traditions (en transformation).

Dans son travail sur l'habitat au Maroc de Daniel Pinson, notamment les lotissements Al Massira à Marrakech[21], il distingue que dans les modes de distribution des espaces adoptés par les habitants par rapport au modèle traditionnel (à cour centrale), il existe une tradition affichée par la population dans son mode constructif visible, c'est une tradition *engrammée* (empreinte dans la mémoire) comme il l'appelle à travers des schèmes constitutifs de cette culture de l'espace architectural, elles ne cessent de se reproduire et de s'adapter .

Selon la lecture que fait Mario Alain Viaro[22], dans le mouvement moderne avec son approche et sa volonté d'industrialiser et de mécaniser la production du bâti comme un système fordiste, il a dévalorisé les savoirs faire traditionnels, qui sont considérés comme contraire aux exigences de la modernité (déclaration de La Sarraze 1928). Michel Roux, rajoute :« *La modernité interdit toute possibilité de territorialisation, en effet en déniant la réalité d'habiter en poète, c'est-à-dire la faculté de transformer tout espace en mondes, elle arrache les individus à leurs ancrages ; elle les déracine et les prive d'identité pour les retérritorialiser sur des lieux standardisés* »[23].

1.3.1 La tradition en architecture (l'architecture comme système holiste) :

En architecture, le bâti est une forme physique, mais aussi symbolique des éléments naturels qui l'entoure, dans une quête de reproduction du monde naturel qui englobe l'homme. Dans les anciens traités de l'architecture, cette symbolique est transmise par l'image de la hutte ou la cabane primitive, mythe ou paradigme de l'architecture, comme la première construction humaine. Selon les traités du XVIe et XVIIe siècle, d'après Perez Gomez[24], cette cabane est construite selon les principes de beauté naturelle, de stabilité et de commodité. Elle-même est, selon ces théories, à l'origine des évolutions ultérieures. La tradition architecturale (européenne du moins) tend à la conserver dans ses éléments

[21] Daniel Pinson. *Maroc : un habitat" occidentalisé" subverti par la" tradition »*. Monde Arabe, Maghreb-Machrek, (143," Villes dans le monde arabe", premier trimestre 1994. P190.
[22] Mario Alain Viaro. *Production architecturale et identité culturelle*. In : Lectures anthropologiques de l'espace et pédagogie de l'architecture. 1987. P. 9-28.
[23] Michel Roux. *Inventer un nouvel art d'habiter : le réenchantement de l'espace*. Editions L'Harmattan, 2002. P185.
[24] Pérez-Gómez, Alberto. *L'architecture et la crise de la science moderne*. Vol. 30. Editions Mardaga. 1987

fondateurs. Marc.A. Laugier[25] a fait une théorisation de l'architecture au XVIIIe siècle où, il considère la cabane comme l'archétype primitif de l'architecture.

Dans le mythe fondateur de l'architecture (occidentale) donc, la tradition est basée sur l'imitation de la nature (un mimésis originel) et par conséquent une volonté continue de sa maitrise et une tendance plus récente (moderne), de sa domination.

L'architecture est un processus en éternel recommencement, car par essence inachevée. Elle se construit dans un présent, qui se projette dans un futur en référence à un passé. Elle est aussi inachevée, car elle est soumise aux interprétations dissemblables et différentes des générations qui se suivent. Elle est donc en même temps un demeurant (existant) et une connaissance (un savoir), et constitue donc elle-même le maillon d'une continuité d'une tradition.

A contrario la modernité en architecture, se voulait un commencement (comme le célèbre slogan de l'École du Bauhaus dans les années vingt : *starting from zero*), faisant table rase du passé, s'acharnant sur tout ce qui est tradition. Elle s'écarte ainsi du processus de réinterprétation et mène un discours sur son propre inachèvement, car recherchant des pulsions et des émotions promptes, s'écartant du processus historico-spatial d'un milieu, pour intégrer un système, dans une totalité autosuffisante[26]**.** L'objet trouve son dessein dans sa fonction et son usage éventuel, Umberto Eco le transpose dans la sémiotique pour dire : « *il est le signe de cet usage possible avant même d'en être l'instrument effectif* »[27].

P. Bourdieu, faisant de la sémiotique dans la définition de l'habitation et introduit l'habitus entre la matérialité et les substances structurantes de celui-ci, il dit :« *L'habitat est ainsi non seulement un édifice construit dont la réalité matérielle offre des découpages et des continuités aux pratiques quotidiennes, comme habitus communautaire, il est aussi un ensemble de dispositions structurées et structurantes* »[28].

1.3.2 Étymologie de certaines notions :

Beaucoup d'auteurs dans la discipline utilisent les notions d'architecture indigène, folklorique, populaire, par rapport à l'architecture monumentale, savante et académique. Cette distinction nous la retrouvons aussi, dans les grands auteurs et livres d'histoire. La notion de populaire, désigne une architecture issue du petit peuple et non d'une élite savante (architecte,

[25] Marc-Antoine Laugier, *Essai sur l'architecture 1755*, Mardaga, Bruxelles. 1979.
[26] Jean Baudrillard. *Le système des objets*. Gallimard, Paris. 1958
[27] Umberto Eco. *La structure absente*.1968, trad.fr Mercure de France, paris,1972
[28] Pierre Bourdieu. *Esquisse d'une théorie de la pratique.* Droz, Genève.1972.

ingénieur). Plus généralement, nous utilisons le terme de Vernaculaire, c'est l'indigène utilisé par les habitants, propre à un pays autochtone, relatif à une communauté. Il dérive du latin « *Verna* » qui désigne chez les Romains, les enfants d'esclave nés dans les maisons de maître à l'opposé de ceux achetés dans le marché aux esclaves. Cette notion à la fin désignera les affaires de la sphère domestique par rapport aux affaires de la sphère publique. Il désigne les caractéristiques signifiantes d'une région spécifique et d'une population spécifique.

Le folklore dérive du « Folk », par les masses populaires peu cultivées similaires à populaire, utilisé dans les milieux plus anglo-saxons.

Par contre, le terme primitif et architecture primitive est plus complexe. Il renvoie à une construction ou bâtiment issus d'une société que les anthropologues qualifient, de primitive (par rapport à un degré de développement technique spécialisation et technicité ainsi qu'une et organisation sociale et politique). Nous voyons que c'est relativement subjectif, car déjà il y'a là présence d'un jugement ethnocentrique de ces organisations. Car un groupe social (tribu, communauté…), dès qu'il arrive à satisfaire ses besoins fondamentaux en termes d'architectures et d'autosubsistance dans sa propre organisation (technique, physique) et des besoins culturels (religieux, symbolique, politique), est une prouesse en elle-même, et ne s'aurai être qualifié de primitif en termes d'architecture du moins.

Amos Rapoport [29], cite l'absence de prétentions théoriques ou esthétiques, d'intégration au site et au climat. Le modèle lui-même est le fruit d'une collaboration entre individus pendant plusieurs générations, aussi bien être ceux qui font et ceux qui utilisent la maison et les objets façonnés (le modèle n'a pas besoin de dessinateurs ni d'architectes). La tradition est force de loi, tous la respectent d'un commun accord. Du respect de la tradition émane une autorité collective qui sert de discipline et empreinte, comme nous l'avons souligné avant, l'identité.

Nous indiquerons au passage une distinction importante entre l'habitat spontané et traditionnel, car, la spontanéité n'implique pas forcément une référence vernaculaire, tant la mesure ou dans certains cas, le modèle qui est issu du circuit officiel est fortement parasité par l'imitation d'un modèle formel et informel de l'habitat, soit institutionnel (collectif, lotissement) ou étranger, c'est un habitat d'opportunité.

Dans les échanges entre systèmes de production, de représentation et d'usages nous devons manipuler centaines catégorisations avec précaution comme : légale/illégale,

[29] Amos Rapoport, A., Meistersheim, A. M., & Schlumberger, M. *Pour une anthropologie de la maison* (P.67). Paris : Dunod.1972.

projetée/spontanée, nationale/étrangère, locale/nationale, ouverte/fermée, car elles permettent dans leurs sens des préjugés, opinions non fondées sur la réalité.

C'est des réappropriations ou imitations de modèles, d'autres couches sociales ou urbaines pour les ruraux. Ces processus enclenchent ainsi des altérations transformatrices du modèle précédent (pour ne pas utiliser le mot originel qui semble déplacé par rapport à la définition du modèle traditionnel expliqué précédemment). Le travail effectué par Françoise Navez-Bouchanine sur le Maghreb et le Maroc particulièrement, et comment à travers leurs représentations et les pratiques de réappropriation spatiale du modèle tendent vers une nouvelle construction sociale (urbanité dans son exemple, citée dans l'ouvrage *Hommage à Françoise Navez-Bouchanine*[30]).

1.3.3 Le traditionnel et le vernaculaire :

Le vernaculaire est un concept de la linguistique. Il fait référence à des spécificités particulières liées à un territoire spécifique ou à un groupe social particulier (une communauté, une ethnie, etc.) qui développe, soit une variante, soit carrément une singularité d'un langage par rapport à un langage global, national, ou reconnu en tant que tel. Ce concept se développa en Architecture, surtout dans les années soixante (avec les travaux notamment de Bernard Rudofsky, Pierre Frey et Paul Oliver) pour désigner une architecture dans sa typologie ou dans son modèle, propre à un territoire spécifique, pour ne pas utiliser le terme de région, qui lui, renvoie plus à une aire de délimitation géographique. Cela renvoie donc à une architecture qui s'est adaptée à un contexte local, qu'il soit géographique, climatique, social, technique…

Dans notre travail nous avons adopté le concept de traditionnel et d'architecture traditionnelle, qui à notre sens devient plus vaste et polysémique. En effet il peut englober les sens du vernaculaire, mais inclure aussi et surtout, les modes de transmission, d'appropriation et de réappropriation des savoirs et des savoirs- faire de l'architecture.

Notre approche trouve donc son soubassement dans la conception de l'architecture comme pratique et expression culturelle. Au-delà d'un savoir savant technique, qui apporte une réponse à un besoin exprimé ou un problème posé. L'architecture traditionnelle a pour nous, la valeur de l'idée partagée collectivement dans une communauté donnée (une

[30] Œuvre collective. *Hommage à Françoise Navez-Bouchanine, sociologue de l'urbain.* Bibliographie-Etat des lieux, 2008, P112.

intelligence collective et cumulative), l'idée qui s'incarne et se matérialise dans la réalité de l'espace et de sa représentation. Ainsi admise, l'architecture s'affirme comme système de représentation des idées (et des concepts), force de constituer donc sa propre réalité construite, elle réfère à la réalité sensible de notre existence et également à son rapport intelligible à l'environnement.

1.3.4 Le traditionnel comme approche en architecture :

Nous sommes conscients qu'allier deux concepts d'architecture savante et architecture traditionnelle, mais aussi la tradition et la rationalité moderniste, pour ainsi dire, d'apparence, dialectique, par leur appartenance à des entités antithétiques, n'est pas forcément contradictoire en lui-même. Le traditionnel dénote d'une attitude particulière dans son rapport à l'architecture et à l'espace dans sa conception cosmogonique, anthropomorphique et constructive.

Il y'a à côté de l'architecture savante issue des écoles et des départements d'architecture, des architectures dites mineures, sans intérêt, archaïques, voire dépréciées et sous-estimées, sont considérées comme une marque de sous-développement et d'un folklorisme persistant. Cela face aux images importées, d'une architecture de la modernité. Malgré, que cette architecture traditionnelle, soit dotée de certaines diversités de formes, de technicités, et qu'elle soit visiblement adaptée aux besoins spécifiques de ses populations, dont elle est l'expression en (en termes de fonctionnalités et de cosmogonie). Elle est aussi l'expression de l'identité des lieux et des territoires.

Le rapport entre la tradition et la rationalité avec la modernité doit être appréhendé en termes d'ambivalence, car même en période de modernisme tardif en architecture, les architectes postmodernes ont utilisé le vernaculaire dans des expressions idiomatiques notamment le régionalisme critique, qui est considéré comme moderne et pas une digression de la voie de la modernité.

Ces dernières décennies, le débat sur le rôle du vernaculaire dans l'environnement architectural a été façonné par la notion de régionalisme critique. Dans son Épilogue, Kenneth Frampton[31], qui a joué un rôle majeur dans l'introduction du terme, fournit quelques réflexions sur les résultats de ce débat à ce jour. Le régionalisme critique ravi à la fois des acclamations et des critiques bien au-delà des cercles architecturaux spécialisés. Frédéric

[31] Kenneth Frampton. *Modern architecture : a critical history*. Vol.4. London: Thames and Hudson, 1980.

Jameson[32], un théoricien de la postmodernité, décrit le régionalisme critique comme une position rétro, aspirant à nier les négations du postmodernisme, cette position peut conduire à une réhabilitation paradoxale du modernisme classique, dans le contexte postmoderne. Contre les théories de l'autonomie radicale de l'art, et de l'architecture. Frampton pose la notion de dialogue avec le passé, mais insiste néanmoins que l'architecture s'engage avec ses contextes historiques et géographiques, plutôt que d'affirmer son autonomie totale.

Par contre Amos Rapoport[33] a introduit une méthode anthropologique « *C'est l'environnement global qu'il s'efforce de prendre en compte en montrant la complexité des relations qui lient les hommes à leur espace* ». Il prend pour point de départ, la forme de la maison dans l'architecture populaire, il montre comment, les explications unilatérales utilisées, à partir du climat, des matériaux de construction, de la technologie, du site, de l'économie, ou de la religion sont impuissantes à expliquer les différentes formes que prend la maison. Amos Rapoport démontre que, l'environnement bâti le plus important, n'est pas l'œuvre de l'Architecte, mais c'est le résultat d'une architecture indigène (folklorique, ou populaire), et cela l'histoire et la théorie de l'architecture l'a ignoré en grande partie. Il explique que la forme de la maison est avant tout une construction socioculturelle. La construction d'une maison est un phénomène culturel, sa forme et son aménagement, est fortement influencée par le milieu culturel à laquelle elle appartient. La maison aussi est une unité sociale de l'espace.

Trois raisons selon lui ont causé la disparition de la tradition en tant que force régulatrice dans l'architecture à partir du XXe siècle :

1-L'augmentation du nombre et la complexité des bâtiments pour être construits d'une manière traditionnelle.

2-La perte d'un système de valeurs et d'une conception du monde qui est commune, la disparation de l'esprit de coopération qui faisait que les gens respectaient les droits de leurs voisins et leurs maisons et les règles de la communauté tout entière.

3-La disparation d'une tradition régulatrice par le fait que notre civilisation moderniste machiniste, encourage l'originalité, avec un dédain des formes traditionnelles.

Ainsi, il semble que, la disparition de la tradition est remplacée par : l'institutionnalisation, les règles disparaissent, les images et les modèles sont remplacés, la spécialisation des corps de

[32] Frederic Jameson . *Postmodernism, or, the cultural logic of late capitalism*. Duke University Press.1991.
[33] Amos Rapoport. Op.Cit. P110.

métiers et la complexité des bâtiments nouveaux. Le système de valeur et la conception du monde traditionnel deviennent archaïques.

1.3.5 Le concept d'espace-temps, entre la théorie moderne et le traditionnel :

Le bâtiment a joué un rôle important dans le monde moderne, par une illustration matérielle et une perception concrète de la modernité. La clé de la modernité telle que nous l'avons défini, c'est-à-dire la rationalité et le désenchantement du monde, se matérialisera en des concepts clés de l'architecture moderniste que seront le fonctionnalisme, l'universalisme et l'internationalisme. La crise de la modernité vécue au siècle dernier, a touché effectivement aussi bien la praxis de l'architecture, que le discours théorique. Loin d'être au plan esthétique ou stylistique (post-modernisme), la notion de bâti et d'habitat ont été transformée. De même que le rôle du maître d'œuvre (l'architecte, comme acteur sociopolitique).

L'espace est particulièrement lié au Temps. Le concept d'espace-temps est assez complexe à traiter, dans la mesure que lui aussi a subi les effets de la rationalité et la modernité.

Effectivement, pour comprendre les liens intimes entre la modernité et la transformation du temps et de l'espace, nous devons commencer par dessiner des contrastes avec l'espace-temps, en relation avec le monde prémoderne (traditionnelle, primitif…). Toutes les cultures prémodernes possédaient les modes de calcul du temps se basant généralement sur un calendrier agraire (comme la société berbère kabyle). Personne ne pouvait dire le moment de la journée sans référence à d'autres marqueurs sociospatiaux : Le « quand » a été presque universellement soit liée à « où » ou identifié par des phénomènes naturels réguliers. L'invention de la mécanique était d'une importance clé dans la séparation de temps de l'espace. Le temps était toujours connecté avec l'espace (et donc le lieu) jusqu'à ce que l'uniformité de la mesure du temps a été compensée par l'uniformité dans l'organisation sociale et économique du temps (le temps de travail, la durée, la productivité, le rendement…). « Dans *les sociétés prémodernes, en effet, temps et espace étaient intimement liés. La notion du temps était concrète et cyclique. Avec la modernité s'imposa le temps des horloges, du calendrier universel, entités vides de toute substance sociale. Le temps fut réduit à une simple échelle linéaire sur laquelle mesurer l'activité* »[34].

[34] Anthony Giddens. *Les conséquences de la modernité*. Paris, L'Harmattan.1994. P 29-37.

Dans les sociétés traditionnelles, l'espace et le lieu coïncident largement, puisque les dimensions spatiales de la vie sociale sont, pour la majeure partie de la communauté, et dans la plupart des égards, dominés par l'existence d'activités localisées. À cet égard l'exemple de la société villageoise Berbère Kabyle et l'organisation des activités saisonnières par genre (homme/femme) nous donneront plus de détails sur cette organisation.

La théorie moderne en architecture se base sur une internationalisation, le temps remplace l'espace. En d'autres termes, il faut proposer une architecture indépendamment du lieu, du local, de la région où elle s'exprime, dépréciant les particularités locales et les caractéristiques régionales des lieux et des territoires. Le réceptacle de cette architecture est un espace neutre, un *extenso* pour reprendre une notion cartésienne.

Le retournement de situation de ces dernières années repose la question fondamentale, de la place de l'espace dans l'architecture. Cela se base sur revivifier le local et le sens du lieu qui pourtant était une des bases de l'architecture traditionnelle et son rapport à l'espace. L'ancrage de l'architecture traditionnelle dans un espace particulier (en caractéristiques et particularités) que nous avons convenu d'appeler le vernaculaire a été longtemps une victime du paradigme de la rationalité et de la modernité en architecture.

Ce discours sur la spatialité de l'architecture moderne et contemporaine n'est pas nouveau, par contre l'approche que peut jouer le traditionnel et le vernaculaire dans une renégociation entre le local et le global, non pas comme, nous pourrons le faire croire, à un retour en arrière (une vision traditionaliste) ou une idéalisation d'un passé lointain. Mais au contraire, ouvrir des portes nouvelles et plus complexes sur la modernité simpliste de notre architecture en Algérie, car nous sommes conscients du caractère irréversible de la modernité.

L'étude de l'architecture traditionnelle dans son rapport à l'espace, loin de la logique rationnelle moderniste et dans des logiques temporelles propres, loin des ambigüités et ambivalences rationalistes, nous donnera des éclairements sur la constitution des identités locales et régionales, loin du rapport au modernisme (style international, ou identité nationaliste).

L'instrumentalisation des identités locales dans un but politique ou antinationalisme peut être un piège épistémologique auquel il faut échapper. L'étude de l'architecture traditionnelle et vernaculaire ne doit être portée que sur la conceptualisation de l'espace et dépasser la crise de représentation architecturale contemporaine.

La théorie de la modernité a conçu le moderne comme une catégorie temporelle, qui voulait une rupture et une fracture avec la tradition et le passé où l'histoire se définit par le progrès, relié au temps et à la vitesse. Cette vitesse, cette flexibilité nous oblige à nous libérer du lieu et à l'expérience temporelle s'y rapportant, du mouvement des astres, des saisons et enfin du sens psychologique du temps chez l'individu.

La modernité développe ainsi un espace impersonnel, anonyme, qui ne présente aucune émotion au lieu, ni un attachement à l'environnement physique et social. Jürgen Habermas a bien décrit cette configuration dans les villes, comme « *une transformation structurale de la sphère publique* »[35]. Sur un volet politique, la modernité se rapporte à la conception d'État-nation développé en Europe au XIXe siècle. C'est une construction abstraite d'un territoire, qui repose sur une identification globale et non pas locale. Comme l'architecture moderne a aidé la matérialisation des concepts de la modernité, l'échec de l'architecture moderne dite style international, est un échec partiel de la modernité, elle a aussi contribué à l'effritement progressif de ses certitudes.

1.4 Choix et Présentation du cas d'exemple :

Prendre une architecture traditionnelle comme cas d'étude fut assez délicat. De même que le choix de l'exemple à prendre a pris, un chemin de réflexion. Au début, notre volonté était de prendre toute l'architecture traditionnelle au Maghreb et en Algérie particulièrement. Sauf qu'à travers l'affermissement de nos idées et l'avancement du travail, il nous est apparu que ce travail général serait ardu et également en terme épistémologique, superficiel (on ne pourra approfondir le travail pour toutes ces architectures dans une vaste région comme le Maghreb), bien qu'un travail transversal pourrait être intéressant, dans un autre cadre de recherche. En effet, nous ne pouvions approfondir la thèse et l'étude pour chaque architecture dans sa technique constructive, dans sa vision du monde, sa cosmogonie, son environnement socioculturel et identitaire. Il s'est presque imposé à nous, le choix d'une seule architecture et d'en décortiquer tous les systèmes.

Le choix du cas d'étude, pour illustrer notre réflexion sur la tradition en architecture, s'est porté sur une architecture traditionnelle locale en Algérie, pour des raisons pratiques d'enquête et d'observation. Nous avons choisi, l'architecture berbère kabyle notamment celle

[35]Jürgen, Habermas. *L'Espace public*. Paris, Payot, 1993.

dans le nord Sétifien entre la région du Guergour jusqu'à la vallée de la Soummam au Nord. C'est une partie de la petite Kabylie telle que présentée par H. Genevois[36] .

Cette intention a été dictée par plusieurs considérations, tout d'abord le fait d'une architecture rurale et montagnarde, au détriment d'une architecture citadine et médinoise. Par le souci de sensibilisation du fait, que la plus grande part du corpus de recherche architecturale en Algérie se soucie de l'urbain et en fait son objet majeur. Beaucoup d'études se basent sur l'hypothèse que l'espace villageois est une continuation dans une autre dimension de l'espace urbain. Or une grande part de la population continue de vivre dans ces territoires[37] de plus en plus vulnérables qui méritent toute notre attention.

Le choix du Berbère et du montagnard, c'est aussi par rapport à notre approche dialectique où l'épistémé devait être le moins tachée possible par la pensée rationaliste et donc moderniste. La Kabylie, par son histoire, a été toujours un berceau de résistance et de préservation de certaines valeurs identitaires et sociales, qui paraissait donc à nos yeux, comme un très bon exemple à prendre notamment dans le traditionnel et de l'aspect constructif. La vision du monde (cosmogonie) spécifique à cette culture, ainsi que sa projection sur l'espace, la rend particulièrement intéressante. Ce qui n'est pas nécessairement illustratif dans d'autres cultures constructives. Pierre Pelligrino, cite : *« Dans ses valeurs de référence, le village rural est un lieu d'autosubsistance, de provisions plutôt que de consommation sans limites, de faible densité, de sédentarité plutôt que de mobilité, de proche voisinage, d'interconnaissance plutôt que d'anonymat, et de contrôle social, de ressemblance plutôt que de diversité. C'est un lieu où, fruit de la reproduction du même, l'autochtone ne se pose pas trop de problèmes, sinon l'exclusion du différent, de l'hétérochtone »*[38].

[36] Henri Genevois, and Centre d'études berbères (Alger). *L'habitation kabyle*. FDB, 1962.
[37] Entre 35% et 40% de la population globale de l'Algérie, continue de vivre dans ces territoires, selon le rapport de l'office national Algérien des statistiques.ONS 2015.
[38] Pierre Pellegrino. *L'architecture, tradition et modernité : le mythe de la montagne perdue/Architecture, tradition and modernity : the myth of the disappearing mountain landscape.* Revue de géographie alpine, *84*(3), 1996.P 109-117

Figure36. Village de Ourir région de Beni ourtilene. Sétif.

Sur un autre registre, cette architecture est en pleine mutation, par l'effet de la modernité de vitrine. Par aussi les changements des modes de vie des populations. Notre souci, à ce niveau, est plus patrimonial, dans le fait de prospecter et valoriser les aspects environnementaux, culturaux, anthropomorphiques, constructifs, sociaux, et de durabilité, dans un souci non pas de traditionalisme, mais plutôt de conservation et de développement. Enfin dans un objectif de didactique, envers les futurs architectes qui connaissent mieux les stars de l'architecture contemporaine internationale, que les soubresauts et les richesses de l'architecture algérienne. Pourtant, une architecture, plus encline à proposer des modèles et des références architecturaux, et esthétiques donc identitaires, pour faire face à l'anomie[39] et l'acosmie[40] de la production de masse actuelle.

La maison kabyle *« Axxam* en langue berbère », a été plusieurs fois décrite dans son aspect physique et organisationnel, parfois la technicité est mise en avant et le rapport sociologique qui se projettent sur cette espace. Mais rares sont les documents qui abordent la dimension anthropo-architecturale de cette espace et sa fondation notamment, et sa pratique. En nous focalisant sur l'architecture domestique, nous avons écarté du champ, l'architecture religieuse des mausolées, des mosquées et des zaouïas, autant pour des considérations de restrictions du champ d'études, que pour des raisons pratiques tant les constantes formelles à

[39] Une notion introduite par Emile Durkheim pour indiquer entre autres, les désordres produits par le processus de modernité dans les groupes sociaux traditionnels.
[40]Un terme qui désigne l'absence de cosmogonie dans l'espace moderne introduit par Augustin Berque. *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Paris : Belin (2000).

aborder dans ces édifices renvoient encore à une richesse formelle et symbolique remarquable. Elles nécessitent encore un travail de relevés et d'observation plus consistant que celui effectué dans l'architecture domestique.

Figure 37. Vue sur l'intérieur d'une maison Kabyle.

Le souci est d'approcher cette construction culturelle et patrimoniale non pas seulement selon des considérations descriptives, techniques, morphologiques ou organisationnelles et sociologiques, mais dans une approche globale (holiste) que nous avons présentée comme une méthode structuraliste constructiviste. Notre contribution tentera d'aller dans ce sens en essayant d'élargir les critères du corpus architectural kabyle selon une approche plus anthropo-spatiale que nous définirons ultérieurement.

1.5 État de l'art sur l'architecture Kabyle :

Le relevé du corpus berbère nous fait découvrir une riche bibliographie qui traite des aspects constructifs, sociaux et esthétiques du répertoire patrimonial et culturel kabyle, nous citons une liste utilisée, mais qui est loin d'être exhaustive ou restrictive de tous les ouvrages se référant au sujet.

Nous commencerons par les études ethnographiques, économiques et géographiques. Elles opéreraient en premier, une description sommaire et parfois détaillée, de la maison et son

organisation, mais aussi toute la structure villageoise kabyle, la répartition du mode de production et l'organisation sociale. Parmi ces études nous citons celle de :

- Charles Devaux. *Les Kebaïles du Djerdjera: Études nouvelles sur les pays vulgairement appelés la grande Kabylie*. Marseille : Camoin Frères 1859.
- Daumas, Eugène. *Le cheval de guerr*e. Hachette, 1855.
- Kovalevskiĭ, Maksim Maksimovich. *Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété*. Vol. 2. Alcan, 1890.
- Hanoteau, Adolphe, and Aristide Horace Letourneux. *La Kabylie et les coutumes kabyles.* Vol. 3. A. Challamel, 1893.
- Barlette (L). *Notice sur le mode d'habitation des indigènes dans la Commune mixte de Dra-el-Mizan*. (B. S. G. Alger et Afr. du Nord, XVII, p. 101-113.1912.
- Laoust, Etienne. *1983–Mots et choses berbères*. 1920.
- Maunier, René. *La construction collective de la maison en Kabylie*. Institut d'Ethnologie, 1926.
- Maunier, René. *Le culte domestique en Kabylie*. Mélanges de sociologie nord-africaine.1930.
- Laoust-Chantréaux, germaine. *Kabylie, côté femmes: la vie féminine à Aït Hichem*, *1937-1939*: notes d'ethnographie. Edisud, 1990.
- Féraud, L. C. *Mœurs et coutumes kabyles*. Revue africaine 6 (1862) : 272-83.
- Bernard, Augustin, and Edmond Doutté. *L'habitation rurale des indigènes de l'Algérie*. Annales de Géographie. Vol. 26. No. 141. Armand Colin, 1917.
- Vicente, Claude. *L'habitation de grande Kabylie* (Algérie), in Fichier des arts et techniques d'Afrique du Nord. N°5.1959
- Masqueray, Émile. *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie : Kabyles du Djurdjura, Chaouïa de l'Aourâs, Beni Mezâb*. Edisud, 1983.
- Genevois, Henri, and Centre d'études berbères (Alger). *L'habitation kabyle*. FDB, 1962.
- Lacoste-Dujardin, Camille. *Le conte kabyle : étude ethnologique*. Vol. 7. F. Maspero, 1970.
- Lacoste-Dujardin, Camille. *Dictionnaire de la culture berbère en Kabylie*. La Découverte, 2005.

Ces études, ou enquêtes fournissent un riche répertoire linguistique en général. Mais aussi un descriptif, sur le vocabulaire kabyle ayant attrait à la maison. Ces études ethnographiques, sont partielles et ne traite que certains aspects et artifices propres à la culture kabyle, comme expression d'une culture primitive orale, qui pouvait renseigner sur les échanges entre la culture de l'homme et son environnement naturel. Ces descriptions de la technicité ou certains rituels mêmes les plus précis et méthodiques, riches en annotations sur les organisations intérieures de l'espace, n'appréhendent presque jamais, les activités et les espaces comme issus d'un système symbolique et raisonné.

Arracher la maison de son système de représentation symbolique et rituelle, c'est en faire un sous-système affranchi et réducteur du sens de cette architecture traditionnelle. Il faut saisir en premier le contexte général de ces études, pour saisir l'orientation scientifique et politique (ethnocentrisme, européocentrisme), qui en fin de compte, orientait le débat sur des réflexions qui arrangeaient le pouvoir colonial, sur le rapport dominé, dominant et la primauté de la pensée moderne européenne sur les cultures dites primitives, à l'image de celle Kabyle.

Par ailleurs sur l'esthétique kabyle et les décorations, la poterie, les tapis, les ornementations muraux et les artefacts, les travaux sont plus rares. Parmi ceux qui ont traité des origines et des sens des décors, des tatouages et motifs, nous citons :

- Van Gennep, Arnold. *Études d'ethnographie algérienne*. Leroux, 1911.
- Ricard, Prosper. *Tissage berbère des Aït Aissi*, grande Kabylie. 1925.
- Golvin, Lucien. *Aspects de l'artisanat en Afrique du Nord* (Vol. 2). Presses universitaires de France.1956
- Devulder, Marcel. *Rituel magique de femmes kabyles*. 1957.
- Makilam. *La magie des femmes kabyles et l'unité de la société traditionnelle*. Éd. L'Harmattan, 1996.

Sur un autre répertoire, d'autres études, sont plus sociologiques comme celles de R Basagana et Ali Sayad, *l'habitat traditionnel et structure familiale en Kabylie,* en 1974.Celle aussi de Mohand Abouda, publié dans le livre : *Axxam, Maisons kabyles*. M. Abouda, 1985. Aussi Salhi, Mohamed Brahim. Société et religion en Kabylie (1850-2000)."*Insaniyat/إنسانيات Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*25-26 (2004) : 293-297.

Dans ces travaux, ils étudient la relation entre les modifications dans les structures familiales et les mutations dans l'environnement. Cette étude dans son caractère sociologique, aborde certains aspects architecturaux de la maison kabyle.

Dans la maison ou le monde renversé de Pierre Bourdieu en1972, dans *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Édition Droz. P. Bourdieu que nous avons cité en référence dans le travail aborde l'objet de la maison kabyle selon une approche innovante, comme une structure spatiale à même d'expliquer les rapports d'opposition qui organisent l'espace selon des couples antithétiques. Incluant dans le travail une description détaillée de l'espace et de sa pratique. L'espace habité selon lui, est un espace orienté, la place des Hommes, des animaux est disposée judicieusement, chacun selon ses besoins, et une représentation culturelle bien spécifique. C'est le travail le plus accompli établi sur la maison Kabylie par un sociologue.

Quelques travaux sur la typologie ont été opérés par le CENRIB[41] tels que la Typologie de l'habitat et l'auto construction[42]. Ils visaient à prospecter l'habitat et la construction dans la région de la Kabylie. Elle concerne l'étude des structures de l'espace et son appropriation par les habitants ainsi que les modes constructifs.

Des études académiques plus récentes, surtout en magistères, traitent le plus souvent des aspects techniques de ces maisons. Notamment, le côté soit ambiantal, constructif et durable des matériaux de la structure. Dans une approche moderniste et rationaliste de séparation du sujet de son objet (que nous avons qualifié de simplificatrice et réductive), la maison est traitée comme une entité physique en sous-système indépendant. Certes dans des éléments et dans des dimensions assez variées, mais qui ne donnent pas une image globale de cette architecture. Sur l'autre plan, l'Homme (de l'être ontologique et plus général la dimension anthropologique) n'a plus de place au sein de cette production, ou bien est traité comme sujet séparé anonyme et sensible. Parmi les études consultées, celle de :

- Kaci, M. (2001). C*ontribution à la protection de l'architecture rurale traditionnelle : cas du village antique de Taksebt en Kabylie maritime*. Mémoire de magistère : Architecture : EPAU Alger
- Mebarek, K. (2001). *Contribution à la protection de l'architecture rurale traditionnelle*. Mémoire de magistère : Architecture : EPAU Alger.
- Ais, Amar. (2003). *Pour une nouvelle gestion de la croissance des établissements humains. Exemple d'un village de montagne*. Mémoire de magistère : Architecture : EPAU Alger
- Alinane, O. (2009). *Savoir-faire vernaculaires du village traditionnel Kabyle : Aït El Kaïd*. Mémoire de magistère : Architecture : Département d'architecture. Tizi-Ouzou.
- Toubal, R. (2009). *Valorisation de l'architecture villageoise en Kabylie pour un développement durable.* Mémoire de magistère : Architecture : Département d'architecture. Tizi-Ouzou.
- Zidelmal N (2012), l*es ambiances de la maison kabyle traditionnelle, les révélations des textes et des formes.* Mémoire de magistère : Architecture : département d'architecture Biskra
- Alili, S. (2013). *Guide technique pour une opération de réhabilitation du patrimoine architectural villageois de Kabylie*. Mémoire de magistère : Architecture : Département d'architecture. Tizi-Ouzou.

Pratiquement dans tous ces travaux consultés, l'aspect anthropologique et de spatialité de la maison n'est pas traité ou du moins vaguement. Ils abordent parfois uniquement la

[41] Centre National d'étude et de Recherches Intégrées du Bâtiment (CNERIB)
[42] CNERIB et PGCHS (1986). Le projet de coopération entre le CNERIB (centre national d'études et de recherches intégrées du bâtiment) et l'université de Louvain (KUL)

technique (traditionnelle), qui est pourtant, consubstantielle de la pratique rituelle et symbolique, qui est un caractère anthropologique de l'espace spécifique à chaque communauté. Certes l'architecture s'occupe en premier des aspects formels et morphologiques, mais cela est dans une vision très moderniste. En fin de compte, nous précisons que notre vison holiste de l'architecture notamment traditionnelle tend à ne pas dissocier les dimensions anthropo-spatiales des autres approches qui traitent des aspects techniques, ambiantales, constructifs et typologiques, mais au contraire, elle tend à compléter les champs analytiques en y introduisant des dimensions complémentaires.

Partie II. Chapitre 2

Chapitre 2 : l'Architecture kabyle de la région nord de Sétif, Typologie

2.1 Introduction

Les architectures académiques dans leur ensemble, pendant longtemps, excluaient du champ de référence les architectures traditionnelles. Ils les considéraient comme mineurs, sans intérêt pour la didactique et l'évolution de la discipline.

Nous avons abordé dans les chapitres précédents, la fascination éprouvée face à la technologie, qui a poussé vers une adoption aveugle de modèles exogènes de représentation et de conception architecturale, tournées vers un modèle de modernité importé. La reproduction de ce type de pensée techniciste-rationaliste, a non seulement laminé les contenus socioculturels, mais aussi le savoir et le savoir-faire traditionnel, jusqu'à dissoudre presque complètement le consensus autour des formes urbaines et architecturales. Ceci a induit une crise identitaire à travers la confrontation entre un cadre moderne et un traditionnel.

Un conflit existe en Algérie, entre une culture traditionnelle (avec ses modèles de pensée) et une culture moderne (vers laquelle il y a une tendance irrémédiable). Les sociétés montagnardes traditionnelles berbères en tant que terroir (au sens d'organisation sociale et spatiale), dégagent des modèles qui connaissent des mutations, suite à la conjugaison de facteurs tant exogènes qu'endogènes.

Les territoires de Kabylie connaissent un dynamisme socio spatial assez surprenant. La marginalisation de ces espaces dans les différents plans nationaux de développement n'a pas abouti à leur mise en jachère. Ils se construisent en rompant parfois avec les règles organisatrices traditionnelles. Au village, unité structurante de 1'espace d'hier, fait écho aujourd'hui un ensemble d'éléments organisationnels nouveaux. Ainsi, la route autrefois contournée par les villages est devenue un axe dynamisant de la construction. Nous assistons à la conquête de la route qui permet une ouverture vers le développement. L'espace se construit également sur une logique de stratification fonctionnelle.

Certains éléments clés organisateurs de 1'espace urbain sont transposés dans 1'espace montagnard. L'évolution du milieu physique reflète une projection au sol des mutations que connaissent les montagnards.

Cette architecture berbère de montagne, villageoise et collective par essence, communautaire dans son utilisation, est originale à plus d'un titre, aussi bien dans l'utilisation des matériaux

et des choix techniques adaptés aux besoins que dans ses solutions architecturales appropriées au climat et le site. Elle est authentique surtout dans ses caractéristiques culturelles et symboliques propres, qui font d'elle une expression d'une identité spécifique, tributaire de conditions difficiles. Cela n'a pas empêché l'individu berbère de faire preuve d'ingéniosité, l'utilisation de la pierre reflète autant la contrainte que l'ingéniosité. La gratuité architecturale est inexistante, faisant rappeler l'architecture du Mzab dans son adaptation au climat rude du désert, dans une architecture oasienne particulière, tout aussi berbère dans son essence, mais différente dans sa culture et symbolique.

L'architecture berbère et traditionnelle, d'une façon générale, se meurt en Algérie, tel est le constant effectué par nos multiples sorties dans une aire d'étude dans le nord Sétifien jusqu'aux limites des wilayas de Bejaia et de Bordj Bou Arreridj. La culture constructive contemporaine, avec des constructions sur la route et en béton, tend à la faire disparaître, au détriment d'un mode de consommation et de pratique éphémère. Ces cultures qui tendent à disparaître sont dénigrées doublement. Car aussi mal accepté dans le domaine de l'académisme, par la part donnée et la place qu'ils occupent dans le champ de la didactique et de la recherche en Architecture. L'existence de rares catalogues et de descriptifs de ces œuvres architecturales, de même que certaine monographie par des photos et récits montre paradoxalement, la richesse de cette architecture sans réelle étude associée.

L'étude de cette architecture domestique nous démontre que l'Homme de cette région dans sa démarche architecturale constante n'a omis aucun élément de son environnement et c'est une conciliation (actuellement très difficile) de toutes les dimensions de la discipline, partant des matériaux locaux, aux techniques constructives, l'utilisation et la rationalisation de l'espace, aux paramètres climatiques et topologiques tant aux éléments sociaux et culturels. La maison reflète ainsi, sa vision du monde, ses croyances, ses gouts du décor et d'abstraction, c'est surtout dans ce sens qu'elle est fascinante et encore à découvrir.

Concernant le modèle de transmission, le mode direct n'existe pas, c'est-à-dire un maître apprentis, mais d'une manière empirique comme le fait remarquer certains entretiens avec de vieux maçons. Ce qui est réellement transmis est le savoir technique et non pas la connaissance technico-symbolique qui l'accompagne. Ce qui en rend leur étude importante, essentielle et urgente. Jacques Berque dans son étude des Berbères du Haut Atlas au Maroc[1], et les modes de transmission du savoir, a fait la même remarque, sur l'effritement de la

[1] Jacques Berque. *Structures sociales du Haut Atlas*. Presses universitaires de France, 1955.

connaissance profonde des sens de l'acte technique constructif, qui fait l'essence même de cette architecture.

2.2 Méthodologie et objectifs :

En utilisant le cas de cette région, nous visons à étudier le processus d'architecture traditionnelle. Dans la première étape, une étude analytique des textes spécialisés a été réalisée afin d'en extraire les principes théoriques, le lexique approprié et la structure de cet habitat. L'investigation de ces structures patrimoniales s'est opérée, en un premier instant, à travers un corpus de textes d'auteurs sur lesquels a été appliquée la méthode de l'analyse de contenu. Ces derniers (que nous avons cités dans le premier chapitre de la deuxième partie[2]) ont ainsi révélé une multitude de concepts et d'aspects constructifs, rituels générés par plusieurs composantes spatiales.

Pour l'étude de ces composantes spatiales, l'analyse des formes s'impose. Pour ce faire, un deuxième corpus (terrain) a été choisi. Il est constitué d'un ensemble de villages, avec plus d'une cinquantaine de maisons kabyles traditionnelles situées dans cette région montagneuse du nord de Sétif.

Le présent travail discutera de la question de la technicité, dans le cadre de pratiques techniques relatives à la conception et à la réalisation de l'espace bâti domestique désigné par : *Axxam*, relevant d'une société traditionnelle, la société kabyle montagnarde, de cette région. La région extrême nord-ouest de la wilaya de Sétif en Algérie (région Béni-ourtilène, Bousselam, Béni-Mouhli, Bouandes, Ait Noual Mzada) présente un terrain d'étude particulièrement propice au développement de ce genre de travail, des villages comme Lemzayine, Adnane, Aourir, Ferha, Oulmouten, Sebka, Thla n'zeka, Aith Abbas, …. Furent notre terrain d'enquête pour cet exemple d'architecture traditionnelle.

Les études sur le terrain ont été effectuées en utilisant une méthode d'enquête en ce qui concerne l'objet de la recherche et aussi de nombreux relevés. Dans la troisième étape de la recherche, les résultats des études sur le terrain ont été analysés, puis en utilisant les résultats de cette analyse, des évaluations et des synthèses ont été effectuées.

Ainsi nous tenterons également de saisir en parallèle les nouvelles variables qui restructurent 1'organisation spatiale.

Dès lors, penser le rapport entre architecture et pratiques traditionnelles passe par une caractérisation ou une définition de ces pratiques. Cette caractérisation ne peut être effective

[2] Voir P134.

que si deux éléments essentiels de ces pratiques sont définis : leur caractère technique à savoir la technicité et les concepts cosmogoniques propres.

Le travail sur les pratiques sociotechniques prend toute sa valeur dans une optique didactique pratique, retraduisant une volonté de conservation et de préservation. Nous avons cité que beaucoup d'études officielles se basent sur l'hypothèse que l'espace villageois est une continuation dans une autre dimension de l'espace urbain. Cette vision a marginalisé les capacités villageoises (savoir-faire traditionnel surtout) au profit d'une certaine image de modernité (technique et politique), mais aussi l'abandon du passé culturel.

En soubassement à l'objectif principal de la recherche, c'est la documentation et l'approfondissement des connaissances sur le cadre bâti traditionnel. À travers l'exemple de cette région, nous visons à définir les moyens propices à réaliser un environnement approprié en zones rurales, en exploitant au mieux les possibilités offertes par le milieu physique et humain, partant d'un cadre durable.

À cet objectif majeur s'ajoute, la volonté de mettre en évidence et de préserver les valeurs architecturales indéniables du cadre bâti traditionnel à travers un travail de typologies et d'analyses architecturales et techniques.

2.3 Présentation de l'aire d'étude :

Terrasse, Henri, dans une belle présentation des territoires kabyles en générale, dit : « *L'histoire berbère, histoire anonyme et au perpétuel recommencement, échappe au temps pour se situer dans une durée indéfinie. Elle s'accorde avec ces paysages d'où la vie humaine paraît absente et qui, dans leur apparence immuable désolation, semblent être restés les paysages d'un monde primitif où le temps tel que le mesurent les hommes n'avait pas encore commencé son règne* »[3].

Nous nous intéressons aux formes de l'habitat rural dans la région Nord-Ouest de Sétif, avec des extensions vers la wilaya de Bejaia et de bordj Bou Arreridj. Cette région présente l'intérêt majeur de pouvoir investir une représentation de l'habitat vernaculaire et traditionnel rural, dans un massif montagnard. À travers la variété de leurs morphologies, ces figures d'habitat (vernaculaire, rural et montagnard), permettra d'appréhender l'articulation du cadre bâti aux contraintes physiques et socio-économiques du site, notamment les

[3] Terrasse, Henri, and Théophile-Jean Delaye. *Kasbas Berbères de l'Atlas et des oasis : les grandes architectures du Sud marocain*. Horizons de France, 1938. P37.

transformations en cours, dues à des éléments endogènes et exogènes. Cette région du nord Sétifien, comme tant d'autres régions du bassin berbère, de la wilaya de Bejaia, de Tizi-Ouzou de bordj Bou Arreridj, de Bouira et même de Boumerdès se retrouve à ce moment, une conjugaison de facteurs déterminants et d'importance majeure : la croissance démographique, l'éclatement de la famille traditionnelle, les grands mouvements migratoires, l'exode rural, l'urbanisation, le nouveau système du partage de travail et le marché global. Ce choix nous a offert plusieurs avantages, comme investir des représentations différentes et originales de la campagne algérienne à travers ses particularités culturelles (berbères) et topologiques (montagnes, zones sismiques…).

En Algérie, le phénomène urbain a toujours focalisé l'intérêt des études officielles et des recherches universitaires. Or, si les campagnes donnent l'impression d'un dépeuplement massif (sous l'effet de causes diverses; exode, sécurité, économie…), elles comprennent néanmoins encore, un grand pan de la population générale, 40% en 2006, et toujours plus 35% en 2015 selon l'office gouvernemental des statistiques[4].

Cette architecture subit des transformations, elle s'estampe, se modifient sous la pression de nouveaux besoins. Les pratiques et savoir-faire traditionnels disparaissent progressivement. L'habitat rural traditionnel exprimant par excellence, l'adaptation aux contraintes physiques et climatiques, est en voie de disparition, dans sa forme physique et dans son aspect témoignage d'un savoir-faire ancestral. Des modèles architecturaux résolument nouveaux affichant des matériaux étrangers aux mises en œuvre traditionnelles foisonnent. Qu'ils soient l'œuvre de programmes étatiques ou le produit de l'auto construction, le nouveau bâti se soucie assez peu de l'écosystème ; il en résulte un habitat mal dominé, peu confortable, dénigrant le site et le paysage. Cet état de fait, cette négation de ce qu'il fait l'essence même de l'architecture rurale sont-ils irréversibles ? N'est-il pas possible de rétablir le juste équilibre entre formes, significations et fonctions ?

L'on voit à travers ce cheminement, toute la complexité de l'intérêt de l'étude de l'habitat rural et particulièrement montagnard, qui reste plus que jamais d'actualité. Le présent travail s'insère dans le cadre d'une approche régionale de l'habitat rural et se propose de développer les axes de questionnements esquissés plus haut à travers une étude de cas.

[4] Office national des statistiques, ONS, www.ons.dz/

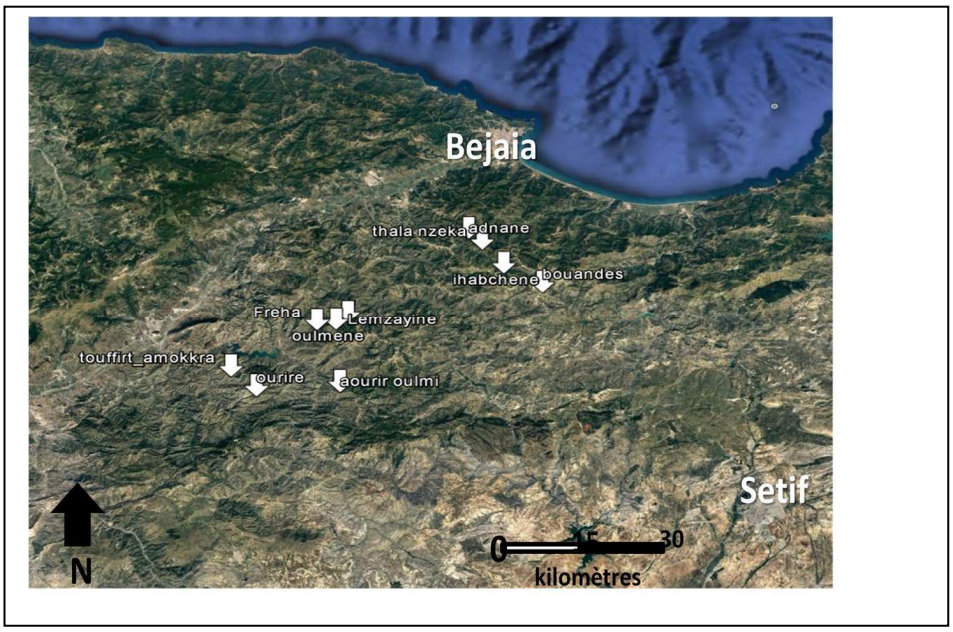


Figure38. Les villages visités et relevés (carte sur photo aérienne de google-earth)

Cette région possède un caractère rural, de par la dispersion des habitants sur de vastes étendues du territoire, en hameaux, villages et regroupements villageois. Économiquement et selon plusieurs indices, ces communes souffrent d'un retard considérable en matière d'infrastructure et de maillage économique, le taux de chômage y est le plus élevé (bien que des activités agro forestières saisonnières existent).

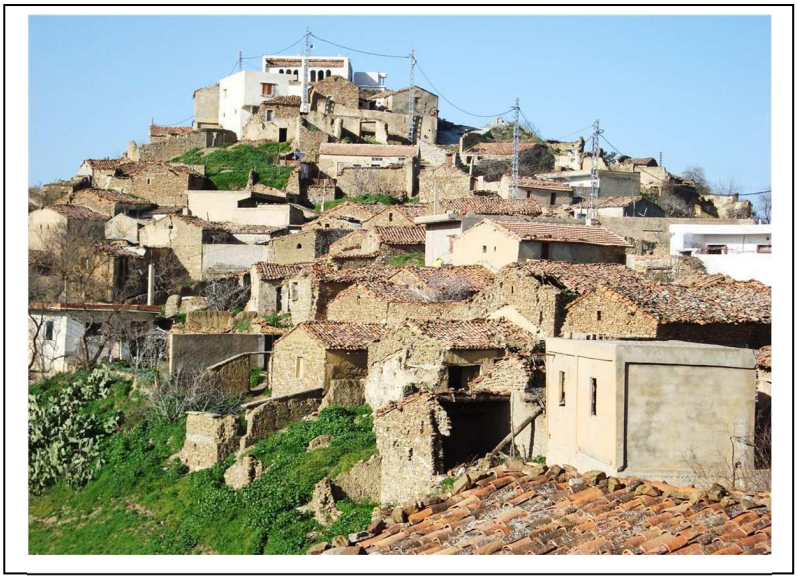


Figure 39. Vue sur Village Ourir W. Sétif

Malgré cela, ces communes et dans l'indice d'attractivité, reste peu répulsive, indiquant par ailleurs l'attachement des populations locales à leurs terres et les possibilités immenses

d'investissement et le réservoir de potentialités de développement rural pour cette région encore enclavée.

2.4 Le modèle et permanences :

L'habitat berbère, kabyle, *Axxam* ou *Akham*, a été souvent décrit dans les travaux d'administrateurs, de militaires, d'éthologues, dès les premières décennies de la colonisation. Un assez grand nombre d'auteurs ont décrit la maison kabyle : C. Devaux (1859), E. Daumas (1855), Barlette (1913), E. Masqueray (1873), etc. Au cours du XXe siècle, des descriptions plus précises ont été menées, notamment par R. Maunier (1926), H. Genevois (1955) et C. Vicente (1959). Elles ont été complétées par le travail de P. Bourdieu qui a considéré la place occupée par A*xxam* (la maison) à l'intérieur d'un système de représentations et de pratiques rituelles.

Les rituels, il faut les définir, sont une série d'actes et de pratiques (rites) codifiés chargés de sens et de symbolique qui se reproduisent et se transmettent. Ils ne sont pas superlatifs ni superflus. *« Les rites ont lieu et ils n'ont lieu que parce qu'ils trouvent leur raison d'être dans les conditions d'existence et les dispositions d'agents* »[5]. Le travail de P. Bourdieu peut être d'ailleurs considéré comme le seul qui, jusque-là, a cherché à dégager la logique propre des réinterprétations du système symbolique par rapport aux données que d'autres systèmes (strates) lui proposent.

Ramon Basagana et Ali Sayad (1974), dans un travail sur « *l'habitat traditionnel et les structures familiales en Kabylie »,* font apparaître la maison, comme la projection dans l'espace des rapports familiaux. Ce qui, dans le contexte du village, devient révélateur des structures familiales, comme l'illustre Mouloud Mammeri[6] dans le livre, la colline oubliée (1952) et M. Khelil (1979) dans son *« l'exil kabyle ».* Ils montrent que la référence au village est si présente dans la communauté kabyle émigrée en France, qu'on retrouve ce village transposé en modèle réduit en son sein. Ainsi, le village kabyle en tant que référent ne se résume pas au seul élément bâti, mais renvoie à des forces socioculturelles encore agissantes. On peut parler de modèle d'habitat par la projection dans l'espace des rapports familiaux.

La division interne de la maison kabyle, son inscription dans la configuration spatiale du village, son processus d'édification permettant aussi de parler d'un modèle d'habitat kabyle tel que la rapporte Mohand Abouda dans *Axxam, Maisons kabyles*[7].

[5] Bourdieu, Pierre. *Le sens pratique.* éd. de Minuit.1980, P163.
[6] Mammeri, Mouloud. *La colline oubliée.* Roman. Plon, 1952.
[7] Mohand Abouda. *Axxam, maisons kabyles : Espaces et fresques murales*. Pub Goussainville. Edition Abouda.1985

Par la forme qu'il prend, mais aussi par les liens territoriaux et de descendance, qui unissent ceux qui l'habitent, l'espace de la société kabyle traditionnelle présente l'image d'une série de collectivités emboîtées présentant des cercles concentriques de fidélité qui ont leurs noms, leurs biens et leur honneur. Dans le village kabyle, la maison en tant qu'unité d'habitation abritant une famille conjugale n'est pas généralement indépendante de la grande maison abritant la famille complète des parents immédiats.

Dès qu'elle s'agrandit, suite au mariage d'un des fils par exemple, une unité mitoyenne lui est accolée donnant ainsi une série d'habitations autour d'une cour. Quand elle s'agrandit encore, d'autres groupements d'unités s'établissent aux environs immédiats, mais toujours à partir d'un centre, la maison originelle et l'établissement de nouvelles familles conjugales. Et seule une cour séparera ces demeures, l'ensemble communiquant avec l'extérieur grâce à un système de petites ruelles. Ainsi, une famille élargie englobant des cousins à la troisième génération formera une sorte de sous-quartier appelé *takherubt ou Axrub*. Enfin, un groupement de ces sous-quartiers constituera le stade final de l'extension familiale et formera le quartier appelé *Adrum*.

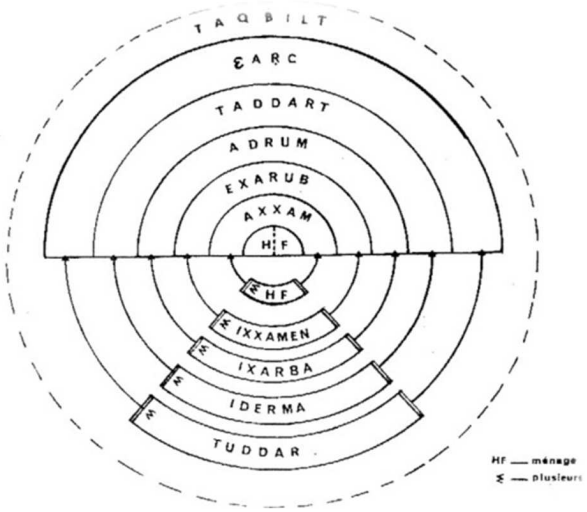


Figure 40. Représentation concentrique des structures sociales. Tirée du livre de R Basagana et Ali Sayad (1974).

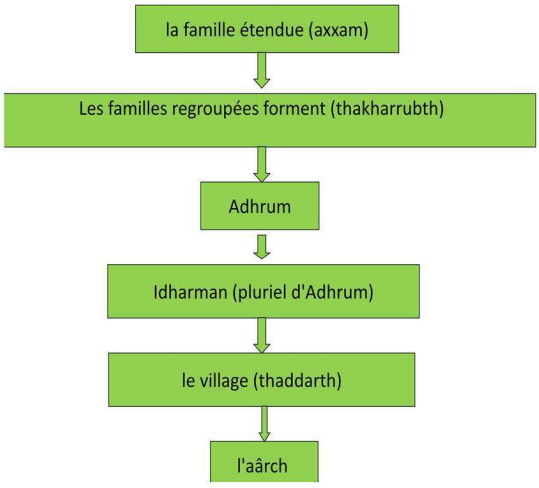


Figure 41. Hiérarchie sociale et organisation spatiale

Rien évidemment n'empêche des familles étrangères de venir s'agréger à ce quartier. Dès lors, l'ensemble constituera le village, *Taddart*. À l'échelon supérieur, le village fait partie d'une tribu. Enfin plusieurs tribus peuvent s'allier conjoncturellement pour former une confédération. Cette série d'enchâssements suggère une imbrication étroite entre la configuration des espaces et les dispositifs sociaux. La maison ou le groupement de maisons a alors pour fonction d'être un médiateur social, définissant non seulement une appropriation spécifique de l'espace, mais aussi une territorialité.

Pour ce qui concerne la forme de la maison kabyle, les descriptions faites par les militaires, administrateurs et voyageurs au XIXe siècle, rapportent des informations semblables avec cependant des différences quant à la toiture. Certaines contrées adoptent le toit de tuiles et d'autres, la terrasse. Même si les informations rapportées sur le processus de construction sont peu détaillées, on trouve tout de même des informations sur la division sexuelle du travail, des injonctions quant aux formes d'entraide dans la construction inscrite notamment dans les droits coutumiers. Quant aux métiers, on trouve des références à des modifications dans la charpente, dans la tuilerie, dans les ouvertures, et même l'adjonction d'étages, que la forme de la maison dans sa majorité n'a pas été affectée.

2.4.1 La Structure villageoise :

Bien que notre intérêt se focalise sur la dimension architecture principalement domestique qui se présente en maison ou groupe de maisons. Introduire une présentation sur le village et sa structure nous parait indispensable dans une approche globale du cas d'étude.

L'organisation spatiale et l'implantation villageoise dominante dans cette région sont dictées par les critères suivants :

- les matériaux existants : la terre cuite, la pierre et le bois, plus récemment la brique creuse l'acier et le béton. Le mode de vie (voisinage, intimité, convivialité, religion),
- le climat et les déclivités du site,
- l'effet de l'ombre et de la lumière (orientation vers le soleil levant),

Mais aussi des considérations plus culturelles tel que :

- l'organisation sociale,
- la relation entre le dehors et le dedans,
- l'organisation par le genre homme /femme.

Toute la région étudiée s'organise en *Taqbilt*, groupement d'un village ou de ou deux ou trois hameaux. Lacoste-Dujardin dit à ce propos : « *L'égalitarisme villageois kabyle montré à travers la littérature orale révèle en chaque occasion une véritable hantise de l'accaparement d'un pouvoir personnel contre lequel il semble bien que la lutte des communautés villageoises ait été constante. Par ailleurs, les héros les plus célébrés dans les contes villageois sont avant tout de vigilants restaurateurs de son ordre communautaire, fraternel et égalitaire* »[8].

Ainsi, le pouvoir n'y est pas personnel, mais une rotation des différents représentants des sages de chaque famille une sorte de démocratie égalitaire, un chercheur américain, Roberts Hugh (2014)[9], conforte cette affirmation depuis la régence ottomane, et la semi-autonome de ces territoires. Ceci, pour expliquer le fait que cette organisation sociopolitique ne favorise pas les constructions de vastes demeures ni la présence de monumentalité dans l'architecture engendrée, qui comme nous le soulignerons ultérieurement reste modeste dans son aspect extérieur et ses hauteurs. Même les mosquées des villages ne se distinguent pas réellement par leurs aspects extérieurs des maisons communes, elles possèdent rarement de minarets. (Malgré le fait des constructions récentes où nous assistons à l'importation de modèles plus orientaux de mosquées avec minaret).

L'habitat kabyle traditionnel occupe les crêtes et versants des massifs montagneux. Le village se place généralement sur une crête (*Tawrirt*) ou un plateau élevé (*Agwni*), emplacements dont rendent compte souvent les noms de villages. Le vocabulaire kabyle est riche en termes décrivant une topographie des lieux habités situés en altitude. L'influence géographique sur la structure du village est facilement observable. Comme le constate C. Vicente (1959), le village situé sur une crête, décrit un cercle autour du sommet. Ses maisons apparaissent disposées dans l'axe des lignes rayonnantes. Les rues décrivent un réseau concentrique aux limites du village, croisé en général par une ou deux voies perpendiculaires qu'il dénomme voies de circonvolution (pour les premières) et voies de pénétration (pour les secondes). La plus grande dimension de la *Axxam*, la chambre et non le groupement tout entier des diverses chambres) suis la direction d'une ligne diamétrale, direction logique d'une construction en pente. Par contre, le mur formant pignon et celui de la cour qui enferme la *Takherubt* (quartier) seront tangents à la voie de circonvolution.

[8]Camille Lacoste-Dujardin. *Le conte kabyle : étude ethnologique*. Vol. 7. F. Maspero, 1970
[9] Roberts Hugh. *Berber government: The Kabyle, polity in pre-colonial Algeria* (Vol. 14). IB Tauris. 2014.

Figure 42. Vue sur le Village de Adnane W. Sétif

En élévation les maisons paraîtront se chevaucher, chaque pignon dépassant le pignon voisin en montant vers le sommet. Les maisons kabyles se pressent donc les unes à la suite des autres au long des crêtes.

Les transitions spatiales dans le village se font de manière subtile, sans marquage réel sur l'espace. C'est une particularité par rapport à d'autres espaces en Afrique du Nord. La chicane est assez rare pour ne dire inexistante, remplacée par de petites portes en bois pour animaux et pour les femmes, ceci est dû en fait au facteur humain et géographique. Cette architecture de caractère rurale et villageoise, donc communautaire obéit déjà au préalable à certains filtres sociaux, qui font qu'un visiteur étranger avant d'arriver à l'espace de groupement de maisons, soit déjà passé par l'entrée du village, puis un espace de *Tajmaat* qui fais acte, d'accord direct ou tacite d'accès à des parties plus réservé du village, puis les groupements de famille élargie et donc des groupements de maisons. Ces filtres sont parfois matérialisés par des éléments physiques (marches, sous-pente, passage couvert…), mais dans une majorité de cas par un code non écrit, connu des seuls membres de la communauté. Le passage d'un groupement à un autre se fait par accord préalable et ici, il concerne essentiellement la gent masculine.

En effet, les femmes et les enfants jusqu'à la puberté pour les hommes ne sont pas concernés et disposent d'une liberté de circulation. L'espace extérieur est masculin notamment l'extérieur du village et dans la *Tajmaat* (c'est le lieu de la vie publique des

sages du village, qui avec la rue et les champs présente le domaine de l'homme). La thèse de Mustapha Gahlouz, *droit coutumier et régulation dans la société kabyle de la fin du XIXe siècle*[10], démontre le poids du droit coutumier dans la régulation morale et sociale du village.

L'espace est la résultante et le produit des activités sociales de la communauté, si les conditions climatiques, économiques interagissent, le facteur déterminant reste néanmoins culturel. Le village se présente sous forme d'organisations plus ou moins compactes, mais se structure en sous-ensemble dépendamment des familles élargies qui y habitent. Les villages compacts, sont organisés par rapport à un espace public accueillant les constructions symboles religieux et politiques, mais aussi le marché, les célébrations, la fête, les rencontres…Les villages sont tissés par la même force d'organisation sociale, mais les régimes de production et de propriété, les spécificités du site, génèrent une forme différente d'étalement dans le paysage.

2.4.2 Présentation de la maison :

Nous passons par l'entrée du groupement, une cour commune, qui contraste dans son ouverture et ses dimensions avec la pénombre et l'exigüité du passage. La présence de végétation est signalée dans une majorité de cas, notamment le figuier et la vigne, rarement des abricotiers et néflier, qui constituent en été avec leurs feuillages un jeu de claire obscure créant une ambiance lumineuse remarquable.

La délimitation se fait par les murs des différentes maisons en rez-de-chaussée, celle parfois disposée en étage et qui dispose d'un petit escalier pour accéder. Le sol généralement en terre battue, ou un dallage approximatif en pierre taillée. Elle sert aussi d'espace de séchage pour certains aliments avant leur entreposage dans les akoufis ou des sacs à provisions à l'intérieur de la maison. Le terme *Axxam* qui se prononce, *Akkham* ressemble au mot *khaima*, Tente en arabe. Il désigne aussi une forme d'organisation de l'espace. L'aspect de contigüité spatiale de la maison kabyle est assez remarquable pour le visiteur de premier abord. Même dans l'organisation de l'espace, elle ressemble à la tente qui sépare l'espace de réception avec l'espace intime et l'espace pour animaux.

[10] Mustapha Gahlouz. *Droit coutumier et régulation dans la société kabyle de la fin du XIXe siècle.* Droit et cultures. Revue internationale interdisciplinaire. 2010 P177-209.

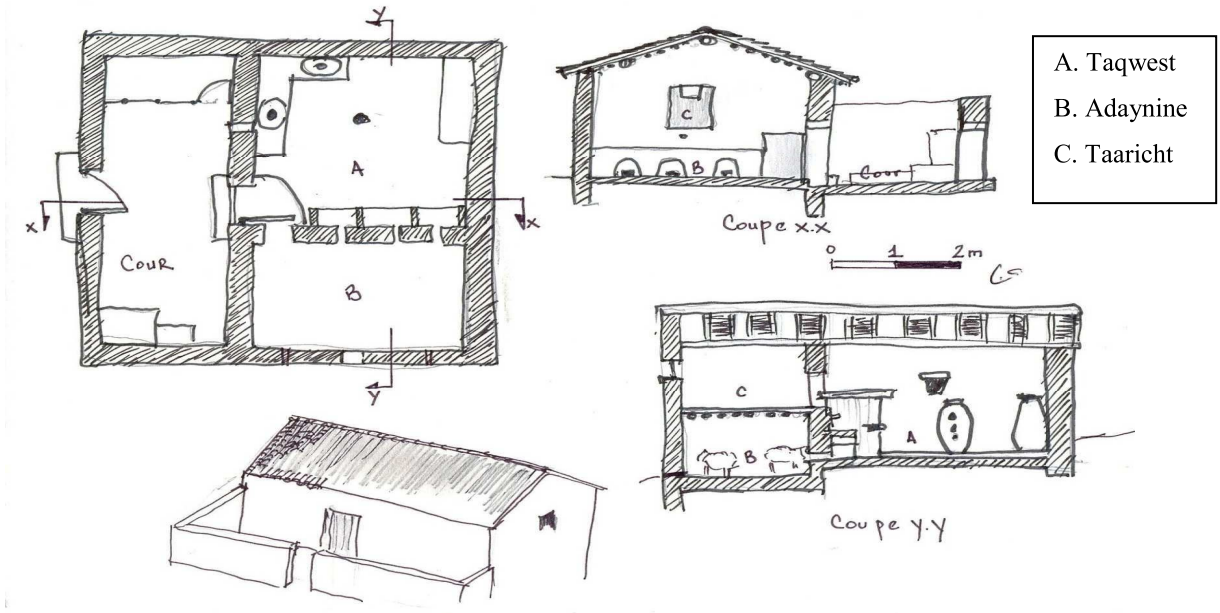


Figure 43. Maison avec cour fermée. Village Lemzayine, Beni ourtilène
W. Sétif

La seule pièce qui donne directement sur la cour est l'espace le plus important de la maison : le *Taqwest*, espace polyvalent par excellence (voir figure 43), il sert de cuisine en hiver, de salle à manger de foyer la nuit et d'espace de couchage pour les membres de la famille (enfants, jeunes et veilles). Espace d'entre stockage des *Akoufis* ou *Ikoufens* et des niches pour le rangement et même d'accrochage des outils agricoles.

Il y'a une partie basse avec le sol et une partie plus haute en banquette et puis une partie haute d'accrochage.

L'espace *Adaynine* couvert en terre battue et foin rarement de dallage sert de refuge pour animaux, les latrines sont à l'extérieur de la maison et sont commune au groupement généralement sec qui donne directement sur l'extérieur si la pente et le terrain le permet. Les odeurs sont isolées par l'utilisation de la cendre et du sable, l'utilisation de l'eau est assez rare pour le séchage rapide de la fécule qui peut servir d'engrais pour les arbres et les plantations. Cette disposition revêt plus un intérêt économique que de pratiques intimes et sociales. Les dimensions des pièces sont variables selon le site, l'aisance de la famille, le nombre d'individus…Le *Taaricht* sert d'espace intime pour les couples, espace de fécondité et d'entreposage de denrées précieuses et de séchage en été pour les aliments. La cuisine n'est

proprement pas un espace à part entière si en été la cuisson se fait le plus souvent dans la cour commune en hiver, c'est dans la pièce principale que le feu est produit.

La porte d'entrée *Taggurt* ou *Tabburt* est un des lieux sacrés de la maison c'est un espace d'augure (*Elfal*) passé la porte en recevant un bon présage, augure une bonne journée. C'est un lieu de contact entre l'intime familiale et le monde extérieur. Elle porte en elle le seuil et le linteau deux éléments sacrés, qui bénéficie dans la symbolique de beaucoup d'attention comme les sacrifices et accrochage d'éléments répulsifs de mauvais sort et esprits (miroir brisé, henné, clous, etc.) jouant le rôle de filtre repoussant les influences négatives et maléfiques du monde extérieur.

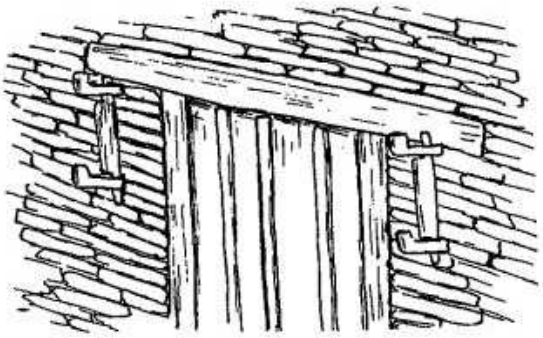


Figure 44. Linteau en bois sur porte d'entrée

Dans un conte kabyle ancien, un père de famille a rejeté sept belles filles, car la maison n'est pas entrée dans leurs cœurs. Ces femmes usaient du terme la « votre », les « vos », et pas la « notre » et les « nôtres », et ce n'est qu'au bout de la septième bru, qui elle, utilisa le terme « notre maison » que fini l'histoire. Ceci pour illustrer la place de la femme comme gardienne de la maison, elle doit rester dans la maison à tout prix, le travail chez les autres est très exceptionnel.

L'intérieur de la maison se présente comme le domaine de la femme. La manière dont sont établis les rapports entre les différents membres de la famille a affecté d'une manière directe ou indirecte l'organisation spatiale de la maison. La maison berbère traditionnelle offre un abri commun aux gens et aux bêtes qui vivent sous le même toit. Cependant, il n'y a pas de confusion : l'étable *Adaynine*, au- dessus duquel existe une soupente *Taaricht,* la partie réservée aux gens c'est Aguns *ou Taqwast*.

L'intérieur de la maison berbère particulièrement kabyle est donc divisé en trois parties dont chacune d'elles a une fonction et une forme propre. Elle trouve un sens à l'intérieur d'un système symbolique qu'elle inspire et dont elle est influencée. Cette

composition tripartite reprend l'arbre cosmique berbère du dessous, milieu et du haut.

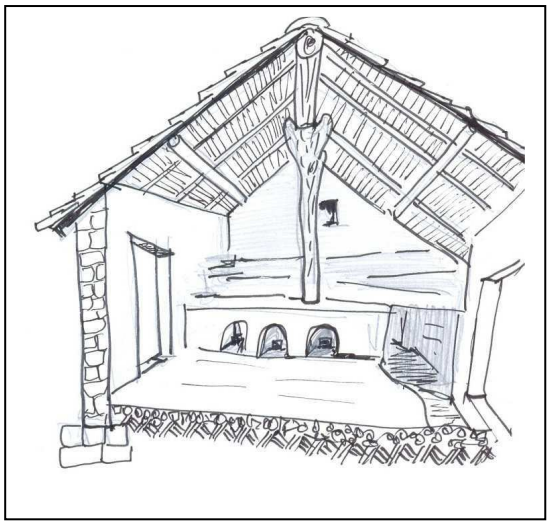


Figure 45 Coupe sur une maison. Village Lemzayine (W. Sétif)

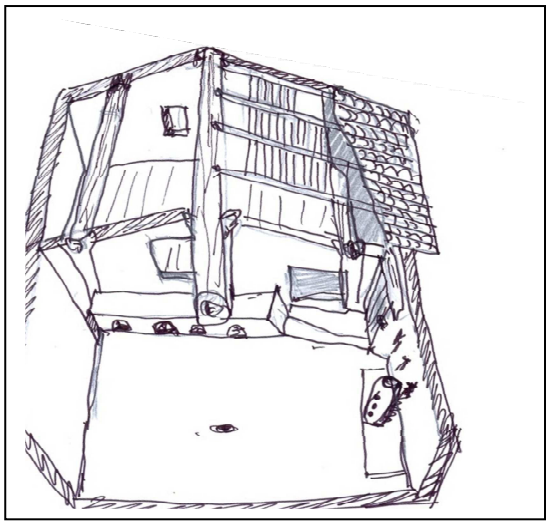


Figure 46. Vue axonométrique Maison à Lemzayine (W. Sétif)

2.4.3 Détermination du modèle :

Le modèle décrit, notamment à travers la division interne de la maison, son inscription dans la configuration spatiale du village et son processus d'édification (qui reste une œuvre collective) n'a pas fondamentalement changé. Nous pouvons alors parler de modèle d'habitat, au moins du point de vue de la structure, à savoir, d'une conservation de la structure de la maison du point de vue des rapports topologiques. Le modèle concerne alors la conservation de la structure topologique de la construction, c'est à dire de son plan. Comme signe symbolique de différenciation, l'élément important n'est donc, non pas la nature des matériaux de construction, ni la forme ou le matériel de la toiture, mais le plan de construction. En effet, les études que nous avons consultées, les maisons que nous avons visitées, soutiennent l'idée, que le plan de la maison kabyle possède un caractère suffisant de constance ou de permanence pour lui assurer la valeur d'une originalité culturelle.

L'influence du facteur famille sur la forme de la maison est observable, non seulement dans les proportions de cette dernière, mais aussi dans son extension dans la mesure où l'extension de la sphère familiale donne une série de cours, réunissant le groupe familial étendu. Dans les modes, nous remarquerons trois types, qui sont en relation effectivement étroite avec l'organisation sociale. Le dégagement d'un espace plus vaste que l'espace domestique pour vivre apparaît ici comme une donnée importante. Les champs de relations

sociales induits par les différents cercles d'intimité et de fidélité traduisent la préoccupation de la communauté villageoise de créer le plus grand espace pour vivre. Dans sa traduction effective, la maison n'apparaît que comme une partie d'un domaine plus étendu dont il ne représente que la partie privée. Ceci implique que l'étude de la maison kabyle ne peut être envisagée en dehors de l'ensemble que constitue le village. Elle doit être considérée comme une partie d'un système spatial et social tout entier qui englobe la maison, le mode vie et l'agglomération.

2.4.4 Modes d'organisation de la maison :

L'étude des typologies confirme clairement la tendance à la vie communautaire. C'est la grande famille, la famille élargie. Cette structure familiale va contribuer, et pour beaucoup, au façonnage des espaces de l'habitation, mais aussi à la relation spatiale entre eux ou même la disposition et l'organisation globale.

La maison, l'habitat et l'habitation sont considérés comme la projection des rapports sociaux au sol, ces maisons ne dérogent pas à cette règle. C'est une maison rurale de montagne, tournée vers la préservation de l'intimité. Elle est destinée à l'agriculteur, donc de subsistance face aux hivers rudes, elle dispose d'espace de stockage pour les aliments. De par son plan la maison n'offre que très peu d'originalité, formée d'un espace tripartite ouverte sur une cour commune ce schéma est dans son esprit assez méditerranéen, bien que dans la forme et matériau il y'a des divergences certaines.

Les dispositions relevées dans les cas étudiés révèlent certains types de dispositions .Une étude du projet Meda sur l'espace méditerranéen a révélé des typologies similaires autour de la méditerranée et confirme ces dispositions générales[11].

La maison peut se présente en des formes variées classées en trois catégories typologiques :

A- **La maison élémentaire**, avec une très faible spécialisation des espaces, qui sont partagés entre les hommes, les animaux et le stockage agricoles. C'est l'expression de la pièce polyvalente qui n'accueille qu'une partie limitée de la vie durant l'année. Celle-ci se déroulant la plupart du temps dehors en plein air, quand le climat est clément, c'est-à-dire de mars jusqu'en fin septembre. Elle présente ordinairement un plan rectangulaire et dans la plupart des cas, elle ne dispose que du rez-de-chaussée. La maison

[11] Nourissier, Giles, et al. *Architecture traditionnelle méditerranéenne*. Corpus, Barcelone.2002.

élémentaire est souvent le noyau à partir duquel une évolution a lieu vers les autres organisations.

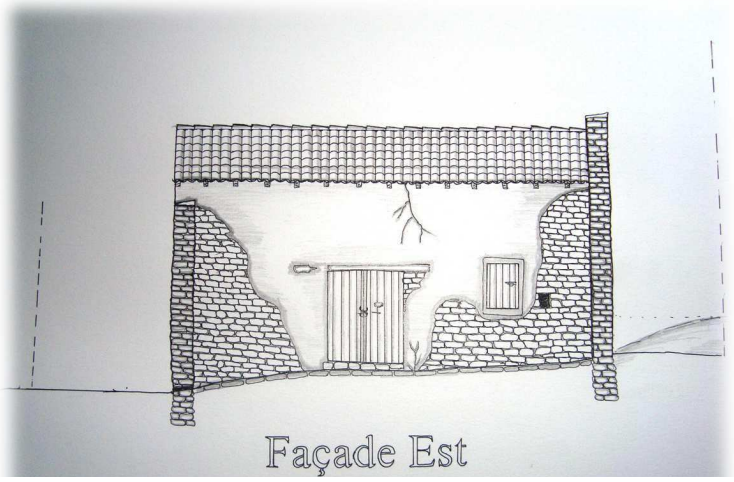
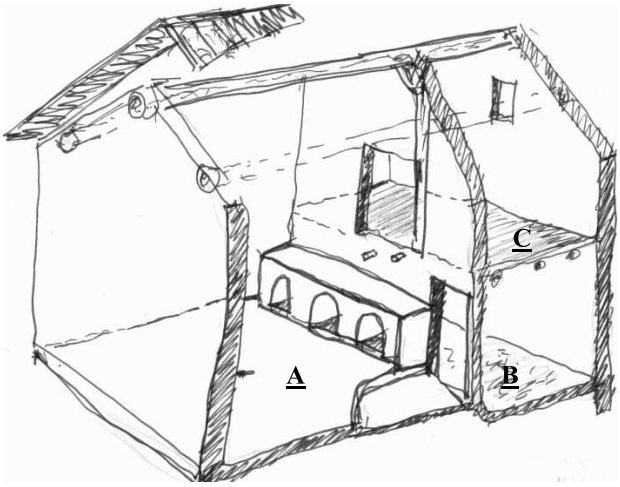


Figure 47. Une maison élémentaire village d'Ourir

B- La maison tripartite : cette maison intègre la demeure et espace spécifique destinée à la famille en couple, animaux, rangement et provisions alimentaires. Dans la plupart des cas, elle se présente avec un rez-de-chaussée plus un niveau en sous-pente en organisation tripartite, que nous expliquerons par la suite. Le plan au sol a tendance à être aussi plus ou moins rectangulaire et à devenir irrégulier, surtout dû aux contraintes topographiques. Dans cette maison, la surface au sol est clairement plus importante que pour la maison élémentaire. La définition d'espaces spécifiques et les activités contribuent à cette augmentation du plan et du volume.



A : Taqwest
B : Adaynine
C : Taaricht

Figure 48. Maison tripartite au village de Lemzayine (W. Sétif)

C- La maison étendue ou complexe, constituée de plusieurs constructions, donc de combinaison de maison élémentaire et/ou tripartite, chacune avec une destination bien définie. La maison prend ici souvent une nette hiérarchie formelle sur les autres constructions annexes, tendance qui s'accentue au fur et à mesure vers une claire singularisation, notamment avec le nouveau couple et le fils qui se marie. Bien que l'unité formée par les différents corps bâtis et accolés soit autour d'une cour extérieure. La forme, la disposition fonctionnelle, est selon les cas étudiés, dépend en général de la topographie en carrée autour de la cour ou en alignement avec une cour au bout la disposition.

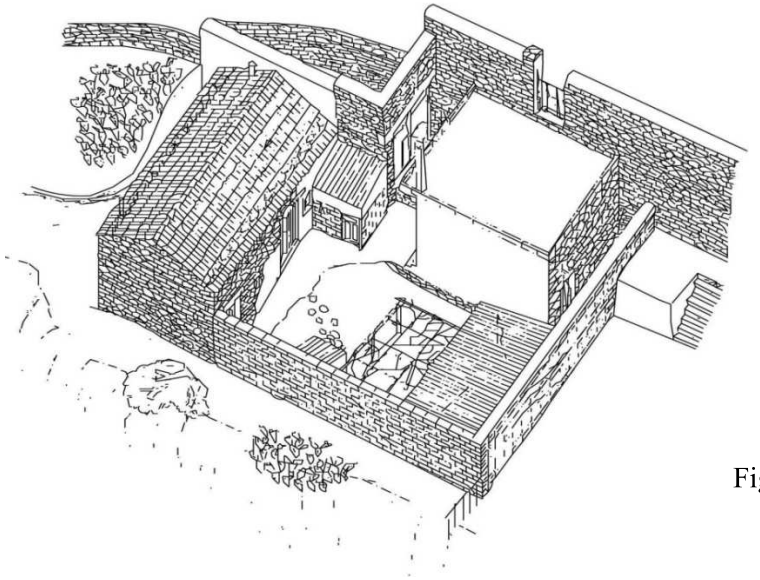


Figure 49. Maison étendue V. Ourir

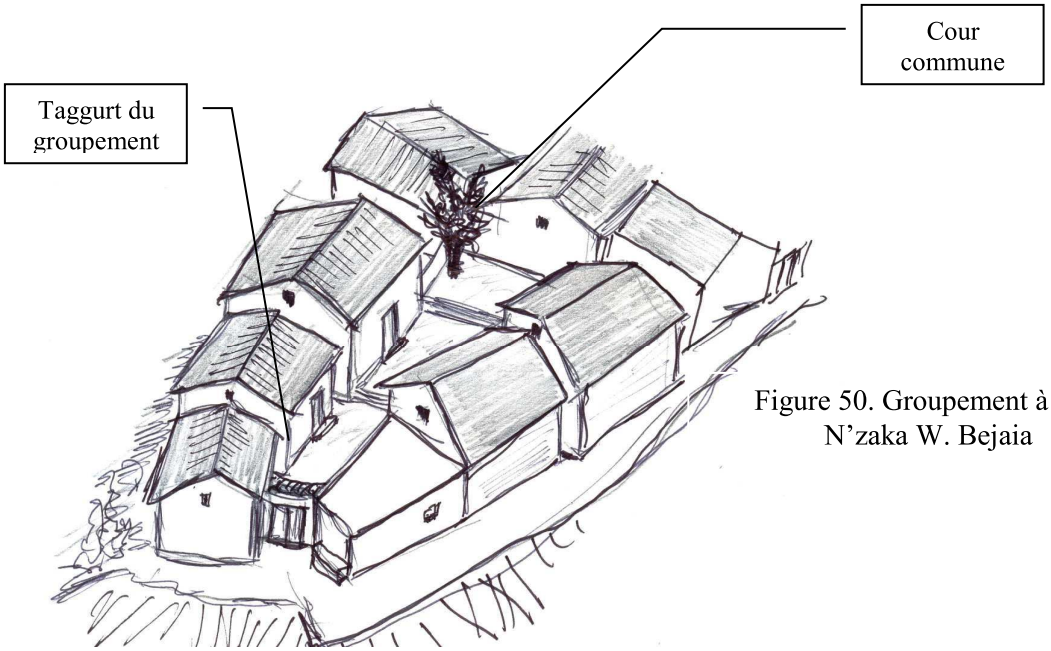


Figure 50. Groupement à Tizi N'zaka W. Bejaia

2.4.5 Les matériaux :

La pierre, la roche est partout en montagne. La roche primaire semble la seule matière dont l'homme puisse faire un abri. Le calcaire est assez rare, avec l'eau, dans ces espaces montagnards. Les habitants ne pouvaient penser à lier avec un mortier de chaux les pierres dont ils bâtissaient leurs maisons.

Le climat comme facteur n'explique pas tout, avec la hauteur et l'enneigement des sommets, le mur en pierre s'impose pour résister aux pluies et neiges, ni le pisé ni la brique de terre ne résistent aux périodes d'humidité.la taille de ces pierres est généralement moyenne, ce qu'un homme peut porter.

L'arc est presque ignoré dans cette architecture. Impliquant l'utilisation du bois, on assiste parfois au rôle de chainage sans ancrages des madriers renforcent un peu au hasard les murs des maisons. Une étude récente de pierre Frey en montre la valeur dans le comportement sismique des parois composé de pierre et de bois comme une paroi composite dans son comportement sismique[12].

Les linteaux sont en bois, quelques rares ouvertures de petites dimensions possèdent un encadrement en pierre. Des pierres plus grandes forment les jambages de la porte dont le linteau est en bois.

Concernant les revêtements extérieurs, à cause des vents forts et rafales pluvieux certains, utilisent un parement en terre de pisé pour couvrir les parois extérieures sur une mi-hauteur, sinon généralement la paroi est laissée tel quelle, c'est-à-dire en pierre nue.

2.5 La maison kabyle :

2.5.1 Structure et fonctions : Après avoir franchi la porte du vestibule (*tawwurt n wesqif*) toujours fermée, on se retrouve sous un porche couvert flanqué de part et d'autre du passage menant à la cour, de banquettes en maçonnerie (*Adekkan*). D'autres ensembles semblables sont construits à côté de celui-ci et forment une sorte d'ensemble habité par une famille étendue dont les membres portent un même patronyme. Dans le mur de la partie basse de la cour opposée au mur du porche est aménagée une petite porte menant en même temps aux champs voisins *(tamazirt, pl : timizar)* et au tas de fumier. Dans les angles de la cour sont aménagés des réduits délimités par des murettes en pierre sèche et font office de cuisine à la belle saison.

[12] Pierre Frey. *Learning from vernacular*. No. EPFL-BOOK-155174. Actes Sud. 2010.

La plus petite unité d'habitation (*Axxam*) présente un toit à double pente recouvert de tuiles romaines rouges. Les dimensions varient, selon les moyens de la famille, en surface [(3 à 4 m) x (7 à 12 m)] et en hauteur de 2.50 m à 3 m sous l'arête de la poutre faîtière du toit.
On y accède par une porte en bois à double battant [(1.20 à 1.50 m) x 2]. Le linteau de la porte (*amnar ufella*), est encastré dans la maçonnerie, tandis qu'un seuil (*amnar n wadda*) constitué d'une dalle de schiste, le plus souvent haut de 10 à 20 cm. Il empêche les eaux de ruissellement de pénétrer à l'intérieur de la maison. Des ouvertures de formes variables, de très petites dimensions et soutenues par des tuiles rondes diversement agencées, sont parfois aménagées très haut, près du toit. Ces ouvertures éclairent à peine l'intérieur de la maison et ne permettent qu'une faible aération, d'ailleurs rompue en hiver puisque bouchées à l'aide de chiffons.

Parfois, dans certaines maisons, une porte basse et étroite donnant sur le *lber aazzug* (litt. extérieur sourd) est aménagée du côté du mur faisant face au mur de l'entrée. Le *lber aazzug* est un petit réduit à ciel ouvert où l'on entrepose des jarres d'eau et où l'on prend aussi parfois son bain en été. Les dispositions relevées dans les cas étudiés révèlent certains types de dispositions.

L'acte de bâtir commençant par la creuse des fondations masculines par essence et l'élévation des murs s'achève par la clôture de la maison dans ses différentes couvertures et l'entame du travail d'enduit et de décoration intérieure, féminine par nature.
La hiérarchie se décrit : De la texture à la marche du portail faisait fi de seuil commun, pour les hommes ou passage couvert, à des banquettes de part et d'autre marque parfois l'espace, à une cour commune, en suite un seuil de maison pour se retrouver à l'intérieur.

2.5.2 L'ossature de la maison est composée d'une structure poutres - piliers en bois soutenant la toiture et de murs porteurs en maçonnerie de pierre ou de pisé. Les murs extérieurs dans lesquels sont incorporés parfois des chaînages horizontaux (des traverses en bois) reposent sur des fondations constituées de grosses pierres liées au mortier de terre. La charpente en bois est composée de trois à cinq poutres reposant à la fois sur des piliers fourchus dressés à l'intérieur de la maison et sur les murs extérieurs. Les piliers qui reposent sur le mur intérieur présentent en effet à leur sommet une fourche (naissance de deux branches sur le tronc) où vont prendre appui en s'y logeant, les corps des poutres à soutenir.

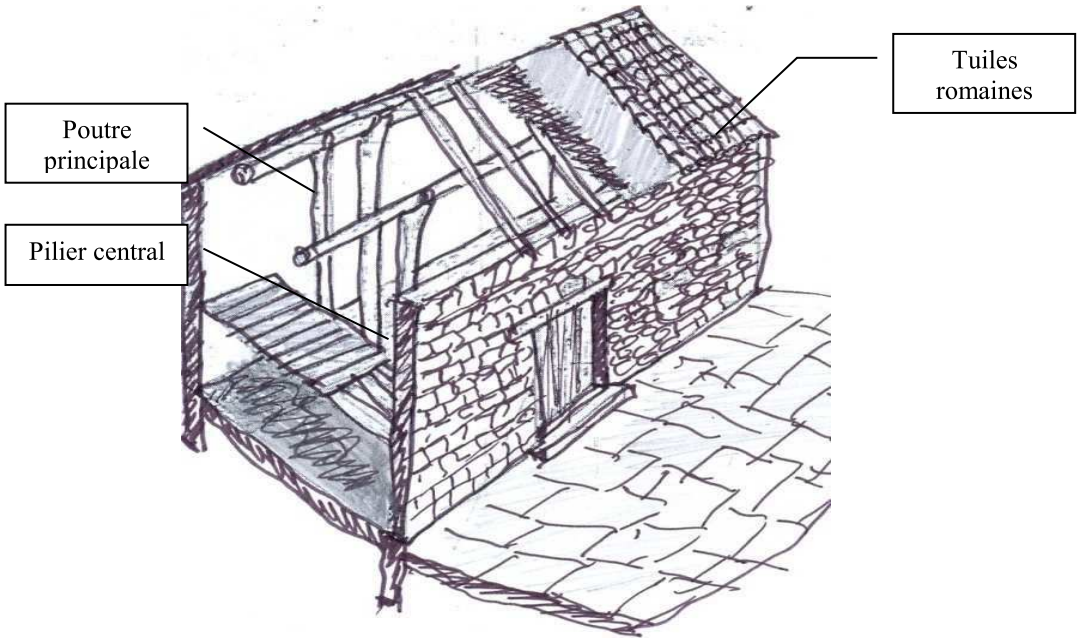


Figure 51. Ossature de la maison en bois sur mur en pierre

Dans la maison kabyle, quatre murs verticaux définissent la surface intérieure. Le mur de la colonne d'entrée est percé d'une porte unique pour la maison appelée *Tawwurt tacerqit* (porte du levant). Sa face interne est faiblement éclairée. Un mur pignon appelé *Tacraft* délimite au nord et au sud le volume intérieur.

2.5.3 L'intérieur de la maison présente une division bipartite en longueur et bipartite en hauteur, c'est-à-dire une division tripartite. Cette division intérieure est engendrée par un mur trapu appelé *Tadekant* qui partage la pièce dans le sens de la largeur. Cette paroi intérieure part du mur opposé à l'entrée et s'arrête à environ 1 m de la porte.

La partie de droite est l'étable *Adaynine*. Sombre et difficile d'accès, l'étable loge les animaux. Son sol est dallé et légèrement en pente pour permettre l'écoulement du purin par un trou aménagé à la base du mur.

La partie gauche appelée le *Taqaatt, Taqwast, Aguns ou Agwens* ou encore *Tigherghert* selon les territoires. Le *Taqwast* comporte deux trous au sol, l'un pour le foyer (*lkanun*), l'autre, plus rare, pour le moulin à bras (*Tisirt*). Envisagé comme paroi horizontale délimitant l'espace intérieur par le bas, le Taqwast permet par cette fonction de surface l'accomplissement de tâches domestiques (cuisine, lessive), économiques (c'est là qu'on installait le métier à tisser) et biologiques (c'est là qu'on mange, on peut y dormir aussi).

La troisième partie s'appelle *Taaricht*. Sorte de soupente qui s'apparente à un grenier sans en être véritablement un, elle est superposée à l'étable. Son plancher porte sur le mur séparateur (*Tadekant*) et sur des poutrelles scellées dans le mur pignon.

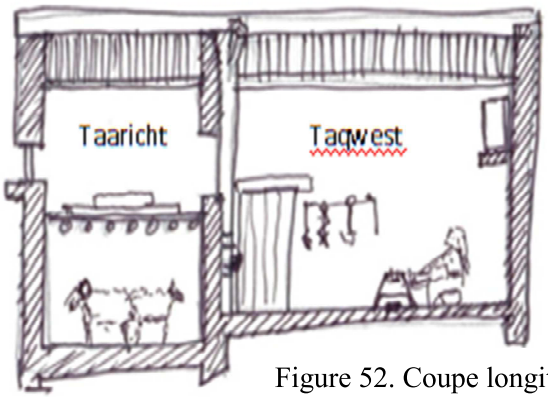


Figure 52. Coupe longitudinale sur maison

Outre donc sa fonction de séparation de l'espace intérieur, le mur à claires-voies (*Tadekkwant*) accomplit une fonction porteuse : c'est sur lui que reposent les *Ikufan* (grandes jarres) dont la construction et la décoration (elles ont une fonction esthétique) incombent généralement aux femmes. Sous le *Tadekant* se trouvent les mangeoires des animaux qui communiquent avec le *Taqwast* par trois ou quatre claires-voies.

Si la maison abrite en même temps les gens, les bêtes et les provisions, les zones d'occupation sont nettement séparées à l'intérieur. Près du mur faisant face à l'étable est creusée une cavité circulaire d'environ 15 cm de profondeur et de 20 cm de diamètre qui constitue le foyer *(lkanun).* Très rarement, dans certaines maisons, nous trouvons un deuxième foyer en retrait par rapport au premier et servant au chauffage. Sur toute la longueur du mur de l'entrée dit *Tacraft* est dressée une banquette large de 50 cm et pourvue de plusieurs niches dans lesquelles on place les ustensiles de cuisine.

2.5.4 Les dispositions et techniques :

La maison dispose de système technique d'évacuation des eaux et de performances acoustiques remarquables, nous ne présentons que sommairement cet aspect, car, comme nous l'avons mentionné précédemment, c'est un volet particulier qui peut fait l'objet d'étude.

A- Performances thermiques – Acoustique : L'orientation donnée en général, à la maison (lorsque l'orographie le permet) est L'Est pour l'espace *Taaricht,* le Sud pour l'entrée. Le niveau d'adaptation au climat est obtenu par la taille des ouvertures et leurs hauteurs et les épaisseurs des murs, on est d'emblée saisi par la fraicheur de ces habitations en pleines chaleurs d'été, ce confort thermique est assuré par les matériaux (pierre, tuile, chaux) et les revêtements intérieurs à base de chaux hydraulique de

couleur blanche essentiellement.

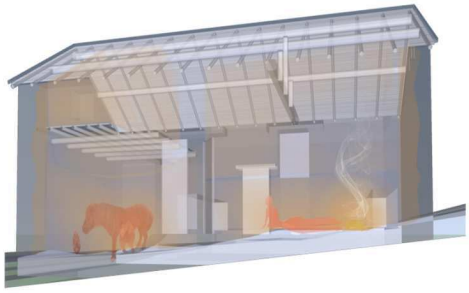


Figure 53. Les sources de chaleur de la maison

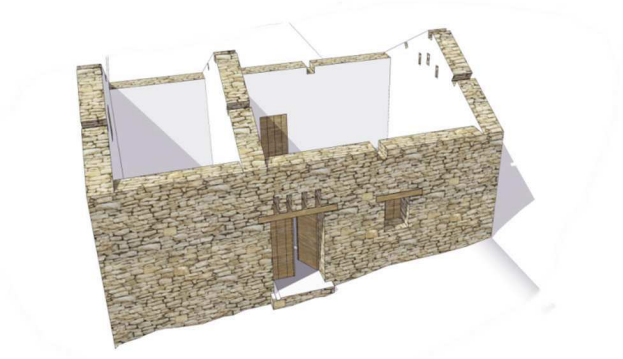


Figure 54. Les murs en pierre

L'ingéniosité des constructeurs mettant au point des dispositifs de ventilation et faisant varier, en fonction de la nature du matériau utilisé, l'épaisseur et donc la masse des murs, leur donnant ainsi la plus grande inertie possible, a naturellement cherché à obtenir le maximum de confort thermique pour les habitations, les écarts de température entre les saisons chaude et froide, le jour et la nuit étant souvent très importants ces régions montagneuses. Cette même masse est favorable à la qualité acoustique dans la maison.

B- **Systèmes traditionnels de conditionnement de l'air :** Autrefois le chauffage de la maison se faisait par la présence des animaux en contrebas sous l'espace de la soupente, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui où on utilise le bois pour le chauffage. L'endroit du Kanoun *akanune* est aussi utilisé comme source de chaleur en plus de la cuisine. La présence d'un deuxième *akanune* tel que rapporté par certains auteurs, dédié uniquement au chauffage, n'a pas été constatée les maisons étudiées.

C- **Systèmes d'approvisionnement en eau potable :** L'approvisionnement en eau potable se fait à partir de la ou les fontaines du village. Pour les systèmes d'évacuation des eaux usées, l'évacuation se fait grâce à la pente en contrebas du village, et parfois dans des fosses perdues.

Partie II. Chapitre 3

Chapitre 3 : les pratiques technico-symboliques

3.1 Introduction, la question de la technicité :

Définir les pratiques sociotechniques de la construction, c'est d'abord mettre en évidence leur caractère technique et technologique, qui est relatif aux procédés utilisés pour la réalisation et un savoir-faire requis pour la maitrise d'une tache ou d'une activité particulière. Ce caractère spécifique nous l'utiliserons dans le terme technicité. Selon Maurice Combarnous[1], celle-ci découle, de manière permanente de l'adjonction de trois composantes :

- Une composante d'apparence philosophique, la rationalité dans sa forme particulière de réflexion technique, c'est-à-dire trouver une solution rationnelle à un problème posé.
- Une composante d'apparence matérielle, l'emploi d'instruments, d'outils, comme artefacts intermédiaires entre une pensée et une action.
- Une composante sociologique, la division et la séparation des individus et des groupes dans l'exécution des tâches partielles coordonnées, permettant des réalisations qui ne sont pas de la capacité d'un individu.

À ces trois composantes, nous ajouterons une dimension symbolique, dans le modèle de technicité traditionnelle, qui comme on le démontre dans l'architecture kabyle obéie aux trois composantes de Combarnous, mais est dictée aussi par la dimension symbolique.

Ainsi, traiter de technicité dans le cadre de techniques relevants de sociétés traditionnelles, où la division du travail est peu prononcée et où les pratiques sociotechniques ne sont pas codifiées, n'est pas chose aisée. Les savoirs, les tâches, les rôles sociaux, même leur mode de transmission, se trouvent entremêlés, voire inséparables. Dès lors, espérer contribuer à cette discussion passe nécessairement par une approche permettant d'élucider la nature et les modalités d'expression des savoirs mobilisés, d'aborder les rapports entre les participants à l'acte de construire, les rapports institutionnels compris et enfin, de préciser le rôle de chacun dans la détention et la production des savoirs nécessaires à la construction et à sa justification.

[1] Combarnous, Maurice. *Les techniques et la technicité*. Éditions sociales, 1984.

3.2 Technique et Technicité constructive kabyle

L'habitat traditionnel auquel nous nous intéressons, renvoient à des pratiques sociales qui sont aussi bien des pratiques techniques relatives à l'activité de construction, et qu'accompagnent des pratiques rituelles et symboliques, plus qu'à de simples pratiques d'occupation et d'utilisation de l'espace. Le mode d'habitat qui en découle apparaît alors comme la résultante de choix opérés sur un univers de techniques possibles. Ces choix laissent des traces dans le système de représentation de la société considérée et les techniques retenues qui sont, d'une manière ou d'une autre, en accord avec ces derniers. Dès lors, un éclairage des rapports entre système technique et société, se révèle être celui des rapports que le système de représentation d'une société entretient avec les connaissances spécifiques qui accompagnent la conception et la réalisation du bâti.

André Leroi-Gourhan, a étudié le rapport technico-économique dans les structures traditionnelles, où il dit :« *L'évolution des rythmes et l'organisation spatio-temporelle permettront de dégager plus clairement l'étroite connexion du comportement social et de l'appareil techno-économique (...) dans une dialectique comparable à celle des rapports de l'appareil corporel et de la pensée portée par le système nerveux. Avec tous les retours qui tiennent à ce que le groupe humain est matière vivante, c'est bien par le squelette technico-économique que l'étude doit débuter* »[2]. Il établit deux échelles celle du couple conjugal au sein duquel il y'a une spécialisation et l'échelle du groupe techniquement polyvalent. La possession de toute la culture matérielle étant indispensable à la survie de la collectivité dans l'isolement[3].

3.2.1 Le processus de construction de la maison kabyle :

Nous reprendrons le schéma de déroulement du rite de la construction selon le processus de l'édification adopté et décrit par René Maunier en 1926[4]. L'Acte de bâtir est un acte fondateur et sacré. L'acte de bâtir commence par la creuse des fondations et l'élévation des murs, et s'achève par la clôture de la maison dans ses différentes couvertures. Le travail de fondation est masculin par essence et l'entame du travail d'enduit et de décoration intérieure féminin par nature. C'est une division du travail,

[2] André Leroi-Gourhan. *Le geste et la parole*. Tome I technique et langage. 1964, P202.
[3] *Ibid*.P216.
[4] Maunier, René. *La construction collective de la maison en Kabylie : étude sur la coopération économique chez les Berbères du Djurjura*. Vol. 3. Institut d'ethnologie, 1926.

qui ne répond pas seulement à des exigences pratiques, mais aussi symboliques entre le masculin sec et froid et le féminin humide et chaud.

Le choix du moment et du lieu de la construction : La société kabyle est dans sa structure sociale, communautaire et agnatique. C'est souvent à l'occasion du mariage d'un fils que l'on construit une nouvelle maison en Kabylie. Dans un pays où le nombre des hommes est un atout persuasif dans les relations sociales, contribuer à la pérennité de la famille en fondant la sienne est un des devoirs de tout célibataire. Se marier ne suffit point, il faut engendrer ceux qui perpétueront le nom, d'où la crainte de mourir sans progéniture mâle. L'idée de mariage est donc liée à celle de fécondité. Cette liaison entre l'acte de fondation d'un foyer et la fécondité féminine est essentielle dans la compréhension de certains rites qui dictent l'acte de construction de la maison.

Quand faut-il construire et fonder une maison en hivers ? Il fait trop froid et les matériaux manquent. En été ? Il fait très chaud les matériaux sèchent rapidement et manque de dureté, donc, la meilleure saison c'est l'automne et le printemps. Sauf qu'au printemps le bois est encore humide et la roche encore froide et ne supporte pas trop la malléabilité. À partir de cette logique qui se base sur une connaissance pratique de la nature et de la terre, nous arrivons à la meilleure période. Ainsi donc, le moment propice à la construction se situe pour des raisons techniques (absence de pluie pour le séchage des mortiers et des tuiles) et économiques (rentrée des récoltes et donc disponibilité des moyens exigés par la construction) entre les mois de mai et octobre.

Peu d'interdits en ce qui concerne le moment du lancement des travaux sont signalés dans la littérature. La maison est soit reconstruite sur son emplacement ancien, soit édifiée sur un nouvel emplacement proche des maisons des parents, soit une extension de la maison mère en maison étendue.

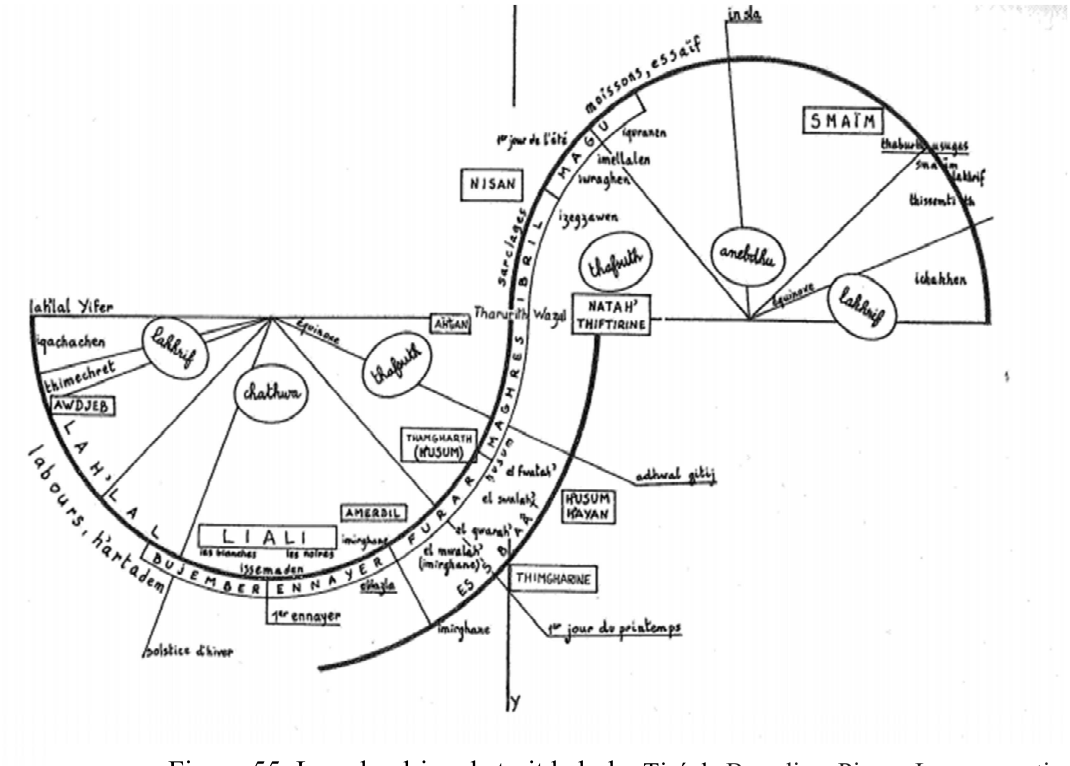


Figure 55. Le calendrier abstrait kabyle. Tiré de Bourdieu, Pierre. Le sens pratique, éd. de Minuit. 1980. P339. Sur le calendrier annuel, ils superposent les actions agricoles et domestiques à faire selon les périodes.

Même si les sciences astronomiques dans la culture berbère sont encore mal perçues, elles participent à ces représentations, par un système d'ombre qui permet de déterminer le Nord et certaines heures de la journée pour déterminer aussi certains points. Dans une étude sur les techniques romaines et leurs transmissions autour de la méditerranée, Béatrice Bakhouche dit : « *nous estimons que ces techniques d'ombre sont peut-être hérités de techniques astronomiques romaines, L'implantation face à l'Est est une des constantes le levée du soleil (commencement de la journée)* »[5].

[5] Béatrice Bakhouche. *Cadastre et astronomie : pour en finir avec l'orientation solaire ?* in A. Rousselle (éd), Monde rural et histoire des sciences en Méditerranée, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 1998. P 37-49.

L'aspect constructif nous avons jugé utile de séparer la construction selon les éléments la constituant :

3.2.1.1 Les matériaux : C'est une architecture qui use uniquement de matériaux locaux et disponibles en abondance dans ces régions montagneuses à savoir : pierre, bois, chaux, terre, sable... à part quelques essences de bois parfois plus rares utilisés ici et la tel que le cerisier ou les tuiles où les traces de cuisson ne sont pas identifiées ce qui nous laisse croire qu'elles ont été ramenées d'autres lieux.

Les bois de charpente sont des produits disponibles. Dans ces régions boisées, il est aisé de trouver plusieurs qualités de bois de construction : frêne, chêne, pin, eucalyptus, olivier sauvage, peuplier. On abat l'arbre à la fin de l'hiver à l'aide de hache. Le façonnage et le transport se feront plus tard, ce qui laisse le soin au bois un temps de séchage indispensable pour son utilisation.

Pour la couverture, les roseaux (*ighunam)* ou les branches d'olivier sont aussi disponibles. Les pierres sont recueillies soit d'une construction détruite ou sont ramassées dans les champs. Quand la pierre n'est pas disponible, il faut l'extraire d'une petite carrière ouverte. Il arrive aussi, comme que la carrière soit un bien wakf[6] qui conque construite sa maison, a le droit d'en user. L'extraction s'opère avant que l'on n'ait commencé à tracer et à creuser les fondations, afin de constituer un stock de pierre et ne pas gêner la célérité de la construction.

La maison construite est à toit à double pente. Elle est recouverte de tuiles dites romaines. La pose de tuiles est toujours un travail des hommes. Les tuiles de Kabylie *akermud* sont des tuiles rondes ou creuses que l'on dénommerait aujourd'hui tuile canal. Elles ont 40 cm de longueur, 2 cm d'épaisseur, 20 cm de largeur à l'extrémité la plus grande et 15 cm à la petite extrémité. Ces dimensions changent fort peu d'un lieu à un autre. Ceci prouve l'existence d'une standardisation de la fabrication des tuiles à partir d'un moule.

3.2.1.2 L'édification : On procède d'abord au tracé et à l'implantation des fondations. Par des mesures en coudées *(ighallen* sing. *ighil)* qui ressemblent fort à la coudée romaine et andalouse (≈ 45 cm). Elle se calcule depuis la pointe du coude jusqu'à l'extrémité du doigt majeur. Cette mesure de longueur a disparu au détriment de la mesure métrique.

[6] René Maunier.Op.Cit.P.25.

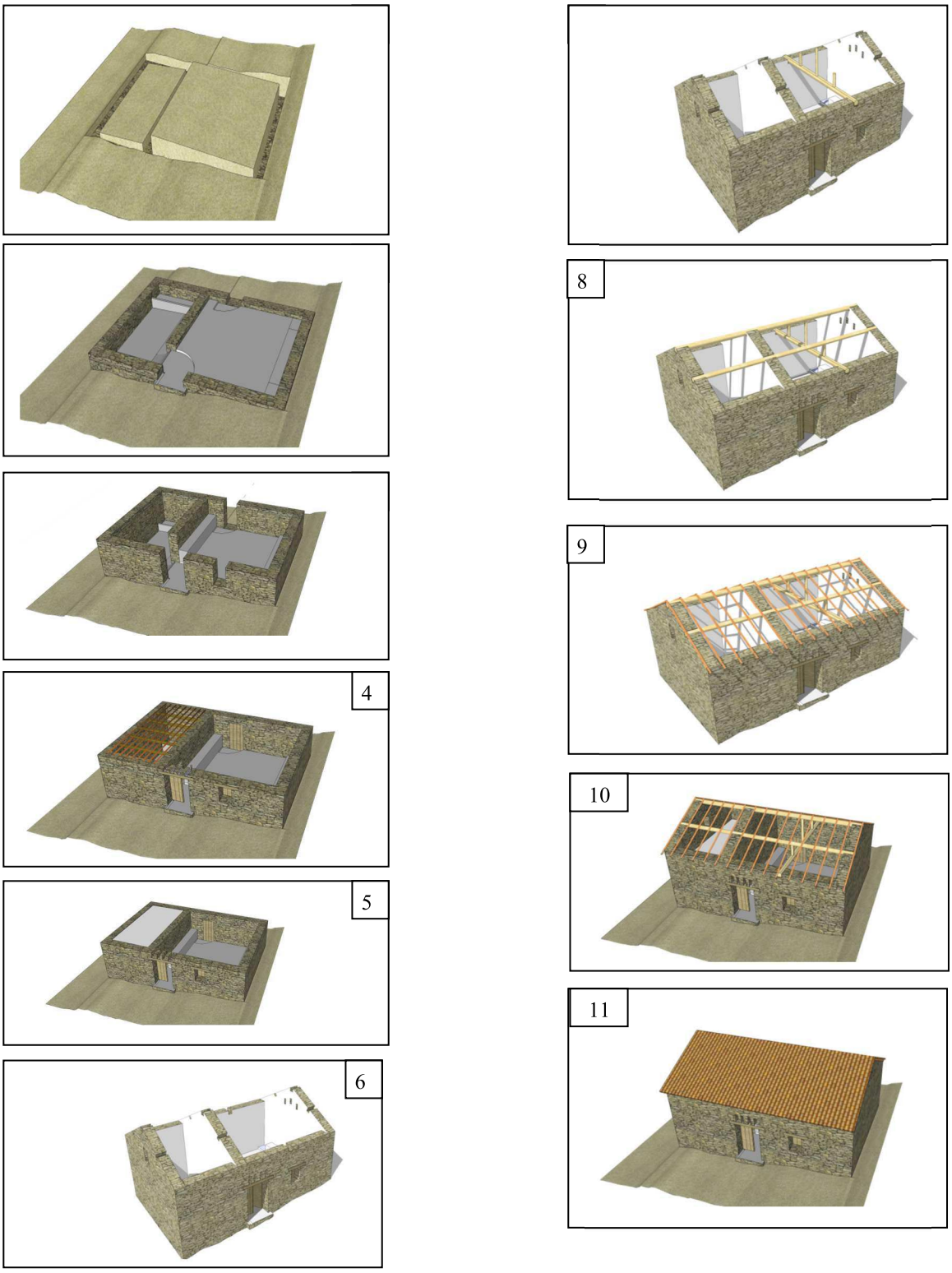


Figure 56. Schéma du processus d'édification de la maison :

1&2 Tracé et creuse des tranchées des fondations, pose des rangés de pierre plate comme support de mur,
3 & 4élévation des murs en pierre semi taillée sèche, pose du plancher de la soupente,
5& 6chainage en pierre et linteau des ouvrants, finition des murs
6,7, 8 & 9 finitions des murs, pose des traverses, pose des poutres et chevrons.
10 & 11 coulage de la toiture en argile et paille, pose de la tuile

On règle la longueur de la maison à celle de la poutre maîtresse. La place des murs est marquée par des piquets de bois plantés aux quatre coins et qui tendent des cordeaux tressés en *diss*.

3.2.1.3Les fondations : Ils sont un élément essentiel, car en contact avec la terre. Ils obéissent aux contraintes et aléas naturels essentiellement la topographie du terrain que le sol soit solide ou meuble leur profondeur varies de 0.70 m à plus d'un mètre. Les largeurs des tranches semblent identiques 0.80 m à un mètre avec un remplissage de fragment de pierres et de tuiles et quelques fragments de briques avec un mortier à base de ciment avant de la chaux. Les terrains trop argileux sont évités, car la solidité du mur et donc de l'habitation pâtirait.

Les tranchées sont ensuite creusées jusqu'à atteinte du bon sol, que signale la non-possibilité à la pioche de s'enfoncer. Le bon sol est appelé *Essah,* il renvoie à la portance de la base de fondation. En fait, sa solidité, image d'ailleurs projetée pour toute entreprise sérieuse dans la vie : « *abni fi essah* » -construis sur du vraie (sur du solide) - dit-on communément. Un foyer solide se construit sur la vérité dans un sens concret (le sol) et dans le sens abstrait (fécondité, relation conjugale saine, la femme…).

Les tranchées de fondation sont creusées en rigoles tout autour de la maison. Leur profondeur varie selon la nature du terrain, rocheux en général. Elles sont remplies ensuite de grosses pierres liées au mortier de terre. Les semelles filantes, que nous avons pu apercevoir lors des différentes investigations, ainsi obtenues ont la même largeur que celle des murs qui reposent sur elles.

Ainsi une fois les fondations creusées, il faut faire un sacrifice pour éloigner les mauvaises influences, ensuite la *Taghart* (la veille du village) y accomplit des rites (dépôt de terre et d'eau d'un lieu saint, une pièce de monnaie d'argent…), tel que le rapporte Henri Genevoix dans certains rites[7]. On compare les fondations à la femme. La terre est piochée, mais avant cela mouillée, les grosses pierres servent de fondations et de cale.

Une fois les fondations exécutées, et sèches. Les murs sont édifiés sur cette base. Deux types de murs sont construits : le mur dit de pisé *Tadabit* ou plus répandu, le mur de pierres. On distingue dans cette dernière catégorie deux types de murs : les

[7]Henri Genevois, Centre d'études berbères (Alger). *L'habitation kabyle*. FDB, 1962.P46.

murs dits de pierres sèches bâtis en pierres taillées posées les unes sur les autres sans apport de mortier et les murs en pierres non taillées liées au mortier. Ce sont des murs épais dans lesquels sont incorporés des chaînages horizontaux sous forme de traverses en bois. Outre ce rôle de chaînage, ces traverses ont un rôle dans la résistance à la sismicité.

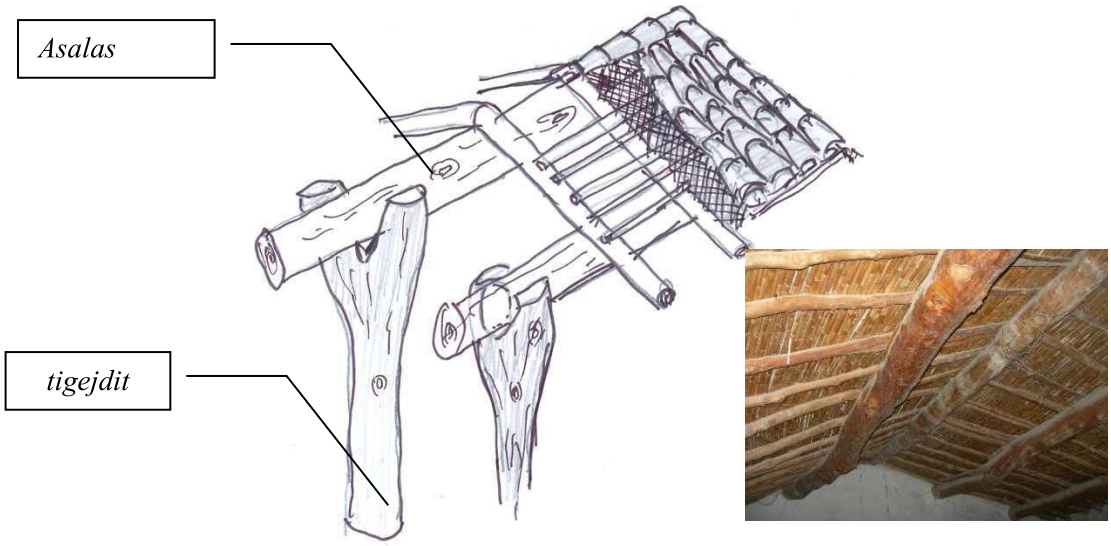


Figure 57. Maison kabyle disposition des poutres et des piliers

Plus rare dans cette région, les murs de pisé *(Tadabit)* sont des murs élevés par le procédé technique du moulage dans un coffrage en bois fermé aux deux bouts et correspondant à un demi-mètre cube environ. Deux planches en bois parallèles qui constituent les parois du coffrage sont étayées par des raidisseurs verticaux. L'espacement entre les planches correspondant à l'épaisseur des murs est maintenu par le bas grâce à des coins en bois traversant le mur, et dans lesquels s'engagent les raidisseurs par une entaille en U, pratiquée en leur partie inférieure. Le mortier d'argile préalablement préparé, est ensuite coulé sur un lit de cailloux. L'ensemble est alors comprimé et pilonné. Les planches sont ensuite démontées et remontées à côté, la même opération de mise en œuvre des matériaux est alors recommencée jusqu'à construction complète du mur. Le chaînage vertical fait l'objet d'un soin particulier puisqu'à cet endroit les pierres sont taillées en conséquence. Pour preuve la pierre d'angle est appelée *Tighmert* (coin, angle).

A-Murs : les murs sont porteurs en pierre comme nous avons cité plus haut. Ils sont de moellons taillés sommairement soit avec liant hydraulique ou en pierre sèche. Il commence au-dessous du niveau du sol d'environ 30 cm, cet encrage permet une plus

grande résistance aux efforts et une meilleure résistance aux variations de la température hivernale et estivale (sachant que les écarts de température entre l'intérieur et l'extérieur surtout en hivers peuvent atteindre 20°C).

Selon le principe de construction, nous remarquons une certaine variété :

- Mur entièrement en pierre sèche ou humide (liant hydraulique) depuis les fondations jusqu'en haut,
- Mur composé de deux parements en brique rouge avec un remplissage intérieur en fragments de différents agrégats
- Certaines maisons ont un parement dans la face extérieure, l'intérieur subit un enduit de chaux blanche.
- Les épaisseurs calculées des murs ont des épaisseurs variables de sa base à son sommet même si elle est minime, de 10 à 20 cm au maximum, cette différence assure une stabilité de l'ouvrage, mais aussi un ruissellement de l'eau de pluie et évite sa pénétration dans l'intérieur du mur empêchant ainsi son érosion.
- Les chainages sont en bois d'abricotier ou de chêne. Les appareillages en boutisse et en panneresse sont les plus utilisés.
- Quel que soit l'appareillage utilisé ont procédé toujours au taillage, polissage et équarrissage des morceaux de pierre.

Durant l'appareillage il est d'usage de respecter certaines règles telles que, comment éviter la superposition des joints verticalement ? Appeler le *coup de sabre*, et dans les angles réduire le joint au maximum pour assurer la jointure entre les deux parois. Offrir à la pierre la meilleure assise possible (en termes de surface et éviter le posage sur arêtes).

Très rationnellement, l'épaisseur des murs varie de 0.15 à 0.80 m. Elle peut atteindre 0.80 m à la base pour être réduite sur la terrasse à un acrotère de 0.15 m. Le cloisonnement, toujours porteur, est réalisé en 0.15 ou 0.20 m d'épaisseur. Le mortier de recouvrement des murs est composé de terre particulièrement adhérente.

B- La Couverture : En termes de couvertures il y'a deux grands types, les planchers, c'est-à-dire surtout le plancher de mi-niveau et la toiture.

Le plancher est essentiellement en bois il s'agira de jeter d'un mur à l'autre, des stipes de bois, posé parallèlement à la largeur de l'espace à couvrir (Adaynine par exemple), l'espacement est assez variable autour de 0.50 m. Au-dessus de ces stipes on

superpose les contre-sens de taille plus réduite elles assurent la couverture et reposent sur les grandes.
Cette pose est fort délicate donc la plupart du temps c'est un charpentier qui assure cette pose. Le plancher au sol est de forme plane enduite de ciment ou de chaux un trou au milieu de la pièce fait office de Kanoun, *lkanun*. Le toit est obtenu par des poutres transversales.

C-La Charpente : Dès que les murs sont maçonnés, la pose de la charpente et de la couverture est entamée. Les maisons sont couvertes par une charpente empilée. La charpente est faite de grosses poutres (*Issoulès ou assalas*), le plus souvent en frêne, rarement en olivier. Elles sont placées en travers suivant la longueur de la maison. La poutre du milieu (*Assales almès*), constitue le faîtage. Des chevrons carrés ou ronds, posés ensuite transversalement, servent de liteaux. Ils sont fixés aux poutres par des cordes en *diss* (en *alfa*, graminée vivace du tell), et opposés deux à deux. Leur partie souvent fourchue, qui donne sur le mur, est entourée de mortier. Les intervalles sont comblés de roseaux ou de branchages. On étale ensuite une couche de mortier de terre. Les tuiles sont disposées avant que le mortier ne sèche parfois on rajoute de la paille hachée pour lui donner plus de cohésion et de solidité et une meilleure isolation thermique.

Dans le cas d'une charpente à trois poutres, selon les dimensions de la maison, trois ou cinq poutres *(Assalas*) devront être posées. Tel que le rapporte R.Maunier[8], la poutre faîtière (*Assalas alemmas* ou poutre centrale) et les deux autres poutres (*Isulas iderfien* ou poutres latérales) disposées à mi-distance du faîte et du mur reposent sur les murs pignons et des piliers en bois fourchus *(Tigejdit)* à raison de deux piliers par poutre. Des chevrons, carrés ou ronds et distants de 0,5 à 1m, sont disposés ensuite sur les poutres. Ce sont des branches d'olivier écorcées fixées aux poutres par simple attache au moyen de cordes de *diss*. Les chevrons garnissent ainsi les deux versants du toit ; ils sont opposés deux à deux, et attachés ensemble à leur sommet.

Au niveau de la charpente, l'union entre le masculin et féminin est représentée dans un anthropomorphisme primaire par la femme comme pilier (*Essas, Tegejdit* mot fém.) planté en terre et la poutre maitresse (*Assalas* mot masculin) qui repose sur la

[8] René Maunier Op.cit.

partie fourchue du pilier symbolise l'homme. Nous soulignons la différence entre le *Tegejdit* et l'*Ajgu* qui est une poutre horizontale du plancher, entre l'étable en bas *Adaynine* et la pièce en demi-étage *Taaricht*. H. Genevoix[9] (1962) mentionne la croyance kabyle, que la femme se présente en élément vertical en contact avec la terre et l'homme supporte le toit et la couverture du foyer, il est le protecteur contre les méfaits de la nature et du dehors. La poutre est un objet de support, où l'on accroche divers objets rituels. On dit qu'il est habité par le gardien de la maison (A*essas b-Axxam*) en forme de lézard ou serpent dans la cosmogonie kabyle, tant ces deux animaux véhiculent le sens de protection. R.Maunier[10] relève certaines pratiques d'offrande à ce génie dans le pilier central féminin, en contact de l'intérieur et du monde souterrain supporte dans sa partie haute *Assalas,* lui qui soutient le toit et en contact avec le monde du ciel et de l'extérieur. Cette union est la clef de la dichotomie dehors/dedans, haut/bas, femme/homme en une indispensable complémentarité, féconde et pérenne.

Les maisons sont couvertes d'une toiture en pente de tuiles rondes fabriquées par les femmes de la même manière que leurs poteries. Les tuiles sont posées à l'aide d'une couche épaisse de mortier de terre. On commence l'opération à l'un des pignons et l'on progresse du bas vers le haut, c'est-à-dire depuis le mur jusqu'aux faîtes. Les tuiles sont enfoncées dans le mortier de terre en alternant les rangées. On peut donc distinguer des rangées d'écoulement (tuiles en creux) et des rangées de recouvrement (tuiles en saillie). Au sommet, on finit en plaçant une rangée de tuiles faîtières de même nature que les autres.

D- Les ouvertures : adaptés au climat l'architecture traditionnelle berbère a des ouvertures étudiées et nécessaires, d'une fonctionnalité certaine sans abus ni gratuité.

- La fenêtre de forme carrée avec un linteau en bois la taille est assez réduite de quelques dizaines de centimètres au maximum (de 0.20 à 0.50 m), qualifiés de lucarne, fente… un jugement de valeur avéré bien que la taille soit à notre avis, une volonté d'adaptation au climat, surtout le froid hivernal, de régulation de la lumière et un souci d'intimités de l'espace *Taaricht* intime. Leur rôle dans l'aération est appréciable, car la hauteur permet la ventilation naturelle de la maison.

[9] Henri Genevois, Op.cit.
[10] René Maunier. *Le culte domestique en Kabylie.* Mélanges de sociologie Nord-Africaine.1930.

Figure 58. Fond de cour et porte d'une Axxam

- La porte en bois l'ouvrage est supporté par un linteau en bois la dimension de la porte est assez variable de 0,70 à 1 mètre approximativement vu que la mesure utilisée était la coudé. La hauteur par contre est assez réduite par rapport à nos standards modernes ne dépassant pas le un mètre-cinquante, le franchissement en se baissant est un acte de rituel. Chargé de symbolique, la coutume veut que l'on asperge de sang de volaille le seuil et le linteau.

Figure59. Porte donnant sur *l'Adaynine*

Escalier : il n'y'a pas d'escalier dans la maison berbère, le passage entre les espaces surtout *Taaricht* se fait par des banquettes ou parfois des petits troncs d'arbre, ancrés dans le muret de séparation *Tadekant*. Par contre dans un groupement ou la maison complexe étendue, certains espaces se superposent sur d'autres, nécessitant des marches sur le côté pour accéder, nous avons même observé des cas d'échelles en bois.

3.3 L'art de bâtir et la Technique :

3.3.1 La construction de la maison kabyle, une œuvre collective :

La *Twiza*, est une forme d'entraide et d'assistance réciproque entre familles de la communauté villageoise. Ceci permet de supposer que chaque membre du groupe possède les connaissances relatives à la construction. Le nombre important d'énigmes et de proverbes relatifs à la maison montrent que les savoirs relatifs à la construction sont en état permanent de mobilité, et de transmission entre les membres de la communauté. Mais aussi, que la construction de la maison constitue un événement important de la vie de tout un chacun, dans ce processus de transmission traditionnelle du savoir-faire. Par exemple, à propos de la structure de la maison Youcef Allioui (1990) dit: « *Quatre portent un et deux, trois portent quatre-vingt-dix-neuf (...) quatre murs supportent la poutre faîtière (un) et les deux poutres de rive [deux] lesquelles portent les tuiles [99] (le nombre 99 est employé comme argumentatif) ; ou des tuiles ,le village des parents, un sur le dos, un sur la face : il s'agit des tuiles posées l'une à l'envers, l'autre à l'endroit »*[11].

Bien que pour des raisons techniques et sociales, la construction soit faite en commun par un groupe plus étendu. La présence de l'artisan n'intervient pas dans le changement de la forme. Elle est due à son habileté qui est requise pour certains travaux précis. Les actions techniques sont exécutées par des membres selon leur nombre, selon le sexe (hommes ou femmes), les catégories d'âges (enfants, adultes) selon qu'ils aient une spécialisation technique ou pas (chaufournier, maçon, potière, menuisier), selon qu'il y ait travail collectif ou pas et selon la nature des travaux.

Il y a une division du travail selon le genre. Ainsi, pour ce qui concerne l'apport des matériaux (excepté le bois de charpente) et l'eau, le travail échoit aux femmes et au besoin aux enfants. L'assemblée du village joue un rôle important, Emile Masqueray

dit à cet effet que : *« L'assemblée du village réquisitionne bêtes de somme au profit de tout habitant qui désire bâtir une maison »*[12].

Le transport des poutres correspond à un moment important de l'édification de la maison. Ainsi, tout habitant du village qui veut bâtir une maison ou réparer son habitation a le droit de faire passer les bois de charpente qui lui sont nécessaires.

Outre les abstentions qui se traduisent par la préférence du moment de bâtir, en général, les rites auxquels donnent lieu la construction de la maison se traduisent par les rites de début, les dépôts d'objets, les sacrifices d'animaux et les onctions qui les accompagnent et enfin, les chants, les danses, les vœux et les prières.

Pour les rites du début, c'est en général l'aïeul de la famille qui donne le premier coup de pioche pour les fondations. Une fois le creusement des tranchées de fondation terminé, il pose la première pierre, après le rite purificateur de *Taghart* (la veille du village). Cette pierre est, elle, aussi, rapportée d'un lieu sacré comme le tombeau d'un saint ou la mosquée du village. Jean Servier[13] signale que les pierres servant à la construction d'une maison à l'édification d'un foyer sont extraites d'une carrière ou retirées du lit d'un cours d'eau, c'est à dire pures ou purifiées, en aucun cas, on ne ramassait pour ces usages les pierres sur les lieux fréquentés. Suit le dépôt d'objets (selon R. Maunier, chaque objet a son utilité : le poil de bête et la corne de bœuf gardent contre le mauvais œil, la fortune des habitants, les cheveux d'enfant procurent la naissance d'un garçon)[14], censés être chargés de vertu et susceptibles de communiquer leur baraka à la maison : poignée de terre recueillie près du tombeau d'un saint, morceau de tuile provenant de la mosquée, pièce d'argent,etc.

La construction de la maison nécessite toujours le sacrifice d'un animal à un ou plusieurs moments de la construction et aussi, selon la fortune du constructeur. Les moments les plus propices sont le début et l'achèvement de la construction. Le sacrifice de construction est, en moyenne, effectué deux fois : le premier lors de la pose de la première pierre, le second à la pose du toit, à la fixation de la porte ou à l'achèvement de la maison, parfois à l'élévation des murs. Il s'accompagne de l'onction des matériaux avec le sang. Le sang de la bête sacrifiée (coq, mouton selon les moyens de la famille) est répandu dans les tranchées ou sur la première pierre de

[11] Youcef Allioui. *Énigmes berbères de Kabylie*. Commentaire linguistique et ethnographique. Paris. L'Harmattan. 1990.P83.
[12] Masqueray, Emile. *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie : Kabyles du Djurdjura, Chaouïa de l'Aourâs, Beni Mezâb*. Edisud, 1983.P279.
[13]Jean Servier. *Tradition et civilisation berbères*. Les portes de l'année. Vol. 1. Editions du Rocher. 1985. P31.
[14] René Maunier. *La construction collective de la maison en Kabylie*. Institut d'Ethnologie, 1926.p. 161

fondations. À l'achèvement des travaux, ce sont les murs ou la porte qui en sont enduits. Enfin, la chair de l'animal pour les familles aisées est utilisée pour l'organisation du repas commun auquel sont conviés les villageois.

3.3.2 Les travaux intérieurs : finitions et décoration

Les murs extérieurs demeurent nus. Le mortier de hourdage utilisé avec parcimonie vers l'extérieur donne l'apparence d'un mur élevé uniquement en pierre sèche. À l'intérieur, le mortier est largement employé. Il forme avec l'enduit composé de terre glaise, de bouse de vache et de paille finement hachée, la protection du mur. Celle-ci est renforcée en surface par l'application d'un enduit de dressage en terre blanche.

Le montagnard berbère n'est pas dénué de sens artistique, loin de là. En effet la technique, le climat, l'idéologie autant que la culture façonnent et conditionnent le décor architectural. L'utilisation de la pierre et du revêtement en chaux intérieur revêt une obligation, une nécessité de matériaux disponibles et de conditions climatiques devient par la suite une alternative des décorations essentiellement pour l'espace intérieur féminin, d'ailleurs c'est une activité féminine essentiellement.

Si certains appareillages et motifs géométriques assez rares dans la porte du groupement ou la maison sont décidés par le propriétaire de la maison (son maitre d'œuvre). Le choix des motifs intérieurs pour les cas de maisons décorées (a vrais dire plus nous allons vers la grande Kabylie, plus la charge décorative est grande, plus nous allons vers la petite Kabylie et le nord Sétifien plus on a tendance à l'abstraction, jusqu'à des maisons complètement dénuées de décoration et motifs) revient à la femme et la grande mère. Les murs extérieurs en pierre supportent mal la décoration, d'ailleurs les moellons des parements ne sont presque jamais disposés comme certaines demeures observées dans les maisons Aurasienne pour en obtenir un effet décoratif. Le décor se présente plus sur les parements intérieurs de dessins à chaux en appendices des motifs géométriques parfois variées.

La première approche de cette décoration et esthétique berbère d'une façon générale, notamment la poterie et la tapisserie remontent aux années vingt avec Posper Ricard[15], Golvin Lucien[16], Jean Herber,[17] etc.
Les décorations retrouvées ici et là dans des supports divers, mêmes ustensiles de cuisine sont-ils décoratifs ? Un langage ? Sont-ils des signes ou symboles ?

Il faut en premier distinguer le décoratif du signe et du symbole. Umberto Eco dit sur cela :« Est *symbolique une activité par laquelle l'homme rend compte de la complexité de l'expérience en l'organisant en structures de contenu auxquelles correspondent des systèmes d'expression. Le symbolique permet de 'nommer' l'expérience, mais aussi de l'organiser et donc de la constituer comme telle, en la rendant pensable et communicabl*e »[18] .

Ces motifs dépassent le cadre de dessin et ne servent pas seulement à l'ornement, les signes sont des images directes : lézard, serpent, oiseau, main…ils sont aussi symboles et talisman dans des propriétés prophylactiques. Umberto Eco écrit à ce sujet que :*« nous avons un symbole, chaque fois qu'une séquence donnée de signes suggère, au de la du signifié qui leur est immédiatement assignable à partir d'un système de fonction du signe, un signifié indirect* »[19] .directe et indirecte c'est-à-dire un premier interprétable et un autre dénotatif. Les célèbres zigzags (*Azrem*), des représentations anthropomorphes, animaliers sont utilisés en décoration. Jean Servier[20], cite déjà les motifs en zigzag appelé *Azrem* (en serpent) dans les Akoufis, *Ikoufens* kabyle, comme un signe de résurrection, mais aussi d'esprit protecteur de la maison. Le motif du serpent et du lézard en vertical, issue de cosmogonie locale et de l'imaginaire collectif sur les vertus de protections.

C'est une forme de pensée visuelle, Abdelkader Khatabi[21] dans son travail en 1995, sur les tapis berbères au Maroc, souligne que ces sociétés orales utilisent un code pictogramme, comme écritures d'images, de symboles. Un rapprochement entre l'art berbère et la magie est opéré par lui-même, mais aussi par d'autres auteurs bien

[15] Ricard Prosper. *Tissage berbère des Aït Aissi, Grande Kabylie*. 1925.
[16] Lucien Golvin. *Aspects de l'artisanat en Afrique du Nord (*Vol. 2). Presses universitaires de France.1956.
[17] Herber, Jean. *Tatouages marocains*. Archives berbères 1920 (1919) : 58-66.
[18] Umberto Eco. *Sémiotique et philosophie du Langage*. P.U.F. 1993. P117.
[19] *Ibid*. P203.
[20] Jean Servier, Op. Cit. P10-14
[21] Khatabi, Abdelkebir, and Ali Amahan. *Du signe à l'image : le tapis marocain*. Ed. Lak international, 1995.

avant lui, dont on citera notamment Marcel Devulder[22] dans *Rituel magique de femmes kabyles* de 1957 et Makilam[23] dans *La magie des femmes kabyles et l'unité de la société traditionnelle*, en 1996.

Contrairement aux travaux extérieurs, les travaux intérieurs, à l'exception du mur claire-voie intérieure qui sépare *Tigherghert* (la partie réservée aux humains dans la maison) de *Adaynine* (l'étable), *sont* du ressort des femmes. C'est aux femmes qu'incombent en effet, le damage du sol de l'intérieur de la maison, le crépissage des murs, la construction des jarres de terre crue (*akufi*, pl. *ikufan*) destinées à stocker les provisions et enfin la décoration intérieure.

Les *akufi* sont des jarres en argile réalisée par la potière. Des boudins de terre décorent en relief ces grandes jarres carrées ou rondes qui peuvent atteindre un volume conséquent (plus de 1000 litres).

Figure 60. Les grandes jarres, *Akufi*

Le plancher bas est composé d'une couche de terre aplanie. Un hérissonnage, fait d'un mélange de cailloux et de gravier, est disposé sur cette surface damée. Sur celui-ci une couche de béton de terre est étendue puis damée et enfin une chape de mortier recouvre le tout. Cette chape de mortier fait d'argile schisteuse est arrosée d'eau et damée. Au séchage, les femmes accroupies polissent la chape, qui prend une grande

[22]Marcel Devulder. *Rituel magique de femmes kabyles*. 1957.

dureté, à l'aide d'un caillou rond. À l'usage, des fissures apparaissent sur le sol. Dès lors, un entretien saisonnier comprenant la même opération (pose d'une couche d'argile schisteuse, damage et polissage) est effectué.

Une cavité est ménagée dans le sol, que nous avons rapporté précédemment. Elle est réservée au foyer (*Akanune*). La chape de mortier n'est pas appliquée au sol de l'étable qui n'est pas bétonné. De simples dalles recouvrent la couche de béton de terre damée. Elles sont disposées en plan incliné afin de permettre l'écoulement des purins vers l'extérieur par un trou aménagé dans le mur extérieur en contrebas.

L'opération de crépissage des murs ne concerne, hormis l'encadrement de la porte et de la lucarne à l'extérieur, que les murs intérieurs. Les murs sont crépis à l'aide d'un enduit composé d'argile schisteuse passée au tamis à laquelle on ajoute de la bouse de vache et de la paille fine pour éviter les fissures. Parfois, la paille fine est remplacée par de la cendre. Aplanie à la main, cette première couche est, par la suite, blanchie à l'aide d'un badigeon préparé avec une terre d'argile schisteuse de couleur grise : *Tumlilt*. Le badigeon est appliqué et étendu avec des rameaux de plantes, dont la plus employée est selon, M. Devulder[24], la menthe aquatique (*fleggu*) ou le romarin (*amezzir*). Au séchage, le mur prend une couleur blanche - bleuâtre.

La décoration de la maison peut être aussi bien extérieure qu'intérieure. Celle de l'extérieur concerne surtout les portes, sur les battants desquelles le menuisier incise des motifs au moyen d'une pointe de fer. On imprime aussi sur le mur la main trempée de sang du mouton de l'Aid El Kebir *(laid tamuqwrant).* Ces usages sont assez courants dans d'autres modèles culturels de l'Afrique du Nord.

3.3.3 L'inexistence d'une maitrise d'œuvre :

Du fait de l'inexistence d'une maitrise d'œuvre, l'acte de construction se fait par des artisans qualifiés ou non. André Leroi-Gourhan, dans le geste et la parole, par rapport aux sociétés traditionnelle et primitive donne une définition intéressante de l'artisan « *il est consommateur de surplus alimentaire, luxe inaccessible aux sociétés primitives, avance faite par le groupe sur son capital, en vue de moyens d'action accrus dans le futur ; son existence n'est possible que grâce au suréquipement de la classe dominante* »[25].

[23] Makilam. *La magie des femmes kabyles et l'unité de la société traditionnelle*. Édition L'Harmattan. 1996.
[24] Marcel Devulder, Op. Cit. P 67.
[25] André, Leroi-Gourhan. *Le geste et la parole.* Albin Michel, Paris. 1964.P 252.

Il faut en fin de compte, deux conditions pour que dans une société dispose d'artisans. Une abondance, un surplus qui sera la monnaie d'échange contre un savoir-faire. Ou bien une domination de classe, le capital amassé par la classe dominante, servira à monnayer les artisanats (le spécialiste). Les deux conditions ne sont pas réunies dans la société villageoise berbère, le surplus de denrée et d'aliments principales richesses de ces espaces géographiques sont stockées, pour servir durant les longues périodes de disettes qu'est la période hivernale.

De même c'est une société certes hiérarchisée, agnatique. Dans cette hiérarchie familiale et patriarcale, il est donc difficile de parler d'une classe au pouvoir tant aussi la gestion des affaires villageoises et du *Arch* est communautaire. Elle se fait par des structures de concertation, la *Tajmaat* et de collectivité, le conseil de l'*Arch*.

C'est en cela que nous considérons que pendant une longue période le savoir-faire (œuvre collective) est resté communautaire et donc dilué dans une mémoire collective commune. Ceci a rendu très difficiles sa préservation et sa conservation, des pans entiers du savoir-faire a disparu, dans cette société expressément orale.

3.4 Symbole et technique, Rituel et Technicité :

Selon une éthique berbère, la maison n'est guère le reflet de l'aisance de la famille ou du groupe.il ne faut pas de l'extérieur qu'il y'ai des signes d'opulences, ou d'aisances. Cette éthique largement partagée avec les territoires d'orient se renforça aussi par l'arrivé de l'islam, qui prône l'égalitarisme, et de ne pas trop montrer les signes de richesse.

En termes de vision du monde cette maison est aussi le reflet de la mentalité montagnarde de ses habitants, la présence du mythe de l'arbre cosmique est très présent pour ne dire omniprésente. Certaines parties habitables sont chargées de connotations sacrées privilégiées, notamment le seuil et la porte. Sa configuration, son linteau en bois font de la porte, une rencontre entre le ciel et la terre entre le masculin et le féminin et entre l'eau et le feu entre l'humide et le sec entre le chaud et le froid, il est ainsi support de croyances et de pratiques très diverses.

On y accroche des miroirs pour éloigner le mauvais œil, des poteries renversées, des clous et autant de pratiques prophylactiques pour chasser le mauvais œil et les mauvais esprits.

Les symboles de virilité et de féminité sont aussi présents. On y accroche le mouton de l'Aïd pour attirer la fécondité. Tel que le rapportent certains villageois, la mariée y casse un œuf (lui-même symbole d'abondance et de fécondité).

3.4.1 L'Anthropomorphisme :

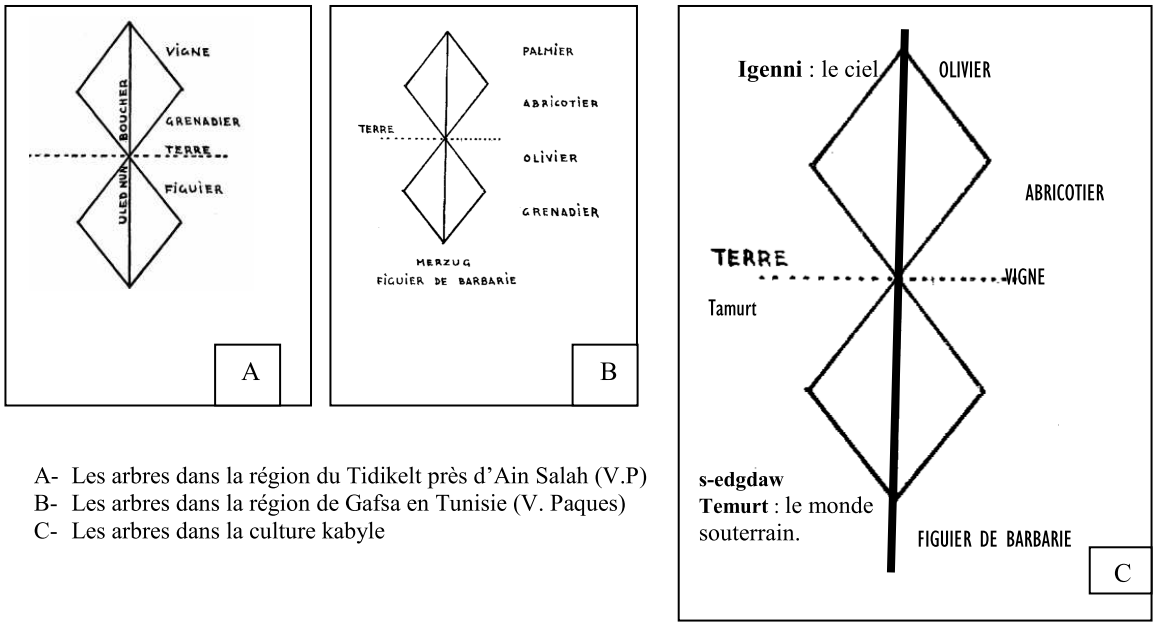
Le rapport à la nature dans la construction est très présent. Ce rapport aux éléments de la nature et aux animaux s'accompagne d'un anthropomorphisme. Ainsi, dans son étude sur l'habitat berbère dans l'atlas marocain Salima Nadji rapporte : « *Les mots berbères qui désignent les parties de la maison font souvent référence au corps humain* »[26]. Pierre Bourdieu dit aussi: « *la plupart des actions techniques et rituelles qui incombent à la femme sont orientées par l'intention objective de faire de la maison (...) le réceptacle de la prospérité qui lui advient du dehors, le ventre qui, comme la terre, accueille la semence et, inversement, de contrecarrer l'action de toutes les forces centrifuges, capables de déposséder la maison du dépôt qui lui a été confié* »[27].

Ainsi il y'a une multitude d'analogismes avec le corps humain dans la dénomination et les termes dans la maison, à titre d'exemple : la porte souvent appelée *Imi* (bouche), comme les ouvertures *Tit* (œil), toute maison possède un visage *Udem* (devant) (*dat taddart*), l'arrière de la maison *Tart Taddart* est péjoratif renvoi à l'étable et latrines. La porte est une représentation du corps humain l'ouvrant en bois c'est l'homme fort qui protège la maison. La crémone, le mâle avec le trou de la serrure femelle clôture cette illustration. Le symbolisme est double, car, cette représentation anthropomorphique se manifeste par l'objet, mais aussi par l'essence de bois (l'arbre cosmique est à étages), l'abricotier et l'olivier sont les arbres du haut du ciel, le figuier, la vigne la terre et le figuier de barbarie ses entrailles. De sorte à réunir à chaque fois des éléments opposés du haut et du bas de masculin et de féminin. C'est une classification observée dans toute l'Afrique du Nord et de l'Ouest par Vivianne Pâque[28].

[26] Naji, Salima. *Art et architectures berbères du Maroc : atlas et vallées présahariennes*. Eddif, 2009.

[27] Bourdieu, Pierre. "La maison ou le monde renversé." *Travaux de Sciences sociales* (1972) : 45-59.

[28] Pâques, Viviana. *L'arbre cosmique dans la pensée populaire et dans la vie quotidienne du Nord-ouest africain*. 1964. Réédition L'Harmattan, 1995.



A- Les arbres dans la région du Tidikelt près d'Ain Salah (V.P)
B- Les arbres dans la région de Gafsa en Tunisie (V. Paques)
C- Les arbres dans la culture kabyle

Figure 61 : La place des arbres dans la cosmogonie traditionnelle

La cour est un espace de mythologie pour y enterré des objets censés éloignés les mauvais esprits, les latrines (*Tazuligt*) adossées parfois ne supportent pas de couvertures, car lieux d'esprit malveillant selon les croyances ceci permettrait à ces esprits d'échapper d'en haut et éviter la souillure qui porterait préjudice à la personne. Lieu de pourritures, c'est un endroit selon les croyances, peuplées de génies maléfiques[29]. Les déchets s'écoulent de l'intérieur à l'extérieur, ceci s'oppose à la porte par où entre ce qui est bénéfique à la maison.

3.4.2 Les rites : L'épistémè de l'architecture ne semble pas reconnue au premier degré, dans le monde traditionnel qu'à travers des pratiques rituelles et sacrées. Tel que nous l'avons vu, cela ne nous empêche pas de construire un corpus technique constructif au contraire, mais un corpus sans l'aspect spirituel reste à moitié traité. Pierre Bourdieu dit : « *On ne comprendrait rien au rituel, si on ignore les fonctions spécifiques de pratiques rituelles (...) comprendre la pratique rituelle, lui rendre non seulement sa raison, mais sa raison d'être, c'est restituer sa nécessité pratique c'est-à-dire aux conditions dans lesquelles se trouvent définies et les fonctions qu'elle remplit et les moyens qu'elle emploie pour les atteindre* »[30].

[29] Lacoste-Dujardin, Camille. *Dictionnaire de la culture berbère en Kabylie*. La Découverte, 2005.P222.

[30] Pierre Bourdieu. *Le sens pratique*, éd. De Minuit.1980. P163

Si nous nous questionnons sur la place à attribuer aux rites dans le processus de la construction, nous observons que, les pratiques rituelles interviennent dans un processus où les humains du groupe ne font qu'édifier une maison destinée à remplir des fonctions que remplirait toute autre maison (abri, conserver des biens de subsistance, etc.). Le processus de la construction de la maison tout en faisant intervenir des actes techniques d'une efficacité incontestable, ils s'accompagnent de comme nous l'avons vu, de pratiques rituelles. On ne comprendrait rien à ces rituels, si on ne considère pas qu'ils n'aient lieu, que parce qu'ils trouvent leur raison d'être dans les conditions d'existence et les dispositions d'agents qui ne peuvent, comme le dit P. Bourdieu « *se payer le luxe de la spéculation logique, de l'effusion mystique ou de l'inquiétude métaphysique* »[31]. Dès lors, comme il l'explique « *Comprendre la pratique rituelle, lui rendre non seulement sa raison, mais sa raison d'être sans la convertir en construction logique ou en exercice spirituel, ce n'est pas en reconstituer la logique interne, c'est lui restituer sa nécessité pratique en la rapportant aux conditions réelles de sa genèse, c'est à dire aux conditions dans lesquelles se trouvent définies et les fonctions qu'elle remplit, et les moyens qu'elle emploie pour les atteindre »*[32].

Il nous paraît ainsi, inconséquent de reléguer les pratiques rituelles accompagnants la conception et la réalisation du bâti, dans la rubrique des croyances et superstitions populaires. Le sacré auquel elles renvoient, ne peut être détaché de la vie sociale avec lequel il fait système. La meilleure preuve est que ces pratiques attribuées, à juste titre, à une religiosité antéislamique, n'ont pas cessé de nos jours. À quoi devrait-on leur vitalité ? si ce n'est à celle du système social, matériel et symbolique dans son ensemble. Bourdieu ajoute que : « *c'est par l'intermédiaire de la fonction qui, dans la relation complexe entre un mode de production et un mode de perception relativement autonome, se trouve assignée à la pratique inséparablement technique et rituelle, et des schèmes opératoires mis en œuvre pour la remplir que se trouve pratiquement réalisée, dans chaque pratique, et non je ne sais quelle "articulation" entre les systèmes, la relation entre les conditions économiques et les pratiques symboliques* »[33]. En tous les cas, il apparaît que l'espace bâti est l'objet de représentations sociales et culturelles dont il faut tenir compte. Car, ces représentations s'insèrent dans une vision mythico-rituelle du monde, une cosmogonie

[31] Pierre Bourdieu. *La maison ou le monde renversé*. Op. Cit.P153.
[32] *Ibid.,* P164.

et un arbre cosmique, essentiel et indissociable du système régissant la conception et la réalisation de l'espace bâti et de son environnement.

D'un autre côté, les rites sont aussi des manières de conserver (conscientes ou non) des pratiques reconnues efficaces. Ainsi, à la ritualisation du processus de construction peut être conférée une manière de le mémoriser et partant de là, un renforcement de la portée des pratiques. Cette ritualisation s'accomplit avec recours à des consécrations et des communions qui le sacralisent. Mircea Eliade considère les moments du rituel comme intemporel, leurs répétitions et leurs transmissions assurent la perpétuation de la cosmogonie, il cite : « *Dans les sociétés traditionnelles, le temps profane s'effacer et se régénère par une série de rituels qui réactualisaient en quelque sorte la cosmogonie* »[34].

Figure 62a. Schéma synoptique des oppositions binaires Kabyle
Tiré de : Bourdieu, Pierre. Le sens pratique, éd. De Minuit. 1980.
P354

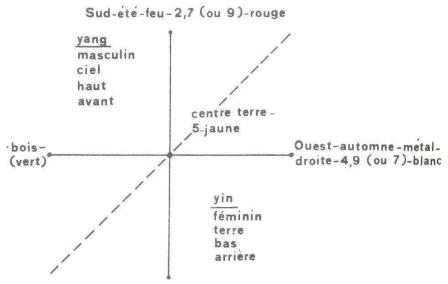


Figure62b.Système de classification chinois. Tiré du livre l'urbanisme et sémiotique.A. Lagopoulos.P118.
Nous remarquons des similitudes dans les orientations et les oppositions binaires.

Les pratiques sont distribuées entre les différents acteurs disponibles, et notamment selon les sexes, certaines activités échoient exclusivement aux femmes, d'autres exclusivement aux hommes. Collectives, faciles à transmettre, ces pratiques de construction préservent les structures sociales. Chaque individu, chaque famille y

[33] *Ibid.*P165.

participent et par-là affirme son droit d'ingérence et son implication dans l'appartenance et donc la définition et le renforcement de l'identité du groupe. Cette division du travail préserve la spécificité du fait que quelques membres du groupe disposent d'une vision complète du processus et de savoir-faire déterminants. A contrario cette spécificité rend la tâche de la préservation et la transmission actuellement, de ces rites et la connaissance de leurs sens très délicats, voire difficiles.

Dans les sociétés traditionnelles les oppositions (catégorisation binaire), les métaphores du chaud-froid, rapide-lent, sec-humide, dur mou, rugueux-lisse, clair-obscur, haut bas, entre espaces rituels du culte, entre intérieur et extérieurs…sont traités en caractères masculins ou féminins, quelle que soit l'époque et la culture. L'une est considérée comme supérieure à l'autre, et toujours associée au masculin. Le travail de Françoise Héritier[35], tient dans ce postulat, que des termes paraissant antithétique renferment une hiérarchisation du genre notamment dans les sociétés traditionnelles, où le masculin domine et prime sur le féminine, et cela note F.Héritier, même dans les sociétés matrilinéaire.la primauté est issue d'une dominance de force et de pouvoir des hommes sur les femmes et donc de tous les mythes qui se répercute sur ces catégorisations

3.4.3 Le contrôle social de la construction

Les collectivités emboîtées que révèle la morphologie de l'espace bâti suggèrent une appropriation sélective de l'espace, qui se rétrécit au fur et à mesure que l'on s'éloigne du centre, c'est-à-dire de la maison. Cette centralité inversée émane non pas du centre du village, mais bel et bien de l'espace domestique. Elle nous permet d'assimiler une organisation en des cercles concentriques d'intimité qui font distinguer à leur périphérie divers champs de relations sociales. Nous pressentons ainsi que tout habitant de cet espace établit des distinctions de plus en plus fortes au fur et à mesure qu'il sort de son premier cercle d'inscription.

Celle-ci se fait sur la base de son appartenance parentale d'abord, de son appartenance spatiale, ensuite, ces dernières le faisant évoluer entre-temps à travers des liens à production de la forme de l'espace bâti et de son environnement, montrent que cette inscription dans l'espace parental et territorial ne se fait pas spontanément, mais est assurée par un environnement socialement et symboliquement structuré.

[34] Eliade, Mircea. *Images et symboles : essais sur le symbolisme magico-religieux*. Gallimard, 1952, renouvelé 1980. P81

L'idée, observée par ailleurs dans de nombreux travaux, conforte une relation étroite entre la configuration des espaces et les dispositifs sociaux.
Ainsi il n'est point de mémoire collective qui ne se déroule dans un cadre spatial, la notion d'espace prend des dimensions plurielles. Maurice Halbwachs dans *la mémoire collective* dit : « *Il n'y aura pas d'effet de groupe ni d'activité collective qui ne soit lié à un lieu donné, ceci est loin de suffire, car en plus de l'espace physique, il y'a un espace qu'on peut qualifier de social et symbolique. Autrement dit, on a là un espace abstrait structuré par un système de relations non strictement matérielles* »[36].

Pour les Kabyles, construire une maison augmente la population et en même temps la prospérité du village. Dès lors, les dégâts occasionnés accidentellement à une maison sont vite réparés et aux frais de l'assemblée pour que nul ne reste sans abri[37].
Comme nous l'avons vu, la construction, tout en constituant un tout indivisible et fortement réglé, intéresse toute la collectivité. Elle est l'objet d'une forme d'entraide et d'assistance réciproque entre familles de la communauté villageoise. La maison ne pouvant être réalisée par le seul bénéficiaire de la construction, l'intervention de la communauté villageoise peut s'interpréter comme acte gratuit. Cette contribution n'est gratuite qu'en apparence, le bénéficiaire étant, s'il en était requis de rendre l'équivalent par une contrepartie. Cette coopération par intérêt qui est, en fait, un mode d'assistance aux villageois présente les caractéristiques suivantes. C'est loin d'être un secours fortuit, en effet R. Maunier[38] relève que: «

- *c'est un secours casuel, occasionnel et a pour but de réparer « une détresse » : celle de ne pas pouvoir compter de bras suffisants dans son entourage familial immédiat pour réaliser la construction,*
- *c'est un secours public, déclaré et reconnu requis par l'assemblée du village. Ils convoquent les villageois pour effectuer cette tâche, et par leur présence donnent à la Twiza le statut d'une convention de l'ordre public. Par son exécution, il intéresse toute la communauté ; il a un caractère festif puisqu'il se clôt par un banquet,*
- *c'est un secours gratuit, mais en apparence seulement. Car, dans la réalité, il y a un véritable engagement tacite de celui qui en tire profit de le*

[35] Françoise Héritier. *Masculin/féminin II : dissoudre la hiérarchie*. Odile Jacob, 2002.

[36] Maurice Halbwachs. *La mémoire collective*. Albin Michel, 1997.P146

[37] Adolphe Hanoteau, Aristide letourneux. *La Kabylie et les coutumes kabyles.* Paris : Challamel, 3 vol.1893.P438.

[38] René Maunier, Op. Cit.

compenser plus tard. L'apparence gratuite n'est qu'un masque sous lequel se cache une convention intéressée et, en réalité, à titre onéreux.

3.4.4 La maison, un espace protégé

L'intervention de l'assemblée villageoise *Tajmaat,* nous laisse penser que la configuration spatiale n'est point arbitraire et ne doit rien au hasard. Cette conformation est soutenue par des lois (plus des directives orales) qui balisent les modèles comportementaux dans les différents domaines, et donc constructive aussi. Ce qui sous-entend une maîtrise et un contrôle de l'espace bâti. L'espace villageois est notamment sujet à différentes formes d'occupation, dictées par diverses considérations. Tel qu'il transparaît des coutumes, et de l'éthique, l'espace du village kabyle se veut d'abord un espace d'ordre, où la liberté de circulation de fait et d'acte existe, mais surveillé et contrôlé par les chefs de famille et les représentants de la *Tajmaat*. Cet ordre se veut aussi garant de l'intégrité physique et morale des habitants notamment les femmes. Dans ce cadre, la maison, joue un rôle fondamental comme lieu habité et en tant que tel soigneusement protégé. L'espace domestique étant le domaine réservé des femmes, les hommes de la famille ne s'y attardent pas, ils ont le lieu de l'assemblée du village pour se réunir. L'étranger dans ce cas ne peut franchir le seuil sans le consentement du propriétaire. De là se révèle la sacralité de ce lieu que suggère et garantit matériellement la porte.

« *Chez les marabouts d'Ighil Geqqen, l'espace domestique est aussi sacré que celui de la mosquée, car celui qui vole dans une mosquée paye l'amende fixée pour le vol dans une maison* »[39]. Dès lors, la maison d'un habitant, même absent, est sous la protection du village.

3.4.5 Le poème, conte et incantation :

La société Berbère Kabyle comme nous avons cité plus haut, est de nature orale. En l'absente d'expression écrite, les chants (religieux et incantations) et les poèmes sont les grandes formes d'expression particulièrement pour les femmes.

Cette oralité est ainsi, une de sources de transcription, qui rend compte de la vie et des valeurs de la communauté villageoise. Les contes et les poèmes, nombreux en Kabylie ont fait l'objet de nombreux travaux de linguistes. Nous avons utilisé quelques-uns à titre d'essai. Le poème de création collective et anonyme ponctue la vie quotidienne

[39] Adolphe Haoteau.Op. Cit.

des Berbères kabyles, ils marquent le changement de temps entre les saisons, les heures des journées, mais aussi pour la femme, les événements, les rites, la nature, l'amour.

Camille Lacoste Dujardin en étudiant le conte kabyle à travers une étude ethnologique en 1970 démontre la structuration du monde berbère, qui apparait dans les histoires et contes dont nous relèverons certains aspects liés à notre travail : comme ces expressions dans les contes qui révèlent la configuration et la superposition des mondes, le haut, le ciel *igenni*, le dessus de la terre *s-eddaw temurt,* le monde souterrain. Selon un texte en allemand de Leo Frobenius « *la conception du monde et l'arbre du monde* »[40], dans un étage inférieur c'est un monde peuplé de nains désireux détruire la terre des hommes. C'est le lieu des génies maléfiques la porte se fait par un puits pour en sortir dans plusieurs contes, il se fait par le sacrifice d'un animal noir (lui-même vecteur de la descente sous terre), une vision opposée au monde du dessus fécond, blanc positif, lui est noir, négatif et stérile.

L'opposition entre l'ici et l'ailleurs est très marqué, de même que, entre le dedans et le dehors, entre le *Tamurt* pays habité, terme qui désigne aussi la terre et le monde berbère. Ainsi la toponymie est faite référence à un ancêtre éponyme *ait* ou une source *tala* et parfois rivières *Assif* rarement la montagne *Adrar*.

Le village *taddart* est essentiellement l'endroit des hommes où l'on fonde une famille. Il est la forme de groupement des hommes là où l'individu trouve un rôle. Dans le langage berbère, on dit (le village se déplace pour accueillir un des siens) donc cela désigne plus, le contenu humain que le contenant physique, la collectivité plus, que le groupement d'habitations *Adrum.*

[40] Frobenius, Leo. "*Volksmàrchen der Kabylen (3 Vol.)*." Jena, Germany: Diderichs 1922 (1921).

Figure 63 : Pilier sculpté de la région de Youdou au mali, où le même schéma cosmogonique se répète. Source site http://zouba.org/Mali/ART_DOGON11.php

La maison, Akham comme dit l'adage : « akahm *m-bla tamettut am lbeher m bla lhut* », une maison sans femme est comme la mer sans poissons. Autant les activités masculines conduisent l'homme à l'extérieur *ar-berra* au dehors, autant la vocation de la femme, s'inscrit dans l'intérieur de la maison Akham, dans la bonne tradition méditerranéenne que l'influence musulmane a renforcée.

Laoust-Chantréaux, Germaine[41] note que « *la femme occupe une place importante dans le domaine familial* ». Bourdieu parmi les oppositions homologues note « *dans son rapport à la vie publique et des travaux de champs, la maison, l'univers de la femme, est H'ram, c'est à dire à la fois sacré et illicite pour tout homme qui n'en fait pas partie (...) on comprend que toutes les activités biologiques : Manger, dormir, procréer, enfanter, soient bannies de l'univers extérieur (...) et reléguées dans l'asile*

[41] Laoust-Chantréaux, Germaine. *Kabylie, côté femmes : la vie féminine à Aït Hichem, 1937-1939 : notes d'ethnographie*. Edisud, 1990.

de l'intimité et des secrets de la nature qu'est la maison, monde de la femme vouée à la gestion de la nature et exclue de la vie publique »[42].

La maison est la matérialisation visible de la famille sur le sol, c'est la cellule sociale fondamentale, de l'organisation humaine et civilisée par opposition à la nature sauvage et désordonnée. Dans les contes Lacoste Dujardin[43] note que le héros quand il rentre dans son village, construit une maison ou habite celle de ses ancêtres, une *Tazeqa* maison en pierre modeste pour la différencier d'une *Akham.* Dans les contes apparaît aussi le *Takham* qui est un diminutif du *Akham* qui désigne comme le souligne Dujardin une pièce, une chambre.

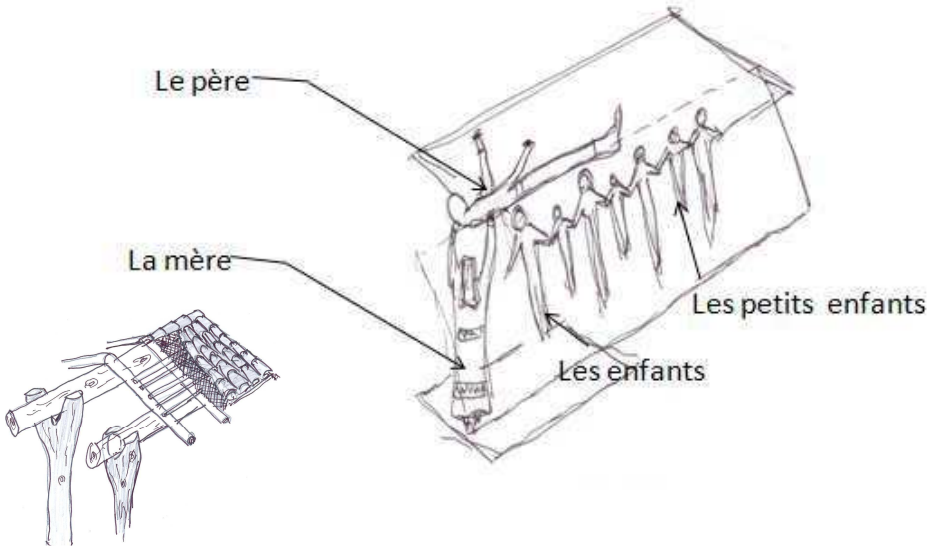


Figure 64. Schéma symbolique de la toiture : l'homme et la femme, les enfants et les petits enfants dans la cosmogonie kabyle

La construction dans les contes est très rare, certains rapportent quand même, que l'on découpait un *Talmut* (en ormeau, *Derdar*) pour en faire un *Ajgu* pilier central de la maison. Résidence de la famille dans le contexte traditionnel, elle en est aussi le symbole et le refuge. L'homme dit Akham IU (ma maison) et que sa femme dise Akham IK (ta maison). Une injure est « ad-ihlu rebbi akham baba-k » (que dieu vide la maison de ton père)

[42] Pierre Bourdieu, Op. Cit.P52
[43] Lacoste-Dujardin, Camille. *Le conte kabyle : étude ethnologique*. Vol. 7. F. Maspero, 1970.P211

Dans les chants du *Henné* du conte *d'Afruh Uyamun* rapporté par Lacoste-Dujardin. *Adaynine*, la partie en contre bas de la maison est l'étable pour animaux domestiques où s'accumulent les déjections de la maison, c'est un lieu impur, repère de génies symbole de tout ce qui est néfaste à la famille. La vision du monde et la cosmogonie Arezki, Djamal[44] dans « *Contes et légendes de Kabylie* » que dans cosmogonie berbère et selon le calendrier agraire amazigh, l'hiver se présente comme une veille femme *Ajouza*, qu'il ne faut laisser entrer à l'intérieure de la maison.
Cet essai d'interprétation et d'utilisation des contes pour la lecture et le décodage du sens des pratiques symboliques et cosmogoniques montre tout le potentiel que recel ce genre de travail, malheureusement que nous n'avons pas pu développer plus, faute de ressources suffisantes et d'investigations nécessaires.

3.5 Conclusion :

Mettre en rapport une description à première vue statique de l'espace bâti, avec les normes et usages en vigueur dans l'espace social correspondant et à expliquer ce rapport, en mettant en évidence les conditions physiques, politiques, économiques et symboliques qui les mettent en relation. L'apport de l'anthropologie est déterminant dans cette mise en rapport. Il se matérialise non seulement dans la mise en évidence des fondements, à partir desquels les codifications régissant l'espace. Il s'exprime aussi, par un exercice essentiel, celui de l'objectivation des prescriptions coutumières et traditionnelles qui sont déchiffrées dans les pratiques relatives à la construction de l'espace de la maison. Elle s'établit dans les pratiques sociotechniques, qui se situent au-delà des codes explicites et des règles formelles. L'approche anthropologique des pratiques sociotechniques et technico-symboliques que nous avons favorisées dans l'espace domestique kabyle, situe les différences entre cultures et les questions d'évolution des sociétés et la modernité qui leur est inhérente. Dans le dualisme cartésien rationaliste de la séparation entre l'objet et le sujet.

Ceci a confirmé que la technique traditionnelle ne peut être considérée comme un phénomène particulier, complètement détaché du cadre social et de la sphère de la cosmogonie. Elle est, au contraire, un phénomène complexe, en relation avec les autres dimensions sociales et symboliques. Il faut donc regarder le système technique traditionnel comme un système ouvert, en évolution avec les variations sociales et

symboliques et bien sûr technologiques de la communauté. C'est une transposition dans la discipline de l'architecture de la pensée philosophique heideggérienne qui très tôt déjà dans les années cinquante, avait anticipé la dominance de la technicité dans la civilisation machiniste, par ce qu'il appela un primat de l'anthropologique sur le rôle dévolu traditionnellement à l'activité symbolique dans une lecture de Heidegger Gilbert Hottois confirme *« à ne pas marginaliser ou subordonner l'opérativité technoscientifique en son effectivité pratique et à déplacer l'importance et le rôle de la pensée symbolique…* »[45].

L'une des questions fondamentales que nous nous sommes posées en tant qu'enseignants chercheurs, travaillant sur le traditionnel est la portée didactique de ce travail en d'autres termes, comment penser le rapport de l'enseignement de l'architecture, de la construction ou de l'habitat aux pratiques de conception et de réalisation de l'espace bâti et de son environnement (forme, relations à l'espace, matériaux locaux, techniques de construction, main-d'œuvre, etc.). C'est-à-dire dans quelle mesure ces pratiques peuvent être intégrées selon une perspective didactique dans l'enseignement de la théorie architecturale ?

Ceci relève d'un des objectifs majeurs du travail. Cette question qui semble contradictoire et dénier toute rationalité aux pratiques traditionnelles s'avère mal posée, surtout lorsque l'on tente d'inscrire ces pratiques, qui n'explicitent pas directement leurs fondements et leurs motivations, en rapport à des pratiques modernes réputées rationnelles (au sens causal et déductif).

Du point de vue didactique, et sous l'éclairage de ce qui précède, il ne peut y avoir, à l'égard du savoir traditionnel, une attitude de négation, dans sa dimension spatiale, anthropologique et production technico-symbolique. Non seulement, les pratiques constructives dites traditionnelles ont leur intérêt du point de vue social, mais peuvent, chargées de leurs contenus de tous ordres (technique, anthropologique, cosmogonique, etc.) faire ainsi, l'objet d'une transposition dans la discipline au même titre que les courants et mouvements de pensées et architecturaux les plus récents. Bien sûr cette transposition est assujettie à la mise en justesse de concepts spécifiques et démarche correcte à même d'interroger ces pratiques selon des considérations qui dépassent le cadre scientifique-technique seulement.

---

[44] Arezki Djamal. *Contes et légendes de Kabylie*. Vol. 25. Primento, 2015.

[45] Hottois, Gilbert. *Entre symboles et technosciences : un itinéraire philosophique*. Éditions Champ Vallon, 1996. P196

Nous assistons dans la tradition à un flux et reflux des connaissances transmises qui sont véhiculées par des pratiques, le principe est la continuité de ces pratiques techniques transmises de génération en génération. Ils sont ponctués de quelques innovations qui assurent donc la pérennité de la tradition constructive. La pérennité passe par une ritualisation et parfois une sacralisation de ces pratiques comme l'édification, la porte, le toit, les différentes journées marquants les saisons et coïncidant avec certaines pratiques domestiques (nettoyage, réhabilitation, échaudages, peinture…). Inversement, les pertes de ces rituels induisent indirectement et directement à la disparition de ces techniques constructives. Notre étude n'est pas dans un souci « *de réenchantement d'un monde perdu* », mais surtout l'étude de ces techniques dans une perspective didactique et de durabilité du processus conceptuel.

Même si certains auteurs occidentaux ont mis en doute, la pratique constructive traditionnelle dite mineure, notamment sur le caractère non heuristique de cette architecture, nous estimons qu'il est difficile d'exclure ces champs même si l'absence de notions et de concepts est remarquable, seulement aux premiers degrés.

Cette opposition populaire/savante ou même traditionnelle/scientifique, est très réductrice des ponts qui existent entre ces concepts généraux. Nous avons tenté de démontrer à travers l'étude de l'exemple d'architecture traditionnelle berbère kabyle dans le nord Sétifien, que la tradition constructive qui repose sur le bon sens est un vecteur important du savoir populaire, qui peut se transformer en un savoir savant applicable avec une technologie nouvelle (technique et science) aux exigences constructives et de confort contemporain.

Le modèle de l'ethnoarchitecture[46] est une piste pour le savoir traditionnel et le savoir codifié de l'architecture. Pour notre cas, cette piste se heurte souvent aux manques de sources et sur l'apparition d'une technique. La transmission de la connaissance se fait dans une réduction du temps entre une génération et une autre. Le passage de cette action constatée d'un langage empirique, dans une même culture vers celui du discours, tient lieu un moment donné de science, donc de savoir codifié et savant de la discipline architecture. Ce passage pour le traditionnel berbère n'a pas eu lieu pour des raisons diverses, nous évoquons quelques pistes, comme : l'oralité, la

[46] C'est un terme que nous avons retrouvé dans les Cahiers de la recherche architecturale N°27/28,1er Trim 1992 « architectures & cultures ». À la différence des architectures vernaculaire et populaire, cette architecture (qui a fait son apparition en Europe. Vers la fin du XXe siècle) faite par des architectes, veut utiliser les principes traditionnels (techniques, procédés, ressources…). Elle reste centrée, à notre sens toujours sur les dimensions formelles et stylistiques et techniques seulement, de collectes de données, connaissance des territoires, pour reprendre des paysages. Elle peut toutefois être une alternative ou une transition vers une architecture plus innovante aux dimensions et valeurs plurielles.

réclusion de la communauté même en village de montagne, la pratique constructive collective qui a fait que la pratique ne se retrouve pas détenue par une seule personne. La récurrence de ce mécanisme entre le langage et le discours du savoir traditionnel semble n'avoir pas fonctionné au sein de cette culture.

La réminiscence de la tradition, fait passer cette pratique dans le niveau scientifique créant par le fait deux niveaux, non seulement le concept est résultat avec la théorie scientifique de la pratique, mais le niveau traditionnel lui-même antérieur, qui jusque-là était l'unique niveau en présence. Ce passage du savoir traditionnel à un système cognitif donné, est un passage de certaines architectures qui se sont constituées un savoir explicatif et objectif, l'architecture gothique à travers les quelques manuscrits est un exemple à méditer.

Étudier des pratiques traditionnelles est délicat dans la mesure où il n'y a pas un passage de ces pratiques à l'écrit que dans un cadre conceptuel qui en lui-même n'est plus dès lors que dans celui d'un savoir traditionnel. Face à cela et pour surmonter cet obstacle, l'histoire de l'architecture nous montre que sauf exception, les informations qui ont fait une assomption se sont déroulées selon deux paliers, le premier est une collecte d'observations et d'informations relatives aux pratiques et aux actions constructives (dans leurs aspects technique et rituel) d'autre part, par un travail discursif de type lexique conceptuel en associant les éléments selon quelques logiques en soit.

La naissance d'un savoir codifié de cette pratique traditionnelle passe aussi par la fréquentation des détenteurs du savoir traditionnel (collectif) par l'architecte issu d'une formation académique.

Synthèse et Conclusion générale

1. Synthèse : Contribution à une approche anthropospatiale de l'architecture

Dans cette synthèse nous développerons les limites du discours architectural contemporain et le pourquoi d'une telle approche anthropospatiale et enfin l'apport didactique de l'architecture traditionnelle.

1.1 Les limites du discours actuel et le pourquoi d'une telle approche :

Le discours de l'architecture moderne et contemporaine reste centré sur la technologie comme paradigme de conception, ainsi qu'une approche constructive, basée sur une recherche d'universalité et d'internationalisation : un individu interchangeable anonyme, normalisé et standardisé (à la recherche de normes et de nouveaux standards) qui justifie une source de besoins, de fonctions et d'utilitarisme, ce qui dicte par ailleurs un fonctionnalisme de l'organisation spatiale.

L'espace produit est anomique, comme disait Max Weber[1], c'est-à-dire une étendue aux caractéristiques proprement géométriques (en plan de masse). La dimension culturelle et anthropologique de l'espace semble très secondaire sinon, omise. Dans l'architecture produite en Algérie actuellement, on ne se réfère plus à des valeurs et des attributs identitaires clairs (voir l'enquête effectuée sur cela en annexe). Les références sont plus implicites, elles renvoient à l'architecte créateur lui-même, selon son propre système de valeurs et de significations et non pas celle du groupe destinataire de l'objet, ni le contexte spatial, réceptacle du projet.

La spatialité est conçue comme expression d'un processus déductif et injectif (processus, éléments de départ) de la création architecturale. Le rapport à l'environnement est souvent traité comme un rapport au territoire et à la culture générale, mais pas justement l'Homme, dans son rapport à son espace et sa spatialité. Cette contribution à l'approche anthropospatiale se base donc, sur l'anthropologie de l'Homme dans son rapport à l'espace, et comment cet espace est une projection, non seulement de nécessités, de besoins et de significations. Mais, il est aussi une occasion d'expression de valeurs culturelles, spirituelles et religieuses, ce que nous avons indiqué comme expression d'une cosmogonie « *le modèle exemplaire de toute manière de faire* »[2] selon Mircea Eliade. La rationalité à travers la modernité a cherché à trouver un homme universel, donc séparément de sa culture et

[1] Jean Remy. *Max Weber*, in *Histoire de la pensée sociologique,* Cursus.1994. P155
[2] Mircea Eliade. *Le sacré et le profane*. Gallimard.1965

indépendamment du Topos. Ceci est accentué par le concept des États nation (dans les pays en voie de développement, comme l'Algérie), qui recherchait une identité nationale (abstraite) au détriment d'une identité locale et régionale bien réelle, dans un rapport anthropologique à l'espace bien identifié, comme dans notre cas d'exemple, d'architecture berbère kabyle.

Cela regroupe non seulement la façon dont est préconçu l'espace (pas forcément selon notre conception rationnelle de projection des plans et des espaces au préalable), comment il est réalisé, construit et enfin, comment il est approprié. L'anthropomorphisme nous a révélés d'autres manières de dimensionner l'espace que la géométrie euclidienne neutre et abstraite. Mais aussi l'intérêt d'une approche aussi sémiotique sur le sens et la signification des objets architecturaux qui au-delà du signifié postmoderniste (métaphore), va au code collectif de transcription de l'espace et sa signification, ceci pour lever un peu le voile sur la crise de la signification de l'architecture en Algérie et sa crise identitaire par l'encodage d'objet esthétique dans une sphère non pas constructiviste, ni expressive.

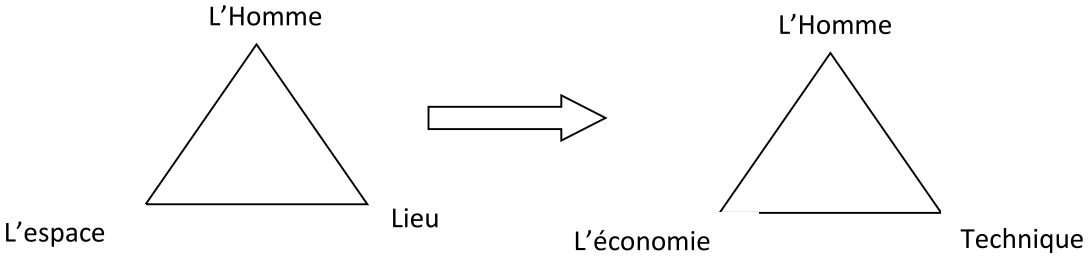


Figure 65. L'homme dans le traditionnel et dans la modernité

La production de l'architecture dans notre environnement immédiat nous semble être en crise esthétique avec des immeubles et des bâtiments qui se ressemblent et dont l'apparence nous interpelle, car elle est décontextualisée et ne reproduit aucun rapport au lieu et à l'espace. Sur le registre plastique, la simplicité et l'abstraction de ces productions nous interrogent en tant que chercheurs en théorie architecture, sur quels styles ? Quelles tendances ? Quels mouvements ? …Mis à part quelques projets structurants signés de noms connus, les architectes eux-mêmes (étudiants et praticiens) ne se reconnaissent pas réellement ou consciemment, sur quel plan esthétique ils opèrent, encore moins en termes de : dans quel courant de pensée disciplinaire, ils sont en train de se produire.

Ce qui est critique, c'est la perte identitaire que connait l'architecture nationale et locale en Algérie. Effectivement la crise est là, une crise de signification de l'architecture. Elle est profonde, car elle a trait aussi bien, à la formation, à l'exercice du métier et à la production de

l'architecture comme processus de création et d'expression sociale et culturelle d'un groupe humain dans un espace bien déterminé. Ce rapport à l'espace et au groupe social semble en désunion croissante.

Notre approche est dialectique pour déterminer l'influence de cette architecture moderniste qui selon nos hypothèses s'inscrit dans un mouvement historique de rationalité, mais plus comme une pensée rationaliste de l'architecture, dont nous avons déterminé l'origine, le cheminement et l'influence.

La pensée rationaliste est répandue dans la praxis de l'architecture, d'une manière ingénue. Elle existe, illustrée par la simplicité et la sobriété des façades. L'intérêt pour les aspects constructifs et la fascination pour la technologie comme source esthétique. L'utilisation de la géométrie et de la trame comme principale source de conception chez bon nombre d'architectes interrogés. Cette tendance s'accentue avec l'utilisation des logiciels de CAO (conception assistée par ordinateur). Elle devient plus critique quand l'identité de la construction est en jeu ainsi que la signification de l'objet lui-même. Le choix du modèle occidental se base sur l'exercice de la raison particulièrement le dualisme. Il se base aussi sur la technique comme source de légitimité formelle. Le concept d'État-nation trouve sa place à travers des identités nationales et historico-politiques. Les architectes se basent sur des artefacts, des artifices et sur une superficialité de façade, tout cela au détriment de l'intériorité de l'architecture. L'architecture est un système logique et syllogisé certes, mais aussi éthique et de valeurs identitaires. À notre sens les dimensions fondamentales de la discipline sont sa spiritualité et non pas sa matérialité, ceci par son essence à travers l'éthique et les valeurs qui constituent les attributs de son identité. L'Homme est au centre du processus architectural que nous avons adopté dans l'approche anthropologique de l'architecture, ainsi que dans la dimension spatiale (entendre par là, le lieu, le topos). L'objectif est d'arriver à une architecture située, locale, qui se ressource des identités et de spécificités de son territoire.

Nous ne sommes pas dans une vision de rejet global de la modernité, mais seulement celui de la dialectique purement moderniste, et notamment du modèle importé, qui se présente à nous, comme un produit fini prêt à la consommation. Nous ne sommes pas non plus dans une vision traditionaliste, de conservatisme et de passéisme aveugle et stérile. Le traditionnel et la tradition en Architecture tel qu'on essaye de l'esquisser ou du moins y contribuer sont une forme de modernité propre, évolutive, alliée à une authenticité locale. Dans cette optique l'apport de l'étude des architectures traditionnelles, dont les formes de de représentation sont

en dehors du paradigme du modernisme, peuvent être de grande utilité pour contribuer à de nouvelles pistes recherches et des chemins d'évolution de la discipline. Produites par les utilisateurs eux-mêmes, elles nous rapprochent le plus possible de l'essence même de l'architecture, comme une réponse poétique et esthétique à des besoins spécifiques dans un contexte particulier, au-delà des aspects formels et technicistes. L'intérêt et l'urgence sont soulignés, car de grands pans de cette architecture disparaissent en terme physique. De même que les sources et l'essence (les pratiques, les rites…) de ces constructions ne se renouvellent et ne transmettent plus, donc il y'a aussi sur ce registre une nécessité pressante de les étudier.

1.2 La dimension anthropologique :

La discipline de l'anthropologie en rapport à l'architecture nous permet de voir et de percevoir la construction comme un système phénoménologique dans son organisation spatiale, par les systèmes technico-symboliques et la structure sociale et politique.

L'étude de l'architecture traditionnelle démontre que la compréhension des dimensions phénoménologiques passe par une lecture de différentes strates :

- De formes et matérialités instrumentales,
- des configurations et organisations spatiales,
- des rites et structures technico-symboliques dans leurs dimensions ontologiques.

Ainsi une configuration spatiale ritualisée devient interprétable dans sa relation référentielle à un ou plusieurs phénomènes ontologiques.

L'architecture créée des espaces et des relations spatiales, elle est donc topologique (terme que nous avons adopté avec le *Topos*, pour désigner le rapport de l'architecture à sa spatialité, du lieu, du latin *topos*). La relation entre le *Topos* et les habitants se fait selon des temporalités particulières, qui peuvent s'exprimer par des matérialités et des significations (rites, us…). Nous avons utilisé le pluriel d'habitant, pour dire que l'individu s'exprime, dans la structure traditionnelle, dans une dialectique particulière entre l'être social et le groupe. Par cela, nous voyons l'imbrication de la dimension anthropologique de l'architecture qui s'exprime à travers la dimension spatiale (hiérarchie spatiale) d'où l'adoption justement du terme approche anthropospatiale.

L'architecture traditionnelle est une production lente et durable dans le temps. Elle est mémorisée et transmise de génération en génération. La tradition est un vecteur d'identité à travers la transmission de valeurs et d'attributs qui dictent essentiellement la qualité

architecturale dans son rapport ontologique et dans sa dimension topologique. La valeur identitaire d'une architecture prend source à notre avis sur ces deux dimensions et leur rapport entre elles. Nier, omettre une des deux c'est se mettre en porte à faux par rapport à une identité spécifique et propre d'une communauté. Par cet acte de transmission, elle prend statut de référence conceptuelle pour le groupe social, où normalement, l'architecte doit puiser son répertoire référentiel pour la région ou le territoire en question

Les sociétés traditionnelles, même si leurs connaissances de la nature d'un point de vue scientifique sont moindres, elles ont un aspect que nous n'avons pas, c'est que les valeurs sociales étaient embrayées directement avec les valeurs enracinées avec la terre. La terre n'est pas neutre (comprendre le lieu), mais était un cosmos c'est-à-dire conférant à chacun sa place dans le monde. Le souci, ce n'est pas revenir en arriéré (vers un monde prémoderne), mais aller au-delà de certains aspects négatifs de la pesée moderniste. Chaque société avait son cosmos. La nature étant devenu un objet, la connaissance objective (en principe) c'est qu'il y a une condition d'objectivité (nous existons alors que la connaissance, nous exclus, c'est le dualisme). Le dualisme a eu certes d'immenses avantages en pensant mieux, en développant l'esprit humain, mais nous avons perdu un lien avec quelque chose.

1.3 La dimension topologique et son rapport à l'être :

Cette rupture rationnelle entre le sujet et l'objet a eu pour conséquence l'éloignement de la discipline architecturale avec sa dimension anthropologique et spatiale. Ce processus c'est encore aggravé dans notre pays après l'Independence où la quête d'une identité nationale va se faire justement sur l'effacement des identités locales séculaires. Ce qui plonge l'architecture dans une crise de signification assez remarquable, qui se manifeste par une perte d'identité et de repères identitaires dans les constructions produites (ceci pour rester uniquement dans la strate de l'identité architecturale). Ceci aussi est accentué par le rôle que joue l'architecture comme interférente sémiotique entre l'objet et l'usager, entre le code et le récepteur. Par leur formation (comme souligner dans l'enquête) les architectes dans leurs cursus et leurs conceptions, négligent trop souvent ces repères identitaires et donc le rapport anthropospatial de l'architecture. Un rapport qui nous le rappelons est la relation de l'Homme (dans tous ses attributs ontologiques) et l'espace, le lieu (dans ses attributs topologiques). Ontologique par rapport à l'existence de l'être (l'Homme) et sa projection sur l'espace. Une projection qui se fait avec toutes les valeurs reliées à lui d'une façon générale donc une dimension anthropologique de l'architecture.

La dimension topologique dans l'approche de l'espace par l'architecture moderniste et rationnelle est un extenso géométrique, neutre et absolue, où le temps est le facteur de régulation (par le mouvement). Les lieux n'ont pas raison d'être, car les espaces sont identiques selon des besoins identiques. Douglas Faser dans son livre « *village planning in the primitive world* »[3] par une approche structuro-fonctionnaliste, identifie des éléments spatiaux (géométrique, linéarité, centralité, l'orientation…). Mais il souligne d'autres facteurs (religieux, spirituels, anthropologiques et politiques), qui selon lui sont prépondérants à expliquer l'implantation des habitations. Ce qui affirme la primauté des structures socio symbolique sur l'ordre géométrique.

Nous pouvons contribuer à atténuer la crise par un retour vers des dimensions anthropologiques et topologiques de l'architecture, dans la société moderne, la modernité (esprit rationaliste) en général, tend à effacer cela. On ne croyait pas aux esprits des lieux, c'était de la superstition. Dans les faits, la modernité a travaillé sur tous les plans (notamment physique) et surtout au niveau de la singularité, à effacer cela, au nom d'une uniformité justifiée par l'espace universel. En perdant cette singularité des espaces, nous sommes tombés dans la répétition et l'uniformisme de la production architecturale.

Investir un espace de codification et de valeurs tend à le conforter dans son statut de lieux et identité d'un territoire. L'espace n'est pas un cogito anomique, techniquement apte à recevoir n'importe quelle architecture et construction architecturale. Mais il est une dimension spatiale, chargée d'histoire, de symboles, de signes, de valeurs, qui se transmettent à la génération suivante. Traditionnellement dans notre exemple de culture kabyle, elle se transmet par un processus de patrimonialisation qui reste encore à prospecter.

Les transformations typologiques, des matériaux et des significations ont marqué l'architecture du siècle passé, partout où il y'a eu confrontation entre culture locale et culture occidentale (sous diverse forme : orientalisme, occupation…), en comparaison avec la résistance des mythes, de la religion, la résilience de l'organisation communautaire et enfin du langage, l'architecture semble elle, incapable de maintenir ses techniques traditionnelles et ses formes originelles. Elle accueille des corps nouveaux plus rapidement que le contexte socioculturel.

[3] Douglas Fraser. *Village planning in the primitive world*. Planning and cities. George braziller Publisher/Distributor. New York 1968.

L'architecture assume un rôle relatif et historique, nous ne pourrons l'isoler comme technologie, réfutant ainsi le réductionnisme techniciste de l'architecture qui privilégie à ces architectures le facteur matériel et de ressource.

1.4 Pour une approche anthropospatiale :

La synthèse ou le dépassement sera une contribution de notre part sur un chemin d'une architecture mieux adaptée, et plus au diapason avec l'espace local (le lieu) et les populations locales. Nous avons nommé cela pour une approche anthropospatiale. *Anthropo*, pour désigner que cette approche met l'Homme au centre de sa préoccupation non pas comme source de besoins, mais comme la source réelle de la production de l'architecture, selon sa vision du monde en relation avec ses croyances et son organisation sociale. L'*espace* pour indiquer la rupture avec la vision moderniste de l'étendue de l'espace géométrique euclidien, que l'espace n'est pas neutre ni uniforme. Il se constitue d'une série de lieux, chacun avec ses représentations, ses marques, ses repères, ses indicateurs en imbrication.

Les conditions historiques, idéologiques et scientifiques, fruit de l'extension de l'Europe à l'âge des lumières, basées sur l'observation, la curiosité et une quête d'exotisme a été un tournant dans la dialectique tradition modernité et structure patrimoniale. Car elle a confronté les structures traditionnelles (culturelles, architecturales, valeurs et attributs) à une image de modernité européenne plus à même de démontrer la prééminence du dominant (européocentrisme) sur le dominé (le sauvage, l'indigène). Cette dichotomie instituée par la pensée orientaliste sera reproduite largement après l'indépendance en matière d'architecture ou tout ce qui a trait en général au patrimoine et à la valeur identitaire, par une volonté progressiste. Cette inconsidération de la tradition au profit de la modernité, devient un réservoir théorique voir idéologique pour le pays durant des décennies.

La dichotomie en question devient handicapante, quand elle se traduit par un traitement différencié du legs architectural (entre celui qui semble être arabo-musulman, l'architecture moderne, le néoclassique et de l'autre côté les architectures traditionnelles). Le patrimoine est un produit social et culturel s'inscrivant dans le temps, et procurant une durabilité dans l'espace et la mémoire individuelle et collective entretenue par la communauté à travers la tradition.

La fracture expansionniste européenne n'a pas permis à la société algérienne de bénéficier de l'enchainement harmonieux et historique nécessaire à l'entretien de sa culture et

de ses structures traditionnelles. Cette fracture a produit une distance de plus en plus grande entre la population et son legs et héritage historique qui constituent réellement, son attribut identitaire. Ce qui se traduit par la généralisation de l'indifférence vis-à-vis des figures de legs notamment les architectures traditionnelles, même de la part de spécialiste. Cela empêche d'avoir la continuation nécessaire à l'entretien de la culture du patrimoine, et une fructification plus intense des traditions et du savoir-faire en matière de patrimonialisation.

La culture du patrimoine doit être perçue comme une question de durabilité. En d'autres termes, la sauvegarde du patrimoine ne signifie pas réinventer la tradition, mais plutôt associer l'héritage à la construction du futur. Il implique d'insérer le legs de l'histoire dans le développement, dans un cycle de modernité évolutif.

Par conséquent la problématique du patrimoine, dans toutes ses dimensions, matérielles et culturelles, ne réside pas dans l'inadaptation du modèle hérité, mais dans l'inadaptation des solutions qu'on cherche à imposer à ce modèle. Ainsi, c'est donc d'un problème plus idéologique, qu'architectural, plus social qu'économique, et plus politique qu'historique qu'il s'agit.

Le dualisme cartésien est la séparation entre l'objet et le sujet, chacun selon ses attributs intrinsèques, permettant l'épanouissement de l'homme, sa liberté et sa domination de la nature dans un rapport de dominant. Dans l'architecture moderniste se développe l'objet architectural, devient artifice d'un épanouissement par une maitrise formelle et fonctionnelle et bien sûr technique et technologique. Cette dualité affaiblissant le caractère significatif de l'architecture, l'objet devient inerte sans rapport au sol. Nous translatons progressivement vers la dimension sémiotique de l'architecture où le triangle semble rompu entre l'objet et son code, entre le signifié tel que développé par l'architecte dans son propre schéma et le signifiant dans sa matérialité perçue par les usagés.

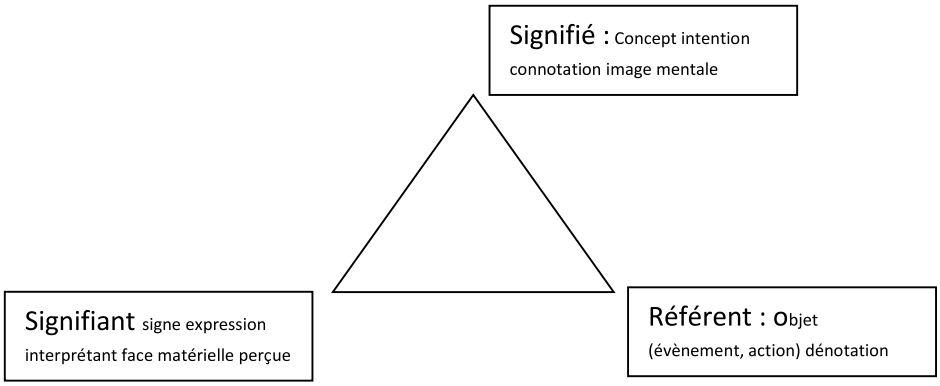


Figure 66. Le triangle sémiotique

Sans trop nous approfondir sur cette dimension sémiotique en architecture, qui se présente comme nous le savons comme une approche à part entière, avec un champ assez vaste pour être prospecté ici. Selon notre propre hypothèse, et suite au travail sur l'identité architecturale en Algérie, la rupture est au niveau du référent utilisé par l'architecte en décalage avec celui de l'usager. L'architecte dans son raisonnement plus rationaliste, géométrique utilise un langage formel propre, universel, international, intemporel. Il est importé, et semble loin du référent identitaire communautaire et collectif. Le profane dans cette incompréhension ne se réfère, et ne se reconnaît qu'à travers le modèle traditionnel (mais surtout par la mimesis, à l'instar du style néo-mauresque, arabiscance et certains styles de postiches) qui lui semble plus proche de son référentiel identitaire subliminal, authentique.

L'objet architectural dans sa relation avec l'espace (le lieu), comme objet situé et de par ses attributs intrinsèques (matériaux, couleurs …) acquis notamment sa dimension patrimoniale, entretien un lien étroit avec le sujet qui voit son identité confortée et son appartenance à un territoire et une communauté renforcée. Le sujet en projetant lui-même (sans intermédiaires) ses valeurs et ses attributs identitaires acquis au sein du groupe dans son objet architecturé (indépendamment de l'échelle, qu'il soit un objet architectonique, ou architectural) exhorte l'identité du groupe et de l'architecture elle-même.

Ce processus d'interaction entre l'objet et sujet, entretient une relation avec la nature non pas de domination, mais de soumission et de subordination. On ne défie pas la nature (notamment ses phénomènes : vents, crue, séisme…), mais on compose avec elle. Ce rapport avec le cosmos, l'Homme kabyle l'illustre parfaitement dans l'architecture produite, bien sûr issue d'un savoir-faire traditionnel donc transmis depuis des générations, mais ceci dénote

d'une attitude humble et de respect envers l'environnement que l'homme moderne semble dans son narcissisme techniciste avoir oublié. Ceci est d'ailleurs une des grandes leçons apprises dans l'étude ces architectures traditionnelles.

Le rapport de l'objet avec son milieu que nous voulons développer dans cette contribution par l'approche que nous avons nommée spatiales, dans la relation qui doit se développer entre l'objet lui-même et l'espace réceptif (lieux, milieu, environnement…), et donc l'homme. Et d'autre part, l'homme, avec ses attributs identitaires et sa cosmogonie, comment il arrive à les projeter dans l'espace à travers l'objet ? Que nous avons désigné comme approche anthropologique. La fusion des deux approches en une seule que nous avons admises par anthropospatiale. Elle entretient le rapport de l'homme comme sujet avec son objet l'architecture, pour une intégration physique, une construction identitaire de l'individu, mais surtout de la communauté et enfin la construction d'un socle architecturale de référence constitutive principale pour un territoire spécifique.

Cela ne veut pas dire que nous empruntons la voie de l'empirisme comme processus de création, au contraire par cette contribution, nous appuyons le fait de la contribution de la tradition dans le processus de fabrication de l'architecture, dans une approche académique. Par fait que l'Architecte devrait simplement concéder un passé qui ne nous appartient pas et qu'il ne nous appartient pas d'interpréter et que, par conséquent, il faudrait laisser le plus possible en l'état, loin de tout passéisme. Nous sommes en plein débat sur le rôle et l'interprétation du patrimoine comme source de création et d'initiation.

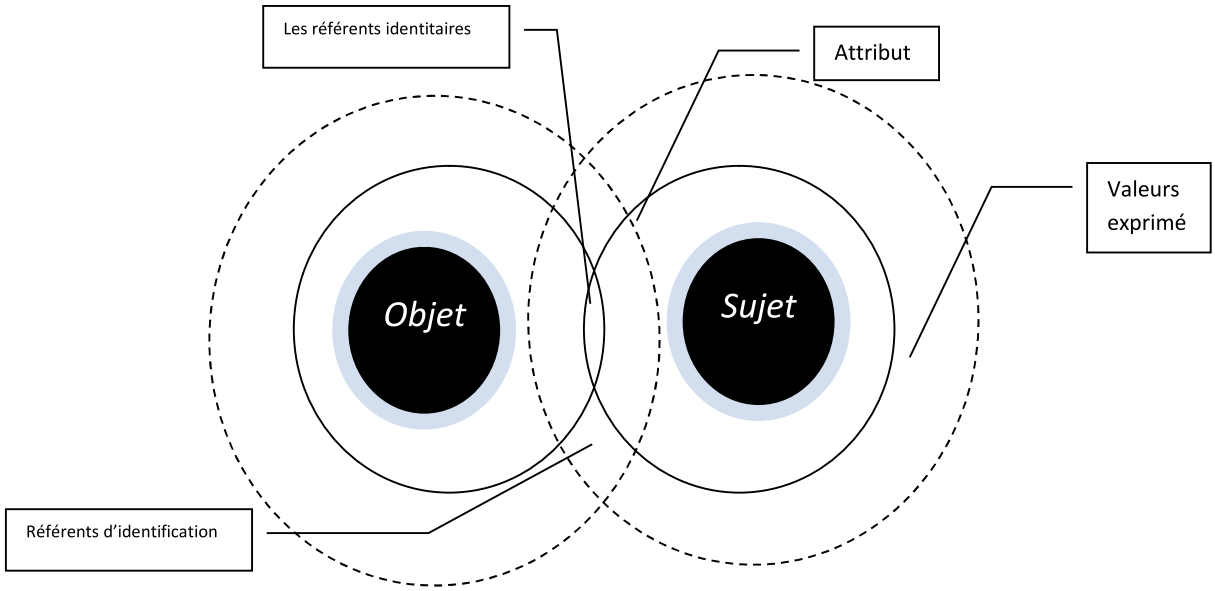


Figure 67. Relation entre l'objet et sujet et constitution des référents identitaires

Nous considérons que l'architecture traditionnelle ne peut être saisie dans son ensemble dans une compréhension historiquement, sans ses références à une activité spatiale dans un ensemble d'interprétation inhérente à la population considérée, cela en relation avec d'autres activités : économique, religieuses, rituelle…cet ensemble structure-superstructure transite essentiellement par l'ordre réel de l'espace et de la construction avec le système des interprétations qui lui est propre.

1.5 Une didactique à partir de l'architecture traditionnelle :

L'histoire est une passerelle qui relie le passé avec l'avenir et avec un objectif de les conserver ensemble le plus possible. L'innovation sera impossible sans la connaissance de l'histoire. Une création indépendante de l'histoire et de la culture sera incompatible avec le moment actuel. Par conséquent, une jonction fiable entre le passé et l'avenir, faire des inférences et les transférer dans une architecture contemporaine en utilisant les dernières technologies peut être d'un impact considérable. En parallèle à cette formation dite formelle (académique) l'étudiant suit pour ne pas dire subie une instruction informelle. L'influence est majeure comme le démontre l'enquête sur les étudiants (en effet plus de 50 % se basent sur leur propre expérience pour constituer la référence de leur conception).

À cet effet, outre le programme d'enseignement de l'architecture monumentale, académique universelle, les écoles doivent orienter provoquer chez les étudiants une émulation à reconnaître la culture distinctive et l'architecture de leur environnement. Pour une étape préliminaire au moins, analyser les structures historiques et déterminer les maisons traditionnelles nécessaires à la conservation en faisant des dessins, des croquis, toucher les matériaux reconnaitre les systèmes traditionnels, avec la possibilité d'appliquer les techniques nouvelles de relevé numériques et la constitution d'une base de données sur l'objet étudié.

« *La formation des architectes couvre un apport de connaissances très diversifiées et les capacités en ce qui concerne la conception architecturale, qui permet aux individus à comprendre les aspects culturels, intellectuels, historiques, sociaux, économiques et environnementaux de l'architecture, et de favoriser une compréhension complète du rôle de l'architecture et de la responsabilité de l'architecte au sein de la société* »[4] .

[4] UIA accord on recommended international standards of professionalism in architectural practice amended August 2014 at the xxvi general assembly (Durban, South Africa).

Il nous semble donc nécessaire d'inclure dans le cursus des étudiants architectes, l'étude des architectures traditionnelles, du moins l'enseignement de méthodes anthropologiques d'observation et d'analyse, pour les aider à appréhender les réalisations architecturales contemporaines dans un contexte donné.

L'architecture traditionnelle a une place indéniable et importante dans la formation architecturale. En plus d'ouvrir les champs théoriques, au-delà des revues et formations académiques sur les pratiques internationales et les expériences étrangères, elle contribue au facteur induisant la maintenance et la mise en valeur de l'identité architecturale du territoire et du pays. Ce qui est en somme une contribution de grande valeur pour la formation et la promotion des futurs architectes.

2. Conclusion générale :

Le point de départ du travail reposait sur une hypothèse que l'architecture est une forme d'expression des valeurs identitaires et cosmogoniques d'un groupe social. Elle résulte dans son authenticité des particularités spatiales pour engendrer des lieux, qui eux même sont une entremise de l'identité du groupe d'une part et d'une région géographique d'autre part. Dans l'investigation de l'architecture traditionnelle nous avons prospecté trois catégories : environnement physique et spatial, formes, configurations et organisation spatiales, enfin la dimension spirituelle et cosmogonique qui structure la pensée architecturale. Nous sommes partis d'une déconstruction qui tente de comprendre pourquoi les choses sont ce qu'elles sont. Les critiques fusent de partout en architecture sur la platitude des architectures produites et leurs ressemblances partout, quel que soit le territoire, ainsi que leurs insignifiances entrainant une dissolution des identités des lieux et des identités tant individuelles que collectives. Ce processus est aussi induit par une désappropriation des hommes envers leurs espaces vécus et donc aussi représentés.

Dans les sociétés traditionnelles et celle prise en exemple (berbère, kabyle dans la région du Nord sétifien), on construit en séparant le cosmos du chaos, en séparant tant aussi le sacré de l'impur. Les orientations se font selon le soleil, les saisons, le corps humain, les valeurs et les statuts. Les espaces produits et l'architecture produite ne sont pas neutres, mais s'inscrivent dans un schéma global. Par contre l'indifférence de ce qui est produit par l'architecture publique, conçue nous interpelle, car elle se propage dans nos territoires.

La spécificité de cette architecture kabyle nous a permis de tester cette méthodologie et vérifier que l'approche anthropospatiale et dans toutes les strates étudiées, il y'a une convergence et symbiose pour concrétiser une matérialité spatiale avec une présence spirituelle soutenue. Cette symbiose perçue et relevée est le vocabulaire d'une architecture authentique.

L'approche anthropospatiale contribuerait donc à une recontextualisation de l'architecture face aux critiques que subit l'architecture rationaliste produite chez nous. D'autre part, elle concourrait à une description des communautés et groupes sociaux et leur cosmogonie auxquelles cette architecture est destinée, en réduisant l'avatar virtuel de l'homme moderne. De surcroit, confirmer les dimensions topologiques de l'architecture, comme une entreprise de construction, située dans des contextes spécifiques. Enfin dans une

ère de globalisation et de mondialisation rapide, elles peuvent guider à la confirmation de configurations ancrées dans des échelles locales et régionales.

À la suite de ce travail, nous pouvons avancer que le vocabulaire de l'architecture traditionnelle est un système complexe de plusieurs strates qui ne peut être réduit à une simple dimension spatiale ou technique. La pensée rationaliste de par la modernité, par sa dualité et la primauté de la technique sur le symbolique a tenté d'affirmer que l'architecture joue mal son rôle communicationnel, de signification et de cohésion sociale, malgré tous les efforts du mouvement moderne et postmoderne dans cela. La proximité spatiale doit aller de pair avec une proximité culturelle, voire ontologique, pour permettre un fonctionnement cohérent du système cognitif et identitaire de l'architecture.

L'expression moderniste qui repose sur une dimension matérielle et malgré son substrat idéologique ne semble plus constituer la symbiose complexe entre les styles formels, les principes d'organisation de l'espace et la dimension sensible par l'expression symbolique et cosmogonique à travers les signes et symboles qui excitent dans l'architecture traditionnelle. Il ne s'agit pas d'une standardisation qui exclue tout effet d'interaction et d'échange. Il faut rendre possible l'adhésion des individus à la collectivité, grâce à une sensibilisation aux valeurs communes et attributs identitaires. Cela est possible si une projection même de ces valeurs existe sur l'espace pratiqué et représenté. Or le constat est que la production quantitative de l'architecture en Algérie, ne contribue pas à l'engagement identitaire et culturel. Cette projection spatiale ne s'est pas faite en cohérences avec les particularités anthropologiques et selon les spécificités spatiales.

Le système de l'architecture traditionnelle nous a dévoilé que pour examiner l'expression et la signification architecturale et révéler ses strates de complexité, il faut aller au-delà du formel, du technique de la matérialité de l'objet. Car donner une forme à un objet à un espace, c'est lui conféré une dimension sensible chargée de sens et d'attributs, s'il est accepté par le groupe, il sera conceptualisé dans une chaine d'interprétations, et entrera dans le répertoire et plus tard peut être dans un processus patrimonialisation. Ce qui permet à cet objet de se perpétuer et de survivre au-delà de sa valeur architecturale intrinsèque (notamment esthétique, transitoire et éphémère) comme une valeur référentielle et identitaire.

BIBLIOGRAPHIE

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

- Abel, Chris. Architecture, technology and process. Routledge. 2007.
- Abouda, Mohand. Axxam, maisons kabyles : Espaces et fresques murales. Pub Goussainville. Edition Abouda.1985
- Addi, Louari. De l'Algérie précoloniale à l'Algérie coloniale : économie et société. Entreprise National du livre.1985.
- Aiche, Messaoud. Analyse des pratiques pédagogiques d'enseignement du projet architectural. Thèse doctorat en Architecture. Département d'architecture et d'urbanisme de Constantine, Université Mentouri, Constantine. 2005.
- AL Sayyad, Nezar. space in an islamic city: some urban design patterns. Journal of Architectural and Planning Research 4.2.1987.
- Alexander, Christopher. De la synthèse de la forme. Dunod. 1971.
- Allioui, Youcef. Énigmes berbères de Kabylie. Commentaire linguistique et ethnographique. Paris. L'Harmattan. 1990.
- Arendt, Hannah. La Crise de la culture. Gallimard, coll Folio. Paris. 1972.
- Arezki, Djamal. Contes et légendes de Kabylie. Vol. 25. Primento, 2015.
- Arkoun, Mohammed. L'irruption de la modernité. Édition Que sais-je ? 2008.
- Augé, Marc. Introduction à une anthropologie de la surmodernité. Paris : Seuil. 1992.
- Alain Mario Viaro. Production architecturale et identité culturelle.1987.
- Ayn, Rand N. Greenspan, A., & Hessen, R. Capitalism: The unknown ideal. Penguin. 1986.
- Bacha, Myriam. Architectures au Maghreb (XIXe-XXe siècles) : Réinvention du patrimoine. Presses universitaires François-Rabelais. 2013.
- Bachelard, Gaston. La poétique de l'espace. Paris : Quadrige/PUF, 2004. P24.
- Bachelard, Gaston. Le nouvel esprit scientifique, PUF, 1995.
- Bachelard, Gaston. Le rationalisme appliqué (1949). Paris, PUF. Quadrige.1998
- Bachelard, Gaston. La Formation de l'esprit scientifique, Paris, 5e édition, Librairie philosophique J. Vrin, 1967.
- Baduel, Pierre Robert. Figures de l'orientalisme en architecture. Vol. 73. Édisud, 1996.
- Bakhouche, Béatrice. Cadastre et astronomie : pour en finir avec l'orientation solaire ? in A. Rousselle (éd), Monde rural et histoire des sciences en Méditerranée, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 1998,
- Basagana, Ramon, & Ali Sayad. Habitat traditionnel et structures familiales en Kabylie. Vol. 23. Centre de recherches anthropologiques, préhistoriques et ethnographiques, 1974.
- Baudrillard, Jean. Le système des objets. Gallimard, Paris. 1958
- Beguin, François. Arabisances, décor architectural et tracé urbain en Afrique du Nord : 1830-1950. Édition Dunob.1983.
- Ben Meziane, Thaalbi. L'identité au Maghreb. Édition casbah, Alger.2000.
- Benevolo, Leonardo. Histoire de l'architecture moderne. Paris Dunod. 1980.
- Bensmail, Sadri. Thèse : La forme de la ville comme enjeu de la colonisation moderne : essai d'interprétation des transformations de Constantine, 1837 à 1937. PhD diss., 1994.
- Berman, Art. Preface to modernism. University of Illinois Press.1994.
- Berque, Jacques. Structures sociales du Haut Atlas. Presses universitaires de France, 1955.
- Blondel, Jacques-François. Cours d'architecture. Vol. 5. Monum, Éditions du patrimoine. 1777.
- Boudon, Philippe. Sur l'espace architectural. Parenthèse, 2003.

- Bourdieu, Pierre. Choses dites, Paris, Éditions de Minuit, 1987
- Bourdieu, Pierre. Esquisse d'une théorie de la pratique. Droz, Genève.1972.
- Bourdieu, Pierre. Le sens pratique. Éd. De Minuit.1980.
- Braudel, Fernand, et al. Le temps du monde. Paris : Armand Colin, 1979.
- Călinescu, Matei. Five faces of modernity: Modernism, avant-garde, decadence, kitsch, postmodernism. Duke University Press.1987.
- Capitaine Charles Richard. L'étude sur l'insurrection de Dabra (1545-1846) cité par pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad, 1964.
- Castells, Manuel. The Power of Identity in the Information Age: Economy, Society and Culture. 2nd Edn., Wiley-Blackwell, Oxford.2004.
- Castex, Jean, Jean-Louis Cohen, and Jean-Charles Depaule. Histoire urbaine, anthropologie de l'espace. CNRS ed. 1996.
- Çelik, Zeynep. Urban Forms and colonial confrontations. Algiers under French Rule. University of California Press.1997.
- Châtelet, F., & Noël, E. Une Histoire de la Raison Entretiens Avec Émile Noël. Le seuil.1992.
- Chauvet,Christophe. JeremyBentham :vie, œuvres, concepts. Ellipses. coll. Grands théoriciens. .2010
- Colliot-Thélène. Max Weber et l'histoire. PUF. 1990.
- Colquhoun, Alan. Essays in Architectural Criticism: Modern Architecture and Historical Change. 1st Edn., The MIT Press, Cambridge.1985.
- Combarnous, Maurice. Les techniques et la technicité. Éditions sociales, 1984.
- Cornaton, Michel. Les regroupements de la décolonisation en Algérie. Développement et civilisations, éd. Ouvrières, Paris, 1967.
- Correa, Charles-Ken Yeang. Architecture and Identity. Architecture and Identity, Proceedings of the Aga Khan Award.1983.
- Côte, Marc. L'Algérie ou l'espace retourné. coll. Géographes, Flammarion, 1988.
- Culot, Maurice, and Jean-Marie Thiveaud. Architectures françaises d'outre-mer. eds P. Mardaga, 1992.
- Deluz, Jean-Jacques. Alger : chronique urbaine. Bouchène, 2001.
- Deluz-Labruyère, Joëlle. Urbanisation en Algérie : Blida, processus et formes. Maison de l'Orient Méditerranéen, 1988.
- Derrida, Jacques. De la grammatologie. Minuit, Paris.1967.
- Devulder, Marcel. Rituel magique de femmes kabyles. 1957.
- Dorigo, Rosella., Wen-Chin Ouyang: Politics of Nostalgia in the Arabic Novel. Edinburgh: Edinburgh University Press, 2013. Bulletin of the School of Oriental and African Studies. 2014.
- Dridi, Mohammed. Une approche glottopolitique des processus de construction identitaire en Algérie. Thèse de doctorat, langue(s), culture(s) et identité(s) collective(s). Université Kasdi Merbah, Ouargla. 2014.
- Durand, Jean Nicolas Louis. Précis des leçons d'architecture données à l'École polytechnique. Vol. 1. Chez l'auteur, à l'Ecole polytechnique. 1809.
- Durkheim, Émile. De la division du travail social. Presses électroniques de France, 2013.
- Eco, Umberto. La structure absente.1968, trad.fr Mercure de France, paris.1972.
- Eco, Umberto. Sémiotique et philosophie du Langage. PUF, 1993. P117.
- Egenter, Nold. Architectural anthropology: The present relevance of the primitive in architecture. Structura Mundi. 1992.
- Eliade, Mircea. Le sacré et le profane. Gallimard.1965.

- Eliade, Mircea. Images et symboles : essais sur le symbolisme magico-religieux. Gallimard, 1952, renouvelé 1980.
- Farel, Alain. Architecture et complexité, le troisième labyrinthe, édition de la passion Paris 1991.
- Fathy, Hassan. Construire avec le peuple histoire d'un village d'Égypte, Gourna. Sindbad, coll. La Bibliothèque arabe, Hommes et sociétés, Paris1996. (Pr Edition 1970.
- Fathy, Hassan. Construire avec le peuple. Paris, Éditions Jérôme Martineau, 1970.
- Fichet, Françoise. La théorie architecturale à l'âge classique : essai d'anthologie critique. Éditions Mardaga.1979
- Finlayson, J. G. Habermas: A very short introduction. OUP Oxford. 2005.
- Florensky, Paul. La colonne et le fondement de la vérité. Lausanne (L'Âge d'Homme).1975
- Foucault, Michel. L'archéologie du savoir. Édition Gallimard, Paris. 1969.
- Frampton, Kenneth. Modern architecture: a critical history. Vol.4. London: Thames and Hudson, 1980.
- Fraser, Douglas. Village planning in the primitive world. Planning and cities. George braziller Publisher/Distributor. New York 1968.
- Frey, Pierre. Learning from vernacular. No. EPFL-BOOK-155174. Actes Sud. 2010.
- Frobenius, Leo. Volksmàrchen der Kabylen (3 Vol.). Jena, Germany: Diderichs 1922 (1921).
- Gahlouz, Mustapha. Droit coutumier et régulation dans la société kabyle de la fin du XIXe siècle. Droit et cultures. Revue internationale interdisciplinaire. 2010 P177-209.
- Genevois, Henri. Centre d'études berbères (Alger). L'habitation kabyle. FDB, 1962.
- Giddens, Anthony. Les conséquences de la modernité. Paris, L'Harmattan.1994.
- Giedion, Siegfried, and Irmeline Lebeer. Espace, temps& architecture. Denoël, 1990.
- Gilson, Étienne. L'esprit de la philosophie médiévale. Vol. 33. Librairie Philosophique J. Vrin, 1969.
- Golvin Lucien. Aspects de l'artisanat en Afrique du Nord (Vol. 2). Presses universitaires de France.1956.
- Habermas, Jürgen & Raulet, G. La modernité : un projet inachevé in Vingt ans de pensée allemande. Critique Paris.1981.
- Habermas, Jürgen. Le discours philosophique de la modernité : douze conférences. Gallimard.1988.
- Habermas, Jürgen. L'Espace public. Paris, Payot, 1993.
- Haddadou, Mohand Akli. Le guide de la culture berbère. Paris-Méditerranée, 2000.
- Halbwachs, Maurice. La mémoire collective. Albin Michel, 1997.
- Hall, Edward T. La dimension cachée. Edition Seuil.1971.
- Hanoteau, Adolphe, and Aristide Horace Letourneux. La Kabylie et les coutumes kabyles. Vol. 3. A. Challamel, 1893.
- Hegel, G. W. F. La raison dans l'histoire : introduction à la philosophie de l'histoire.1979.
- Hegel, Georg Wilhelm Friedrich. Phénoménologie de l'esprit. Vrin, 2006.
- Heidegger, Martin. Building dwelling thinking. Martin Heidegger, Poetry, Language.1971.
- Heidegger, Martin. Essais et conférences. La question de la technique. Trad. A. Préau). Paris. Ed. Gallimard, 1958.
- Herber, Jean. Tatouages marocains. Archives berbères 1920 (1919) : 58-66.
- Héritier, Françoise. Masculin/féminin II : dissoudre la hiérarchie. Odile Jacob, 2002.
- Hernandez, Antonio. J.N.L. Durand's Architectural Theory. Perspecta 12.1969.

- Hesse, Mary B. Models and analogies in science. Vol. 7. Notre Dame: University of Notre Dame Press, 1966.
- Hilde, Heynen. Architecture and modernity: a critique. MIT press, 2000.
- Hobsbawm, Eric. Inventer des traditions. Enquête. Archives de la revue Enquête 2.1995.
- Hobsbawm, Eric. L'invention de la tradition Introduction au recueil d'études publié sous la direction de E. Hobsbawm & T. Ranger, The Invention of Tradition, Cambridge, Cambridge University Press. 1983.
- Hottois, Gilbert. Entre symboles et technosciences : un itinéraire philosophique. Éditions Champ Vallon, 1996.
- Hugh, Roberts. Berber government: The Kabyle, polity in pre-colonial Algeria (Vol. 14). IB Tauris. 2014.
- Husserl, Edmund. La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale. Paris, Gallimard.1976.
- Ibelings, Hans. Supermodernism: Architecture in the age of globalization. Nai Uitgevers Pub.1998.
- Jameson, Frederic. Postmodernism, or, the cultural logic of late capitalism. Duke University Press.1991.
- Jencks, Charles A., et al. Le Langage de l'architecture post-moderne. Academy, 1979.
- Jencks, Charles. Semiology and Architecture. In: Theories and Manifestoes of Contemporary Architecture. Jencks, C. and K. Kropt (Eds.). Academy Press, Great Britain 1997.
- Jenks, Charles. Mouvements moderne en architecture. Edition Mardaga, 1977.
- Josiane Boulad-Ayoub, contre-nous de la tyrannie…des relations idéologiques entre Lumières et Révolution. Québec, Hurtubise, Brèches publié en 1989.
- Kaj Blegvad Anderson. A Study of the Housing and Settlement Patterns of Rural Kenya. African Traditionnel Architecture Nairobi. Oxford University Press.1977.
- Kant, Emmanuel. Critique de la raison pure. Vol. 1. Germer-Baillière. 1869.
- Khatibi, Abdelkebir, and Ali Amahan. Du signe à l'image : le tapis marocain. Ed. Lak international, 1995.
- Klinebergtto. Social Psychology—revised edition. Holt, Rinehard and Winston New York, 1961.
- Kuhn, Thomas S. La structure des révolutions scientifiques. Edition Flammarion. 1972.
- Lacoste-Dujardin, Camille. Dictionnaire de la culture berbère en Kabylie. La Découverte, 2005.
- Lacoste-Dujardin, Camille. Le conte kabyle : étude ethnologique. Vol. 7. F. Maspero, 1970.
- Lagopoulos, Alexandros-Ph. Urbanisme et sémiotique dans les sociétés préindustrielles. Paris, anthropos, ed economica.1995.
- Laoust-Chantréaux, Germaine. Kabylie, côté femmes : la vie féminine à Aït Hichem, 1937-1939 : notes d'ethnographie. Edisud, 1990.
- Laplanche, Jean. La révolution copernicienne inachevée : travaux 1965-1992. Éditions Aubier, 1992.
- Laugier, Marc-Antoine. Essai sur l'architecture 1755, Mardaga, Bruxelles. 1979.
- Le Corbusier. Vers une architecture. Paris, Arthaud. 1977.
- Lenclud, Gérard. La tradition n'est plus ce qu'elle était…. Revue terrain N° 9. Octobre 1987.
- Leroi-Gourhan, André. Le geste et la parole, tome I technique et langage, 1964.
- Lévi-Strauss, Claude. Anthropologie structurale deux. Plon-Julliard, 1961.

- Lévi-Strauss, Claude. La pensée sauvage. Plon. Paris, 1962.
- Loubes, Jena Paul. Traité d'architecture sauvage. Manifeste pour une architecture située. Éditions du Sextant, 2010.
- Maazouz, Said. La crise identitaire dans l'architecture en Algérie. Article In academia.edu. Doc PDF.
- Makilam. La magie des femmes kabyles et l'unité de la société traditionnelle. Éd. L'Harmattan, 1996.
- Malpas, Simon, S. The postmodern. Psychology Press.2005.
- Mammeri, Mouloud. La colline oubliée. Roman. Plon, 1952.
- Masqueray, Emile. Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie : Kabyles du Djurdjura, Chaouïa de l'Aourâs, Beni Mezâb. Edisud, 1983.
- Maunier, René. Le culte domestique en Kabylie. Mélanges de sociologie nord-africaine.1930.
- Maunier, René. La construction collective de la maison en Kabylie. Institut d'Ethnologie, 1926.
- Memmi, Albert. Portrait du colonisé. Essai. Buchet/Chastel.1957.
- Merleau-Ponty, Maurice. Phénoménologie de la perception. Vol. 194. Paris : Gallimard, 1969.
- Michaud, Eric, Gestaltung, la question du pouvoir : le projet social du Bauhaus. In Traverses, n°2, P85-91.1975.
- Moreira, Diniz., F. Lucio Costa: Tradition in the Architecture of Modern Brazil. National identities, 8(3), 2006.
- Morin, Edgar. La Connaissance de la connaissance (t. 3), Le Seuil, nouvelle édition, coll.1986.
- Morin, Edgar. Les Idées (t. 4), Le Seuil, nouvelle édition, coll. Points, 1995.
- Morin, Olivier. Comment les traditions naissent et meurent : la transmission culturelle. Odile Jacob, 2011.
- Nesbitt, Kate. Theorizing a New Agenda for Architecture: An Anthology of Architectural Theory 1965-1995. Princeton Architectural Press.1996.
- Ngowi, A.B. Virtues of Construction Training in Traditional Societies. Building and Environment, 32(3), P289–294.1997.
- Norberg-Schulz, Christian. The phenomenon of place. In Nesbitt, K.(Ed.), Heidegger's Thinking on Architecture, in Theorizing a new agenda for architecture: An anthology of architectural theory 1965-1995.1996.
- Nourissier, Giles, et al. Architecture traditionnelle méditerranéenne. Corpus, Barcelone.2002.
- Œuvre collective. Hommage à Françoise Navez-Bouchanine, sociologue de l'urbain. Bibliographie-Etat des lieux, 2008.
- Oliver, Paul. Dwellings: The house across the world. University of Texas Press, 1987.
- Panofsky, Erwin. Architecture gothique et pensée scolastique. Traduction et postface de P. Bourdieu, Paris, les Éditions de Minuit.1967.
- Pâque, Viviana, C.L Strauss, Georges Balandier. Afrique ambigüe, paris, 1957.
- Pâque, Viviana. L'arbre cosmique dans la pensée populaire et dans la vie quotidienne du Nord-Ouest africain. Éditions L'Harmattan, 1995
- Paul-Levy, Françoise, & Segaud Marion. Anthropologie de l'espace. CCI, Centre Pompidou, Paris.1983.
- Paz, Octavio. Œuvres [Bibliothèque de la Pléiade] (French Édition) édition française, Gallimard. 2008

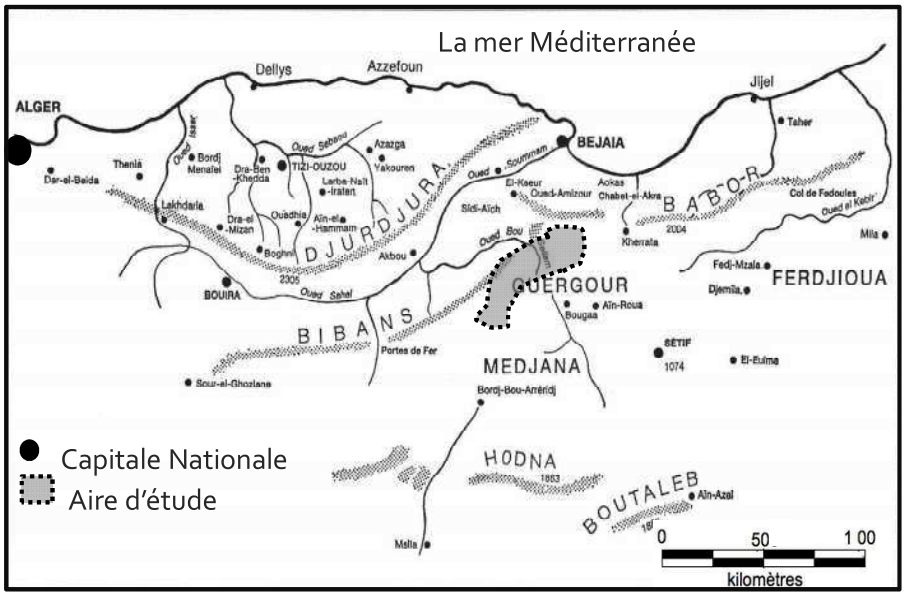
- Pellegrino, Pierre. L'architecture, tradition et modernité: le mythe de la montagne perdue/Architecture, tradition and modernity : the myth of the disappearing mountain landscape. Revue de géographie alpine, 84(3),1996.
- Pérez-Gómez, Alberto. L'architecture et la crise de la science moderne. Vol. 30. Editions Mardaga, 1987.
- Pinson, Daniel. Maroc : un habitat" occidentalisé subverti par la tradition. Monde arabe, Maghreb-Machrek (143," Villes dans le monde arabe", premier trimestre 1994.
- Popescu, Carmen. Space, Time: Identity. National Identities. Vol. 8, 3. September, 2006.
- Prosper, Ricard. Tissage berbère des Aït Aissi, grande Kabylie. 1925.
- Rapoport, Amos, Anne M. Meistersheim, et Maurin Schlumberger. Pour une anthropologie de la maison. Paris: Dunod, 1972.
- Remy, Jean. Max Weber, in Histoire de la pensée sociologique, Cursus.1994. p. 155
- Ricœur, Paul. L'histoire, la mémoire, l'oubli. Paris : Seuil 3,2000.
- Robert, Adam. Identity and Identification: The Role of Architectural Identity in a Globalised World. The Role of Place Identity in the Perception, Understanding, and Design of Built Environments.2012.
- Roux, Michel. Inventer un nouvel art d'habiter : le réenchantement de l'espace. Editions L'Harmattan, 2002.
- Salhi, Mohamed Brahim. Société et religion en Kabylie (1850-2000). Insaniyat/إنسانيات. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales25-26. 2004.
- Servier, Jean. Tradition et civilisation berbères. Les portes de l'année. Vol. 1. Éditions du Rocher. 1985.
- Sidi Boumediene, Rachid. Les interventions sur les tissus urbains existants, quelques réflexions. Actes du colloque algéro-français sur les tissus urbains. Oran, 1987.Publié par ENAG Alger,1989.
- Siegfried, Giedion. Espace, temps, architecture. Paris, Médiations.1978.
- Simon, Herbert Alexander. Models of man: social and rational; mathematical essays on rational human behavior in society setting. Wiley, 1957.
- Simon.J. Bronner. Building Tradition: Control and Authority in Vernacular Architecture in the Twenty-First Century. Theory, Education and Practice. Milton Park, Abingdon: Taylor and Francis. 2006
- Skirbekk, Gunnar. Rationality and modernity: essays in philosophical pragmatics. A Scandinavian University Press Publication. 1993.
- Stern, A Robert. Architecture on the Edge of Postmodernism: Collected Essays, 1964-1988. Yale University Press. 2009.
- Tafuri, Manfredo. Théories et histoire de l'architecture. Trad. par Jean-Patrick Fortin. SADG. 1976.
- Tarde, Gabriel. Les Lois de l'imitation [1890]. Paris, Kimé.1993.
- Terrasse, Henri, and Théophile-Jean Delaye. Kasbas Berbères de l'Atlas et des oasis : les grandes architectures du Sud marocain. Horizons de France, 1938.
- Vadé, Yves. Ce que modernité veut dire. Vol. 1. Presses Univ de Bordeaux, 1994.
- Venturi, Robert,. D. Scott Brown, S. Izenour, L'enseignement à Las Vegas ou le symbolisme oublié de la forme architecturale.Édition Mardaga, Bruxelles, 1987.
- Viaro, Alain Mario. Production architecturale et identité culturelle. In : Lectures anthropologiques de l'espace et pédagogie de l'architecture. 1987.
- Vicente, Claude. L'habitation de grande Kabylie (Algérie), in Fichier des arts et techniques d'Afrique du Nord. N°5.1959.

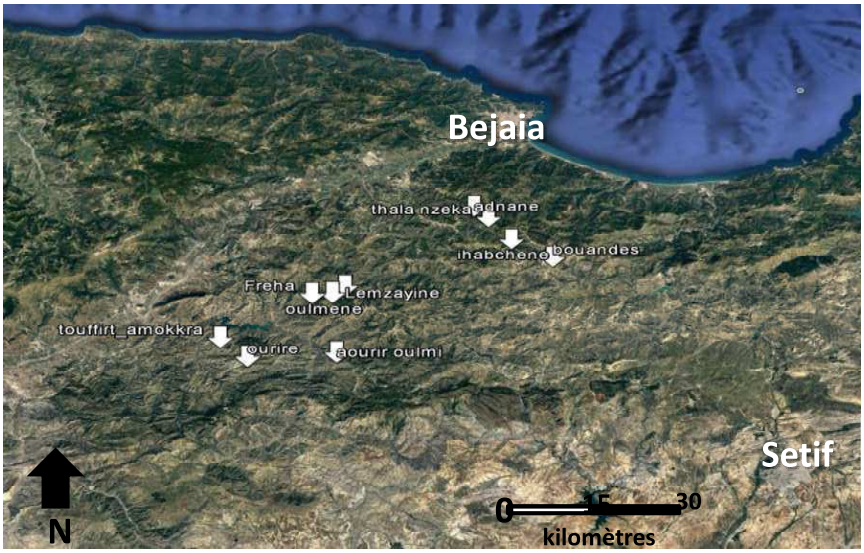
- Vidal de la Blache de La Blache, Paul Vidal. La géographie humaine : ses rapports avec la géographie de la vie. Imprimerie Cerf, 1903.
- Viollet-le-Duc, Eugene. Dictionnaire raisonné de l'architecture française, Volume 4.1856.
- Von Herder, Johann Gottfried. Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité. FG Levrault, 1827.
- Voynnet-Fourboul, Catherine. La spiritualité des dirigeants en situation de passage de leadership. Management & Avenir 8/2011 (n° 48), p. 202-220.2011.
- Weber, Max. Le savant et le politique : une nouvelle traduction. Éd. La Découverte/Poche, 2003.
- Zevi, Bruno. Apprendre à voir l'architecture. Éditions de Minuit. 1979.

Page internet :

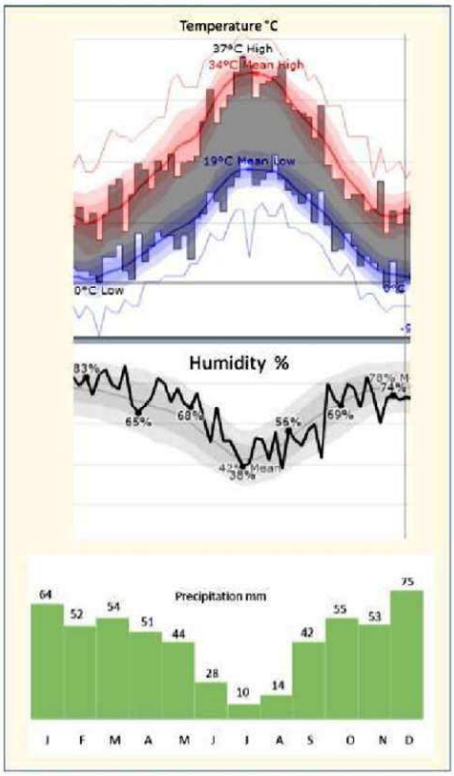
- Annie. Collavald, Fernando GIL, Nicole SINDZINGRE, Pierre TAP, « IDENTITÉ », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 5 mai 2016. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/identite/
- Bernard Suzanne. Platon et ses dialogues, consultés sur la page : http://plato-dialogues.org/fr/plato.htm par mise à jour du 17 septembre 2015.
- Jean-Louis Avril, « Rationaliste architecture », Encyclopædia Universalis [en ligne], URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/architecture-rationaliste. Consulté le 26 mai 2015.
- Sadri. Bensmail La ville comme lieu du changement des pratiques et de représentation idéologique. Dialogue et affrontements interculturels en Algérie http://org.uib.no/smi/paj/Bensmail.html.

Annexe





Villages visités, Photo aérienne tiré de Google -Earth 2016.



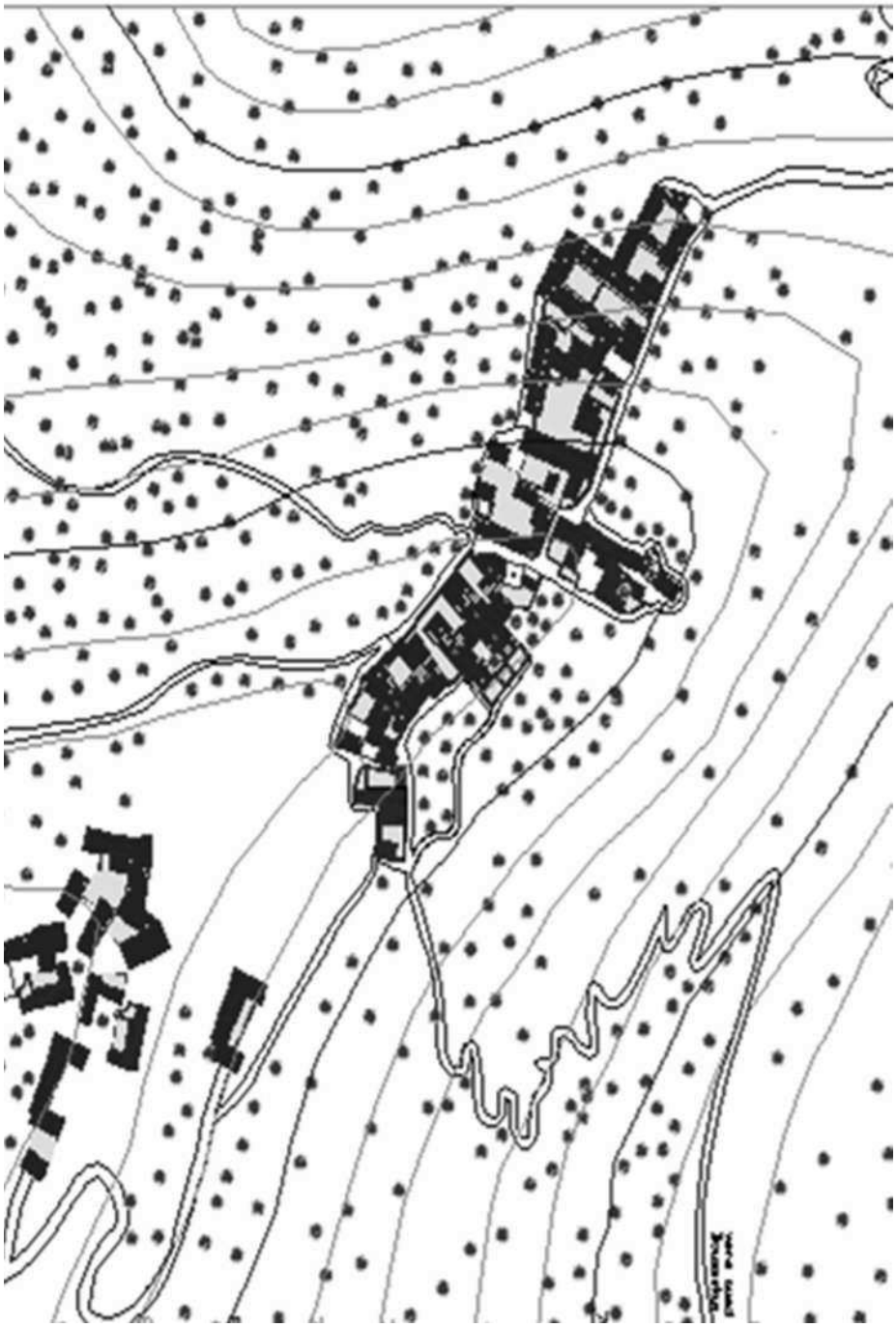
Meteorological graph : Bougaa, Algeria source: http://www.weatherbase.com

Les caractéristiques météorologique de la région concernant les écart de température et les précipitation durant l'année prise sur une moyenne de 10 ans.
Source www.weatherbase.com

Village de Lemzayine: 36°27'43.48"N 4°48'56.51"E

Photo aérienne tiré de Google -Earth 2016.

Vue générale sur Lemzayine



Plan de masse du village Lemzayine

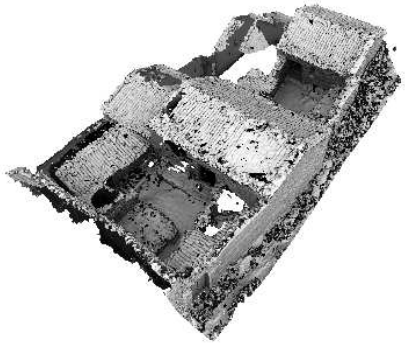
NB : Les relevés en Laserogrammétrie ont été effectués dans le cadre d'un projet de coopération avec une équipe de l'université de Cap-town, Afrique du Sud.

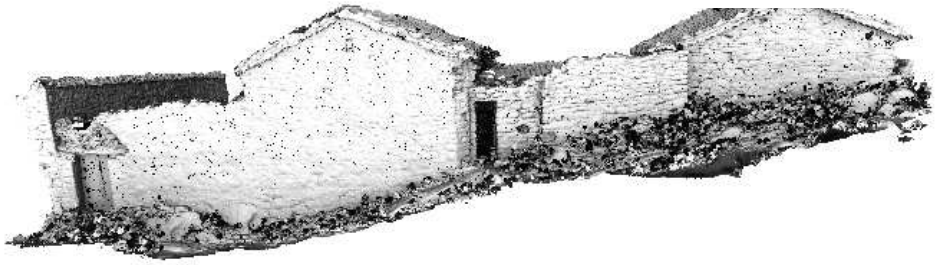
Exemple de Relevée effectué avec la Technique de Laserogrammétrie sur un groupement du Village Lemzayine (Beni Ourtilene)

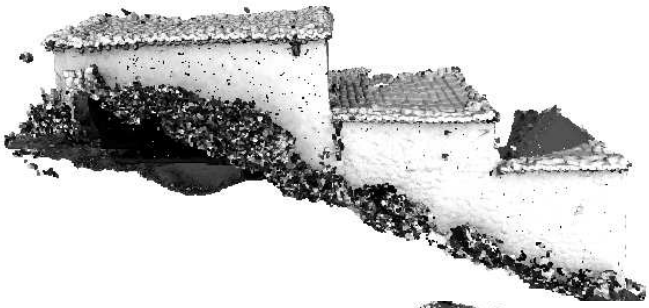
Groupement de maison 1 en Objet 3D

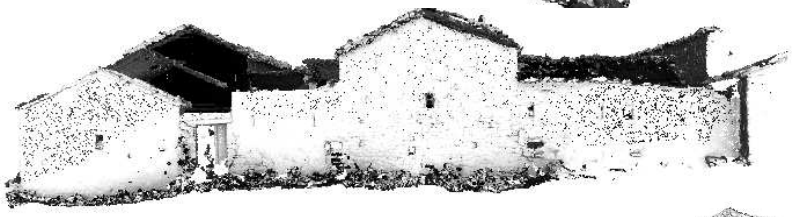
Vue sur la cour

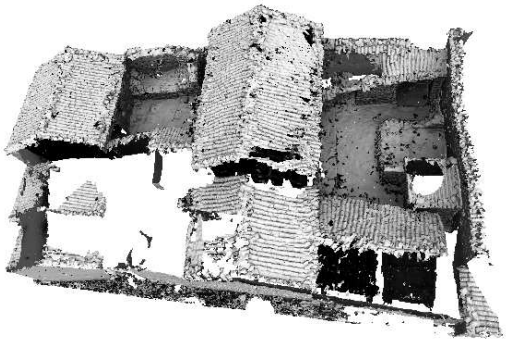
Relevée effectué avec Technique de Laserogrammétrie sur un groupement de maisons 2









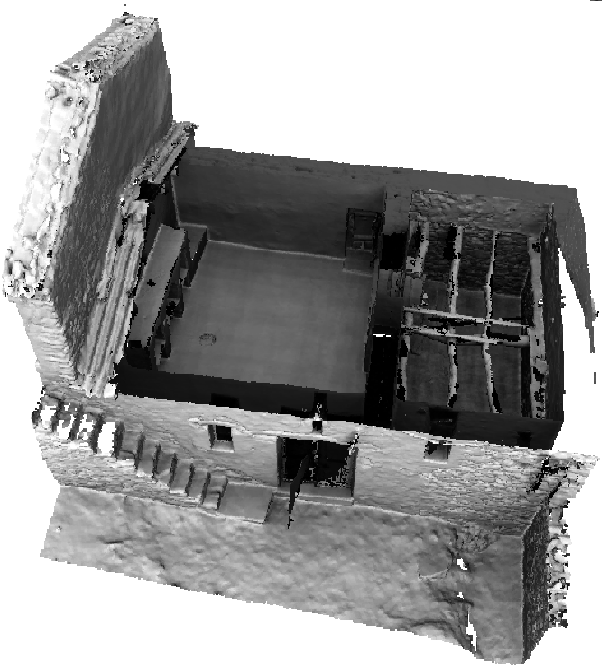


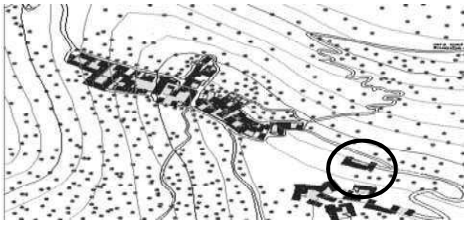
Vues sur le groupement

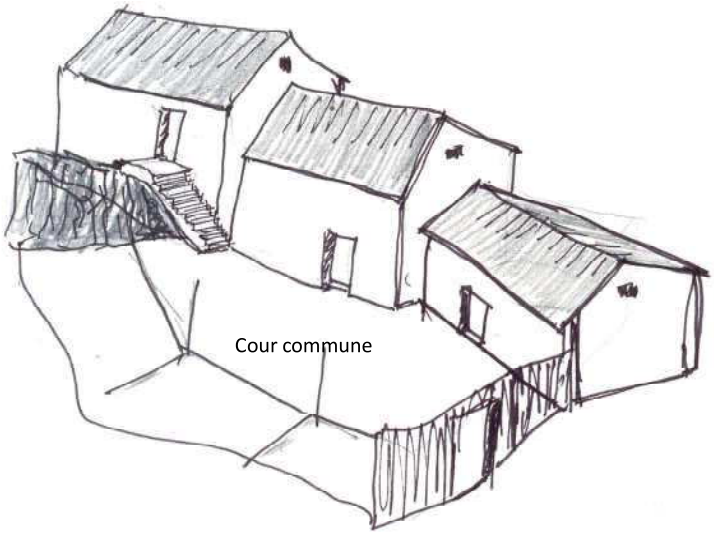
Relevée effectué avec Technique de Laserogrammétrie sur une maison

Maison, tripartite, village de Lemzayine

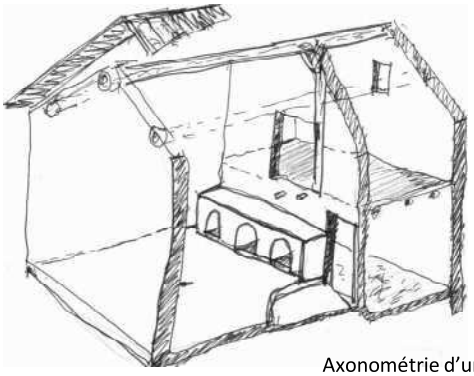
Vue s sur Maison, tripartite



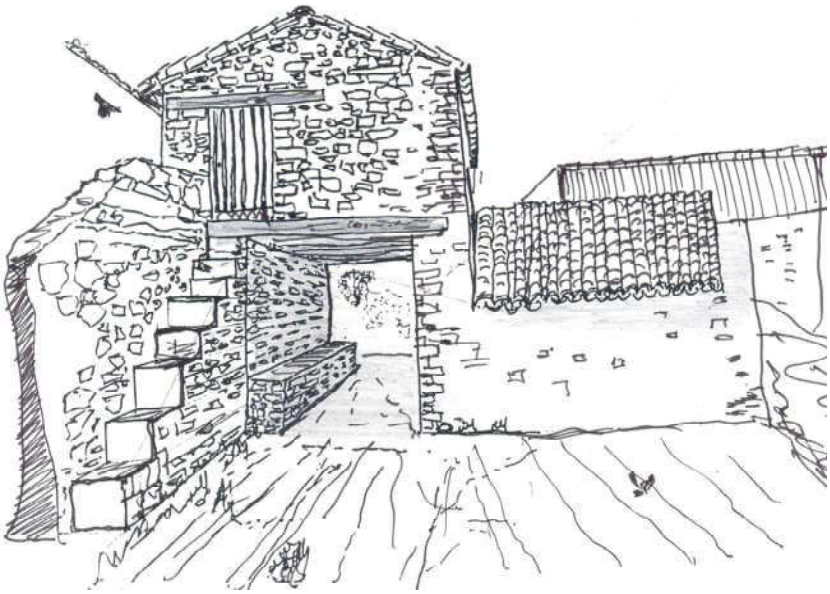




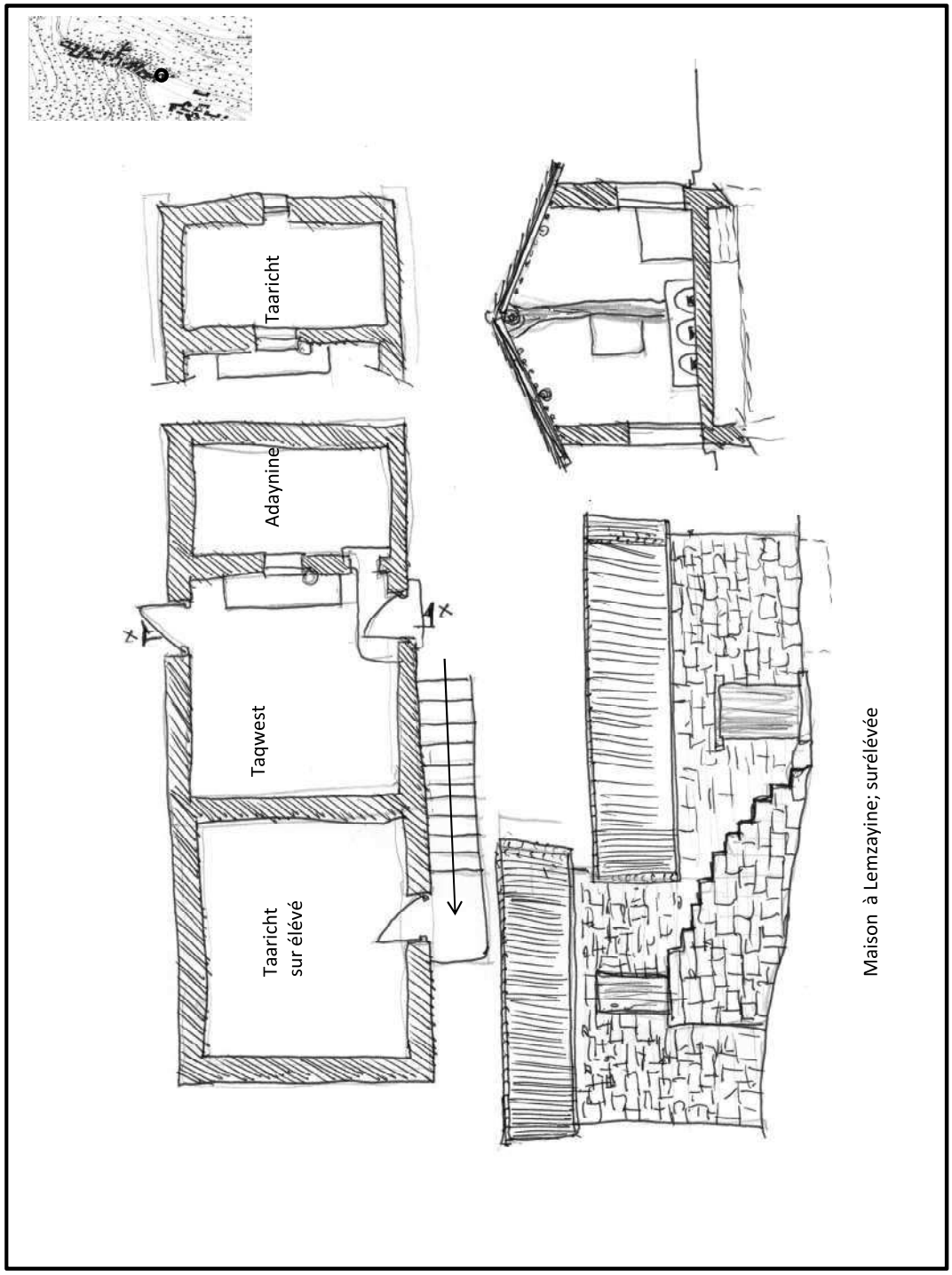
Groupement de maison à Lemzayine



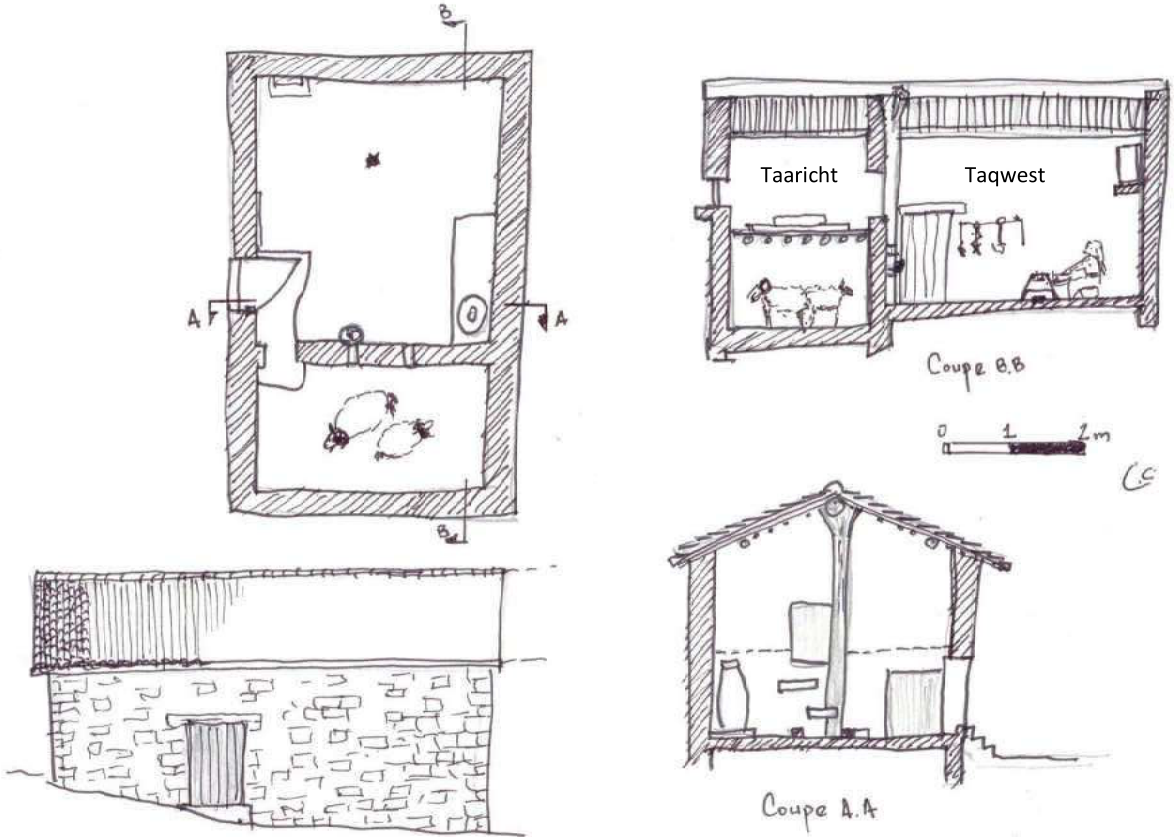
Axonométrie d'une maison à Lemzayine



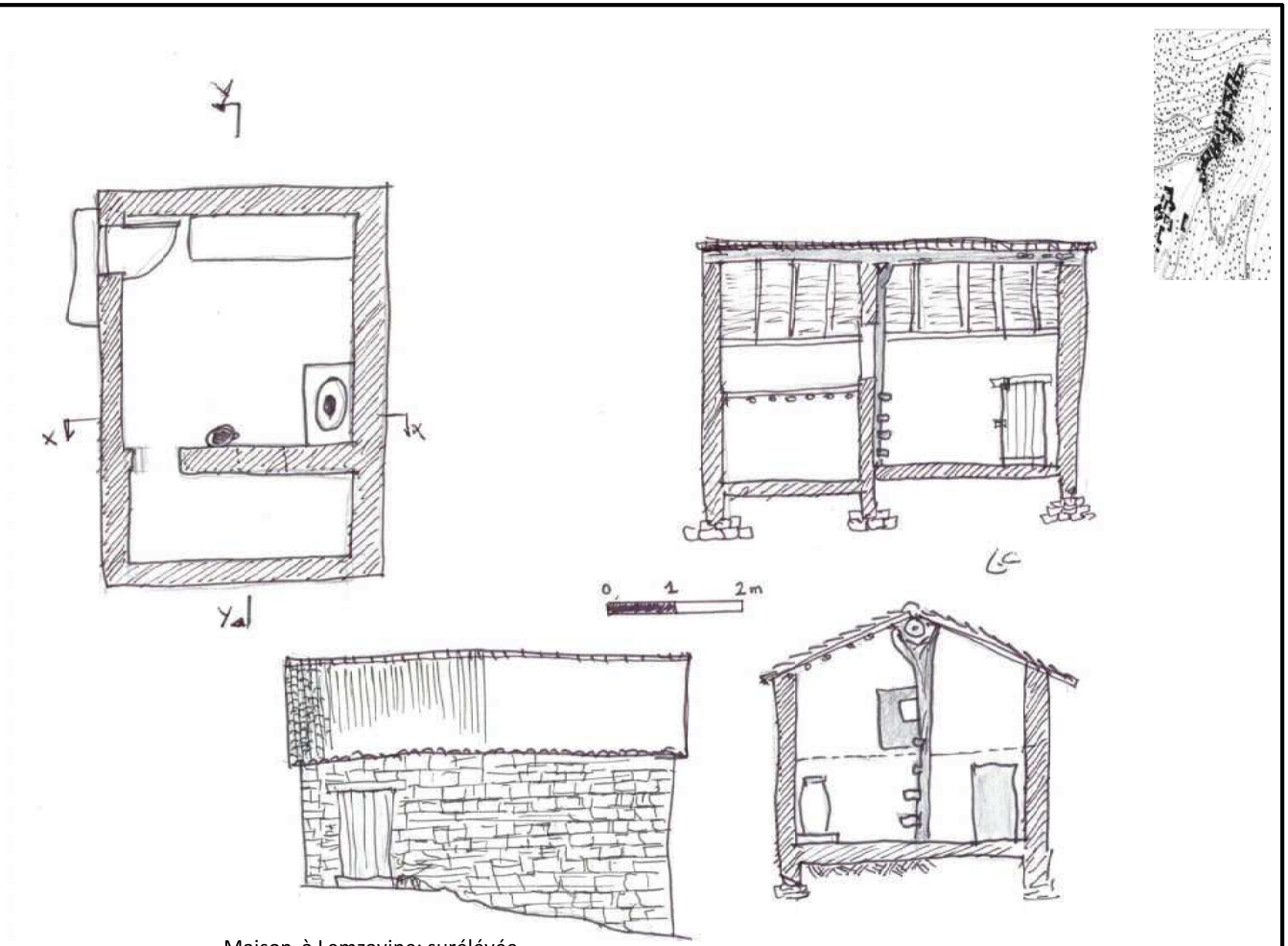
Vue sur une surélévation avec entrée de groupement



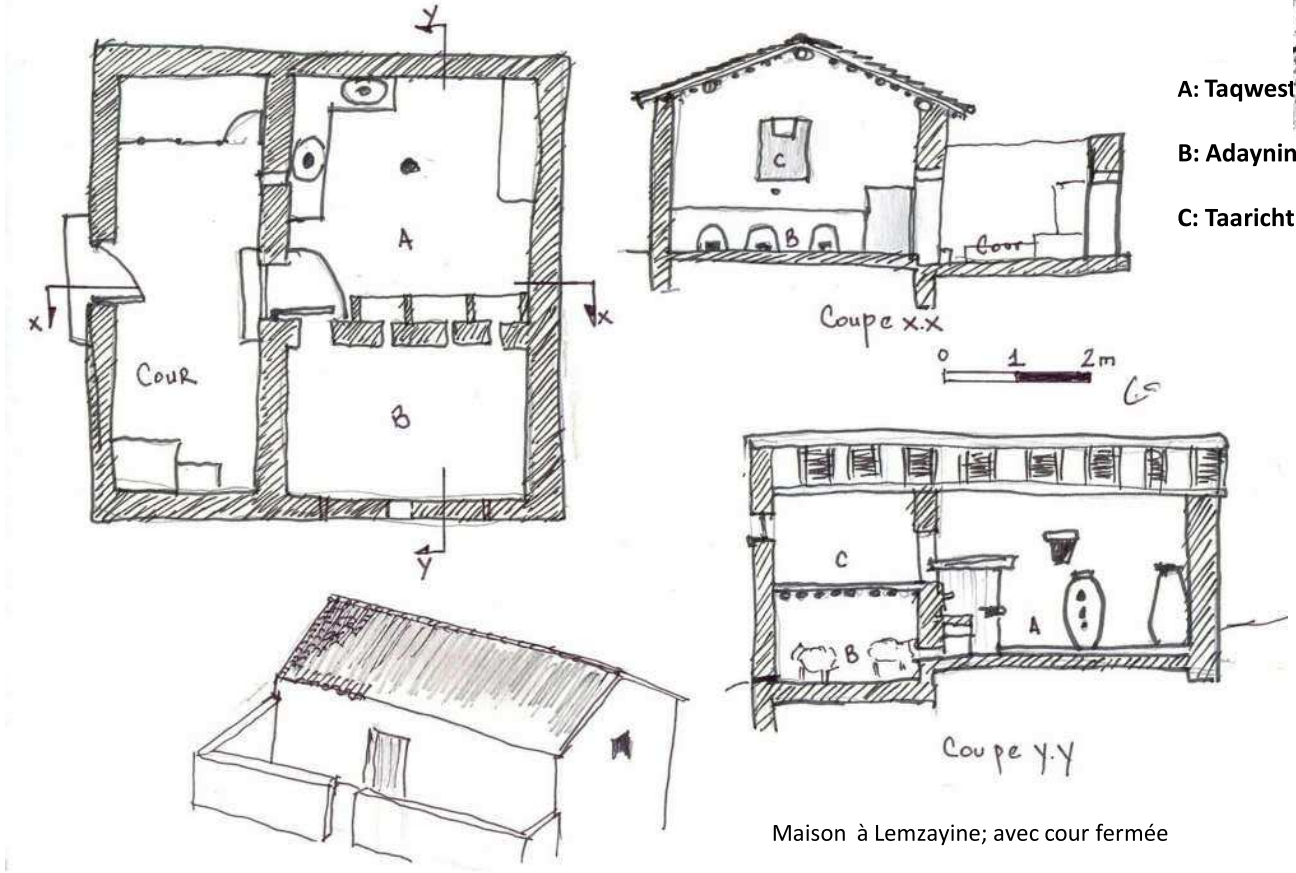
Maison à Lemzayine; surélévée



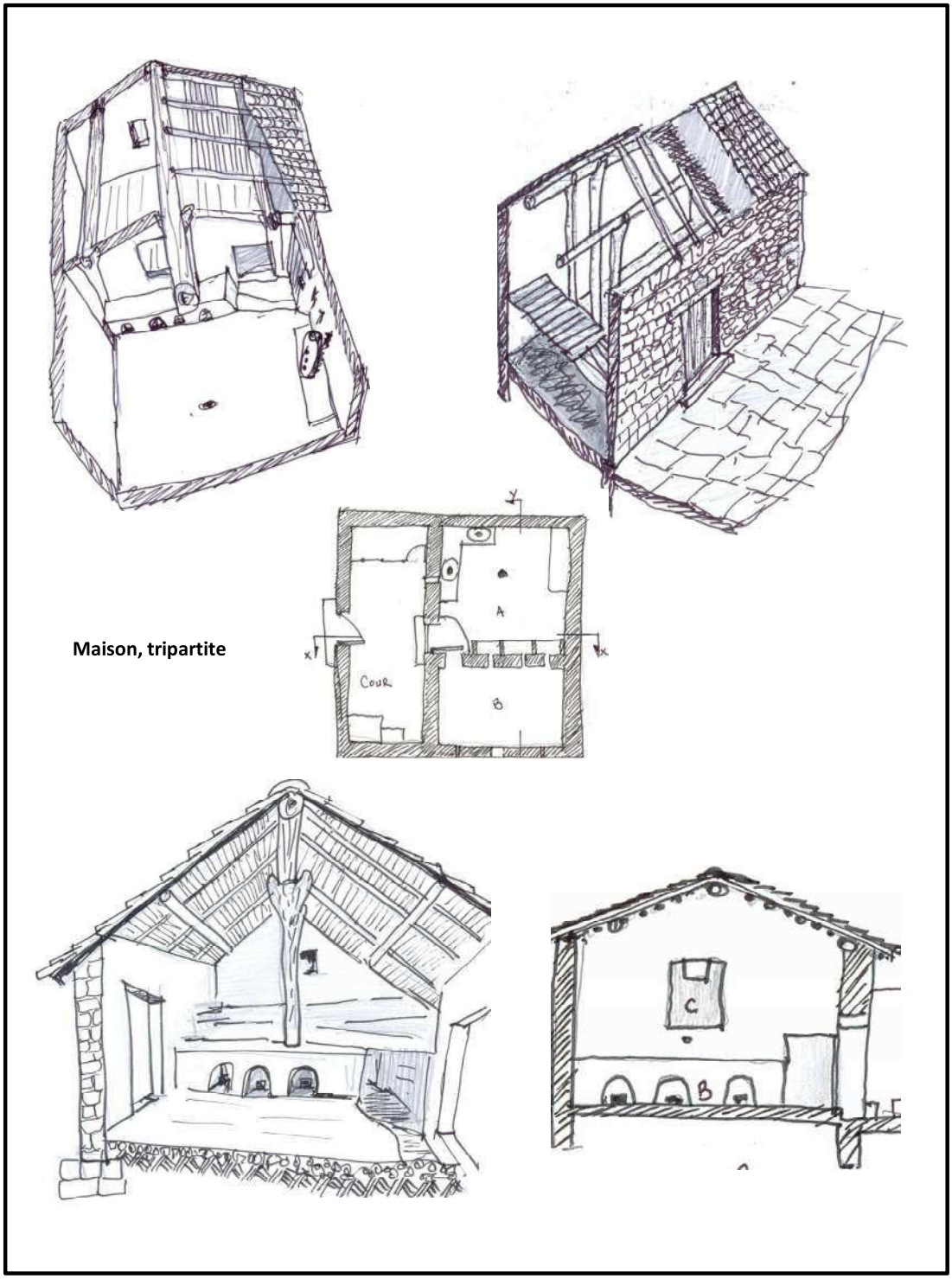
Maison à Lemzayine; tripartite traditionnelle

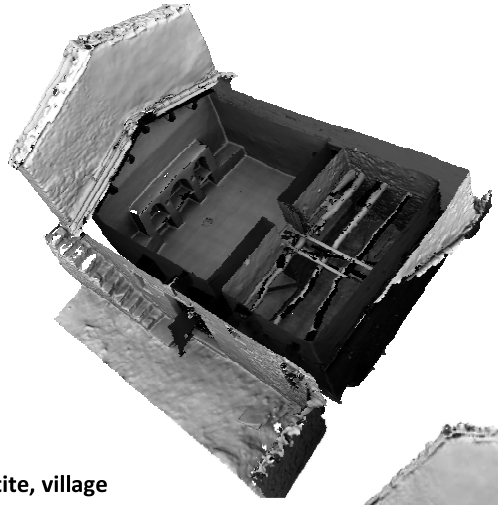


Maison à Lemzayine; surélévée

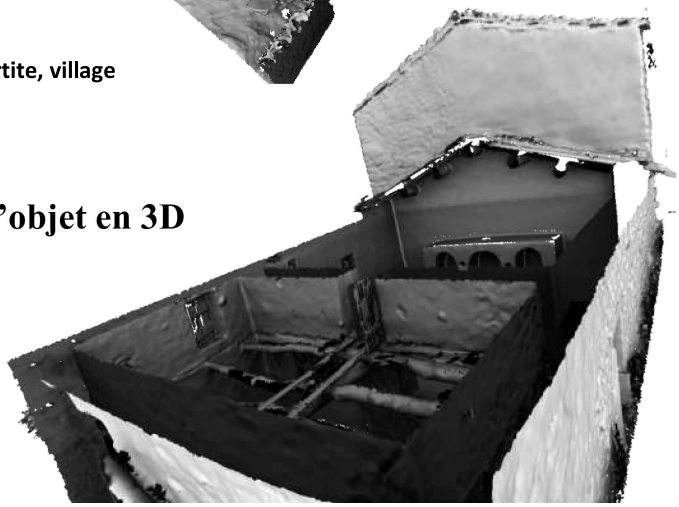


Maison à Lemzayine; avec cour fermée


Maison, tripartite
Y
A
X
X
COUR
B
C
B



Vue sur une Maison, tripartite, village de Lemzayine



Manipulation de l'objet en 3D Maison, tripartite

Village de Ferha :36°26'46.70"N 4°46'37.15"E

Photo aérienne tiré de Google -Earth 2016.

Ruelle à Ferha

Maison en ruine au vieux village de Ferha

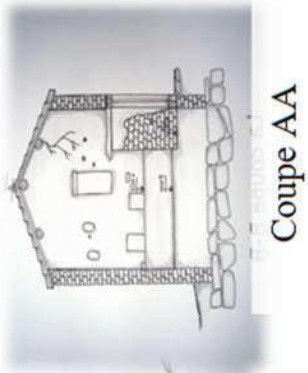
Village de Ourrir :36°21'06.14"N 4°41'24.07"E

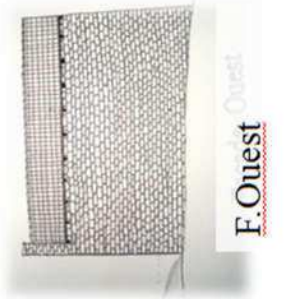
Photo aérienne tiré de Google -Earth 2016.

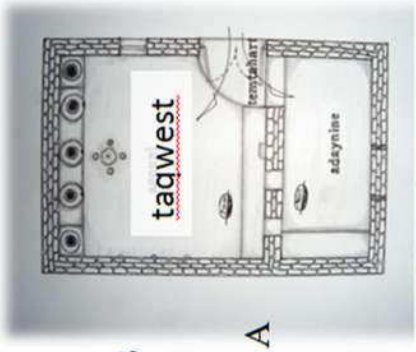
Vue générale sur Ourrir

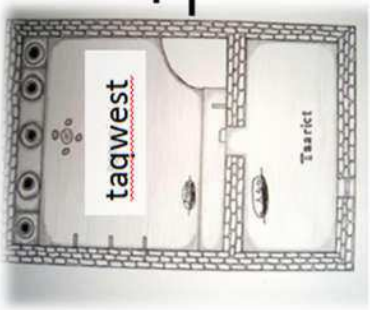
Vues sur Ourrir

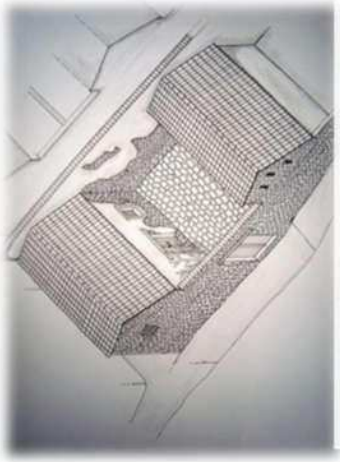
Vue générale sur Ourrir



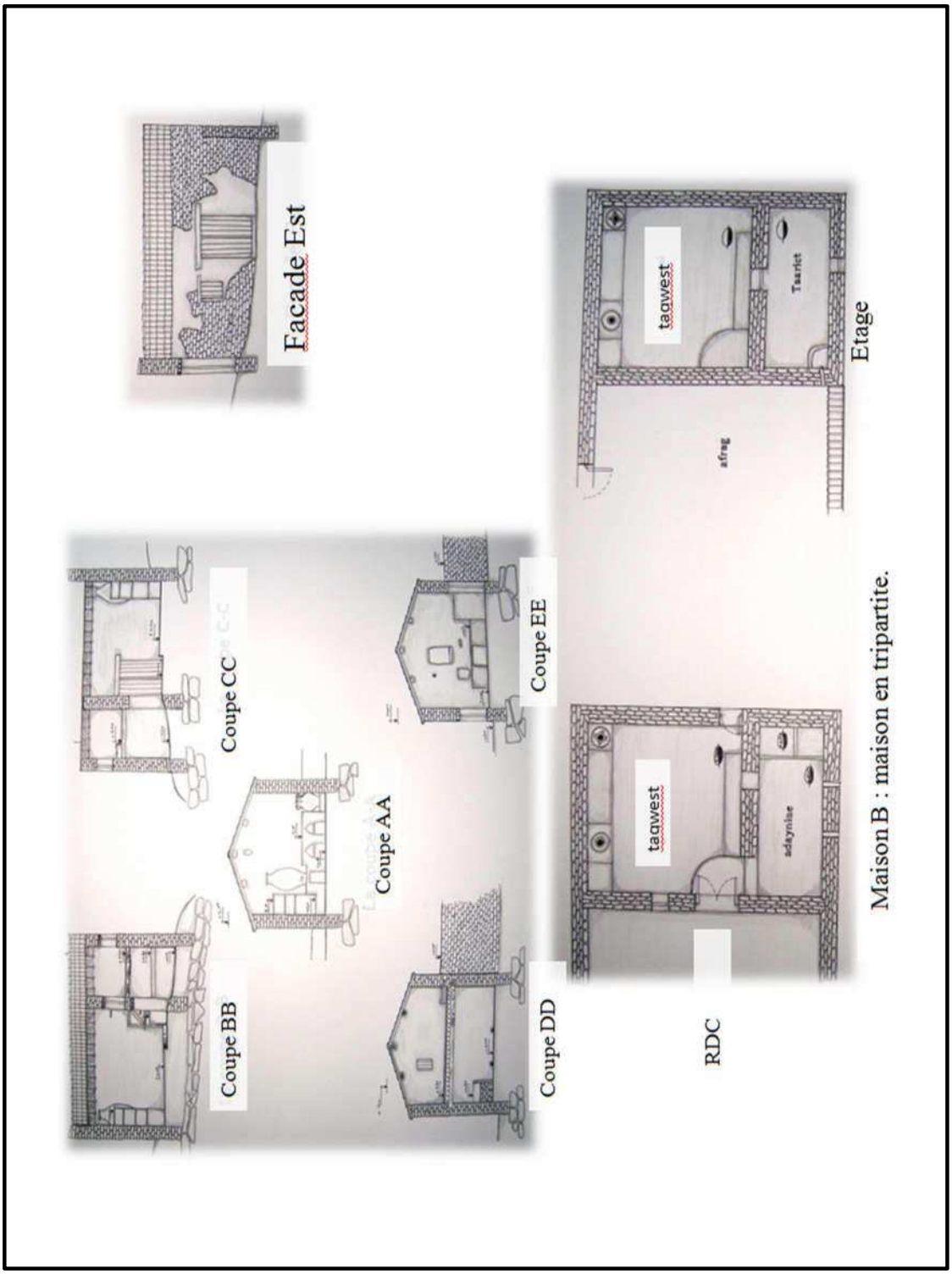


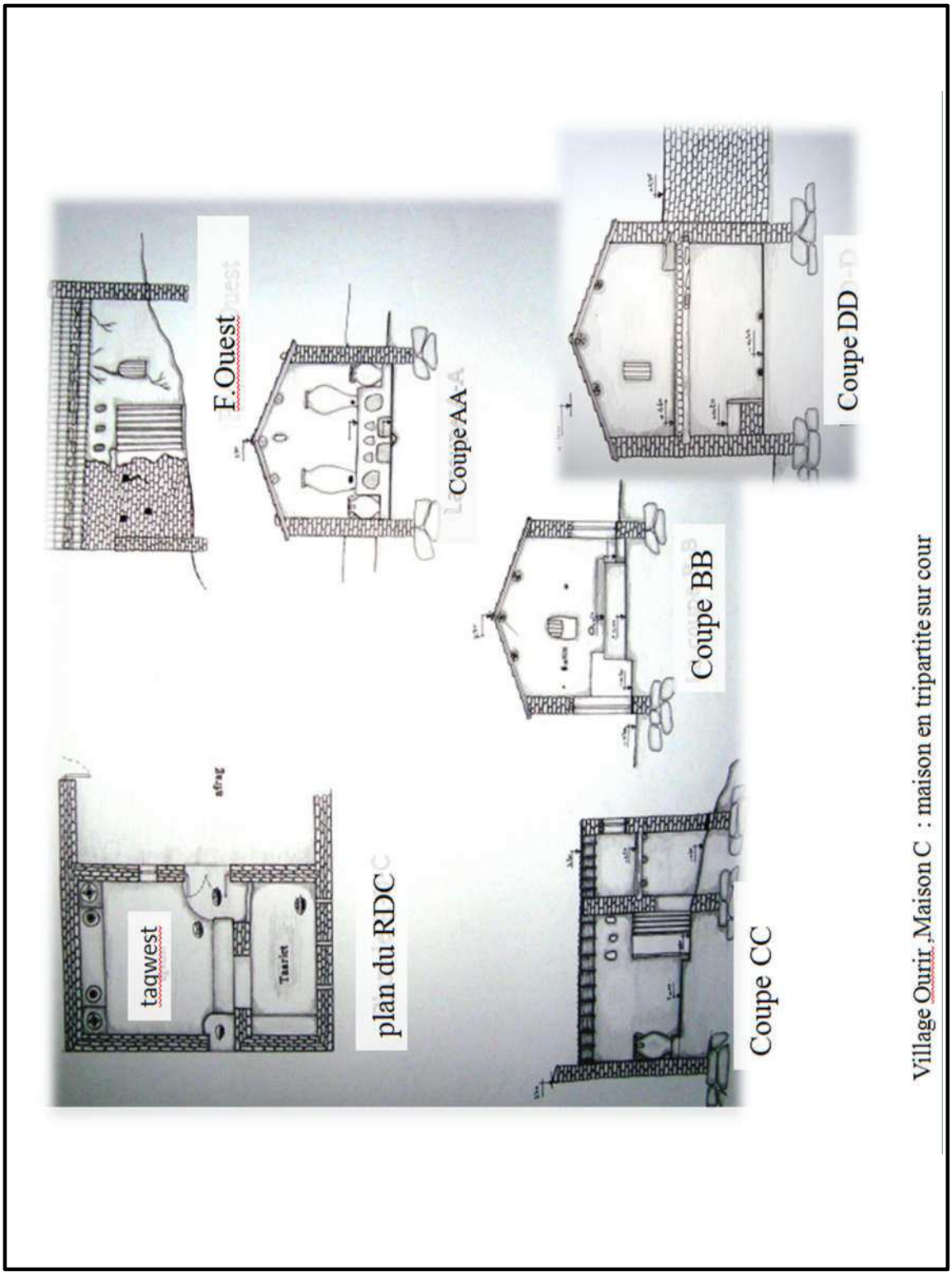




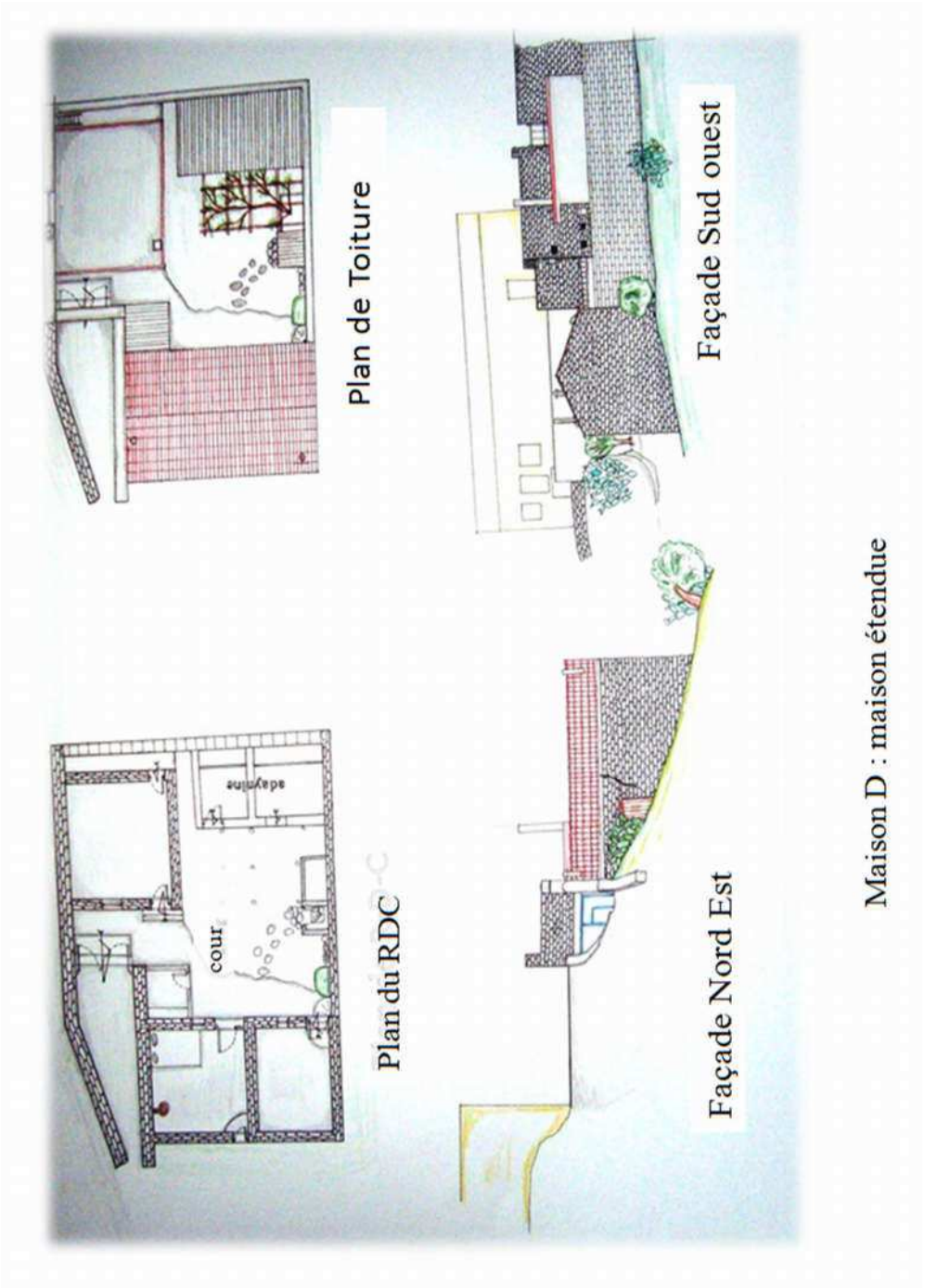


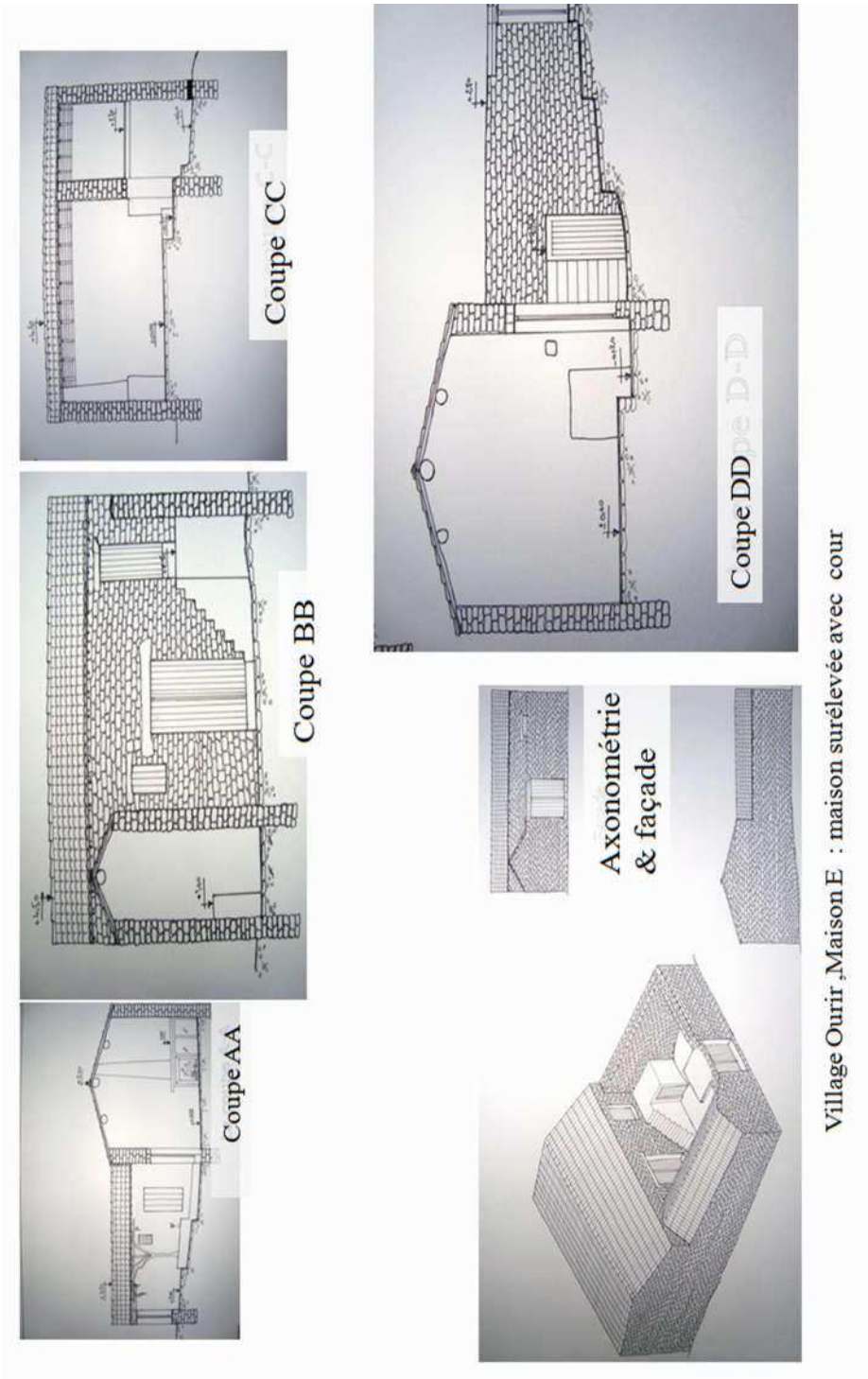
Village Ourir ,Maison A : maison en tripartite composée de deux unités


Facade Est
Coupe CC
Coupe BB
Coupe AA
Coupe EE
Coupe DD
taqwest
afrag
Tsarlet
Etage
taqwest
RDC
Maison B : maison en tripartite.

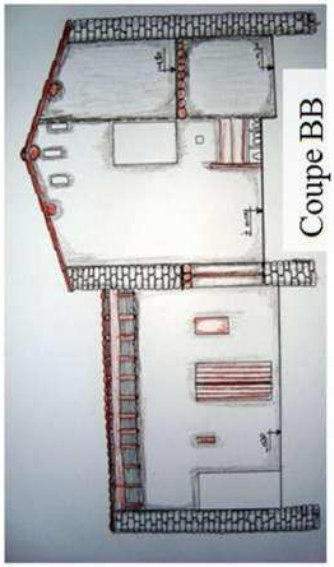


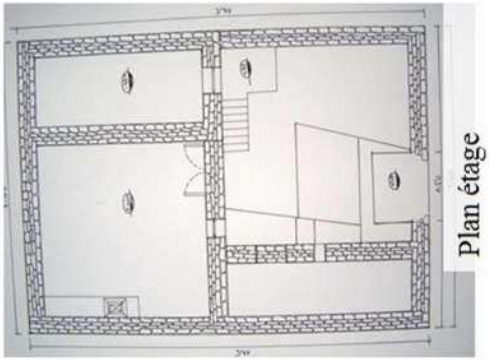
Village Ourir ,Maison C : maison en tripartite sur cour

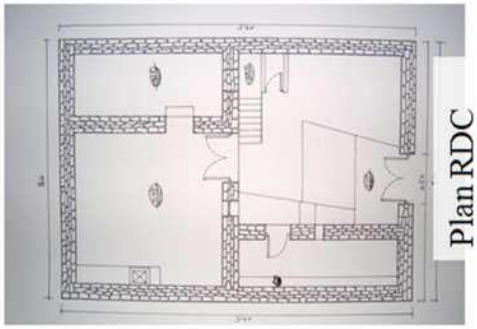

Plan de Toiture
Plan du RDC
cour
Façade Sud ouest
Façade Nord Est
Maison D : maison étendue



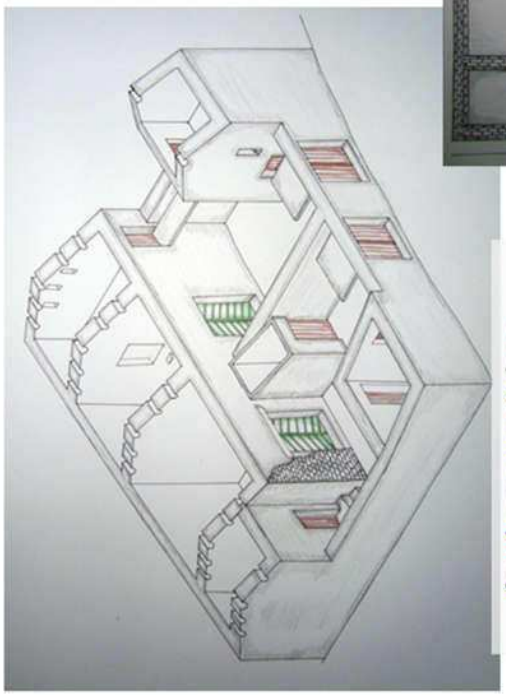
Village Ourir ,Maison E : maison surélevée avec cour



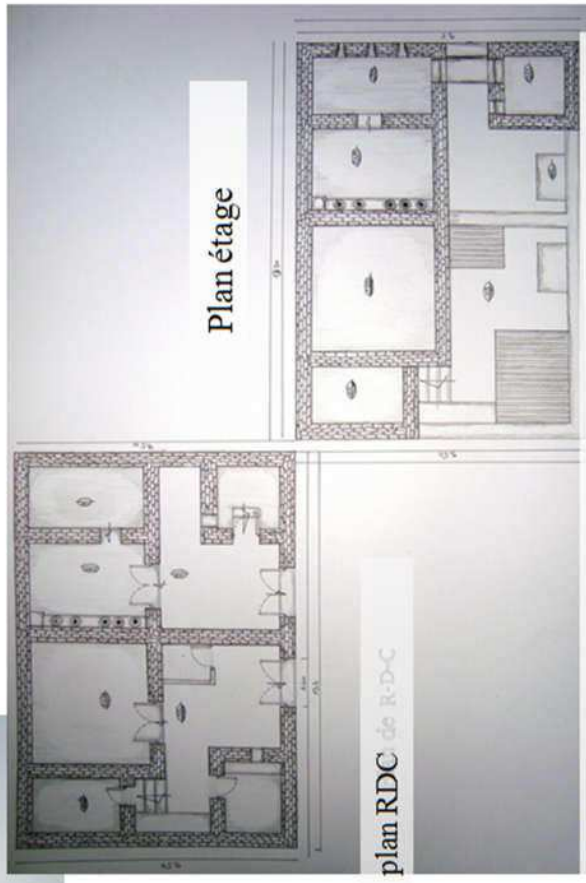




Village Ourir ,Maison F : maison surélevée avec cour



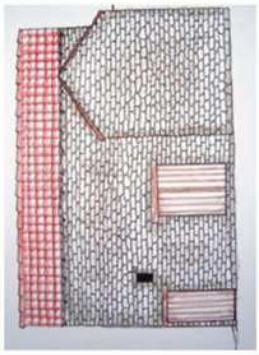
façade axonométrique



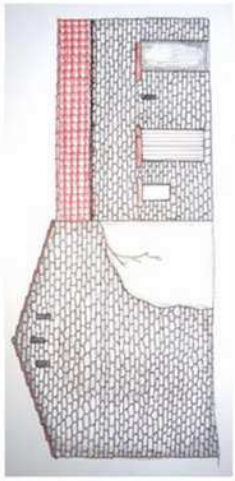
plan RDC de R+D+C

Plan étage

Village Ourir ,Maison G : maison avec extension horizontale

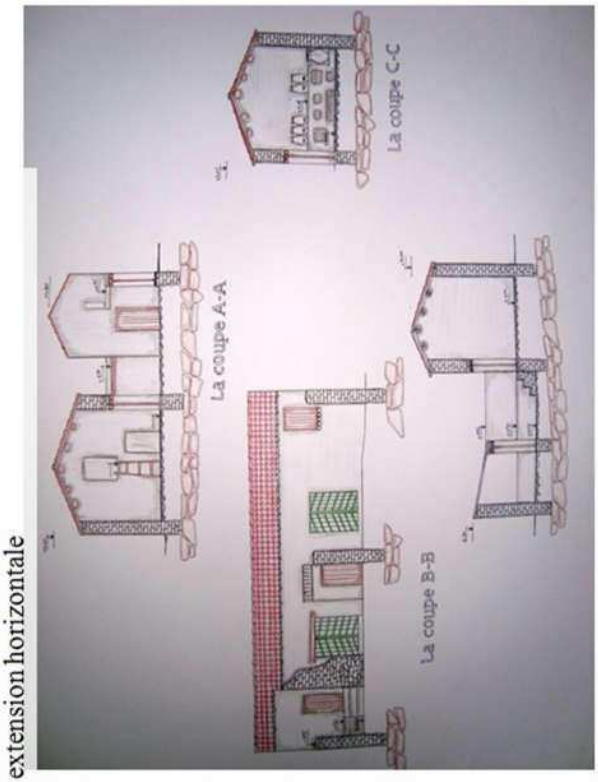


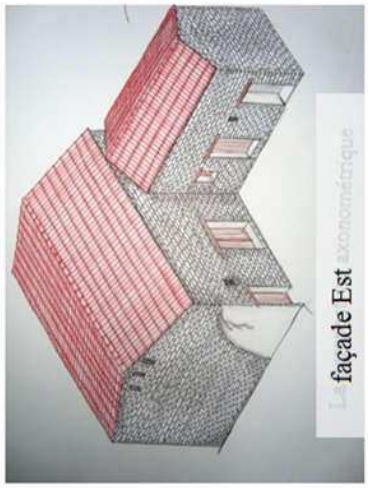
Façade Nord



façade Est

Village Ourir ,Maison H : maison avec extension horizontale





La façade Est axonométrique

façade Nord-ouest

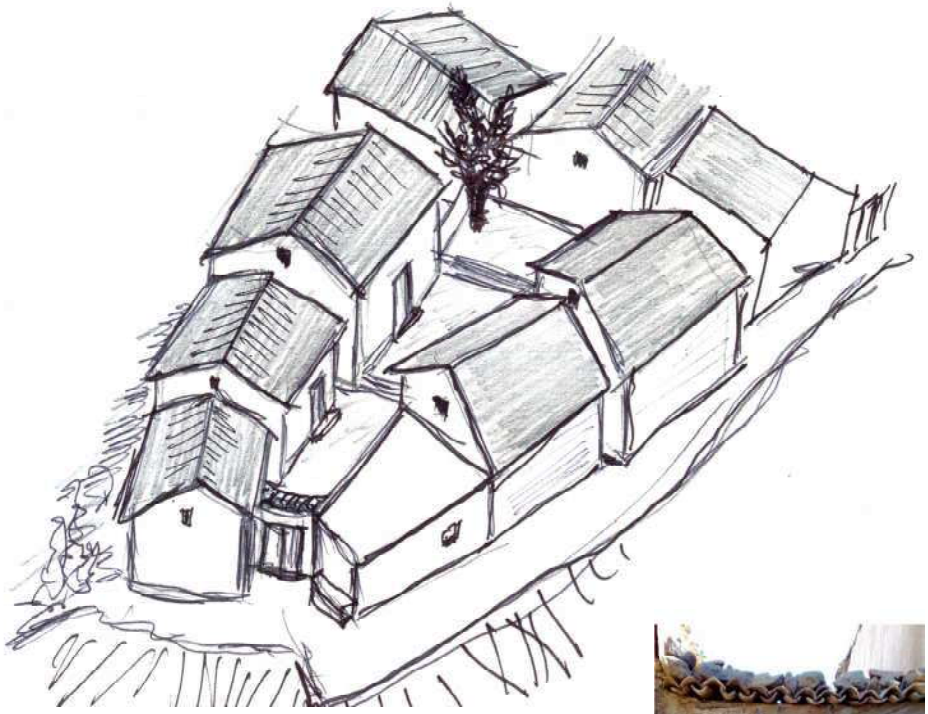
façade Nord-est

Village Ourir ,Maison I : maison avec extension horizontale

Axonométrie

Village de Thla N’zaka: 36°34'02.24"N 5°01'22.76"E

Photo aérienne tiré de Google -Earth 2016.



Groupement de maisons, Adrum à Tizi N'zaka

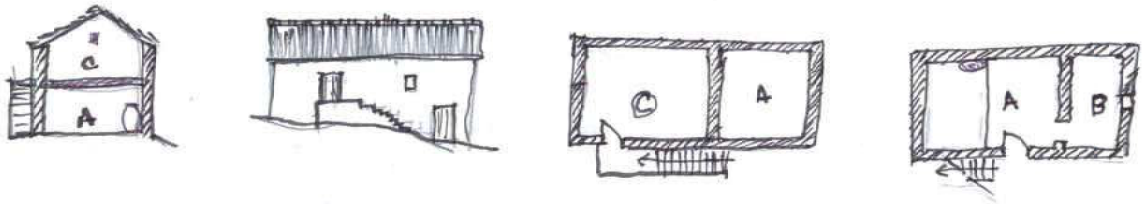
Taggurt

Maison A : simple sur RDC

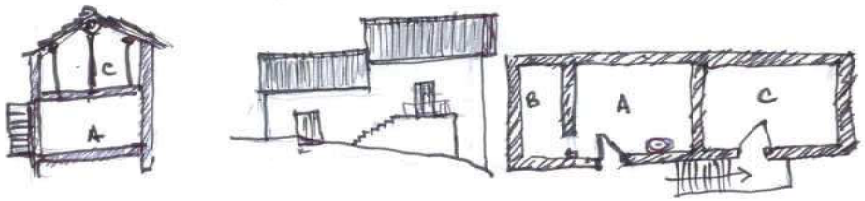
A: Taqwest

B: Adaynine

C: Taaricht

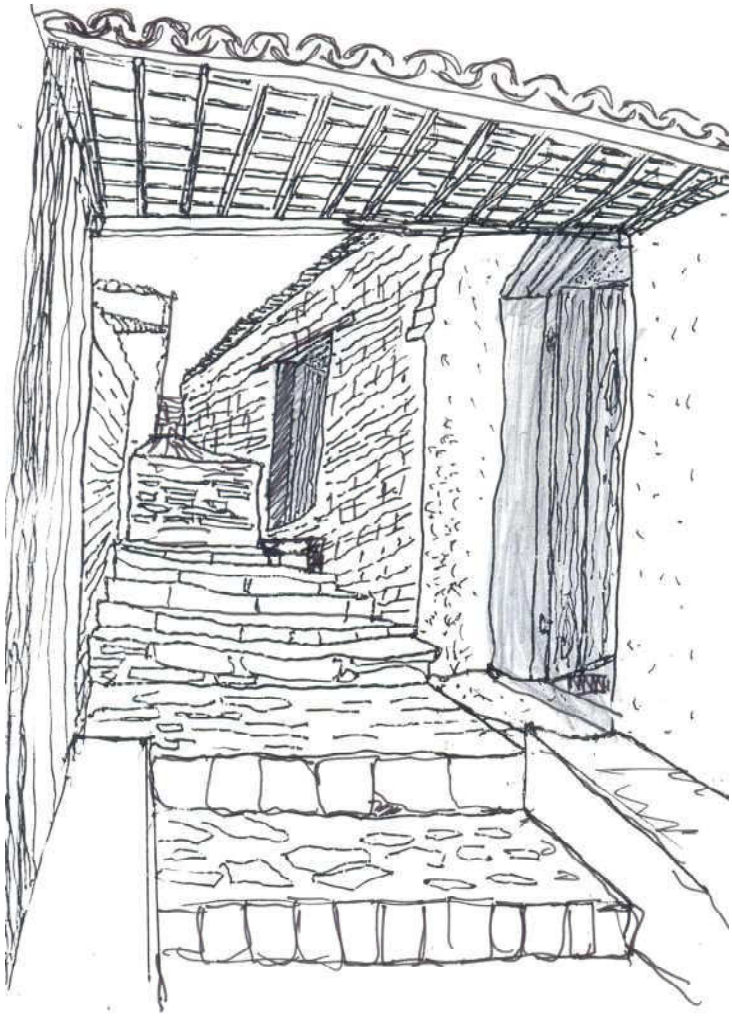


Maison B: tripartite surélévée



Maison C : maison avec extension en verticale

Exemple de maison à Tizi N'Zaka



Vue sur un fond de cour

Village de Adnane:36°35'07.19"N 5°00'09.84"E

Photo aérienne tiré de Google -Earth 2016.

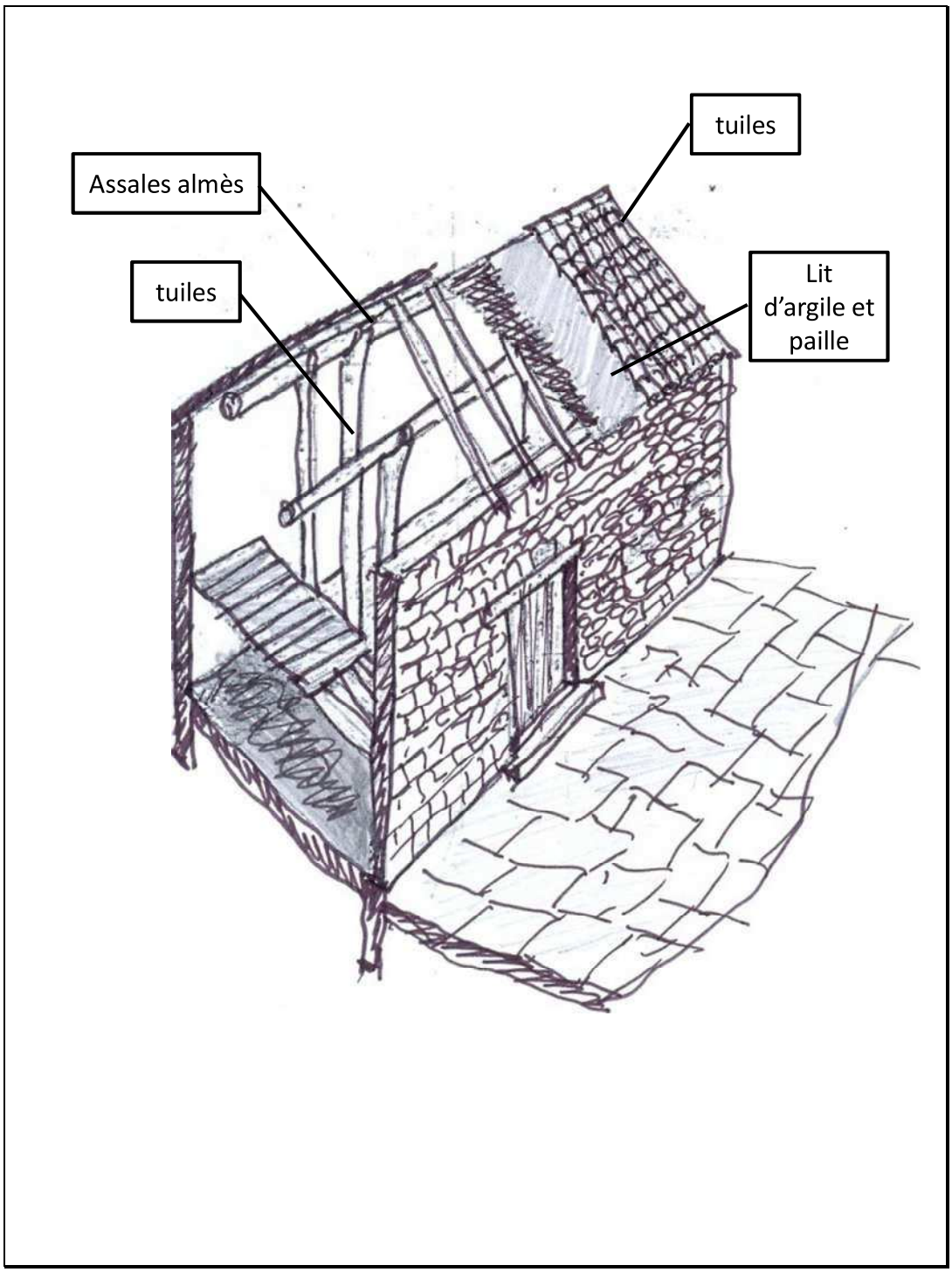
Vue générale sur mle village de Adanane

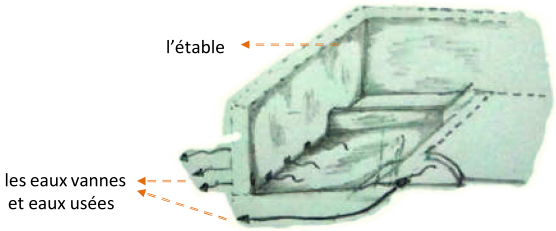
Village de Ihabchene: 36°31'54.27"N 5°03'17.74"E

Village Touffirt Amokra : 36°22'52.87"N 4°39'17.34"E

Village de Oulmane :36°26'51.62"N 4°48'12.01"E

Photo aérienne tiré de Google -Earth 2016.


tuiles
Assales almès
tuiles
Lit d'argile et paille



Système d'évacuation des latrines et purin

Vues sur intérieur de maison

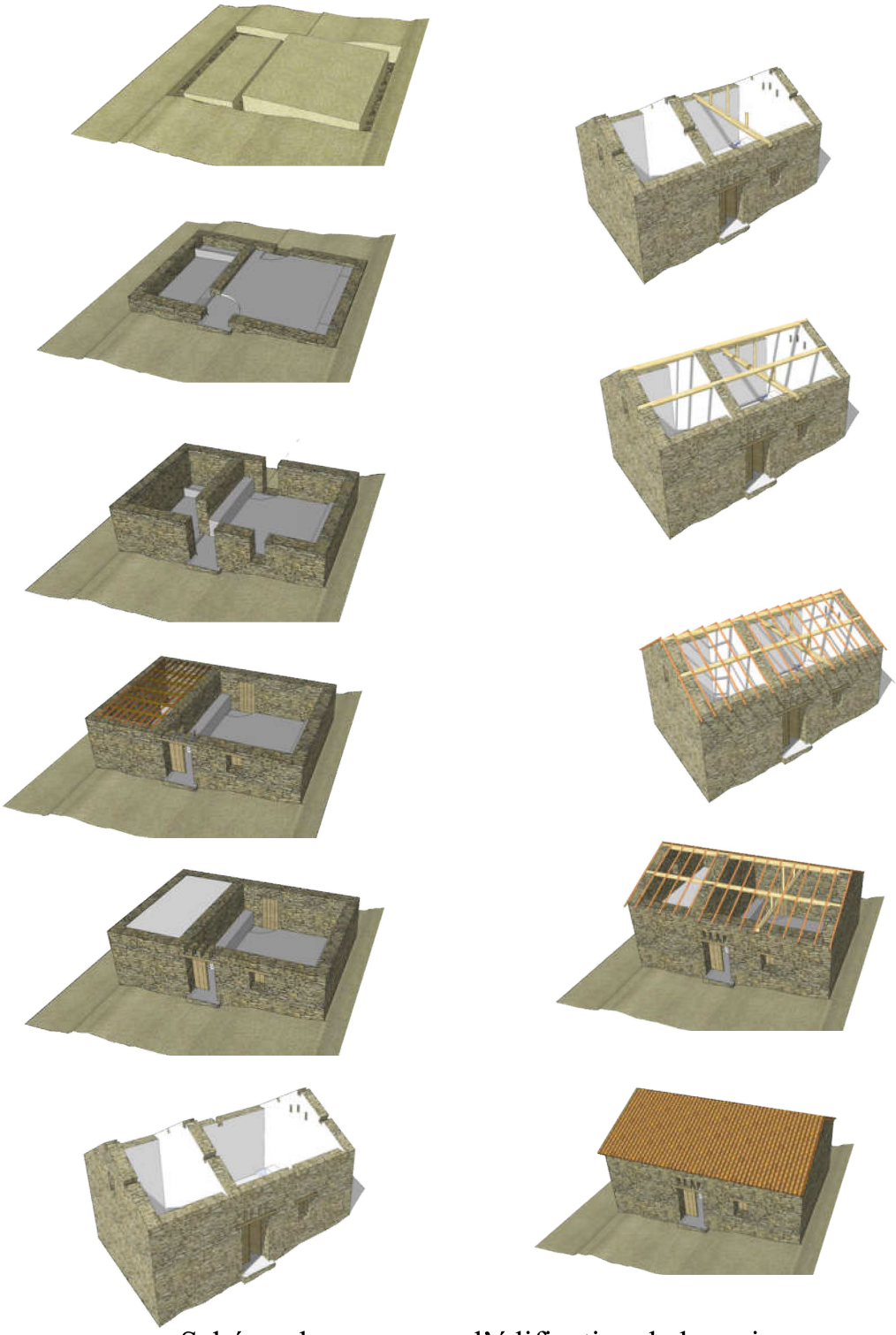


Schéma du processus d'édification de la maison

Questionnaire effectué dans le cadre de l'enquête auprès des architectes et étudiants en architecture

Résumé du questionnaire

Nombre d'enquêtés : 306

Période entre janvier 2015 et juin 2015

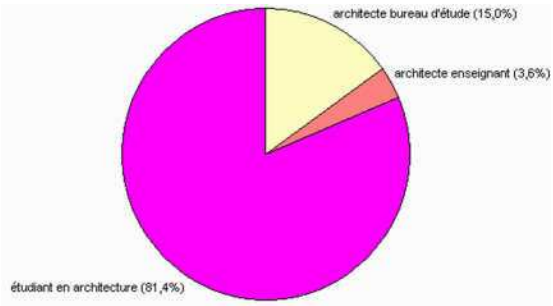
Échantillon : l'échantillonnage concerne essentiellement des architectes de la région de Sétif et les étudiants au département d'architecture de Sétif. 306 architectes et étudiants en architecture ont répondu à notre questionnaire, une majorité se compose d'étudiant Architectes de différents paliers et particulièrement des étudiants master donc avec une formation de 4 ou de 5 années. C'est-à-dire ils possèdent une connaissance suffisante pour étayer notre enquête.

L'objectif : en premier lieu**,** étaient de connaitre les tendances en matière de référentiel architectural, ainsi que les influences des différentes dimensions dans le processus de conception architecturale. En second lieu c'est de connaitre la place que jouent la géométrie et les outils de dessin virtuel (DAO –CAO) dans le processus actuel des étudiants et architecture, du moins dans notre échantillonnage.

Limite : Cette enquête nous le concevons, possède une limite, et n'offre qu'un aperçu des références identitaires utilisé par l'architecte face à un processus de création d'un objet quelconque. Les questions ouvertes sont toujours difficiles à analyser, mais dans ce cas on peut facilement voir que certaines questions n'étaient pas bien perçues et les réponses sont restées vagues.

Question1 :

vous êtes ?		
étudiant en architecture	**249**	**81,4%**
architecte enseignant	**11**	**3,6%**
architecte bureau d'étude	**46**	**15,0%**
total	**306**	



Quelle est l'étape première dans la conception

le site	151	49,3%
le programme	112	36,6%
la forme	24	7,8%
autre, précisez	14	4,6%

utilisez-vous la trame géométrique pour la conception du projet

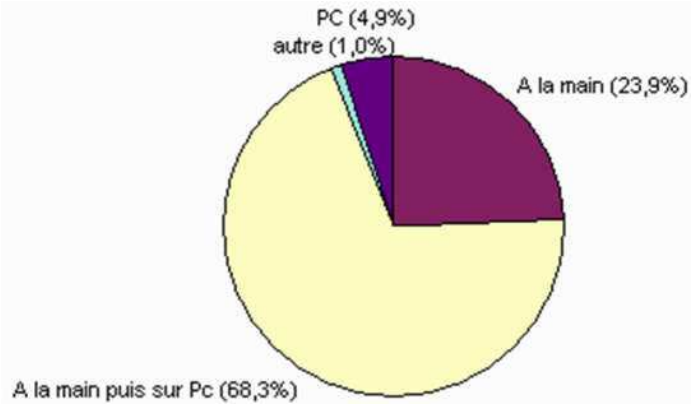
oui des fois	206	67.3%
cela dépend du projet	151	49.6%
jamais	40	13.1%
toujours	28	9.2%

la géométrie est-elle importante dans la conception du projet

oui	211	69,0%
non	57	18,6%
sans réponse	36	11,8%

Vous esquissez à la main ou sur Pc ?

À la main puis sur Pc	209	68,3%
À la main	73	23,9%
PC	15	4,9%
autre	3	1,0%

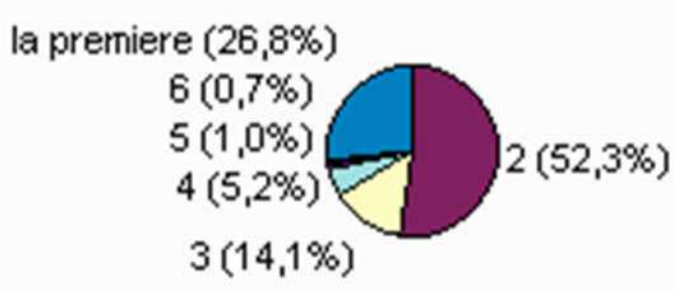


la phase de dessin des plans est faite ?

sur PC	**171**	**55,9%**
À la main puis sur PC	**114**	**37,3%**
À la main	**19**	**6,2%**

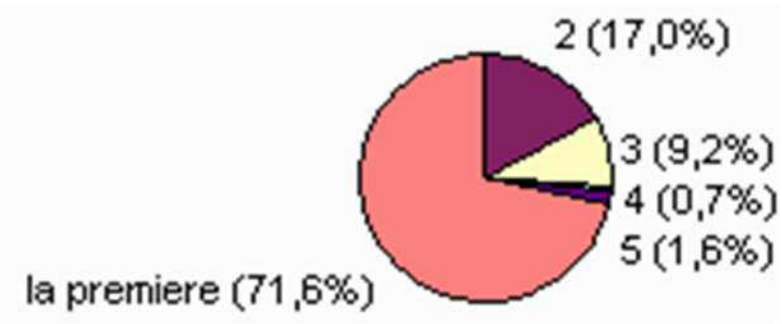
dans le processus de l'esquisse, mettez la forme

2	**160**	**52,3%**
3	**43**	**14,1%**
4	**16**	**5,2%**
5	**3**	**1,0%**
6	**2**	**0,7%**
la première	**82**	**26,8%**



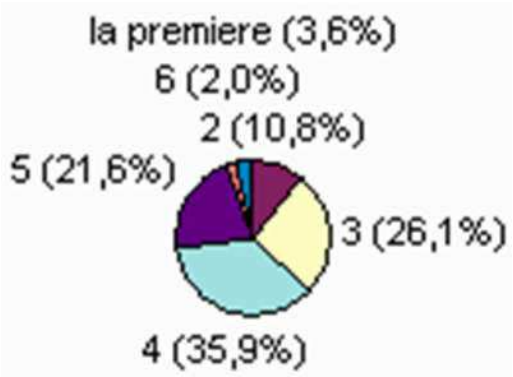
dans le processus de l'esquisse, mettez le programme

2	**52**	**17,0%**
3	**28**	**9,2%**
4	**2**	**0,7%**
5	**5**	**1,6%**
la première	**219**	**71,6%**



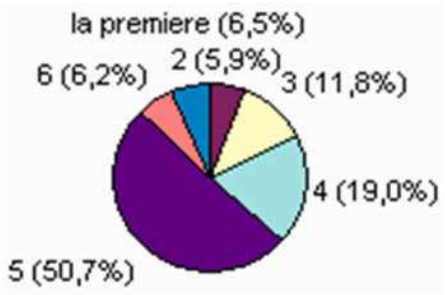
dans le processus de l'esquisse, mettez la structure

2	33	10,8%
3	80	26,1%
4	110	35,9%
5	66	21,6%
6	6	2,0%
la première	11	3,6%



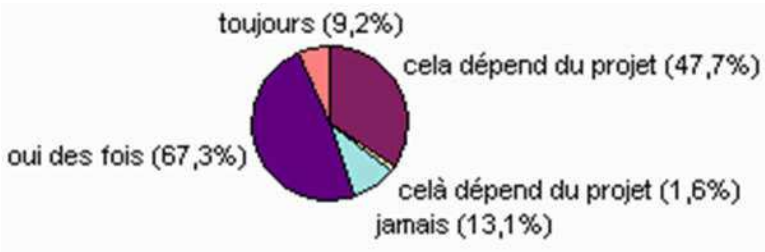
dans le processus de l'esquisse, mettez la façade

2	18	5,9%
3	36	11,8%
4	58	19,0%
5	155	50,7%
6	19	6,2%
la première	20	6,5%



utilisez-vous la trame géométrique pou_1

cela dépend du projet	146	47,7%
cela dépend du projet	5	1,6%
jamais	40	13,1%
oui des fois	206	67,3%
toujours	28	9,2%



la géométrie est-elle importante dans _la conception

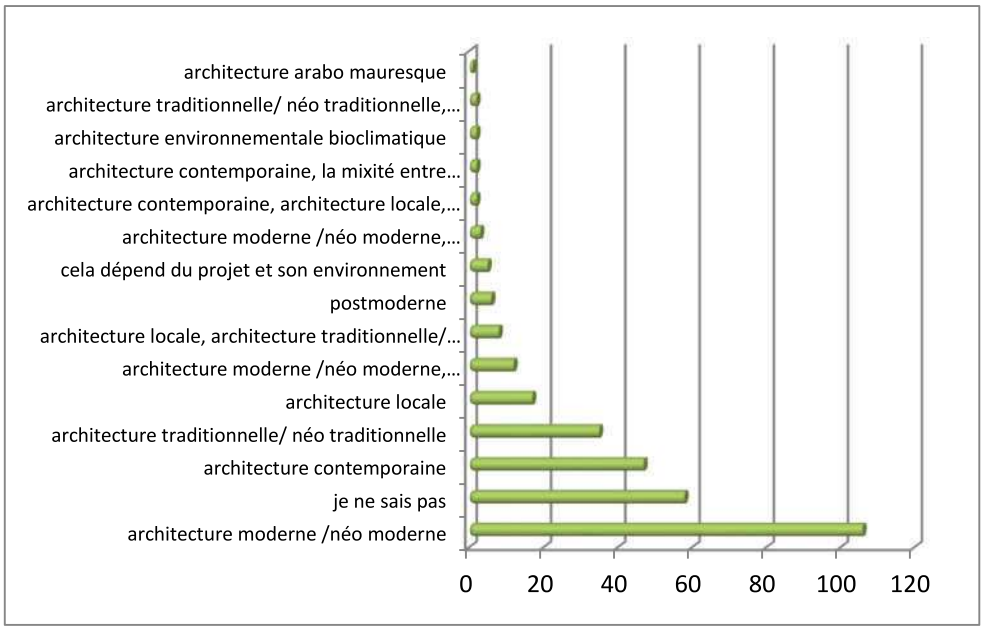
non	**57**	**18,6%**
oui	**211**	**69,0%**
sans réponse	**36**	**11,8%**

quelle est votre inspiration dans l'esquisse du projet (référentiel)

un projet existant	**67**	**21.9%**
un Architecte de référence	**57**	**18.6%**
aucune	**47**	**15.4%**
mon expérience	**44**	**14.4%**
un projet existant, un Architecte de référence, mon expérience	**33**	**10.8%**
un projet existant, un Architecte de référence	**28**	**9.2%**
un projet existant, mon expérience	**24**	**7.8%**
un projet existant, un Architecte de référence, mon expérience, autre	**14**	**4.6%**
un projet existant, mon expérience, autre	**12**	**3.9%**
un projet existant, un Architecte de référence, autre	**8**	**2,60%**
un Architecte de référence, autre	**7**	**2,30%**
un Architecte de référence, mon expérience	**7**	**2,30%**
un projet existant, autre	**5**	**1,60%**
mon expérience, autre	**2**	**0,70%**
un projet existant, mon expérience, aucune	**2**	**0,70%**

A quelle tendance ou mouvement architectural vous vous estimez appartenir?

architecture moderne /néo moderne	106	34,64%
je ne sais pas	58	18,95%
architecture contemporaine	47	15,36%
architecture traditionnelle/ néo traditionnelle	35	11,44%
architecture locale	17	5,56%
architecture moderne /néo moderne, architecture contemporaine, architecture traditionnelle/ néo traditionnelle	12	3,92%
architecture locale, architecture traditionnelle/ néo traditionnelle	8	2,61%
postmoderne	6	1,96%
cela dépend du projet et son environnement	5	1,63%
architecture moderne /néo moderne, architecture locale, architecture traditionnelle/ néo traditionnelle	3	0,98%
architecture contemporaine, architecture locale, architecture traditionnelle/ néo traditionnelle	2	0,65%
architecture contemporaine, la mixité entre différents styles	2	0,65%
architecture environnementale bioclimatique	2	0,65%
architecture traditionnelle/ néo traditionnelle, architecture islamique	2	0,65%
architecture arabo mauresque	1	0,33%
TOTAL	**306**	



Étude sommaire sur les contenus et orientations didactiques de l'enseignement de l'architecture en Algérie.

Objectif : l'objectif de cette étude est de voir la répartition du volume horaire entre les grandes catégories didactiques de l'architecture et par rapport à nos hypothèses sur les dimensions anthropo spatiale de l'architecture et les prédominances des aspects techniques sur la formation.

Limite : Cette étude ne porte que sur les volumes horaires et non pas sur le système de crédit et des prés-requis qui sont essentiels dans la formation en Architecture. Ni sur le système de passage et d'évaluation. Qui affecte aussi profondément la didactique. Pour plus d'approfondissement nous renvoyons à une thèse qui a traité en partie cet aspect de la formation plus en détail, M.Aiche Messaoud, thèse doctorat en Architecture, Analyse des pratiques pédagogiques d'enseignement du projet architectural au département d'architecture et d'urbanisme de Constantine, Université Mentouri, Constantine, 2005.

Interprétation :

Il ressort clairement dans les différents graphes des catégories de modules dans le système classiques ou unités par rapport au système L+M en architecture, une prédominance dans le volume horaire aux dimensions techniques (dessin, structure, équipement…).

Dans le système classique si nous comptons l'atelier qui devrait en théorie recevoir quelques concepts, mais reste essentiellement d'ordre graphique et projection, loin des contenus théoriques et conceptuels de l'architecture, la part de la catégorie atteint 81% du volume horaire. La part des sciences sociales et méthodologiques n'est que de 4% seulement du cursus. Ce qui est nettement insuffisant, par rapport à la dimension plurielle de l'architecture.

Malgré la réforme et l'amélioration des contenus sur certains aspects didactique, le fossé entre les unités techniques et graphiques s'est accentué dans la licence telle qu'elle est enseignée actuellement ou seulement 2% du volume horaire est réservé aux sciences humaines et méthodologiques. De nouvelles disciplines apparaissent que nous avons nommées « discipline annexe » notamment (comme le génie urbain, l'urbanisme…).

La part dans le Master aux sciences humaines et méthodologiques s'améliore à 13%, ceci en incluant la plut part des unités dites d'initiation aux spécialités.

La remarque générale est la quasi-dominance dans la formation des architectes, des sciences technologiques. Cette remarque n'est pas dans le sens de remettre en question le caractère technique et structurel de l'architecture comme acte de bâtir, mais dans les définitions et les hypothèses de l'architecture, auxquels nous adhérons. Elle est une symbiose entre justement ces volets techniques, esthétiques et utilitaire dans une perspective ontologique, elle est destinée à être utilisée, habitée, pratiquée et appropriée par l'Homme. Ce penchant technique est perceptible déjà chez les étudiants, dans leurs réponses. Ce qui laisse à penser que dans les programmes didactiques, et l'enseignement prodiguer une forte orientation technique est opérée.

Résumé de l'étude :

Étude du système classique 1971-2014 :

Étude porte sur un volume horaire en moyenne de 22 semaines annuelles.

Première & Deuxième années :

	Intitulé du Module	vol annuel
HIM 10	Architecture 1	360
HIM 11	Géométrie descriptive et perspective	90
HIM 12	Technologie des matériaux de construction	150
HIM 13	**Analyse spatiale**	30
HIM 14	Physique du bâtiment	120
HIM 15	Mathématiques	120
TST 10	Terminologie Technique en langue française	30
		900

	Intitulé du Module	vol annuel
HIM 20	Architecture 2	420
HIM 21	**Histoire critique de l'architecture 1**	60
HIM 22	Construction 1	120
HIM 23	**Démographie urbaine**	30
HIM 24	Résistance des matériaux	120
HIM 25	Sociologie 1	60
HIM 26	Économie	75
TTF 20	Terminologie Technique en langue française	60
		945

Troisième et quatrième années :

	Intitulé du Module	vol annuel
HIM 30	Architecture 3	420
HIM 31	**Histoire critique de l'architecture 2**	60
HIM 32	Construction 2 (semestre 5)	75
HIM 33	Structures 1 (semestre 6)	90
HIM 34	Equipement 1	135
HIM 35	Sociologie 2	60
TTF 30	Terminologie Technique en langue française	60
		900

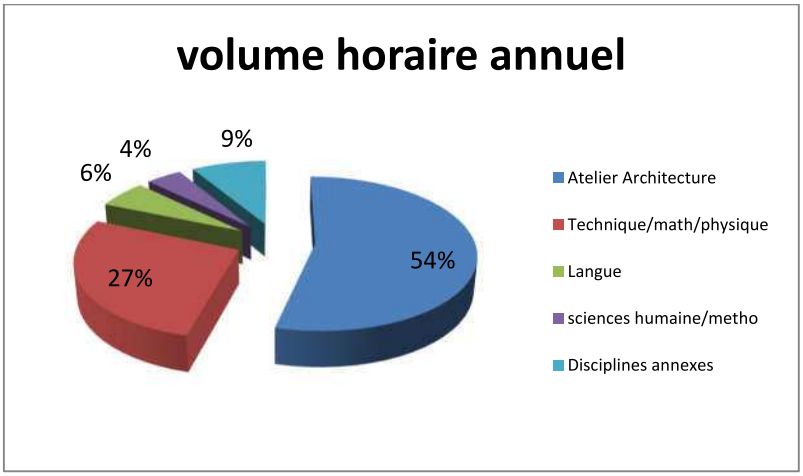
	Intitulé du Module	vol annuel
HIM 40	Architecture 4	570
HIM 41	Structures 2	120
HIM 42	**Géographie urbaine**	75
HIM 43	Equipement 2	75
HIM 46	**Urbanisme**	75
HIM 44	Informatique	75
HIM 45	Anglais technique	60
		1050

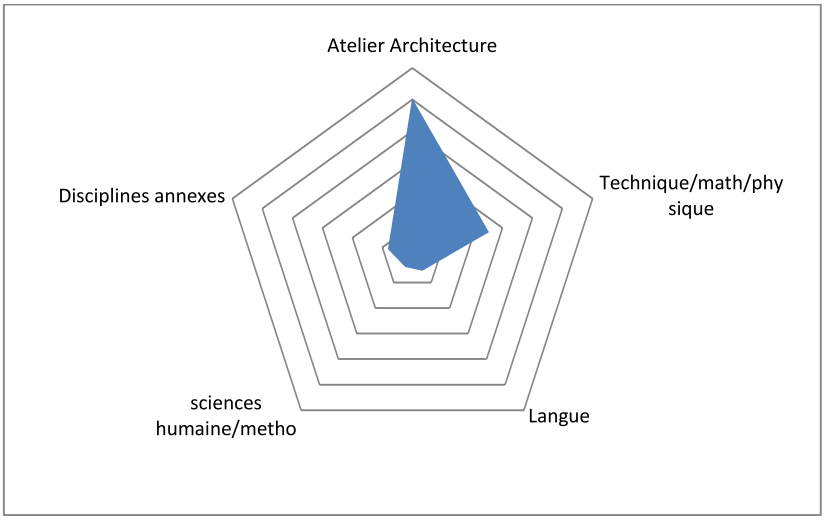
Cinquième année :

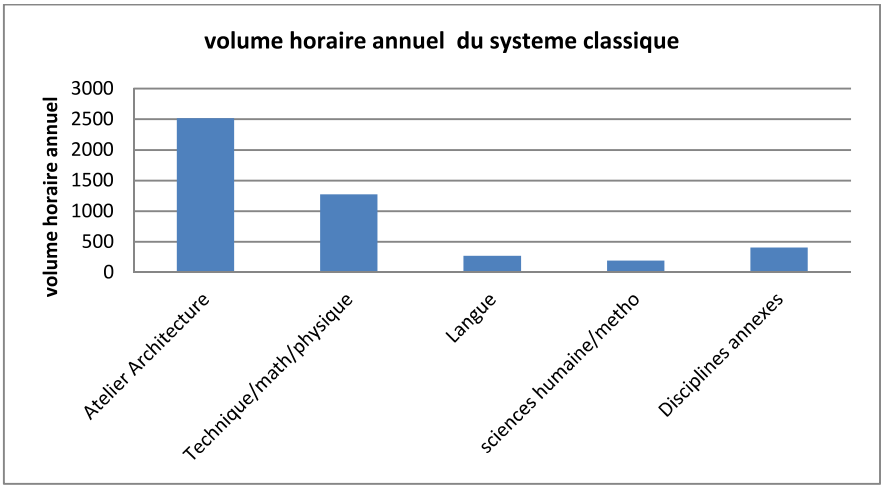
	Intitulé du Module	vol annuel
HIM 50	Architecture 5	660
HIM 53	Anglais technique	60
HIM 51	Hydraulique urbaine	75
HIM	**Urbanisme**	75
		870

Récapitulatif du volume annuel sur les cinq années avec 22 semaines annuelles

Atelier Architecture	2520
Technique/math/physique	1275
Langue	270
sciences humaines/metho	195
Disciplines annexes	405
total cycle	**4665**



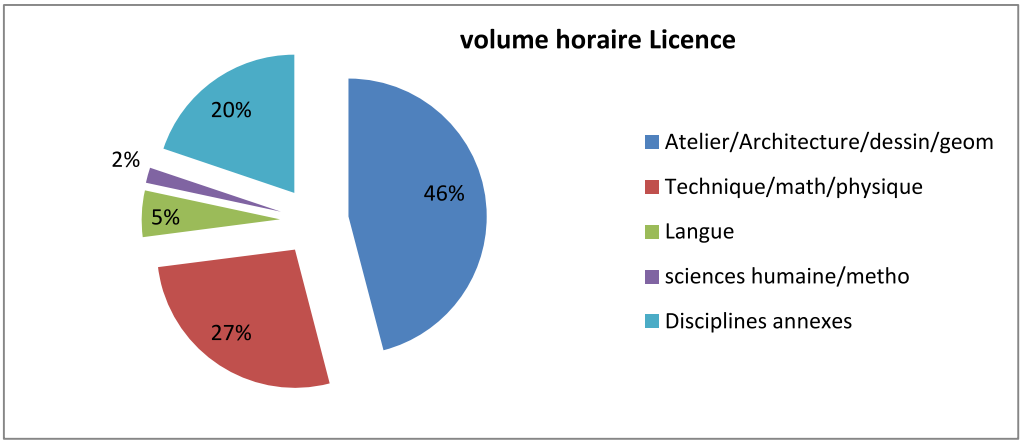


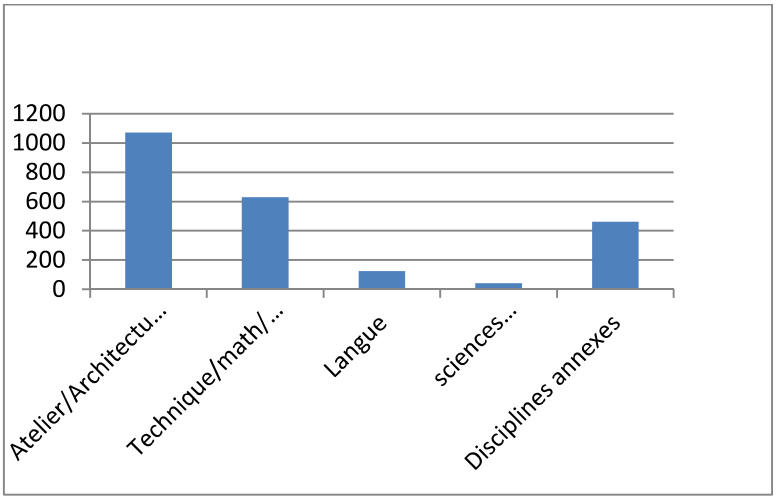


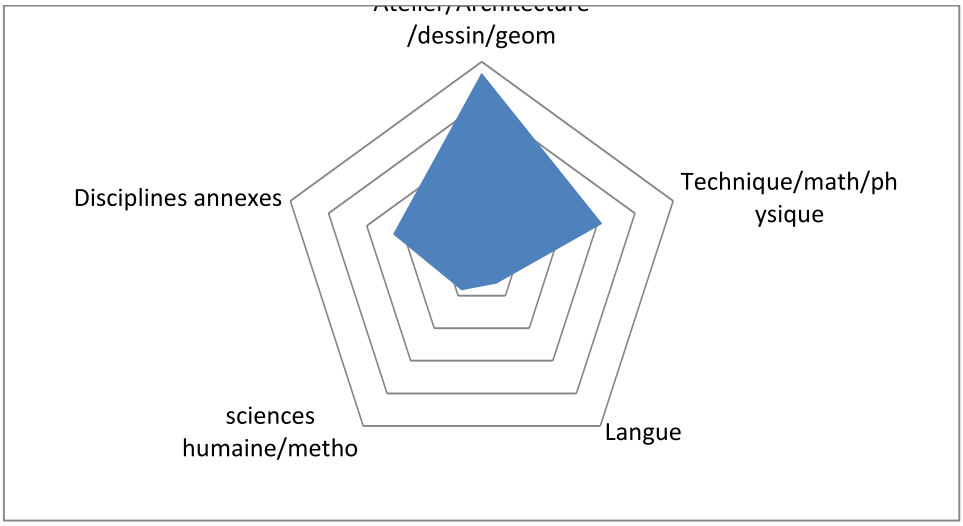
2. Étude sur le système Licence et Master, selon la plateforme du département d'architecture de Sétif.

2.1 La licence : Avec une moyenne de 14 semaines sur les six semestres de la licence.

volume total Licence	14 semaines/ 06 semestres
Atelier/Architecture/dessin/géom.	**1071**
Technique/math/physique	**630**
Langue	**126**
sciences humaines/méthodologie	**42**
Disciplines annexes	**462**
total cycle	**2331**

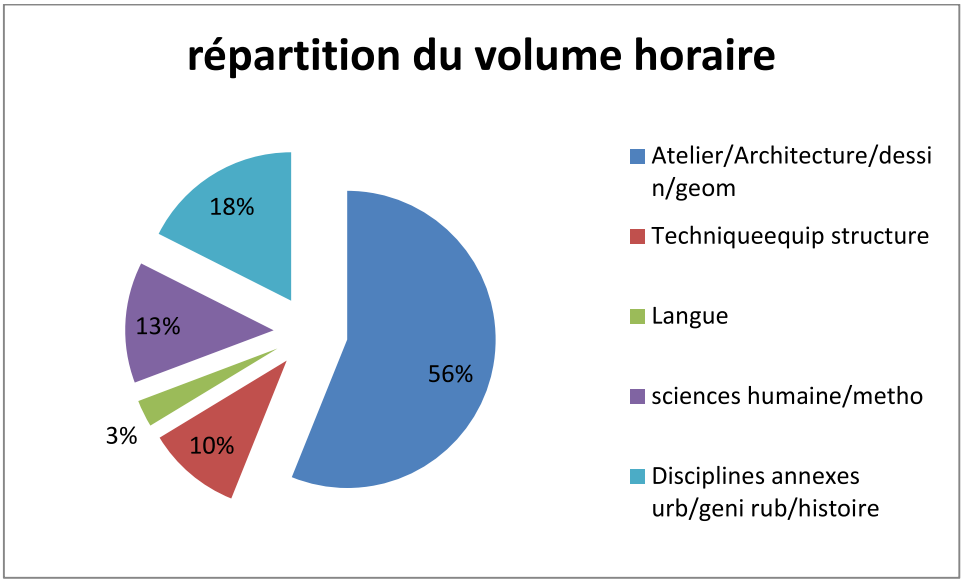


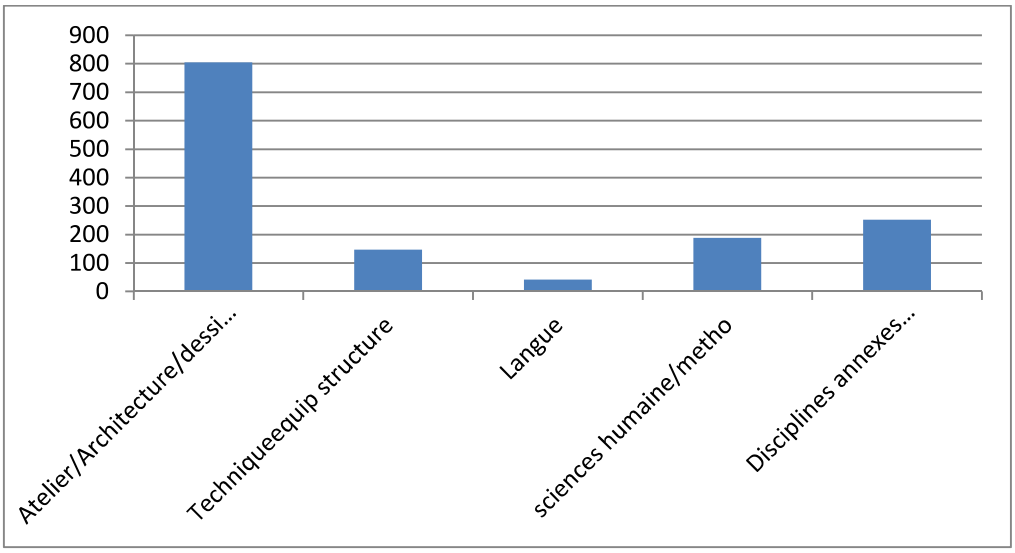


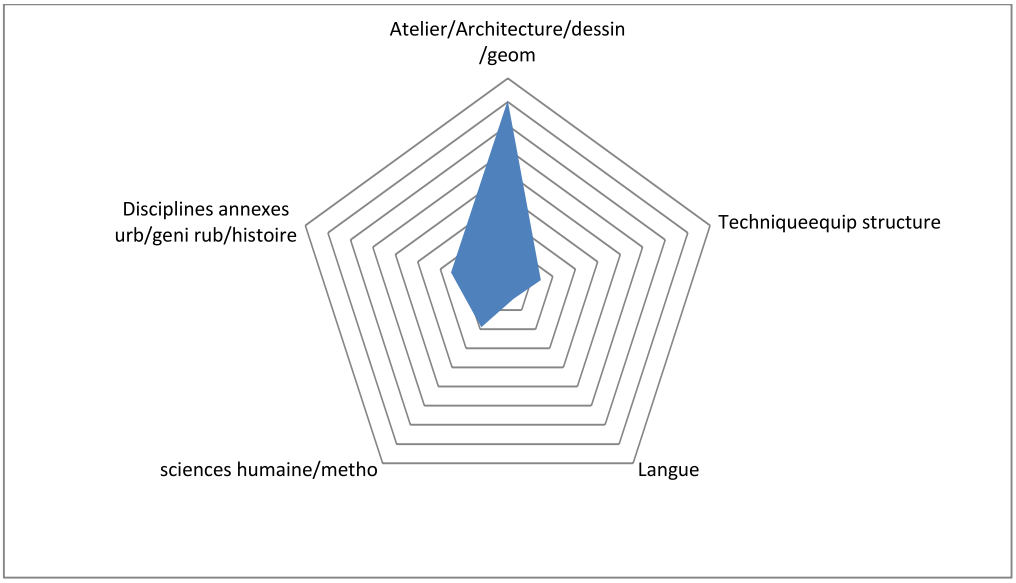


2.2- le Master : avec une moyenne de 22 semaines sur 04 semestres :

volume total master	14 semaines sur 04 semestres
Atelier/Architecture/dessin/géom.	805
Technique équipement structure	147
Langue	42
sciences humaines/méthodologie	189
Disciplines annexes urb/geni urb/histoire	252
total cycle	**1435**


répartition du volume horaire
18%
13%
3%
10%
56%
Atelier/Architecture/dessin/geom
Techniqueequip structure
Langue
sciences humaine/metho
Disciplines annexes urb/geni rub/histoire


900
800
700
600
500
400
300
200
100
0
Atelier/Architecture/dessi...
Techniqueequip structure
Langue
sciences humaine/metho
Disciplines annexes...


Atelier/Architecture/dessin /geom
Techniqueequip structure
Langue
sciences humaine/metho
Disciplines annexes urb/geni rub/histoire

Résumé : Ce travail prend pour point de départ, l'hypothèse que l'architecture est une forme d'expression des valeurs identitaires et cosmogoniques d'un groupe social. Elle résulte dans sa matérialité, des particularités spatiales, qui à leur tour engendrent des lieux. L'architecture contemporaine en Algérie, reflète de moins en moins cette forme d'expression. Elle est le produit de l'adoption de modèle et d'une modernité importée. La production architecturale plonge ainsi, dans une crise de signification, et un flou identitaire.

Notre recherche s'appuie sur l'étude de l'architecture traditionnelle, à travers l'exemple de l'architecture kabyle dans le Nord Sétifien. L'architecture traditionnelle et ses corolaires, vernaculaire, et populaire, sont traités de mineures. Elles sont symbole d'archaïsme et de sous-développement. La production se fait au profit d'une architecture de façade de verre, de métal, caractérisée par une régularité et un ordonnancement géométrique. Cette attitude dévalorisante, nous pousse à prospecter les pistes, non pas de la sauvegarde et de la conservation, mais surtout de puiser dans les fondements et les principes de cette architecture.

Notre travail tente de démontrer l'imbrication entre la dimension anthropologique et la dimension spatiale dans l'architecture et comment ces deux dimensions dans une approche commune, peuvent contribuer à atténuer la crise de signification et d'identité dans l'architecture produite à travers des méthodes didactiques qui incorporent une approche analytique anthropospatiale, dans leurs processus de conceptions.

Abstract: This work takes as starting point the assumption, that architecture is a form of expression of identity and cosmological values of a social group. It results in its material form from spatial characteristics, which generate places. Contemporary architecture in Algeria does not reflect this form of expression. It is the product that comes from a model adoption an imported model of modernity. Architectural production has a crisis of meaning and identity.

Our research is based on the study of traditional architecture, through the example of the Kabyle architecture in Northern Region of Setif. The traditional architecture is considered primitive culture it is indeed, a vernacular and popular, there are treated like a minor. The architecture is a symbol of underdevelopment. Architecture production is done in favour of architecture of the glass, metal, characterized by a geometric regularity. This looking down attitude encourages us to explore the slopes.

Our work tries to show the overlap between the anthropological dimension and spatial dimension in architecture and how these dimensions in a common approach can help us to lessen the crisis of meaning and identity in architecture produced through methods teaching that incorporate the analytic anthropological-spatial approach in their design process.

ملخص :أخذ هذا العمل كنقطة انطلاق افتراضية أن العمارة هي شكل من أشكال التعبير عن الهوية والقيم الكونية لفئة اجتماعية معينة. يؤدي هدا إلى نسبية الخصائص المكانية، التي تولد بدورها الأماكن. العمارة المعاصرة في الجزائر لا تعكس هذه الأشكال التعبيرية، حيث هيا نتيجة للنموذج الفكر العقلاني واعتماد الحداثة المستوردة. حيث يغرق المنتج المعماري في أزمة المعنى والهوية.

ويستند بحثنا على دراسة الهندسة المعمارية التقليدية، من خلال مثال على العمارة القبائلية في منطقة شمال سطيف. العمارة التقليدية الشعبية، يتم التعامل معها بازدراء فهي تعتبر رمزا للتخلف. ويتم إنتاج بنايات ذات الواجهات الزجاجية والمعادن ويتميز بالانتظام الهندسي والجدولة. يحثنا هذا الموقف المذل لاستكشاف المنحدرات وليس برؤية الحفظ والتقليد ولكن بصفة خاصة للاستفادة أسس ومبادئ هذه العمارة.

يحاول عملنا لإظهار تداخل بين البعد الأنثروبولوجي والبعد المكاني في الهندسة المعمارية وكيف يمكن لهذين البعاد ين في نهج مشترك، أن يساعدا في التخفيف من أزمة المعنى والهوية في العمارة المنتجة في الجزائر من خلال الطرق التدريس التي تتضمن النهج الأنثروبولوجي-المكانية التحليلي في عملية تصميمها.